BOB MALOUBIER

L'ESPION AUX PIEDS PALMÉS

éditions du ROCHER
SERVICE ACTION

L’ESPION
AUX PIEDS PALMÉS

Bob Maloubier

L'ESPION AUX PIEDS PALMÉS

éditions du ROCHER

Collection « SERVICE ACTION »

dirigée par Pierre Martinet

© É ditions du Rocher, 2013
ISBN 978-2-268-07512-9
ISBN epub : 978-2-268-08361-2

SOMMAIRE

CHAPITRE 1– OLLA MONTEVIDEO !
CHAPITRE 2 – BAZOOKAS EN CATALOGNE
CHAPITRE 3 – LES POPOVA DU DANUBE
CHAPITRE 4 – UN TUEUR DANS LA CITY
CHAPITRE 5 – LA CAGE AUX ESPIONS
CHAPITRE 6 – FROGMAN DE SA MAJEST
CHAPITRE 7 – SAUVEZ LE SAINT-SÉPULCRE !
CHAPITRE 8 – INSUBMERSIBLE, LE MINISTRE !
CHAPITRE 9 – LA POUDRIÈRE D'ARZEW
CHAPITRE 10 – MORTS ÀFLEUR D'EAU
CHAPITRE 11 – MEURTRES ÀGOGO !
CHAPITRE 12 – PIERROT LE FOU ET CONSORTS
CHAPITRE 13 – ENFERVERT
CHAPITRE 14 – OR NOIR
CHAPITRE 15 – LE PRÉSIDENT N'ATTEND PAS !
CHAPITRE 16 – AULIBERIA L'ESCLAVE EST ROI !
CHAPITRE 17 – LE SCORPION NOIR AFRAPPÉ !
CHAPITRE 18 – MASSACRE SUR LE NIGER
CHAPITRE 19 – SPASIBA TOVARITCH KGB !
CHAPITRE 20 – DUQUAIDES ORFÈVRES ÀLACORNE D'OR
CHAPITRE 21 – LES MULTILINGUES DE MADAME CLAUDE
CHAPITRE 22 – TERMINUS KOWEÏT
CHAPITRE 23 – CI-GÎT LE *RAINBOW WARRIOR*
THE END – ELF :ON LIQUIDE ET ON S'ENVA !

GLOSSAIRE

Chapitre 1

OLLA MONTEVIDEO !

Bruxelles gèle sur pied. Le jet historique du Manneken-Pis a pris en glace ; il décrit une élégante arabesque de cristal étincelant. Nicole et moi sommes ses seuls admirateurs. Pourtant elle coule un regard inquiet aux alentours :

– Tu es sûr que nous ne sommes pas suivis ?

– Ne crains rien. Nous ne sommes pas Bonnie & Clyde, voyons, et Carmen ne nous a pas collé un bataillon de malfrats au train ! De plus, j'ai appliqué à la lettre les règles de sécurité, plus pour satisfaire Faure-Baulieu, il faut dire, que par conviction personnelle.

Les règles de sécurité, Faure-Baulieu, l'une des têtes pensantes du SDECE, service de documentation extérieure et contreespionnage pour les intimes, la « Maison », la « Boîte », la « Boutique », la « Piscine » et, il y a dix ans, la « Muette » – en est un adepte convaincu. Regard acéré sous des sourcils froncés, mèches battant en retraite sur un vaste front bombé, mâchoire de bouledogue ; nous l'avons surnommé « Beethoven ». Lorsque Carmen, femme de Jo Attia, gangster de haut vol, prince du milieu et roi du non-lieu, a menacé de bonir à la presse qu'un officier de la Boîte – moi ! – avait entraîné son homme dans une aventure qui s'était achevée dans un cul de basse-fosse de Tanger, F.B. a pris le mors aux dents. Pourtant, je n'étais pour rien dans la déconfiture d'Attia ; il la devait à ses propres gaffes. D'autre part je ne le « traitais » plus, j'avais passé le relais à mon jeune second. Toutefois, je l'avais recruté; Carmen ne connaissait que moi. Deux ans auparavant, alors que j'étais à court de tueurs à gages pour remplir les contrats que me confiait la Direction générale, j'avais fait appel à la fratrie qui regroupait anciens résistants, agents secrets, honorables correspondants,

ouvriers, paysans, bourgeois et nobles se connaissant de nom, sans même s'être rencontrés.

André Finkheimer, Alsacien et capitaine d'un maquis des environs de Toulouse, était une légende car il avait joué des tours pendables aux Allemands. À la libération de la ville, le 11 août 1944, il avait noyé ses compagnons d'armes dans le champagne. Les jeunes d'alors, à l'image des *desperados* des Brigades internationales qui les avaient rejoints, portaient leurs grenades accrochées au ceinturon par la cuiller. Qu'une goupille vienne à céder… Dans le bar, une goupille a rendu l'âme. La grenade a roulé au sol… amorcée, fusant. André l'a saisie au vol, s'est jeté, bras tendu, derrière le comptoir en hurlant : « Couchez-vous ! » Un chirurgien l'a amputé en haut du poignet, un général l'a décoré, la République lui a versé une pension et lui a offert une main, gantée, en acier. D'où ses surnoms, « Petit Bras », « le Manchot » ou « la Paluche ». Vainqueur, il a ouvert un restaurant de bon ton rue Danrémont à Montmartre et une auberge du même style assortie d'un grand étang et de postes de tir au canard tout confort, cave à whisky comprise, à Picquigny, en Picardie, où il m'a présenté Attia, l'un des ses prestigieux clients. J'étais comblé : enfin j'en avais fini avec les demi-sel que me fournissait le « père »Trautman, chef du service 23, le service de contre-espionnage : petits délinquants, casseurs minables, escrocs d'occasion qui, contre une promesse de grâce, juraient de se convertir en *serial killers* implacables. Hélas, mis au pied du mur, ils rendaient les armes et tentaient de s'éclipser avec, en poche, passeport et avance sur prime ! Ma section Exécutions avait été brocardée « *Murder Incorporated* ».

F.B. m'a convoqué : « Mon cher Bob, il est hors de question que votre portrait s'affiche à la première page des journaux avec pour légende : "Cet officier attaché à la Présidence du Conseil dirige une officine d'assassinats." Madame Carmen se rendra peut-être à nos raisons mais, je ne peux me permettre de prendre le risque. Mettez des milliers de kilomètres entre elle et vous. Pas de trajectoire directe bien entendu, pas d'Orly, pas d'Air France ! Bruxelles en voiture… Je fais établir vos passeports. Nicole, votre femme, vous accompagnera, je suppose ? Départ dans deux jours. Vous avez amplement le temps de boucler vos valises.

– Et sous quels cieux allons-nous atterrir ?

– Des cieux cléments, en Amérique du Sud, sur le rio de la Plata. Vous vivrez la *dolce vita* à Montevideo, une ville pittoresque. On vous y attend.

– Et cette *dolce vita* durera…

– Le temps que les choses se calment. Je ne puis vous dire. Toutefois d'ici deux, trois mois au plus, j'aurai certainement résolu le problème.

– Et ensuite ?

– Comme vous serez grillé, vous serez invité à vous faire oublier dans une unité régulière anonyme…

– Le 22e Laitiers de Brive-la-Gaillarde, par exemple ? C'est que je n'ai jamais appris à commander des troufions, moi ! Je n'ai jamais été qu'officier « sans troupe », General List dans l'armée britannique, hors cadres chez nous.

– Vous vous y ferez ! Un agent Action tel que vous, saboteur, guérillero, nageur de combat, se doit de faire face à toutes les éventualités et… d'être mis à toutes les sauces ! Au fait, depuis quand faites-vous partie de la « famille », Bob ?

– Depuis quatorze ans… En 1942, à Alger, après que mon ami Bonnier de la Chapelle a liquidé l'amiral Darlan, le Special Operations Executive de Churchill, m'a mis la main dessus. J'ai bouclé deux missions en France occupée, ensuite en 1945, une troisième, au Laos, au sein de la Force 136, la section Extrême-Orient de ce SOE qui s'en prenait aux Japs. Enfin, en 1946, à mon retour d'Indochine, j'ai intégré cette Boutique, il y a dix ans déjà !… Je me vois, comme si c'était hier, débarquer dans le bureau de Morlane, alors chef d'un service Action qui n'existait que sur le papier…

Chapitre 2

BAZOOKAS EN CATALOGNE

Saigon, Rangoon, Karachi, Bassora, Le Caire, Tunis, Le Bourget… L'un des tout premiers quadrimoteurs DC4 mis en service en 1946 sur la ligne d'Indochine m'a alors rapatrié à la vitesse de l'éclair : moins de trois jours. Jamais je n'avais imaginé qu'on puisse jouir d'un tel confort : sièges moelleux, cabine pressurisée, hôtesse au sourire radieux. Jusqu'alors je n'avais connu en fait de cabine de luxe que la soute des bombardiers et en guise de fauteuil, mon parachute calé sous les fesses. J'accédais à un autre monde ! Ce sentiment s'est confirmé lorsque je me suis présenté au siège du SDECE qui occupait un somptueux bloc d'immeubles modern style au carrefour de la Muette, à l'orée du bois de Boulogne, là où l'avenue Henri-Martin se jette dans le boulevard Suchet. Criante faute de goût : les élégantes façades sont zébrées de balafres marron, vert, noir, courant de la cave au grenier, une tenue de camouflage réglementaire censée déjouer les raids aériens. C'est que la Kriegsmarine qui avait saisi ce bien-fonds en 1940 redoutait la RAF ! Néanmoins les sols sont de marbre, les huisseries d'acajou massif sont frappées de poignées de bronze, les rampes d'escalier en cuivre rouge reposent sur un lacis de fer forgé.

Tailleur grège, camée au revers, beau visage discrètement fardé, chevelure cendrée aux vagues artistement domptées, une dame distinguée m'accueille : « Je suis Nicole Follot, l'assistante du commandant. Il vous attend… »

– Ah, te voilà enfin ! rugit Morlane dont l'accent béarnais détonne dans le bureau top class. Tu en as mis du temps !

Bien peu savent qu'il se nomme Fille-Lambie et que le « Morlane » qu'il a adopté est le nom du village natal, blotti au pied des Pyrénées, de sa mère. Un an auparavant, il avait implanté à Shakhraberia Road, une rue

plutôt crasseuse de Calcutta – comme si elles ne l'étaient pas toutes ! – un bureau de liaison entre la DGER, appellation de la Boîte à l'époque, et la Force 136 dont nous dépendions. Avant que je sois expédié dans la brousse du Laos, il m'avait interpelé : « Lorsque, après avoir asticoté les Japonais, tu rentreras en France, sans emploi fixe je le crains, appellemoi, j'aurai certainement un job pour toi. » J'ai prêté un don de double vue à ce bonhomme à lunettes dont je savais peu de chose : il avait fait partie d'un réseau de résistance, rallié le BCRA de Londres puis, à la Libération, avait fait son nid dans cette DGER en passe de muer en SDECE. À mon retour au bercail, couturé, paludéen, parasité, décoré, j'étais auréolé de bien moins de gloire que deux ans auparavant lorsque j'avais libéré Limoges. La défaite de petits hommes jaunes conclue à quinze mille kilomètres d'ici touchait moins les Français que le dernier tirage de la Loterie nationale ! Après m'avoir serré dans ses bras, mon père m'a dit : « Tu ne possèdes aucun diplôme. Pour tout bagage tu sais sauter en parachute, démolir des ponts et… tuer. Ticket non valable dans le civil, mon petit ! »

J'ai donc pris le chemin de la Muette.

– Désolé, commandant. J'avais des petits problèmes à régler. Des séquelles d'une balle japonaise par-ci, un paludisme à traiter par-là, des bises aux miens qui ne m'ont pas beaucoup vu en quatre ans…

– Et une douzaine de petites amies à réconforter… Passons aux choses sérieuses. Tu ne le sais peut-être pas mais, lorsque, à la Libération, Soustelle a hérité de nos services secrets, il n'a eu aucune peine à réactualiser le renseignement et le contre-espionnage, des institutions structurées, hiérarchisées depuis la nuit des temps. Des officiers blanchis sous le harnais et possédant les procédures sur le bout des ongles, il en avait à revendre. On leur a fourni des machines à écrire, des fichiers, les archivistes allant avec, et ils sont repartis comme en 14. En revanche, il n'a pas su par quel bout prendre le service Action, un nouveau-né de 1940 manquant de passé culturel, de traditions et surtout de cadres qui, réservistes pour la plupart, se sont recasés dans le civil. On m'a confié le bébé. Depuis que je t'ai invité à me rejoindre, je n'ai pas chômé. Tout est à faire. J'ai besoin de pierrots tels que toi, des officiers venus d'horizons variés, troupes de choc, BCRA gaulliste, SOE britannique, OSS américain. Chacun met au pot ses connaissances, et hop, j'en extrais une marche à suivre qui intègre la quintessence ! Tu m'as saisi ?… Bon, va voir Fourcaud, il a ses idées à ce sujet.

La IV^e^ République, selon de Gaulle un « ballet d'ombres », a réservé la Direction générale de la Boîte à un « politique » au goût du jour, Henri Ribière, syndicaliste SFIO, grand résistant, certes, manquant toutefois de l'étoffe dont sont faits les patrons de services secrets. Il est secondé par un directeur technique aux talents reconnus, celui-là : le colonel Fourcaud, un mythe en son genre. Comme on ne prête qu'aux riches, on prétend qu'il est né à Saint-Pétersbourg dans les années quatre-vingt-dix, qu'il parle plusieurs langues slaves sans compter l'allemand et l'anglais. Il aurait été trois fois blessé au cours de la Grande Guerre qu'il a terminée sur la Baltique. Le tsar lui a décerné la Croix de Saint-Georges. Ensuite, il a été engagé par le Deuxième Bureau. En juin 1940, capitaine d'infanterie, il est blessé en défendant Nancy puis rallie de Gaulle à Londres. Pionnier du BCRA, il est infiltré en France dès septembre, fonde un réseau. Retour en Angleterre sans casse. Sa seconde mission, en janvier 1941, est conduite avec une telle imprudence qu'elle se traduit par onze mois de prison vichyste et une évasion rocambolesque. Troisième mission dans le Jura en 1944. Un officier de Klaus Barbie l'abat. Il survit, s'évade de l'hôpital de Chambéry. C'est le Trompe-la-mort par excellence, couvert de médailles : Croix de la Libération, Légion d'honneur en cravate, DSO britannique, DSC américaine et une pelletée d'ordres d'autres nations alliées. Accessoirement, il a épousé une Américaine, belle et riche. Autre point tout à son honneur : snobant les Citroën de fonction, noires et à chauffeur, il cultive son hâle au volant de l'un de ces prestigieux cabriolets Packard qui subliment les stars d'Hollywood.

Il porte beau, notre colonel : la cinquantaine sportive, grand, bien découplé, chevelure argent, menton carré. Son œil gris à peine bridé émeut les dames ; sa voix est chaude :

– Morlane et moi sommes en phase. Avant-guerre, comme tu le sais, on ne connaissait pas de service Action chargé de sabotages, guérilla, exécutions. Côté Alliés, Churchill y a pensé le premier, mais bien après les nazis ! Dans les années trente, l'Abwehr, le service secret de la Wehrmacht, avait formé le Brandenburg, un bataillon très spécial dont les membres opéraient en ville, en montagne, en plaine et même sous l'eau, en civil comme en uniforme, celui de l'ennemi parfois ! En décembre 1944, déguisés en MP, ils ont fichu la pagaille dans les rangs américains lors de l'offensive des Ardennes lancée par von Rundstedt, souviens-toi. Heydrich, le bourreau de Prague, les a copiés. Il a mis sur pied le Friedenthal, un

bataillon « spécial » SS, celui-là. La première année de guerre, le SOE et le service Action du BCRA, puis l'OSS, ont suivi. La victoire acquise, le SOE a été dissous et Truman a rayé l'OSS de la carte. Alors, je me suis dit, pourquoi ne pas reprendre le flam-beau ?Avec des petits moyens, s'entend… Je me suis mis en quête d'officiers de bataillons de choc, de SAS, du BCRA, du SOE, de l'OSS, dont certains croupissaient en France. Toi, en prime, tu as pratiqué la guerre de jungle, comme tes amis Chaumien et Pioche issus du BCRA, et Bichelot, un confrère du SOE. On vous a surnommés, paraît-il, les Quatre Mousquetaires car vous vous entendez comme larrons en foire… pour courir les boîtes de nuit et les filles… Ne joue pas les vierges effarouchées ! … Je vous ai convoqués, l'un après l'autre, pour vous préciser ce que j'attends de vous…

– Pardon, mon colonel, votre bataillon, qui va-t-il combattre ? La guerre est finie, non ?

– En te prélassant au paradis des femmes fleurs, tu as perdu le contact avec la réalité. Sache que Staline n'a pas désarmé, lui, et ne désarmera jamais. Il estime, après s'être taillé une bonne tranche de l'Europe, n'avoir gagné qu'une bataille. Son objectif : croquer le monde entier tout cru. Nous figurons aux hors-d'œuvre. Nous entrons donc dans une ère de conflit, larvé, pour l'instant. On l'appelle la « guerre froide ». Tous les coups sont permis, dans le dos, de préférence. L'URSS va mobiliser ses satellites, les armer, les pousser à pourrir leurs voisins. La Chine, l'immense Chine, va virer au rouge. Dans tout l'Occident, le MGB, héritier du NKVD, va s'appliquer à gangrener la société, par le biais des partis communistes et ses affiliés, des syndicats, des intellectuels, des médias et des incorrigibles utopistes. Sais-tu à combien se montent les effectifs combinés du GRU, le service secret de l'Armée rouge, et du MGB, prétendument civil, en tenant compte des troupes de sécurité en uniforme, des gardes frontières ?… Cinq millions d'individus, la population de Paris, dont une centaine de milliers d'espions professionnels et d'honorables correspondants ! De quoi faire trembler ! Il est grand temps de bricoler des mesures de défense, dont cette unité très spéciale que j'ai baptisée 11^{e} bataillon « Parachutiste de choc »…

– Onzième ? Mais, des bataillons de choc, la France n'en compte pas plus de deux, me semble-t-il !

– Tu as raison. J'aurais voulu qu'il trône en tête, ce Choc. Hélas ! le numéro 1 était déjà attribué. Alors, j'ai songé : un simple cède toujours le

pas à un double, n'est-ce pas ? Alors ce bataillon n'est pas, comme on pourrait croire, le onzième, mais deux fois le premier !

– Où est-il donc basé ?

– Sur une motte dominant la frontière d'Espagne et l'Andorre, dans un village médiéval coiffé d'une forteresse Vauban parfaitement conservée et qui s'appelle Mont-Louis en Cerdagne. Altitude quinze cents mètres, climat vivifiant, tu verras ! … Tu as deux semaines pour mettre tes affaires en ordre.

Mes affaires ? Elles tiennent dans un sac. Depuis 1940, j'ai couru d'une escale à l'autre, Bizerte, Alger, Gibraltar, Londres, le Mur de l'Atlantique, le Limousin, Colombo, Calcutta, Saigon, d'une planque par-ci, à une prison, un maquis, une brousse par-là. En revanche, des amis, j'en ai à foison, à commencer par Jacques, mon grand frère, l'artiste, l'athlète, le poète, tout à la fois. Mobilisé en 1940, dans l'artillerie « hippomobile », alors qu'il « montait »vers le nord au pas de ses percherons, les Panzer qui fonçaient plein sud l'ont croisé sans le voir. Il a jeté son uniforme aux orties, a rallié un réseau de résistance au nom romantique, « les Âmes du Purgatoire », a été pris, a purgé quatre mois de cellule au Cherche-Midi, s'est fait oublier pour recommencer de plus belle. La Libération est tombée à point nommé car, myope comme une taupe, il collait des affiches et distribuait des tracts… sous le nez des Allemands. Champion d'athlétisme, rêveur et peintre, il s'est pris de passion pour la danse et croque les étoiles du ballet de Cuevas et autres compagnies, Rosella Hightower, Eartha Kitt, Marjorie Tallchief, Roland Petit, qu'il invite à dîner en famille. Mes parents qui ont vécu vingt ans à New York sont comblés. Il m'entraîne au *Bœuf sur le Toit* – dont le patron, Moyses, le traite en ami – pour que j'écoute le pianiste d'ambiance psalmodier des chansons de sa composition – « Tu verras, elles sont sensass ! » – qui se perdent dans un brouhaha d'enfer. Jacques a pris en sympathie cette manière d'anar, au nez de rapace, à la crinière de lion, et qui râle : « J'en ai marre de leur filer de la confiture à ces cochons de bourgeois ! Un jour ils me paieront ça ! » Je l'approuve, je lui apporte un verre. Je glisse à mon frère : « Au fait, comment s'appelle-t-il ? » « Léo Ferré. Il fera parler de lui, tu verras ! » Jacques ne s'en tient pas là ; il entend me faire connaître le Paris « *in* », *le Tabou*, *le Caveau Saint-Benoist*, et des filles en noir, Greco, Anne-Marie Cazalis, qui se trémoussent dans un brouillard plus dense que le pire *fog* de Londres, et Boris Vian, un jeune des beaux quartiers, accro de jazz, comme moi. Nous nous découvrons des

relations communes. Étrange, Maguy se rappelle à moi. C'est la toute jeune femme qui m'a séduit alors que, clandestin, je faisais sauter des usines. Blonde, regard couleur fleur de lin avec, pour bouche, une grenade éclatée et à croquer. Quel choc m'avaitelle causé lorsqu'elle m'avait présenté à son oncle… un Oberst (colonel) de la Wehrmacht. Elle était franco-allemande ! Elle ne m'aurait jamais trahie, elle me l'a juré plus tard. À mon départ pour l'Orient, désenchantée, elle m'a avoué : « Quand reviendrastu… si tu reviens ? Je ne me sens pas la force de t'attendre. » Mannequin dans le vent, elle a attiré l'œil d'un jeune couturier *fashion* qui tient salon rue de la Paix ; il l'a épousée. Couple baroque ; il est grand, blond, précieux, et chaleureux à mon égard, trop peutêtre, dans une ambiance de Cage aux Folles : stylistes, modélistes, petites mains, mannequins s'apostrophent « Mon chou, ma chérie, mon trésor ! » Maguy m'exhibe, moi, « son » agent secret, « son » coureur de brousse, dans le cercle de ses amies, comblées, évaporées, endiamantées, envisonnées et… emmerdantes. Je n'échange des piques qu'avec Carmen Tessier, une femme de tête… et de griffes. Je rebondis de Fath àWorth, à Givenchy. Hélène Rochas m'offre l'un de premiers flacons de « Moustache ».

– Assez de nuits blanches ! décrète Philippe Liewer, mon patron lors de deux missions clandestines en France – et mon père spirituel –, je te colle au vert !

Dans un manoir au fond d'un bois près de Clamecy, je lis d'une traite *Moonstruck Wanderers*, le récit de nos aventures communes qu'il a rédigé en anglais et dont il peaufine la version française : *Les Vagabonds du clair de lune*. Sa passion du moment, Barbara, une attrayante pseudo-intellectuelle qu'il a ravie à un romancier en vogue, me gave jusq'à ce que Philippe me juge « bon pour les Pyrénées ! »

Bâties en pierre de taille d'un bon mètre d'épaisseur, les murailles de Mont-Louis sont percées de meurtrières qui éclairent chichement des cellules meublées de lits de fer, de tables de bois blanc et de poêles centenaires. Subsistent là une dizaine d'officiers dont trois administratifs, et des épouses moroses, frigorifiées. Parmi eux Gildas Lebeurrier, un ex-SAS, Rivière, vétéran d'un bataillon de choc, et Mautaint, Geminel, Lautier, des anciens des *teams* Jedburgh, équipes mixtes composées d'un Américain, un Britannique, un Français parachutés en France occupée, et en uniforme, dès la fin juin 1944. Un mess dépouillé sert des repas frugaux, Lautier et sa

compagne, une éblouissante Norvégienne blonde comme les blés, et nous, les Mousquetaires, prenons pension au *Roubaillou* – le champignon, en catalan –, la pittoresque auberge au pied de la citadelle, que tient Mimi Bigorre, l'imposante mairesse, communiste, du bourg. Elle a fait le coup de feu dans les maquis de Cerdagne ; nous sommes donc du même sang ! Elle nous appelle « ses petits » et nous gave de jambon et de saucisson sec mûris hiver après hiver en haute montagne… Pas un mot à Fourcaud !

Piteuse, l'arme secrète du colonel ; elle se compose, hormis ces quelques officiers, d'autant de sous-officiers, d'une poignée de soldats et d'une modeste collection d'armes de récupération, disparates, d'origine américaine, anglaise, allemande, d'une jeep, d'une ambulance, de deux GMC et de trois motos Harley Davidson que nous raflons d'autorité. La troupe, elle, manque à l'appel ! En revanche, soixante-dix prisonniers allemands, maçons, menuisiers, électriciens, plombiers, vaquent en liberté dans le fort et le bourg, réparent un toit, rétablissent le courant, retouchent une façade. Une bénédiction ! On les paie d'une chopine, d'un cassecroûte, d'un billet. À leur grand regret, nous les réquisitionnons pour édifier dans les douves un parcours du combattant inspiré de celui de l'école commando d'Inverness, dans le grand Nord de l'Écosse. Ceux qui l'ont pratiqué l'évoquent avec des frissons rétrospectifs : montagnes de barbelés, fosses et murs infranchissables qu'il fallait franchir coûte que coûte, et sous des tirs rasants, tyroliennes vertigineuses survolant des torrents glacés. Nous poursuivons par un stand de tir, du type « maison hantée », que n'aurait pas désavoué le directeur du tir du SOE, le major Sykes, un super flic de Shanghai qui avait conçu le « tir instinctif »et vous poinçonnait une carte à jouer de six balles, à vingt pas et en moins de trois secondes. Pourtant, aussi myope qu'une taupe, il portait des verres plus épais qu'un cul-de-bouteille ! Vient ensuite une carrière de démolition où nous faisons parler l'arme privilégiée du saboteur, le *Plastic High Explosive*. Nous arrosons notre œuvre au bar cosy qui est également notre création. Les serveurs, teutons, lampent les fonds de verre et achèvent la soirée fins saouls et ancrés au comptoir tels des naufragés de la Méduse au mât de leur radeau. Je leur lance : « Oskar ! Friedrich ! Vous n'avez pas honte ! Songez à votre bien-aimé Führer qui vous observe du haut du Walhalla ! »

– Pas de danger ! Lui qui ne buvait que de l'eau grille sûrement à l'étage au-dessous ! Allez, *Prosit, Herr Oberleutnant* !

Peu à peu le bataillon s'enrichit de jeunes recrues, qui s'échinent dans les douves, au pas de tir, sur les flancs du mont Canigou ou du Carlit, dont ils apprennent à dévaler les pentes sur des skis laqués blanc hérités des alpins de la Wehrmacht, et à grand renfort d'entorses.

Aux beaux jours, sur l'aérodrome le plus proche – à cent vingt kilomètres de Mont-Louis et quinze cents mètres plus bas –, la Llabanere, un terrain caillouteux desservant Perpignan, atterrit un antique trimoteur de transport Junker 52, ou « Julie », tout en angles vifs et tôle ondulée, laissé pour mort par la Luftwaffe dans la campagne française. « Un vétéran de Stalingrad ! » nous affirme Lorillon, son pilote. Tout ce que la France saignée à blanc par l'Occupation peut nous offrir, Morlane nous l'a octroyé, afin que nous remplissions cette mission « dans nos cordes ».

« Au cours de la guerre, nombre d'aviateurs se sont jetés en parachute de leur avion désemparé et sont tombés en mer, principalement en Manche, souvent par mauvais temps. Beaucoup s'y sont noyés. Leur voilure de 60 m^2 faisant spinnaker, par grand vent, ils se sont trouvés, suppose-t-on, remorqués la tête maintenue sous l'eau par les sangles dorsales du harnais. Comme elles aboutissent aux suspentes du sommet de la coupole qui donne le plus prise au vent, elles sont tendues à mort. Pas question à l'époque de distraire du personnel et des appareils au bénéfice d'une campagne d'expérimentation. De nos jours l'armée de l'air estime qu'il est grand temps d'y remédier. J'ai donc proposé de confier à mes spécialistes l'élaboration d'une campagne d'essais en vol qui se traduira par un manuel de procédures répondant aux soucis de l'état-major, etc. »

Tel est le message qu'il a adressé à ses « spécialistes »… nous.

Aux premiers sauts, prudence ! Dès l'ouverture du parachute, nous dégrafons le harnais, le laissons glisser jusqu'aux aisselles et nous dégageons avant de toucher l'eau. Faute de poids mort à remorquer, la voilure plane quelques secondes au ras des flots avant de s'affaler en nous laissant bouchonner à loisir. En moins d'une semaine, nous pratiquons à la perfection ce geste qui sauve… d'une simplicité biblique. Nous décidons alors d'assaisonner ces sauts de routine d'un grain de fantaisie. Nous nous suspendons aux sangles par les genoux, nous balançons, jouons au trapèze volant, exécutons des plongeons de haut vol, des sauts de l'ange, des sauts périlleux ou, à l'inverse, le harnais tenu à bout de bras, nous maîtrisons l'orientation de la coupole et nous naviguons toute voile dehors. Bonheur absolu : dériver sous un ciel étoilé avec, sous les pieds, une Méditerranée

scintillante piquée des feux des lamparos. Des guirlandes de lumières soulignent la côte. La pleine lune peint d'argent les contreforts des Pyrénées et la « giralda » de l'église de Collioure dont le pied baigne dans l'avantport. Brise de nuit, brise de mer ; nous cinglons jusqu'à la plage, puis *La Coba*, le cabaret aménagé dans une cave à anchois. Les touristes esseulées font les yeux doux aux extraterrestres, même trempés comme des soupes. Certaines poussent le romantisme jusqu'à se laisser entraîner sous les barques de pêche retournées sur le sable. S'élèvent parfois des gémissements ; en séchant, les fibres du bois se prennent à geindre, c'est de notoriété publique ! L'église de Collioure, Picasso, Dali, Matisse, Mucha l'ont rendue célèbre ; les murs du *Café des Sports* de René Pous, ex-troquet du port promu « Hostellerie », sont couverts de tableaux, d'affiches la symbolisant. Millionnaire, René n'en tape pas moins le carton avec ses copains pêcheurs, et nous.

Le fort marin et son bassin sont le domaine de la section amphibie de Jacques Dupas, un lieutenant aux épaules de déménageur, au poil dru, au menton bleu, et vieux… plus de trente ans ! Méhariste à l'origine, il ne se nourrit que de dattes, de riz, de salade, ne boit que de l'eau ; son humour est décapant. Comme il dessine avec talent, Morlane lui a passé commande de l'insigne du bataillon. Annie, sa femme, une Niçoise pulpeuse au teint cuivré, aux yeux verts, dont la chevelure fleuve bat les reins, il l'appelle sa « Panthère » ou « Bagheera », en s'inspirant du *Livre de la Jungle*. Bagheera, la panthère noire de Kipling, figurera sur l'insigne réglementaire du bébé de Fourcaud.

Il s'est étoffé, le bataillon, en hommes, en armes, en équipements. Un nouveau commandant, nommé officiellement, celui-ci, se présente. C'est un grand escogriffe à long nez, à oreilles d'éléphant, et à l'accent gascon, qui nous lance : « Mes ancêtres ont combattu les cathares dans les rangs de Raymond de Toulouse. C'est dire que je suis du pays. » Une galéjade car Mont-Louis plane à plus de deux cents kilomètres de Toulouse. Néanmoins je sais que, peu avant la guerre, il a décroché le premier prix du concours général de littérature ou de philosophie, ce Paul Aussaresses. Il a suivi les cours de Saint-Cyr replié en zone libre, a franchi les Pyrénées en plein hiver, a gagné Londres. Il a été parachuté dans un maquis dominé par des anarchistes espagnols. Enfin et surtout, il a accepté ensuite une mission que j'avais rejetée la peur au ventre lorsqu'on me l'avait proposée en 1944 : être parachuté, déguisé en officier de la Wehrmacht, près d'un Stalag, m'y

infiltrer et fomenter un soulèvement. Quoi ? Après avoir subi passivement quatre années de captivité, ces prisonniers seraient soudain pris d'une folie guerrière plutôt que d'attendre, sans faire de vagues, l'arrivée des Alliés attendue d'un jour à l'autre ? Une farce ! À l'époque, j'avais objecté :

– Mais, je ne parle pas allemand !

– Aucune importance, avait répliqué mon « traitant », les officiers allemands ne parlent pas, ils éructent ! Vous saurez en faire autant, non ?

Par bonheur, la Force 136 m'avait ouvert les bras.

Pourchassé dès son arrivée au sol, Aussaresses s'était défilé, lui, cap au sud, jusqu'en Italie. Là, il s'était abouché avec des partisans antifascistes. Il avait tiraillé à leurs côtés jusqu'à la victoire. Anti-conformiste à l'image de Churchill, le grand pendard émet cent idées par jour dont quelques-unes sont bonnes et nous les propose invariablement, les yeux au ciel, en marmonnant : « Dites donc, mes pères, je viens de penser à un truc… »Un truc de fou : sauter sur le sommet du Canigou, puis dévaler ses pentes à ski, alors qu'aucun d'entre nous n'a mis les pieds sur des planches, se parachuter dans le chaos de Targassone « pour voir si on peut se poser, sans casse, dans les rochers. » Sans casse ? Un appel de Morlane renvoie, heureusement, aux calendes ces sauts, périlleux : « Le maire de Nice, Jean Médecin, tient à sortir sa ville de la torpeur où l'a plongée la guerre. Il projette de lui offrir un spectacle aérien qui se déroulera devant la Promenade des Anglais : voltige, patrouilles militaires, sauts en parachute. Mais, comme sur le front de mer, il n'y a pas un mètre carré d'herbe ni de sable disponible, les parachutistes conventionnels se sont désistés. Médecin en était désolé. J'ai volé à son secours : moi, j'ai une équipe de spécialistes de sauts en mer ! Il m'aurait embrassé ! »

Ce jour-là, radieux, il ne reste, non plus, pas un mètre carré d'eau libre dans la baie ! Tous les navires, yachts, chalutiers, chalands, mouille-cul, barcasses, périssoires, kayaks et pédalos de la Riviera s'y sont donné rendez-vous. Vus du ciel, leurs sillages qui se croisent à qui mieux-mieux figurent une résille de hachures d'écume. Chaud dessous ! Alors que je tente de glisser vers un plan libre entre une goélette et un remorqueur – Dieu qu'ils sont peu maniables, ces parachutes militaires ! – un gros patrouilleur couvert de grappes de spectateurs surgit ! Je manque de peu m'empaler sur son mât d'antenne, j'effleure une cheminée au pied de laquelle des dames m'adressent des baisers, ma coupole se prend dans une superstructure. Je n'ai que le temps de me libérer du harnais, et en

manquant de peu me fracasser sur le pont, plonger en frôlant le garde-fou puis sentir, sous la poupe, des pales me lécher désagréablement les fesses.

Ce jour-là, aucun d'entre nous n'a été coupé en deux par une étrave, ni haché par une hélice. Miracle ! Ravi, le maire fait mousser le champagne. Que la guerre froide est loin !

De retour en Cerdagne, Paul Aussaresses nous fait part de l'une de ses fameuses idées : « Dites donc, mes pères, le préfet du département et le maire de Perpignan se sont déclarés surpris que "leurs" paras se soient exhibés à Nice avant d'exercer leurs talents devant leurs administrés. »

– « Leurs » paras ? s'exclame Chaumien en plissant son œil gris. Ils n'y vont pas avec le dos de la cuiller !

– Ils s'expriment au nom du département, tu sais, et un bataillon comme le nôtre ajoute au prestige de la région ! Bref, je leur ai promis un saut de démonstration dimanche prochain sur la plage de Canet. Pratiquement déserte, elle s'étire sur des kilomètres. « Nous veillerons à que le Tout-Catalogne y assiste ! » m'ont-t-ils assuré. Un capitaine d'intendance que je caresse dans le sens du poil, car il couvre largement nos besoins en essence, s'est vanté devant ses pairs de sauter en parachute si l'occasion lui était donnée. Je l'ai pris au mot ; il sera des nôtres. Bouche cousue, car seul le centre aéroporté de Pau est habilité à former des néophytes, hein ! Il ne figurera pas sur le relevé de vol, bien sûr.

Au cours de la semaine, atterrit sur la caillasse de la Llabanère, un P-47 Thunderbolt, le plus puissant chasseur américain de la guerre ; un monstre ventru tapi derrière un énorme moteur en étoile de 2 300 cv. En saute un lieutenant français, sec et brun. Il détache une moto *made in Germany* ficelée sous le ventre de son avion, extrait du réservoir auxiliaire des caisses de vin, des paquets de charcuterie. Nous nous approchons. Il nous salue : « Je suis René Fariole, de Perpignan. J'arrive de Friedrichshafen où mon escadrille est basée. Comme vous pouvez voir, on nous permet de nous rendre en permission à bord de nos pièges… J'en profite pour ravitailler les miens, n'est-ce pas. Tenez, goûtez mon Liebfraumilch. J'ai croisé à quinze mille pieds. Il doit être frappé à souhait ! » Nous nous découvrons des amis communs « du bon temps de la guerre » dont certains pilotaient des super chasseurs anglais, Spitfire, Typhoon, Tempest. À la deuxième bouteille de *Lait de femme aimée*, ils'emporte :

– Tes super chasseurs, à côté de mon P-47, des veaux, des limaces ! Embarque avec moi, tu vas voir !

– Tu plaisantes, ton piège est monoplace !

– T'occupe ! Assieds-toi le premier.

Je prends place dans le siège baquet. Il se pose sur mes genoux, déchaîne ses chevaux ; nous décollons comme une fusée. Suit une gamme de figures de voltige qui n'en finit pas. Écrasé sous son poids, martelé, pétri, je vois défiler par un coin de pare-brise des pastilles de ciel bleu, des éclats de soleil, des carrés verts, des crêtes de vagues, des flancs de montagne. Au sol, moteur coupé, Fariole m'extirpe du siège :« Tu es convaincu ? » Jambes liquéfiées, cœur au bord des lèvres, je ne sais que répondre :« De tout ce que tu veux ! »

– Eh bien, puisque je t'ai donné le baptême de la chasse, tu me dois le baptême du parachute, n'est-ce pas ?

D'abord, Aussaresses s'y oppose. Mais, comment refuser à un Chevalier du Ciel maigre comme un *ketam* – cure-dents vietnamien – un passe-droit qu'il a accordé à un riz-pain-sel rondouillard ? « D'accord, concède-t-il, mais bouche cousue, hein ? » La bouche cousue fait long feu. Alibert, le médecin du bataillon, Rivaud, l'administratif ruent dans les brancards, eux qui suivent scrupuleusement les séances d'entraînement au sol afin d'être admis à la prochaine session de sauts de l'école de Pau ! Paul admet :

– Soit, mais soyez muets comme des tombeaux !

– Juré ! Croix de bois, croix de fer !

Samedi soir, après avoir observé des filaments d'altostratus montant du couchant, Mimi Bigorre conclut : « Demain, vous aurez peut-être un brin de brise, "en bas". » À midi, sur la côte, le brin de brise tourne à la tramontane de vingt-cinq nœuds, plus de quarante km/h, alors qu'au-delà de trente sauter est interdit. « Bah, dit Aussaresses, moi qui suis du pays, je vous confirme que ce genre de courant d'air a des hauts et des bas. Ce soir il mollira. » À l'heure du pastis, il souffle de plus belle. Impavide Paul nous rassure :« Soyez sûrs qu'au crépuscule… »Au coucher du soleil, le vent redouble.

– Bof, la nuit, il tombera, nous assure-t-il.

– Avec la neige, peut-être ? Établie, la tramontane tient trois jours. Annule le saut ! coupe Pioche, de son vrai nom Obadia, un pied-noir au visage couturé qui, trois ans auparavant, tuait SS et miliciens.

Têtu comme une mule, le Toulousain :

– Jamais ! La Catalogne a les yeux sur nous ! Il y va de notre honneur ! Allez dormir.À l'accalmie, je vous réveillerai.

La Llabanère est pourvue d'un ridicule hangar en tôle. Nous nous étendons à même le sol, la tête sur nos parachutes. Une pétarade de moteur me réveille. La lune est pleine, les étoiles chatoient, les tamaris fléchissent tout autant, me semble-t-il. On court à la *Julie*, on s'y engouffre en se bousculant. L'antiquité décolle, va, vient au-dessus de la côte. Paul galope du cockpit à la porte ouverte sur le vide en grommelant : « Nous sommes trop à l'ouest, sur la pleine mer ! » ou « Trop à l'est, sur les villas ! Cette vieille casserole dérive au vent comme une feuille morte ! » Au cinquième passage, il nous crie : « C'est notre dernière chance ! On y va », se plie en deux devant l'encadrement que j'ai décoré d'une pancarte : « Attention à la marche » empruntée au tram du Canet, et pique une tête dans le vide. Nous poussant les uns les autres, nous suivons. Je guide René Fariole, mon « filleul ». Chute, choc, froissement soyeux ; ma voilure s'ouvre. Frêle silhouette sous la lune, mon pilote de chasse s'extasie : « Chouette, je plane ! » Je fais écho : « Profite ! On touche dans vingt secondes ! » Le sol s'élève vers nous. Sous nos pieds, défilent grand train un habitat de paillotes, des brasiers, des lessives flottant au vent… soufflant en bourrasque. C'est un campement gitan. J'évite de peu un foyer et le chaudron qu'il chauffe, je percute la terre, je rebondis, j'affale ma coupole, je respire. Non loin, René chante aux étoiles : « Sensass ! Quand remettons-nous ça ? » Les premiers, nous atteignons le point de ralliement. Un ombre s'avance vers moi, m'étreint. C'est Line, une séduisante Catalane qui, à temps perdu, chante avec une pointe d'accent ensoleillé, et sans prétention, des romances dans un cabaret à la mode :

– Tu es tout ensablé. À la maison, je te donnerai un bain », murmure-t-elle.

Je la questionne :

– Combien de spectateurs reste-t-il ?

– J'ai bien peur d'être la seule ! Les irréductibles sont repartis par le dernier tram.

Survient Chaumien, le visage ensanglanté ; remorqué par son parachute, il a donné du nez dans trois rangs de barbelés. Pioche et Rivaud suivent ; ils ont atterri au large, mais par bonheur, en eau peu profonde. Pioche est parvenu à rejoindre le néophyte, à l'extirper hors de son brêlage. Sinon, sa vie se serait achevée là, dans le golfe du Lion, noyé, au bout d'un parachute gonflé par la tramontane. Glorieuse fin de carrière pour un « stratif », quand même ! Ensuite, le capitaine d'intendance apparaît. Tous les efforts

déployés pour assujettir la sangle siège à son fessier, épanoui, ont avorté. Le choc à l'ouverture lui a rompu les épaules, puis l'impact au sol l'a assommé. Il est courbatu de la tête aux pieds ; il ne peut plus lever le bras, même pour saluer. Bichelot boite bas ; fracture simple du péroné. Peu après, un homme accourt : « Le lieutenant Rivoual et le toubib se sont emmêlés… Entre les deux, trois jambes cassées ! On attend l'ambulance ! » Les quarts d'heure s'égrènent ; une heure passe. L'inquiétude nous gagne. Paul Aussaresses manque à l'appel… Soudain surgit une statue de boue : le chef !

– Désolé de pointer en retard à l'appel, mes pères ! J'ai fait un plouf au beau milieu du grand marécage qui borde la plage. J'ai nagé, ou plutôt pataugé, un bon kilomètre dans la gadoue en coltinant mon parachute. Mais quelle belle nuit !

Qui sera suivie de matins qui déchantent, car que nous restions bouche cousue ou non, par quel tour de passe-passe va-t-il justifier le fémur fracturé de notre médecin ? Sur chaque compterendu d'accident doit figurer le numéro de brevet du « cassé » ! Et si les autorités ouvrent une enquête approfondie, elle révèlera, à coup sûr, que non pas un mais quatre faux parachutistes étaient mêlés aux vrais !

– L'important, pontifie Paul, est que notre ami l'intendant, qui va se pavaner devant toute la garnison, nous attribue des bons d'essence bien au-delà des quotas fixés par l'état-major. Sinon, je me verrai dans l'obligation de rogner les pleins de vos Harley Davidson ! D'ailleurs, ce brave intendant nous a livré des centaines de Panzerfaust, des bazookas allemands de récupération… à détruire car le bruit court que certains ont été sabotés, piégés, même. Allons voir ça de plus près dans la carrière de démolition… J'ai convoqué les Quatre Sergents de La Rochelle.

Les « Quatre Sergents » sont quatre sous-officiers non conformistes, à l'image de leur chef. Le plus ancien, Pralon, a décroché des citations dans un bataillon de choc. Son compère Reillac, un Martiniquais des SAS en affiche autant. Ce sont des guerriers méritant d'être promus officiers. Hélas, des incidents de parcours, rixe par-ci, affaire de femme par-là, ont contrarié leur avancement. Dans leur sillage, deux « jeunes », vingt ans au plus : Corominas, et Castille, un garçon entré en résistance en culottes courtes ou presque. À la Libération, au vu de ses actions d'éclat, il a été admis à Saint-Cyr. Peu après, la guerre gagnée, les effectifs des candidats officiers devant être sabrés, les élèves ont été invités à« rédiger une note mettant en lumière

les qualités morales sur lesquelles se fondait leur vocation. » Franc comme l'or, séraphique même, Castille a confessé noir sur blanc que sa vocation était ferme mais que son niveau d'éducation ne correspondait peut-être pas à ce que la France attendait de lui… Il s'est retrouvé sur le pavé. Heureusement, Bagheera n'y regardait pas de si près.

La carrière de démolition s'embrase. Les rockets fusent et détonnent sans discontinuer. Quelques rares lance-fusées, rouillés ou détériorés, restent muets. Aucun d'entre eux n'explose. Le plus fin tireur, Philippe Castille, gagne des tournées à n'en plus finir. Oskar, qui nous affirme avoir tâté du Panzerfaust en Russie, le congratule, sollicite l'honneur de trinquer avec lui, et nous quitte en chaloupant.

Les jours se font plus courts. L'automne approche. Le bataillon « spécial » de Fourcaud prend corps, subit un entraînement rude, s'aguerrit, s'épanouit en montagne, en plaine, sur les eaux et s'exerce à la guerre subversive. Il est, un peu, notre œuvre. Nous sommes convoqués à Paris, pour les félicitations d'usage, suppo-sonsnous. Nicole Follot nous dédie son plus rayonnant sourire. Nous nous asseyons en demi-cercle face à Morlane qui trône derrière son bureau ministre. Derrière les épaisses lunettes d'écaille, ses yeux pétillent :

– Non seulement vous manquez tuer des non-brevetés, ce qui m'a valu des remontrances outragées du commandant des forces aéroportées, mais vous semez la terreur sur vos Harley Davidson chevauchées, en croupe, par des amazones à moitié nues, m'a-ton dit. Je n'évoquerai pas le cas du frère du plus célèbre guitariste du monde pourchassant, le pistolet au poing, l'un d'entre vous qui, semble-t-il, avait fait les yeux doux à sa femme. Et ces parties de 421 au zinc de *La Coba*, hein ?Vous vous liguez contre un malheureux mari… dont la jolie épouse se morfond. Il perd. Vous le mettez à l'amende : ingurgiter des cocktails de votre invention, explosifs, qui le mettent hors de combat. Pendant ce temps, sa moitié est conviée à une partie de jambes en l'air sous une barque retournée. Romantique, n'est-pas ? Etlequel d'entre vous, interpelé à la suite d'une grave infraction routière, a produit un permis de conduire, « vintage » 1943, fabriqué à Londres au nom d'un Jean-Marc Vernois que la maréchaussée de Catalogne recherche depuis ce jour ?… Je m'arrêterai là.

Le plus ancien d'entre nous, et lauréat d'un Concours général, Paul Aussaresses, répond au nom de tous :

– Vous nous avez confié la mission d'établir les bases d'une unité atypique capable de mener une guerre subversive, n'est-ce pas ? User de moyens classiques n'aurait mené à rien. Nous avons adopté des méthodes originales, non conventionnelles que le colonel Fourcaud ne renierait pas, je suppose.

– Bon, passons… L'explorateur Paul-Émile Victor va lancer une expédition polaire. Le long de son trek il sera ravitaillé depuis le ciel par un bombardier Liberator converti en cargo. Il recherchait un largueur expérimenté. Je lui en ai proposé un, Marcel Chaumien, Air Operations Officer confirmé, n'est-ce pas… attendu impatiemment en Islande, plus précisément à Reykjavik, la base arrière de l'expédition. Par ailleurs, il me faut à Paris un démolisseur disponible ; Pioche est tout désigné. Bichelot a le profil idéal pour un emploi à court terme dans la région de Buca-rest ; il aura un mois pour apprendre le roumain. Le capitaine Aussaresses, lui, je me vois dans l'obligation de le conserver à la tête du bataillon car les trois cents gaillards qui le composent lui sont dévoués au point que si je les en privais, ils se mutineraient. Pourtant, Dieu sait s'il en a fait voir à cette unité ! Certains jours, il a mis en congé la quasi-totalité de ses effectifs afin d'assurer le service d'ordre de meetings du RPF et une élection « équitable »au maire… en trafiquant les bulletins de vote, de mauvaises langues l'ont prétendu. Venons-en à Bob… Je te réserve une mission de père de famille dans un paysage tonique, entre les lacs et montagnes de carte postale du Tyrol. Fini de papillonner la sardane avec les minettes de Mont-Louis et Collioure ! À toi les valses de l'*Auberge du cheval blanc* !

Chapitre 3

LES POPOVA DU DANUBE

L'Orient-Express n'est plus ce qu'il était. Ses wagons, du tout venant ; seuls ceux frappés du blason de la Compagnie des wagons-lits décoré d'un liseré doré témoignent des fastes d'antan. À la corne du lac de Constance, Bregenz, on attelle une seconde motrice ; elle aidera à gravir les pentes de l'Arlberg saupoudrées des premières neiges d'automne. La capitale du Tyrol, Innsbrück, « le pont sur l'Inn », est blottie dans un coude de la rivière, au pied du Hafelekar, un piton abrupt coiffé d'une station de funiculaire et d'un hôtel touristique. Elle est hérissée de clochers à bulbes, dorés. Façades opulentes ornées de bas-reliefs de bois peint, de balcons ouvragés, de toits pentus à tuiles vernissées. Médiévale, cossue, vieillotte, à l'image de ses tramways désuets et bringuebalants, *gemütlich*, douillette, Innsbrück… et capitale de la zone d'occupation française d'Autriche. En gare, un autochtone vêtu de la veste traditionnelle, verte, sans col, soulève son chapeau à blaireau avec déférence : « *Ich bin*… Je suis Johan, votre chauffeur. » Il m'ouvre la portière d'une Mercedes récente et vert bouteille. Nous traversons la place de la gare et nous rangeons devant un immeuble grisâtre, sévère. Nous avons parcouru cent mètres à peine. Johan se casse en deux : « L'hôtel *Kreiss* est le mess des officiers, *Herr Oberleutnant*. Une petite suite vous a été réservée. Demain matin à neuf heures, je vous conduirai au *Büro*. »

Le *Büro*, siège de la Documentation géographique militaire, est un élégant hôtel particulier niché dans un parc bordé par l'Inn. Un commandant me reçoit, fraîchement :

– Bienvenue à la DGM… Sur ordre « d'en haut », je mets à votre disposition un bureau, une masse d'archives, de cartes, de photographies, d'ouvrages de géopolitique, un chauffeur, et un sous-officier français

bilingue. En fonction de quoi, il m'est recommandé de ne pas m'enquérir de la nature de votre mission qui doit demeurer confidentielle. Les rapports que vous rédigerez seront conservés dans notre coffre. Vous vous chargerez en personne de les acheminer par valise diplomatique… Je dois avouer que cette procédure me laisse perplexe. Héberger au sein de mon organisation un tiers sur lequel je n'ai aucun droit de regard… »

Aïe ! Il est temps de réchauffer l'atmosphère :

– En vérité, je n'ai rien à vous cacher, commandant. Ma mission, je le suppose, a été présentée à l'état-major avec les principes de précaution d'usage. L'état-major a dû surenchérir… Vous êtes, bien sûr, au fait de la dernière hypothèse d'école : la guerre froide actuelle aboutit à un conflit chaud ; établie en force sur le Danube, l'Armée rouge fonce sur l'Autriche. Deuxième temps : les Alliés stabilisent le front quelque partàl'ouest. À leursservices Action de paralyser l'effort de guerre ennemi en territoire occupé. Infiltrés ou parachutés, des saboteurs s'attaquent aux installations industrielles, aux communications, à l'image de ce qui s'est fait récemment. Sans plans détaillés, on a vite fait de se perdre dans une usine, j'en sais quelque chose ! La Maison m'a chargé de documenter, sous forme de « dossiers d'objectifs », un terme de notre jargon, les implantations industrielles stratégiques de notre zone d'occupation… aussi longtemps que Staline me laissera les mains libres. Une mission qui doit être tenue secrète, autant que faire se peut, aux yeux des Rouges tout au moins. Les Autrichiens me verront, eux, sillonner le pays, carnet de croquis et Leica en mains, conduit par votre Johan qui en soufflera bien deux mots à sa *Frau*, laquelle s'en vantera auprès de ses amies. Le personnel des usines que je vais inspecter ne s'en privera pas, non plus, j'imagine. Alors, pourquoi vous cacher quoi que ce soit, à vous, le chef d'un service de documentation français ? Non, je me permettrai plutôt de solliciter vos conseils.

Un sourire éclaire le visage sévère du patron de la DGM, office de cartographie, de topographie on ne peut plus orthodoxe. La glace est rompue. Il me fait les honneurs de mon bureau, une grande pièce éclairée par une haute baie vitrée, me présente mon assistant, Laurent, un adjudant jeune, la trentaine, avenant, tiré à quatre épingles. Résidant en Autriche depuis sa défaite, il a épousé une fille du pays, parle la langue, maîtrise le grand air de *L'Auberge du cheval blanc* et les sempiternelles tyroliennes. Mis au courant des grandes lignes de ma mission, il ouvre un classeur :

– Voici des informations concernant un premier objectif, une manufacture d'acier fritté située à Matrei, au col du Brenner…

– De l'acier fritté ? C'est quoi ?

– De l'acier réduit en poudre, mis en moule, puis porté à très, très haute température. Technologie avancée, héritée des Allemands. Cette usine produit des pièces biscornues qui, suivant les procédés traditionnels, devraient être fondues, pressées, embouties, découpées, etc. Vous en verrez d'autres dans les vallées perdues du pays…

– Des vallées perdues ? Elles ne sont pas hantées par les *Wehrwölf*, au moins ?

– Des *Wehrwölf* ? Des loups de guerre, des loups-garous ? Où avez-vous pêché ça ?

– Dans une mise en garde de mon dossier de mission. Ce sont des nazis irréductibles, les derniers du genre. Réfugiés dans ces montagnes, ils mènent une guérilla sans espoir, mais féroce ! Vous devez le savoir mieux que moi, non ?

– Des maquis nazis… au Tyrol ? Excusez du peu ! Les Tyroliens vivent du tourisme. Qu'un *Wehrwolf* vienne effrayer leur gagne-pain, ils lui feraient avaler sa queue ! Ils en veulent déjà à Hitler d'être né en Autriche ! Côté loups-garous, rien à craindre, je vous le certifie !

En fin de journée, bayant aux corneilles, je pousse la porte du bar du *Kreiss*, ouvert au public et aussi morne que la façade de l'hôtel. Le battant heurte une jeune femme à nattes blondes. Inconsciemment, je m'écrie : « *Sorry Miss* ! » Elle réplique en français : « Mais, nous ne sommes pas à Londres, et à voir votre uniforme, vous n'êtes pas anglais ! Vous êtes même parachutiste. Une espèce rare ! Vous êtes le second que je rencontre… Je m'appelle Élisa. » Des yeux myosotis pétillent dans un visage hâlé de fille des montagnes. Bouche gourmande, petites dents pointues. Elle accepte un porto, et lorsqu'elle apprend que je suis nouveau venu, me lance : « Ma ville est pleine de charme, vous savez ! » Dans un restaurant grand comme un mouchoir de poche, nous dégustons un faisan aux choux. Un poêle monumental en faïence bleu roi occupe le centre de la salle. Les rideaux sont fleuris. Le tokay monte à la tête. Romanesque, Élisa se confie. Petite fille, elle a rêvé de visiter Paris, elle a appris le français. Un jour, lorsque le terme « ennemi »sera démodé, lorsque les frontières s'ouvriront, son rêve se réalisera. Elle me saisit la main : « Vous me montrerez la tour Eiffel, n'est-ce pas ? » Élisa est sentimentale, maternelle presque, et combien

gastfreundlich, hospitalière… ! Lorsque, au matin, Laurent m'ouvre la portière de la rutilante Mercedes, il remarque :

– Vous avez les yeux fatigués. Normal, la première nuit en montagne, on dort mal, surtout si, comme hier soir, se lève le foehn, le vent chaud du Sud. Il exacerbe les gens émotifs au point qu'il constitue une circonstance atténuante en cas de meurtre, ou de viol. Vous, à ce que je vois, il vous a tenu éveillé ?

– Oui, mon… insomnie ne m'a quitté qu'aux premières lueurs de l'aube. Mais, Dieu merci, il n'y a pas eu viol, je vous le promets !

Johan rit de bon cœur. En deux heures nous atteignons Matrei, par une route de forêt sinuant au creux de vallons. L'usine s'étire au bord d'un torrent. Ainsi que l'a prédit Laurent, l'accueil est chaleureux. Le directeur en personne me guide d'un four à l'autre, me décrit avec passion leur fonctionnement, la progression des chaînes. J'ai grand-peine à lui faire délaisser ces merveilles technologiques qui lui tiennent tant à cœur pour les prises d'eau du torrent, les pompes de refroidissement du complexe, le poste de transformateurs, les lignes de force et autres points sensibles, objectifs prioritaires d'un saboteur professionnel. Mon Leica mitraille. Le déjeuner est particulièrement soigné – en mon honneur, je suppose – truite, cuisseau de chevreuil, tarte aux myrtilles, arrosés de vin italien et de schnaps. Au dessert, des ingénieurs évoquent de tristes souvenirs de campagne sur le front de l'Est. Nous nous quittons les meilleurs amis du monde.

Une semaine n'est pas de trop pour développer les photos, les assembler, renseigner en français cartes et plans. Je les surcharge de pointillés : les chemins d'accès et de repli ; j'esquisse les emplacements où les défenseurs russes placeront de préférence chevaux de frise, miradors, mitrailleuses. Je recopie les croquis des abords que j'ai relevés avec moins de talent que le colonel Baden Powell, le maître espion de la reine Victoria. Déguisé en ornithologue, armé d'un filet à papillons et d'un chevalet, il rôdait le long des frontières. Il était capable de dissimuler dans le dessin d'un phalène tête-demort, les contours d'une batterie d'artillerie ennemie, voire d'un cuirassé, croqués sur le vif, et à l'échelle encore ! Etc'est ce roi des faux-jetons qui a inventé les scouts faisant serment, gueule dans le vent, d'être francs comme l'or ! Mon travail achevé, j'escalade la pente qui mène au *Schloss*, l'imposant château gothique planté sur une éminence de la rive droite de l'Inn. Il abrite l'antenne de la « maison » en Autriche. Je remets à

son chef, qui le transmettra à Paris, le premier de la longue liste de dossiers d'objectif que j'ai à produire. Pas de fausse modestie : j'en suis satisfait.

En semaine, afin de passer au peigne fin usines et centrales électriques, je sillonne le Tyrol et le Voralberg. Le week-end, Élisa, que j'ai surnommée « mon Petit Foehn », m'accapare. Elle guide mes premiers pas à skis sur la montagne à vache qu'est le Patscherköfel, le mont qui domine son village natal, Igls, à dix kilomètres d'Innsbrück. Le dimanche matin après la messe, la *Familien Abfart*, la piste des familles, voit le Tout-Igls slalomer en costume national, pères en complet vert, col dur, cravate, feutre à blaireau, mères en jupe longue, justaucorps et capeline, gamines en robe à ramages et garçons en culotte de peau. On fait queue à la pâtisserie qui affiche des gâteaux de cinq à six étages alternés de crème, de chocolat, de confitures et de sucre glace. J'arrive bon dernier après avoir labouré les neiges. Le papa d'Élisa, boucher de la paroisse, sa mère, rivée à son fourneau et ses balais, dodus, chaleureux, couvent de regards attendris le jeune officier que leur présente leur fille. Au Tyrol, les embuscades des *Wehrwölf* ne sont plus à redouter ; enrevanche, celles des jeunes filles en fleur…

Les chemins de fer autrichiens sont soumis au contrôle d'un officier régulateur français. Juste retour des choses : naguère les nôtres se pliaient aux ordres de la Reichsbahn, n'est-ce pas ? Un laissez-passer me donne accès à tous les trains, de voyageurs, de marchandises, même aux machines isolées, circulant « hautle-pied ». Ainsi, Laurent et moi, au hasard, hélons une loco de passage : « Où allez-vous ? » « À Reutte. » « C'est sur notre route, on embarque. » Par grand froid, les mécaniciens, des montagnards, serrent dans leur trousse à outils un flacon d'« antigel », un schnaps de choc. Chocolat et cigarettes américaines contre rasades : le courant passe entre occupants et occupés ! Ce mode de transport se révèle idéal pour répertorier nœuds ferroviaires, gares de triage, plaques tournantes, et les innombrables ponts et trouées jalonnant un réseau qui se déploie plus par monts que par vaux. La dent de l'Arlberg est percée d'un maxi tunnel de dix kilomètres de long. En hiver, lorsque la route du col est bloquée par les neiges, une flotte de motrices et de wagons plateformes garés à chaque extrémité transfèrent les véhicules. Que chaque entrée du tunnel s'effondre, de préférence sur les motrices, et voici le cordon ombilical du Tyrol sectionné, et pour longtemps. Je note l'emplacement de réduits où l'on pourrait bourrer et masquer des explosifs. Je me fais fort, à l'aide d'une centaine de livres de nitrate d'ammonium… Une charge à la portée d'une

équipe parachutée. Vient l'heure de me consacrer à la capitale de l'Autriche, ses nœuds de communication. Le gouverneur de la zone française, le général Béthouard est un grand seigneur. Qu'il l'emprunte ou non, son wagon Pullman privé est, chaque mercredi, attelé à l'Orient-Express, destination Vienne. Lorsqu'il est vide, le Régulateur –mon ami –en fait bénéficier ses relations.

Un mercredi, donc, le steward, stylé, du général s'empare de ma valise et m'ouvre un compartiment-salon jouxtant une chambre à coucher. Sur une table d'acajou, en-cas au champagne. Je me restaure, je m'endors béatement dans des draps parfumés. Longtemps après, le train fait halte. Un appel « Salzbourg ! Salz-bourg ! » puis des grattements à ma porte me réveillent. Je m'écrie : « Un contrôle d'identité, Andreas ? » Il répond : « Non, pas ici, chez les Américains ! Plus tard, seulement lorsque nous pénétrerons en zone russe. Simplement, je me permets… sans contrevenir aux directives de *Herr Major* – mon ami le Régulateur – de vous prier de tirer d'embarras une personne qui, sans votre aide… risque de rester sur le quai. » Il s'efface devant une grande jeune femme en manteau de loutre. Des vagues de cheveux blonds s'échappent d'une toque de fourrure. Elle s'adresse à moi en excellent français :

– Plus une place dans ce train bondé. Ce monsieur m'a assuré que vous ne verriez pas d'inconvénient… Il a tant insisté. Je suis confuse…

Je m'incline :

– Soyez la bienvenue. Voyez, je dispose d'un lit et de deux couchettes.

– Soit, j'accepte. Je m'appelle Erika Launsdorf. Je suis professeur de culture française à Salzbourg.

Andreas intervient :

– Remettez-moi vos passeports. Je m'occuperai des formalités de douane et de police. Ainsi, vous ne serez plus dérangés jusqu'à Vienne.

J'invite la jeune femme à s'assoir et partager l'en-cas. Elle accepte une flûte de champagne, puis deux. Nous papotons. Souvent les roues des motrices patinent sur les rails glacés, les wagons se heurtent, tanguent. Une secousse inattendue jette le professeur dans mes bras. Son chemisier de soie vert Nil s'entrouvre… Un siècle plus tard, des coups de crosse dans la cloison, des beuglements, en russe, nous tirent du sommeil. Deux moujiks, calot enfoncé jusqu'au sourcil, bottés et mitraillette à chargeur « camembert » en sautoir, forcent notre porte. Derrière Andreas, piteux : « Nous sommes à Linz, entrée de la zone soviétique. D'habitude, aucun

tracas… Aujourd'hui, ceux-ci, des nouveaux, sans doute, veulent voir vos têtes ! » Les moujiks se plongent dans nos passeports, nous regardent sous le nez, crachent, en russe, des questions auxquelles nous n'entendons rien, s'en irritent. Le tapage attire un officier. Il interroge, en allemand, Erika, l'écoute, rabroue ses sbires. Incident clos. En gare de Vienne, alors que je m'apprête à l'escorter, ma compagne de voyage saute sur le quai en me lançant :

– Je t'appellerai au mess des officiers !

– Donne-moi au moins ton numéro de téléphone !

– Les amis chez qui je descends n'ont pas le téléphone ! répond-elle en m'adressant un baiser du bout des doigts.

Sous un ciel plombé et un tapis de neige sale, la cité enchanteresse du *Congrès s'amuse* est sinistre, défoncée, délabrée, semée de pans de mur, de décombres. On n'y voit que des véhicules militaires. Au croisement du Prater et de la Mariahilf, les Champs-Élysées viennois, deux soldates russes de gabarit Bibendum Michelin, bottées, casquées, mitraillette ballotant sur des seins monumentaux, ouvrent la voie à une colonne de camions *Molotova* en agitant des disques vert et rouge. Au centre-ville, entre l'Opéra et la cathédrale Saint-Étienne, se dresse le Sacher, le prestigieux hôtel où, au temps de Schubert, de Mahler, des Strauss et de leurs valses, le gratin de la ville – dont Freud – dégustait, en disant du mal de son voisin, la *Sachertorte*, tarte au chocolat célèbre dans le monde entier et dont la recette est gardée secrète. Depuis 1945, le Sacher est dévolu aux officiers vainqueurs. Vienne est loin du Tyrol et de ses vaches grasses ! Les *Wiener Schnitzel* ont la taille d'une pièce d'un schilling, le célèbre café viennois a goût d'ersatz au plâtre, les gâteaux à la crème, de sciure au blanc d'œuf. Au Sacher, le correspondant de la Muette, un jeune lieutenant, me remet une liste des gares, des postes de dispatching, des dépôts de machines en rotonde, des plaques tournantes, des rampes à frein électromagnétiques qu'il a judicieusement sélectionnés. Il suffit d'une seule livre de plastic correctement placée sur chacun de ces points ultrasensibles pour les anéantir et, en disjonctant la signalisation, en shuntant le dispatching et les aiguillages, en bloquant les machines dans leurs parcs et les wagons dans les triages, provoquer un chaos indescriptible dans le trafic ferroviaire. « Mais, me recommande l'officier, agissez avec discrétion ! Nous ne sommes pas maîtres chez nous. Vienne est partagée en quatre secteurs d'occupation qui ne sont pas défendus, comme à Berlin, par des barbelés,

des checkpoints. On passe de l'un à l'autre, librement, sans même s'en rendre compte. Vous vous doutez que les Popov ne se privent pas de planter des espions chez leurs "alliés", n'est-ce pas ? S'ils repèrent, où que ce soit, un civil – car il n'est pas question que vous opériez en tenue – en train de fouiner, ils sont bien capables de l'enlever et de l'embarquer, ni vu ni connu, dans le 21e arrondissement, sur la rive est du Danube, une aire de secteur "ouvert" comme les autres, mais où il est hautement recommandé de ne pas mettre les pieds car, là, c'est GRU et compagnie et… personne n'ira vous y rechercher ! Si, en dépit de mes avertissements, il vous chante d'y entrer, en revanche, promenezvous en uniforme, brochette de décorations comprise et gardez le fleuve en vue de façon à le regagner à la course, si jamais… Les usines de l'agglomération, laissez tomber ! Les Russes y ont des mouchards. Les chemins de fer, passe encore… En vous appuyant sur votre laissez-passer, vous pouvez prétexter que vous êtes un régulateur traitant de logistique de transport de troupes. Après tout, nous procédons systématiquement à des relèves d'unités par voie ferrée, non ? »

Je range mon Leica, je me fie au Minox, un appareil miniature qui tient dans le creux de la main. Au cours du stage photo dispensé par le laboratoire de la Maison j'ai appris à en jouer. Premiers objectifs, les gares de l'Est, la Frachten, la Franz-Joseph. Quelle vision ! Des wagons à bestiaux déversent les prisonniers que, trois ans après l'armistice, la Russie soviétique consent enfin à libérer. Émaciés, barbus, crasseux, ils flottent, grelottent dans des blouses de fibre végétale. Beaucoup sont blessés ; certains claudiquent sur des pansements boueux. Une armée de femmes au visage tragique se ruent à leur rencontre, brandissant des photographies, des pancartes portant des noms tracés en grands caractères, courent de l'un à l'autre. Parfois, l'une d'elles se jette en hurlant sur l'un des spectres, fond en larmes, l'étreint furieusement. Toile de fond en harmonie : les gares sont éventrées ; de leurs verrières ne subsiste qu'une toile d'araignée de poutrelles tordues entre lesquelles la neige tombe à gros flocons. Pendant trois jours, je passe en revue les installations ferroviaires inscrites au menu. Les cheminots viennois sont aussi obligeants que leurs confrères du Tyrol. Caché dans ma paume, silencieux, mon Minox n'attire pas l'attention. Je vise d'instinct, comme le major Sykes m'a enseigné, mais avec un Colt, alors. Je m'y consacre au point que le souvenir de ma blonde de l'Orient-Express s'estompe.

Un soir, coup de téléphone : « C'est moi Erika ! Pardonne-moi de ne pas t'avoir appelé plus tôt, mais j'avais beaucoup à faire. Veux-tu visiter la ville ? » Elle me fait les honneurs de la Hofburg, de Schönbrunn, de la forêt de Vienne où, il faut le dire, les oiseaux ne chantent plus, me fait connaître de petites *Brauerei* qui servent des saucisses savoureuses et une bière ayant du chien. Une nuit, après un délectable corps-à-corps, pensive, elle me dit :

– Demain, je dois rendre visite à des amis… sur la rive gauche. Pourrais-tu m'y déposer, et revenir me prendre ?

– Mon chauffeur n'est pas autorisé à s'y rendre, mais il pourra te déposer au bout du pont de l'Armée-rouge. Ça te va ?

– C'est parfait. Tu es un ange. Ainsi je n'aurai pas à marcher plus de dix minutes.

Le lendemain, les pâles rayons du soleil ne suffisent pas à rendre le beau Danube bleu moins fuligineux ; en fait de Styx, on ne fait pas mieux. En revanche à l'extrémité du pont de l'Armée-rouge, le monument stalinien grandiose dédié à ses héros rappelle le rutilant saint-honoré de pierre blanche que Rome a voué à Victor Emmanuel II. Le chauffeur fait halte. Erika me tend la main :

– Veux-tu faire quelques pas avec moi ?

Je n'ai jamais su résister à l'invite d'une jolie femme surtout lorsqu'elle s'accompagne d'un battement de cils voilant une pupille pervenche et d'une vue dégagée sur une cuisse qu'une jupe évaporée dévoile. Nous nous engageons dans une avenue maussade, déserte, qui s'éloigne peu à peu de la rive. Trois cents mètres plus loin, elle s'écrie d'un ton enjoué : « Nous sommes arrivés. Mes amis habitent là. Retourne à la voiture. Je te rejoindrai dans deux heures. » Je n'ai pas le temps de répondre. Un tous-terrains soviétique débouche soudain d'une rue, stoppe à nos côtés. En descend « une » capitaine de l'Armée rouge, massive, visage lunaire, arborant un gros étui à pistolet au creux de l'aine. Le visage en porte de prison, sans mot dire, elle me toise de bas en haut, de mes bottes « para » à mon béret rouge qui suscite son intérêt et semble même l'humaniser puis elle me tend une main carrée. J'y dépose ma carte d'identité d'officier. Elle l'examine en silence, me la rend, s'en prend au passeport d'Erika dont elle inspecte longuement les feuillets tout en l'accablant de questions, en russe. Faute de réponse elle poursuit en charabia mâtiné d'allemand. J'interviens :

– *Captain, this lady is my guest, if you don't mind, I'll take her back to the French sector…*

Autant m'adresser à une mine de sel. Erika me coupe :

– Ne t'en mêle pas, s'il te plaît. Laisse-moi faire !

Manifestement de cet avis, la Popova, d'un hochement de tête m'indique le chemin du fleuve. Comme j'insiste, elle siffle deux soldats assis dans la voiture. Ils sautent à terre, m'encadrent, me poussent en direction du Danube. À cinquante pas, les échos de l'altercation entre les deux femmes me parviennent encore. Le ton se fait moins agressif. Je respire… puis soudain je n'en crois pas mes oreilles : Erika s'exprime en russe, et couramment encore ! Or, à Linz, elle prétendait ne pas en comprendre un mot ! Une foule de questions me vient à l'esprit. Mes gorilles ne s'en soucient pas ; ils me pilotent fermement jusqu'au fleuve puis me laissent regagner ma voiture garée sur la rive opposée.

La nuit passe sans qu'Erika donne signe de vie.

Les semaines suivantes, les petits cadeaux faisant les bons amis, s'étant donné le mot, les cheminots autrichiens ferment les yeux lorsque je prends photos et notes, discrètement toutefois. Le soir je mets mes brouillons au net, j'étiquette les pellicules impressionnées. À mon correspondant de les transmettre à Paris par courrier diplomatique. La disparition de ma compagne de voyage – dont je ne me suis pas vanté – m'a douché : je n'affronterai pas les gardes-frontière de Linz avec, en poche, des documents compromettants ! Les jours passent, la belle Erika ne se manifeste pas. Ma mission remplie, je quitte la ville, ses gares en ruines, son ciel et son Danube pisseux, son 21^{e} arrondissement délétère et ses amazones rouges éléphantesques.

Posté devant le wagon Pullman de l'Orient-Express, Andreas est tout sourire : « *Ach*, soyez le bienvenu, *Herr Oberleutnant* ! Justement, une jeune dame tout à fait comme il faut est dans l'embarras… Le train est bondé. Elle n'a pas trouvé de place… »

– Non merci, Andreas ! Pas aujourd'hui ! J'ai déjà donné…

De retour à Innsbrück, à l'occasion d'un déjeuner avec le commandant du *Schloss*, je juge bon de lui raconter la séquence « Erika ». Il hasarde :

– Je ne la vois pas en espionne de l'Est, cette *Professor* Laundorf. En parlant russe devant vous, un témoin « de l'ouest », elle se « brûlait »! Si c'est le cas, pourquoi vous a-t-elle laissé filer ? Officier bien en cour puisque, ayant accès au Pullman du gouverneur, vous auriez eu tant à raconter ! Or, la capitaine vous a laissé partir ! Je pencherais donc plutôt pour une agente double… de l'Intelligence Service ou de l'OSO, l'Office of

Strategic Operations qui a succédé à l'OSS… et une habituée de l'Orient-Express ! Scénario probable : Andreas, dont elle graisse la patte, lui fournit, dans un wagon qui jouit, presque, du privilège d'exterritorialité, un parrain officiel, qui la couvre, l'innocent, lors du passage d'une zone à l'autre. Je vais questionner mes homologues britanniques et américains. Je vous tiendrai au courant.

J'ai fait mon devoir en me confessant au représentant de la Boîte. Ceci dit, ayant tenu le rôle de dindon de la farce, ma rencontre avec cette Mata Hari des sleepings, je ne la crierai pas sur les toits. Tandis que je poursuis l'exploration du Tyrol et du Vorarlberg, le souvenir d'Erika s'estompe ; celui d'Élisa également car, ses allusions à une bague au doigt tombant dans l'oreille d'un sourd, elle a pris ses distances. Je vais de barrages hydrauliques en centrales électriques qui pullulent dans ce paradis de la houille blanche. En revanche, les aires de parachutage sont rares ; chaque lopin de prairie est survolé par des lignes de force. En fin de journée, parfois, je délaisse mon papier millimétré, mes tire-lignes pour une *Weinstube* de la vieille ville, un caveau sous la maison du *Petit Toit d'Or*, qui sert des délicieuses *Würste* au paprika. Un pianiste, réfugié roumain, mélange Liszt, Duke Ellington, Gershwin, Sibelius et Glenn Miller qui, il y a quatre ans déjà, m'avait fixé rendez-vous « *in Parisss* », et s'est écrasé en Manche. J'offre à boire à mon Rom ; nous bavardons.

Un soir, un officier de cavalerie vient à moi : « Chef d'escadron Bernard de L. Pardonnez ma familiarité… Vous êtes seul. Puis-je me permettre de vous offrir un verre ? »

Je le suis ; à sa table sont assises deux jeunes femmes élégantes, au regard affûté de filles d'Ève averties. Il présente : « Baronne von Dutz… Lilo Berg. »Très séduisante, la baronne dont la chevelure blond-roux cascade sur les épaules. Elle me dédie un sourire juvénile souligné par deux fossettes tout en me sondant de ses yeux gris-vert. Son français est pimenté d'une pointe d'accent indéfinissable : « Je suis hongroise, me dit-elle. Le "von" me vient de mon mari… » Brune, sculpturale, scintillante, et autrichienne, Lilo est une chanteuse qui s'est produite dans les cabarets en vogue de Vienne, et de Berlin, avant la défaite du Reich, j'imagine. Surviennent trois jeunes hommes racés ; ils baisent la main des jeunes femmes, broient celle de l'officier français qui me glisse : « Ce sont les derniers des Habsbourg. L'un d'eux a combattu sous uniforme américain, d'autres dans la Wehrmacht. » Ils sont plein d'entrain, boivent sec. Lilo

entonne *Lili Marlene*. Bras dessus, bras dessous, en frères, ces descendants de l'empereur d'Autriche et moi reprenons en chœur le refrain. Lorsque nous quittons le *Toit d'Or*, tard dans la nuit, ils m'embrassent comme du bon pain.

Le lendemain, peinant à tracer des traits droits, je m'accorde une sieste. La sonnerie du téléphone me réveille. Surprise ! C'est un appel de la baronne :

– Le général Bethouard est parti à Vienne… et Bernard avec. Il appartient à son état-major, vous savez. Aimeriez-vous dîner en compagnie de deux esseulées ?

Les esseulées me reçoivent dans un vaste appartement de plain-pied sur un parc. Ameublement de bon goût ; éclairage tamisé, intime ; champagne et zakouskis sur une table basse. Elles me font asseoir entre elles sur le sofa. Je me tiens à carreau : serrer de près, sous son toit, la maîtresse d'un proche du commandant suprême n'est pas recommandé surtout lorsqu'on a fait les honneurs, à son insu, du Pullman du satrape à une espionne ! Les bulles étourdissent mes hôtesses. Ces écervelées se pressent contre moi ; le « Shalimar d'Ellen », le parfum plus corsé de Lilo, m'imprègne. Mon Dieu, faites que l'Orient-Express ne tombe pas en panne, que Bernard ne rentre pas à l'improviste… d'autant qu'Ellen s'est assise sur mes genoux, que Lilo se penche et ébouriffe mes cheveux. Que faire ? … Mettre en musique le précepte qu'on répète dans les mess : « Séduire la femme d'un subalterne est un crime. Séduire celle d'un supérieur est un devoir… parfois pénible ! » Alors, vous pensez… deux ! Avant l'aube, Ellen me pousse dans la rue en murmurant :

– Désolé, chéri, je dois être prudente. Bernard est très jaloux !

– De vous deux ?

– Non, de moi seulement. Il ignore que Lilo et moi entretenons des relations… particulières. Il ne les tolérerait pas. De famille aristocratique, il a reçu une éducation religieuse très stricte. Sa femme, qui vit en France, est très pratiquante, m'a-t-il dit. Aussi est-il à cheval sur les principes. Sa jalousie coule de source, tu comprends ?

Aux pâles aurores, le cerveau embué, je ne comprends pas. Mais, en m'appliquant, dans un siècle peut-être…

Depuis peu j'ai loué un studio en ville. Le soir même, on sonne à ma porte. C'est Ellen, emmitouflée dans une longue pelisse blanche à capuche. Elle me sourit :

– Je m'ennuyais chez moi. Je peux entrer ?

– Bien sûr, mais… tu es seule ?

– Oui. Lilo et moi savons nous passer l'une de l'autre lorsque le besoin s'en fait sentir. Je suis même très exclusive lorsque je tiens à quelqu'un, tu sais.

Déconcertante Ellen. À vingt-quatre ans, c'est une femme mûre, réfléchie, passionnée, et secrète. Cultivée, elle parle trois langues, mais sans doute d'autres. De sa vie passée, j'apprendrai peu de choses : elle a été mariée à un baron allemand, nazi, sans doute ? Qu'est-il devenu ? motus. Elle a fui Budapest conquise par l'Armée rouge, sans un sou en poche. Bernard l'a recueillie, sauvée. Il en a fait sa maîtresse, l'a imposée ; c'était le prix à payer. Il l'entretient ; elle est sa compagne, officielle. Puisqu'elle est baronne, personne ne s'en offusque. Son humour est plus britannique que germanique. Son allant est contagieux ;elle est sportive. Elle aime prendre des risques, « calculés », affirme-t-elle. Hasardeux, à mon sens : « Ne t'inquiète pas. J'ai convaincu Bernard que Lilo et toi étiez tombés follement amoureux. Elle l'a confirmé, bien entendu. Aussi, que nous sortions ensemble tous les trois, moi jouant le rôle de la vieille amie, voire du chaperon de Lilo, amuse Bernard. Lorsque je dis tous les trois… j'entends tous les deux ! Lilo s'effacera dès que nous serons hors de vue car je ne veux plus te partager. Avec elle, c'est bas les pattes, n'est-ce pas ! Elle est d'accord. » Ainsi, dès qu'elle dispose d'un instant libre, Ellen apparaît. Parfois avec Lilo qui ne tarde pas à s'éclipser. Elle est déterminée à m'enseigner le ski – avec plus de zèle qu'Élisa. Elle me guide sur les pistes de Kitzbühel, Lech, Zürs. Elle affectionne la *Gasthof* d'un hameau à trois kilomètres de Sant-Anton.

Une nuit, le ronflement d'un moteur me réveille. Une voiture fait halte devant l'auberge ! Je jette un coup d'œil dehors. C'est la BMW jaune et noir du chef d'escadron ! Comme je me défie, malgré ses sarcasmes, des prises de risque « calculé » d'Ellen, je ne disperse jamais mes affaires dans la chambre, la salle de bains ; elles restent serrées dans un sac. Cette nuit-là, comme dans un vaudeville, mes vêtements en ballot sous le bras, mon sac à la main, je me rue sur le balcon. Ellen ferme à la va-vite les volets derrière moi. Dans le noir –et en silence ! – par moins 15 et dans la neige jusqu'aux genoux, je m'habille à tâtons puis me laisse glisser le long d'une congère léchant la loggia. Hélas ! elle couvre un tas de bûches… qui me broient les côtes au passage. J'atterris sur la route, transi, le dos rompu. Au hasard, je

me dirige vers une faible lumière qui tremblote au loin. La silhouette d'une église se dessine ; sa porte est entrouverte, sur l'autel des cierges brasillent. Une procession d'ombres, des paysannes, la tête serrée dans un fichu, s'y rend. Je les suis. Merci mon Dieu, la nef est chauffée. Le curé ne cessera d'adresser des regards suspicieux à ce seul paroissien, mâle, étranger, perdu au milieu de ses ouailles, et dévot au point d'écouter deux messes successives sans sourciller !

– Dieu que c'est drôle ! pouffera Ellen, plus tard.

En juillet 1948, je mets le point final au dernier volet de ma mission : la couverture du Vorarlberg, province occidentale d'Autriche bordée par le lac de Constance. Je visite Lindau, pittoresque cité médiévale fortifiée plantée sur une presqu'île éperonnant le lac. Au cours de l'année écoulée, la guerre froide s'est singulièrement attiédie. Quant à la carte de l'Europe, depuis 1945 elle a changé de visage au point qu'on ne la reconnaît plus ! Pays Baltes, Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie, Roumanie, Bulgarie et une bonne moitié de l'Allemagne ont été satellisés par les Soviétiques. Depuis juin dernier, Berlin est soumis à un blocus qui constitue une première dans l'histoire ! Seule la Yougoslavie de Tito tient tête à Moscou ; combien de temps encore ? L'Autriche, fer de lance de l'Occident, est-elle la prochaine cible du Petit père des Peuples ? … Les caciques de nos états-majors en sont convaincus. Aux premières grandes manœuvres d'après guerre ils attribuent pour thème : « L'Armée rouge attaque ! » Ils piquent déjà sur leurs cartes des petits drapeaux de couleur illustrant la position des unités amies et ennemies, le sacro-saint « ordre de bataille ». Les défenseurs français sont les « Bleus », les envahisseurs soviétiques, les « Rouges », bien sûr. Fourcaud a soufflé aux généraux une idée « loufoque »: lors d'une « vraie » offensive, le GRU soviétique ne resterait pas les bras croisés ; il infiltrerait derrière nos lignes des « spéciaux » en civil, voire en uniforme français, qui tenteraient de créer l'anarchie. En conséquence, nos grands chefs consentent à ce que cent cinquante commandos du 11e Choc figurent une *Cinquième Colonne* rouge se faufilant depuis la Hongrie. Morlane passe sous silence que des agents plus spéciaux encore séviront à partir de bases secrètes situées au cœur du dispositif français ! À cet effet, il a de nouveau réuni les Mousquetaires, Chaumien, Pioche, Bichelot et moi, qui planqueront dans mon studio et… dans l'appartement de Bernard qui, officier d'état-major, ne peut s'absenter sous aucun prétexte du quartier général des Bleus en alerte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Lorsque

j'ai proposé à Ellen de jouer les traitresses, elle a pouffé : « Ah, j'adore ! Aurai-je à danser la danse des sept voiles ? » J'ai fourni à mes complices les coupe-files nécessaires. Tantôt en costume civil, parfois sous l'uniforme des Bleus, nous empruntons des locomotives, des wagons de marchandise soi-disant plombés que personne ne songe à fouiller, nous franchissons à notre gré le tunnel de l'Arlberg. Nous arraisonnons jeeps et camions « ennemis », nous liquidons à la grenade à plâtre des officiers dinant dans un mess non gardé, nous kidnappons un colonel, nous faisons sauter, fictivement, des dépôts de carburant et, l'exercice tirant à sa fin, le tunnel de l'Arlberg. De son côté, à la tête de ses cent cinquante « gus », Paul Aussaresses ne chôme pas. Il sème la panique dans les rangs des Bleus qui voient des « Partisans » partout.

À l'heure des comptes, les pontes décréteront : « En temps de guerre, ces coups de Jarnac ne pourraient avoir lieu ! » Nos exploits seront donc déclarés nuls et non avenus. À croire que les raids de Bruneval, de Saint-Nazaire, la bataille de l'eau lourde, les coups tordus de Churchill n'ont jamais eu lieu ! Qu'importe, nos succès, nous les célébrons chez Bernard, en compagnie d'Ellen et de Lilo, au champagne, et jusqu'au petit matin.

Lors de ma visite d'adieu au *Schloss*, le chef d'antenne m'inter-pelle : « À propos de votre Erika, j'ai interrogé mes homologues du MI6 et de l'OSO. Le patron de ce dernier, Richard Helm, connaît bien l'Est et dispose à Vienne de bons éléments, Roberts et Booth. Nos relations sont excellentes. Ils m'ont juré qu'elle n'appartenait pas à leur service. Même réponse de la part des Britanniques. Mais, pas bien loin de l'endroit où vous avez été refoulé, est logé un centre du RIS, le SR soviétique qui infiltre des centaines d'agents à l'Ouest. Alors, votre Lady X, est-elle une AD, une AT, une AQ ? Je ne saurais vous dire. Mais si, un jour, elle vous donne de ses nouvelles, contactez-moi, hein ! »

Lorsque j'annonce mon départ à Ellen, mélancolique, elle m'adresse le plus séduisant de ses sourires à fossettes : « La vie que j'ai menée m'a enseigné le fatalisme. Toute belle aventure a une fin, tu sais. Lorsque je t'ai aperçu au *Petit Toit d'Or*, je ne l'ignorais pas. Tu m'as donné beaucoup de bonheur, je te l'ai rendu avec, en plus, des petites frayeurs… mon goût du risque ! Ceci nous est acquis. Et puis, peut-être nous reverrons-nous un jour ? »

Notre nuit d'adieu n'en a pas été pour autant, spartiate. Nous avons pris notre temps, tout notre temps, même si, depuis Paris, Morlane m'adressait

message sur message :

– Rentre, j’ai besoin de toi !

Chapitre 4

UNTUEUR DANS LA CITY

Ian Fleming, le numéro 2 du Naval Intelligence Department, le service de renseignement de la Royal Navy, s'est inspiré de Kathleen Pettigrew, l'inamovible secrétaire de trois directeurs de l'Intelligence Service, pour créer le personnage mythique de Miss Moneypenny, son *alter ego* auprès du boss de James Bond. Un archétype dont Vera Atkins, secrétaire général de la French Section du SOE à Londres, semble avoir adopté les traits… suivie de Nicole Follot, garde rapprochée de Morlane qui, d'une élégance sobre, arbore un fume-cigarettes en ambre que, chaque année, elle remise pendant quarante jours lorsque, carême prenant, elle renie viande, alcool et tabac d'Orient. Par quel miracle a-t-elle croisé la piste du Béarnais à l'accent roulant ? Mystère. Suivant l'humeur du « patron » à mon égard, elle m'accorde, ou non, deux doigts à baiser. Aujourd'hui, elle me les tend : « Il vous attend impatiemment. »

– Tu as fait un bon travail, me dit-il en guise d'accueil. Exploitables, tes dossiers… à long terme, j'espère. Aujourd'hui, c'est le court terme qui préoccupe nos alliés… et nous ! Comme je te l'ai déjà dit, les agents du GRU, du MGB, relayés par nos communistes, les syndicats, l'intelligentsia rose et les rêveurs de tous genres, s'infiltrent dans l'industrie, les médias, l'administration, les forces de sécurité et même l'armée. Alerte rouge ! Fourcaud et moi sommes résolus à leur rendre la monnaie de leur pièce. Mais, nous n'en avons pas les moyens, bien sûr. Nous ne possédons aucun avion moderne adapté aux parachutages clandestins, ni armes, ni équipements spéciaux, ni même d'infrastructure au sol et… pas un sou ! Que puis-je donc offrir à nos partenaires anglo-saxons en contrepartie de ce que je viens d'énoncer, hein ? Eh bien, recruter des volontaires parmi les réfugiés de pays de l'Est et leur donner une formation d'espions ! Aux

Anglais, aux Américains de les parachuter, de les « traiter », et de partager avec nous les informations qu'ils glaneront. À voir la façon magistrale dont ils gèrent le pont aérien de Berlin, ce ne sont pas les avions qui leur manquent ! Première étape, réunion à Londres pour accorder nos violons. Fais ta valise.

Son sang de méridional s'est échauffé ; derrière les verres épais de ses lunettes d'écaille, son regard brille. Néanmoins, l'année écoulée ne lui a pas fait de cadeau : sison nez, busqué, a gardé son tranchant, ses tempes se sont dégarnies, le menton s'est arrondi : somme de copieux repas offerts aux parrains de formations politiques, de groupes de pression qui pullulent au sein du ballet d'ombres qu'est cette IV^{e} République. Elle culbute les cabinets ministériels les uns après les autres à telle enseigne que certains ne durent que l'espace d'un matin ou que la France vogue à la dérive, sans gouvernement, des semaines durant. Souvent Morlane m'a confié : « Pour maintenir le cap, il me faut des répondants. » Certains le donnent pour franc-maçon. Faisant partie d'un réseau de résistance, orienté politiquement, à ce qu'on dit, il aurait, pendant la guerre, rendu une courte visite à Londres. Une nuit, à son retour en France occupée à bord d'un Lysander géré par Henri Déricourt, Air Operations Officer du SOE et mon ami d'alors, il aurait croisé sur la *Landing Zone* François Mitterrand, passager au départ inscrit sous le nom de Morland. D'après le témoignage du pilote, les deux hommes se seraient jetés dans les bras l'un de l'autre. De cette rencontre Morlane-Morland est né un quiproquo. Se crispant sur le médiatique Morland, les historiens ont fondu les deux hommes en un et se chamaillent encore : « François Mitterrand arrivait. » « Non, il partait ! » « Erreur ! Il est arrivé, puis reparti dans la foulée ! »

Lorsque je sors du bureau du boss, Nicole Follot agite son fume-cigarette : « Me ferez-vous le plaisir d'accepter une tasse de thé en fin d'après-midi, mon cher Bob ? » Elle habite, à deux pas, un somptueux appartement dominant cette large allée verte qu'est l'avenue Gabriel. Ses filles, bien de leur personne, élevées dans le ton Passy-Auteuil, sont fraîches, chic, cultivées et… en âge de prendre époux. D'où les invitations que Nicole adresse à Bichelot et moi, jeune officiers de bonne famille, de formation britannique, décorés, et d'avenir, elle n'en doute pas. Marcel Chaumien, le plus âgé d'entre nous, qui n'a pas son pareil pour déterrer les cadavres, ricane :

– Ne vous fiez pas à ses carêmes, mes petits ! Nicole a joué un rôle dans la résistance, je ne sais lequel ; elle reste très discrète à ce sujet. Accessoirement, elle est mariée à Henri Follot, vous savez, les papiers peints, une entreprise florissante ! Pardessus tout, elle est liée de près aux Rothschild, particulièrement à Edmond, et aux Bernheim, surtout à Antoine, le gros banquier d'affaires. Elle possède la clé du monde des grossiums de la finance… qui détiennent le pouvoir. Et cette clé, elle en fait profiter Morlane, qu'entre nous, elle vénère. Ne vous fourrez pas le doigt dans l'œil, Nicole n'est pas une petite dactylo, mais une éminence grise, une sacrée éminence grise avec laquelle Morlane, et peut-être Fourcaud, doivent compter. Quant à ses filles, les coureurs de dot se prostitueraient pour en pêcher une ! Mais, vous, tels que je vous connais, la bague au doigt, ce n'est pas votre genre, n'est-ce pas ? Alors, devant Nicole, allez-y du baisemain, mais écrasez-vous !

Ce que je fais tant au bureau que lorsqu'elle m'accueille chez elle comme cet après-midi-là. Les petits fours sont exquis, le vieux porto succède au thé. Les demoiselles sont charmantes, vives, évoquent tous les sujets, sauf la Boutique dont, elles ne l'ignorent pas, leur mère fait partie. Je suis la sobriété et la réserve même. Elles ne manqueront pas de soupirants, à particule même…

Si l'Orient-Express n'est plus que le train des pauvres, la Flèche d'Or a gardé son lustre d'antan, ses liserés, ses peintures laquées, ses cloisons d'acajou vernis et ses lampes jouets en cuivre poli. Il offre le plaisir d'être bercé, à mi-parcours, par la houle lorsque, arrimé sur le ferry, il franchit la Manche. La réunion tripartite, OSO, MI6, SDECE a lieu au Broadway Building, non loin de Westminster, le site mythique de l'Intelligence Service que son « C » (grand chef), l'amiral « Quex »Sinclair, a acquis en 1924. Il jouxtait son élégante demeure Tudor de Queen Ann Street s'ouvrant sur Saint-James Park et bâtie sur l'emplacement de la maison de Milton, l'immortel auteur du plus long poème de langue anglaise, *Le Paradis perdu*. Dans la bibliothèque de l'amiral, un panneau coulissant s'ouvrait sur un passage secret qui menait à son bureau de Broadway. Au 54 Broadway se sont ourdies les grandes intox de la guerre. À l'époque, officier du SOE, j'ignorais son existence. Je ne connaissais que l'adresse de notre centrale, 64 Baker Street, et du siège de la French Section, Orchard Court. Dès l'ouverture de la première séance, je comprends pourquoi Morlane m'a emporté dans ses bagages : il ne parle pas un traitre mot

d'anglais, le Béarnais ! Comme il s'est bien gardé de me le dire, je n'ai rien révisé, je ne suis pas pourvu d'un glossaire du jargon des services secrets. Piètre traducteur simultané, je patauge la journée entière sous son œil furibond. Nos *partners* font preuve d'une patience angélique. Le soir, je m'écroule sur la banquette du pub de Sloane Square que je fréquentais lorsque pleuvaient les bombes puis je gagne ma chambre du Special Forces Club fondé par des vétérans du SOE en 1946. À mon retour d'Extrême-Orient, je m'y suis inscrit parmi les premiers. Il occupe un hôtel particulier *smart* derrière Harrods, le grand magasin *super posh*, « Fournisseur du Roy », qui cisèle pour ses clients huppés du papier cul parfumé marqué à leur chiffre. Les photos de ceux des nôtres tombés en chemin, fusillés, gazés ou morts d'épuisement en camps, tapissent la cage de l'escalier. Des photos, vieilles de sept ans pour certains. Ils sourient ;Dieu, qu'ils paraissent jeunes !

Les grandes lignes de la coopération interservices alliés ayant été définies, Morlane m'expose ses idées :

– Primo, le service 25 (Renseignement), assisté par 23 (Contreespionnage), procédera dans les camps de Personnes déplacées, principalement en Allemagne, à une présélection d'agents potentiels. Deuxio, tu les passes en revue, tu émondes. Tertio, tu leur enseignes les matières classiques : tir, sabotage, parachute, sécurité, codes, grimage, cambriolage.

Je m'écrie :

– Cambriolage ? … En 1943, au centre sécurité du SOE de Beaulieu, près de Southampton, le capitaine Green, instructeur en « activités subversives annexes », nous serinait que casser proprement une serrure exigeait dix ans de pratique. Il me disait franchement : « Vous êtes nul ! »… Et vous voulez que je joue les enseignants ?

Mon boss réfléchit :

– Va voir le père Theyss pour qu'il rafraîchisse ta technique.

Le père Theyss, le chef du laboratoire de la Muette, est un professeur Nimbus fagoté à l'as de pique. Comme l'explosion, à contretemps, d'un engin de sa fabrication l'a rendu presque aveugle, il porte des verres plus épais que des hublots de bathyscaphe qui réduisent ses yeux à la dimension d'une pointe d'épingle. C'est à l'odeur, au feeling, et à moins d'un mètre, qu'il m'identifie. De loin, parfois, il me donne du « Madame ».

– La cambriole ? s'exclame-t-il. Ce n'est pas mon rayon ! Vous initier aux dernières méthodes d'ouverture du courrier et de confection de cachets, aux encres sympathiques, aux microfilms, aux produits de grimage dernier cri, je peux. En revanche je n'ai sous la main ni équipement de crocheteur, ni pédagogue. Adressez-vous plutôt aux flics… ou aux casseurs !

J'ai une meilleure idée : l'Intelligence Service gère certainement une école de « casse » à l'image de celle de Beaulieu. La « Firme » – c'est ainsi qu'entre eux ses affidés appellent l'IS – consentirait-elle à ce qu'un ex-capitaine des « services » britanniques assiste à l'un de ses cours ? La *Firme* donne son accord par retour du courrier. Elle me fixe rendez-vous, sans plus de détails, à une adresse en banlieue ouest de Londres.

Quartier bourgeois, rue calme et propre, typiquement anglaise. Mon taxi me dépose devant un cottage de tradition. Géranium aux balcons. Trois marches mènent à un portail à péristyle. Je sonne, la porte s'ouvre, sur… Jonathan Green, en chair et en os ! J'en reste bouche bée : c'est qu'en 1943, les initiés affirmaient que celui que nous appelions « *Killer* » Green, « Green le Tueur », était un cambrioleur de haut voll ibéré de prison sous condition de transmettre sa science aux agents secrets de Sa Gracieuse Majesté, et avec promesse, dès la victoire, d'être remis à l'ombre, et à perpète !

La fuite du temps n'a pas marqué le « *Killer* », qui me sourit :

– Àvoir votre mine, vous avez, vous aussi, gobé la légende que j'ai laissée se répandre. Vous allez être déçu : je n'ai rien du gangster, j'ai honte de le dire. Le SOE ne m'a pas sorti de prison, mais de mon bureau de la City… Je suis financier, administrateur de compagnie bancaire. Moins romantique, n'est-ce pas ? Mapassion pour la serrurerie a fait le reste. Je ne professe plus depuis des années. Néanmoins, j'ai accepté de vous donner des leçons particulières. Ça me rajeunira !

L'atelier est digne du professeur : établi, étau, tour d'horloger, panoplie d'outils miniatures : pinces, ciseaux, tenailles, marteaux, gouges ; collections de serrures de tous modèles, de clés, d'ébauches de clés – des « *dummies* » –, de rossignols, de rayons de roue de vélo, de rouleaux de corde à piano. Du matin au soir je démantèle des serrures, je les recompose. Je prends des empreintes : d'abord humecter la clé sur les deux faces afin qu'elle ne colle pas, puis la presser resto verso, et juste ce qu'il faut, dans la tablette de pâte à modeler remplissant une grosse boite d'allumettes. Un tour de main doublé d'un tour de langue ! Nereste plus qu'à relever les

cotes au millimètre près, à découper une plaque de duralumin ou de plexiglas, à limer, poncer, polir, puis à prier Mercure, dieu des voleurs, que la copie ciselée avec amour veuille bien forcer le pêne ou le barillet correspondant… un cauchemar en ce qui me concerne. Le soir, le professeur commente, corrige, m'assigne les tâches du lendemain. Comme j'occupe la chambre d'amis, je paie mon écot en accompagnant au marché Mrs Green, Pamela, charmante mais, à mon goût, trop portée sur l'ouvreboîte. J'achète vins, fines herbes et filet de Yorkshire, le meilleur bœuf du monde… après celui de Kobe. Je l'assiste aux fourneaux. Nous remisons les conserves.

– Vos dernières réalisations sont honorables, me dit Jonathan, un soir. Le weekend prochain, nous en viendrons aux exercices pratiques.

Le samedi suivant, à trois heures du matin, la tête engoncée dans le col de nos pardessus noirs, nous sommes tapis comme des voleurs à la porte de l'une des agences bancaires qu'il administre et dont il a, heureusement, neutralisé le système d'alarme. La serrure me résiste, longtemps. Sans l'aide de Jonathan, elle n'aurait jamais cédé. Sans rancune, il m'ouvre la voie, en se riant, lui, jusqu'à la salle des coffres. Un court instant, j'ai vue sur tant de liasses de *banknotes* et d'entassements de lingots d'or que je demeure pétrifié. « *Wake up, my boy* ! me souffle Jonathan. Lorsqu'on a forcé une banque, on ne s'y endort pas, on ramasse le butin, fictif en ce qui nous concerne, n'est-ce pas ! Et on file ! » Thème de mon examen final : dévaliser un hôtel particulier du voisinage. J'effectue reconnaissance après reconnaissance : propriétaires absents, ni gardien ni chien, aucun système d'alarme ; Jonathan y a pourvu, je n'en doute pas. Les copies de clés que j'ai réalisées font jouer, sans un grincement, tous les verrous. Je pénètre à pas de loup dans un salon. Le mince rayon bleu de la torche-stylo balaie six fantômes assis en demi-cercle ! Ce ne sont que six fauteuils habillés de housses blanches. Je traverse la salle à manger, me faufile dans un *drawing-room*. Une grande nature morte attire mon regard ; elle dissimule, c'est évident, le coffre fort mural où tout bourgeois serre son bas de laine. Je tends la main… Un ordre déchire le silence sépulcral :

– *Hands up* ! Haut les mains !

La police ! Me voilà propre ! Va-t-elle vouloir se laisser convaincre que je ne suis pas celui qu'on pense, un monte-enl'air venu de Paris pour exécuter un contrat ? Va-t-elle croire en Green… si elle accepte de l'entendre avant de saisir un juge ? C'est que la Common Law obéit à des

règles expéditives ! Je fais volte-face… Jonathan, qui a déguisé sa voix, sourit de toutes ses dents :

– Qu'avez-vous fait des règles que je vous ai enseignées ? D'abord condamner l'issue par laquelle on est entré, au besoin la bloquer avec une chaise. Un signal d'alarme idéal, si on la bouscule ! Ensuite, se ménager une porte de sortie, entrée de service, fenêtre, etc. par laquelle, au premier bruit suspect, on file ! Nous réviserons tout cela, mon garçon.

Lors de ma dernière soirée à Londres, André Simon m'invite à déguster le saumon de printemps fraîchement pêché livré d'Écosse à un pub méconnu d'une toute petite rue se jetant dans Regent Street. Fils de l'importateur de vins de Bordeaux le plus réputé du Royaume-Uni, André en est l'hôte de marque. Œnologue incontesté, il a été l'un des pionniers de notre French Section du SOE. Il a été infiltré en France dès 1941 avec pour tâche d'amener à Churchill un homme politique notoire, Herriot, je crois, qui, à Londres, aurait fait contrepoids à de Gaulle. Hélas, pas plus que Daladier ou Léon Jouhaud, Herriot n'a choisi le saut dans l'inconnu ! Pourquoi gagner l'Angleterre, prendre le risque d'être écrasé sous le *Blitz ?* Plutôt survivre, sans faire de vagues, à l'ombre du Maréchal ! Intégralement éduqué en Angleterre, André parle un français qui fleure son British à vingt pas à tel point que, peu après son arrivée, en zone libre – heureusement – il a été arrêté. Par chance un colonel sous les ordres duquel il avait servi en mai 1940 avant d'être évacué sur l'Angleterre depuis Dunkerque, s'est porté garant de sa bonne foi. Rentré à Londres par le premier vol clandestin venu, André a reçu ordre de ne plus mettre le nez en France. Affecté à l'état-major de notre French Section, il ne l'a pas quitté avant la nuit du 14 juillet 1944 où il m'est tombé du ciel, sur un terrain de parachutage que je gérais alors, en plein maquis limousin. Ce plongeon a scellé notre amitié.

Le lendemain, la Flèche d'Or me dépose gare du Nord. Où vais-je mettre en pratique mes talents fraîchement acquis ?

Chapitre 5

LA CAGE AUX ESPIONS

Une Graham Page, grosse limousine américaine des années trente et qui accuse plus que son âge, c'est tout ce que la Boutique m'offre pour que je rende visite à ses chefs de poste d'Allemagne qui ont sélectionné des futurs espions parmi les « *displaced persons* ». En cet hiver 1949, glacial, ces *DP*, hommes, femmes, enfants, vieillards, dépérissent dans des bourbiers plantés de tentes d'escouade. Queue aux pommes de douche, queue à la soupe, queue aux latrines. L'enfer, quoi, plutôt que d'endurer… le paradis soviétique. Chemin faisant, le pare-brise de ma pièce de musée vire à l'iceberg, mes pieds, mes mains perdent connaissance. Forêt-Noire, Freudenstadt, Baden, Reutlingen, Tübingen, Mayence, Constance… je sillonne la zone d'occupation française. Je passe en revue des Hongrois, des Tchèques, des Polonais, des Roumains et des Allemands de l'Est. Bien peu ont le profil d'agent secret. Beaucoup sont mûrs, usés, le regard éteint. Quelques jeunes sont plus alertes. Mais, du fond du trou, ne se laissent-ils pas aveugler par la prime que nous faisons miroiter, sans se douter des épreuves, et du destin qui les attendent ? À contrecœur, j'en plébiscite quelques-uns. À mon retour, la Muette est sous la neige. Si je ne suis pas enchanté de mon circuit – en banlieue parisienne ma Graham a rendu ses bielles et son âme –, le patron est guilleret : « Tu as retenu quelques candidats, un premier pas. De mon côté, j'ai déniché un hôtel particulier, propriété d'un ministère, vaste, entouré d'un grand jardin, presque un parc. Relativement isolé, il donne sur la forêt de Saint-Germain. Même désaffecté, le décrocher n'a pas été une mince affaire ! » Je connais mon Morlane. Il a dû battre le rappel de ses réseaux, et de Nicole Follot, qui sait ? Il poursuit : « Pour donner le change, ma famille et moi en occuperons une partie. Tu auras droit au reste… Pour instructeur radio, tu

auras Verneuil, et pour adjoint, Pellay. Des garçons que tu connais, n'est-ce pas ? »Verneuil appartenait à une équipe qui m'avait rejoint au Laos en 1945. Jean-Marie Pellay, sa réputation le précède : c'est l'un de ces gamins bretons – il est de Pont-Croix, à la pointe du Finistère – qui ont rallié de Gaulle à bord d'une barque de pêche et à la barbe des Allemands. D'abord mousse, puis diplômé de l'École navale britannique, ensuite commando, il a été du raid sur Saint-Nazaire. Engagé au BCRA, il a été largué en Bourgogne, a saboté des écluses de grand gabarit barrant la Saône, a été arrêté, torturé, déporté.

Mon domaine est sis rue de Tourville, une voie dormante, cossue et bien pensante, de Saint-Germain-en-Laye. Un haut mur ne laisse deviner qu'un toit d'ardoise taillé au carré à la mode Second Empire et la cime d'un cèdre bicentenaire. Au portail, un panonceau : « Centre d'instruction des réservistes volontaires parachutistes »; un organisme que Morlane a improvisé : « Il justifiera les mouvements de civils et de militaires, tu comprends ! » Morlane, sa femme, qu'il appelle Fadette, une dame, petite, souriante, effacée, et ses deux potaches de fils résident au rez-de-chaussée. Verneuil, Pellay, et moi occupons le premier étage. Les pièces du second sont aménagées en salle d'instruction, local radio, magasin d'armes, d'explosifs et autre produits toxiques. Sous les combles loge Ludwig, un légionnaire à la retraite qui fait office de gardien, cuisinier, soubrette, une soubrette au crâne rasé à la prussienne qui claque les talons et jure en allemand. Un matin, des ouvriers venus de la Boutique plantent au beau milieu de la pelouse qui s'étend devant la résidence un portique monumental muni de trapèzes, cordes à nœuds, barre fixe et échelles variées. Le patron m'explique :

– C'est l'équipement indispensable à un centre d'instruction parachutiste ! Et vous me ferez le plaisir de vous y balancer… en ayant soin d'ouvrir le portail afin de donner le change ! Pour parfaire la « couverture » de notre école d'espions, j'irai plus loin ! Je vais vous procurer des apprentis parachutistes plus vrais que nature, plus innocents que l'enfant qui vient de naître, et, bien entendu, ignorant totalement ce qu'il se passe ici !

Qu'a bien pu inventer mon Béarnais ? Je crains le pire… Le « pire » est une dame un peu patronnesse, d'une élégance désuète mais affirmée, à laquelle, peu après, il me présente : « Marquise de Vandœuvre ». Je m'incline sur le poignet offert.

– Madame de Vandœuvre, poursuit mon chef, est présidente des IPSA, les infirmières pilotes secouristes de l'air qui administrent les premiers soins aux blessés sur les théâtres d'opérations, puis les convoient vers les centres hospitaliers. En fait, de pilotes, elles n'ont que le nom ; elles ne sont qu'aéroportées, héliportées plutôt. Leur présidente a songé que, parachutées, elles seraient plus vite à pied d'œuvre. Une évidence ! Or, comme tes installations, et tes capacités, tu ne les utilises pas à pleintemps, tu pourras consacrer tes moments perdus à entraîner ses filles, voilà.

Mes « moments perdus » ? J'ai une cage aux espions à aménager dans des pièces encore nues, un stand de tir et une carrière de démolition à improviser, une logistique d'hébergement, de transports à résoudre, des programmes d'instruction destinés à des Slaves de langue inconnue à élaborer… Un humoriste, ce Gascon ! J'objecte :

– Mais, l'École des troupes aéroportées de Pau va nous clouer au pilori ! Souvenez-vous du tollé soulevé par les « cassés » de Perpignan !

Morlane balaie l'objection :

– L'affaire dont tu me parles, j'ai su l'étouffer, non ? Alors, faismoi confiance.

La marquise intervient :

– Infirmières, mes filles appartiennent pour la plupart à des hôpitaux de la région parisienne, loin, très loin de Pau. Je doute qu'étant civiles, elles puissent accéder à une école de saut, militaire ! En outre, comme, pour temps libre, elles n'ont que le weekend, la cause est entendue : c'est Saint-Germain ou rien !

Un premier contingent d'une douzaine de jeunes femmes – aucune n'a trente ans – nous arrive rue de Tourville ; elles sont patriotes, aventureuses, prêtes à sacrifier leur vie pour en sauver d'autres. Or, des vies, à son régime de croisière, la guerre d'Indochine en fauche ! Peut-être, mais moi, je me refuse à en risquer une de plus et à encourir, en cas d'accident dû à un cœur, une vertèbre, des nerfs, trop fragiles, les foudres de la marquise ! J'exige qu'un médecin de la Maison passe au peigne fin mes apprenties parachutistes. Il rejette deux candidates, dont Odette Rousseau, une jeune et jolie fille à mon sens trop émotive qui, après avoir été congédiée en larmes, ira se faire pendre ailleurs, dans un para-club qui en fera un jour… une championne du monde de chute libre. En revanche, Monique Laroche, une chuteuse confirmée, championne de France, Jean-Marie Pellay et moi, nous l'adoubons monitrice. Dorénavant l'« hôtel de Tourville » donne samedis,

dimanches et fêtes, un spectacle « portes ouvertes » de dames acrobates jouant au trapèze volant.

Un soir, très tard – enfin – une Traction Citroën, noire comme la nuit et tous feux éteints, vient se garer le long d'une allée retirée du bois de Boulogne derrière le tir aux pigeons. Un instant plus tard, une Traction identique fait halte derrière la première. Trois hommes sautent de l'une, s'engouffrent dans l'autre. Les autos démarrent et, parvenues à une grande voie de circulation, prennent des directions opposées. En moins d'une minute, la voiture du service 25 (Renseignement) a livré à celle de la section Instruction clandestine du service 29 (Action), la mienne, trois jeunes Hongrois dont, àTübingen, quatre semaines plus tôt, j'avais ratifié le choix. Je conduis prudemment ; la police d'alors fait la chasse aux belles de nuit, aux autos en maraude, aux défauts d'éclairage. J'imagine une patrouille surprenant dans une Traction aux vitres et à la lunette arrière doublées de contreplaqué et munie d'un calicot noir tendu entre plafond et sièges, trois sans papiers ne parlant pas un traitre mot de français. « En aucun cas, ces agents ne devront identifier les localités que tu seras appelé à traverser, ni tes parcours, ni le centre école », m'a recommandé Morlane. Une camionnette munie d'une caisse aveugle aurait fait l'affaire. « Une camionnette ? avait répliqué le chef du parc de véhicules. Mais, un service secret ne livre pas en ville ! Je ne gère que des Tractions ou des antiquités, comme la Graham que vous m'avez bousillée ! » Alors, notre Traction, Pellay et moi l'avons déguisée en corbillard.

Mes Magyars, Laszlo, Zoltan, Sandor, sont plus solides que je ne pensais. Pleins de bonne volonté, de bonne humeur, ils font preuve de souplesse et d'adresse lors de sessions de combat sans arme sur le tatami de la salle commune ou celles de tir au creux d'une fondrière de boucle de Seine convertie en décharge d'ordures et d'épaves de voitures. Elle est si loin de tout que je me risque à en user comme carrière de démolition. Après avoir enseigné à mes élèves à manipuler détonateurs, cordeau détonnant, mises à feu, et à mouler le plastic, je leur montre comment fixer sur un châssis de camion les charges qu'ils ont confectionnées. À voir voler en éclats une tonne d'acier, ils sautent de joie ! Au centre « Aude » de Saint-Germain –son nom de code Maison – on ne chôme pas : séances de crochetage de serrures, de grimage à l'aide de produits du commerce. Je métamorphose Sandor en vieillard : je lui passe les cheveux au blanc à chaussures ; un soupçon de cendre de cigarette lui rend le teint gris,

j'accuse rides et pattes d'oies à la mine de plomb, des boules de chewing-gum gonflent ses joues et je lui tranche la pommette d'une profonde balafre creusée au collodion. Du matin au soir les échos du couineur dont Verneuil use pour enseigner le morse à l'un ou l'autre percent les oreilles, sans compter ses éclats de voix car, ex-radio de marine – et virtuose du « piano » ! – il ne conçoit pas que ses élèves ne mordent pas d'entrée au di-di-da-da qui fut sa vie.

Sur trente mètres carrés de parquet ciré, les divertissements sont minces : fléchettes, 421, belote et repas fadasses, car Ludwig ne sait touiller que choux, fayots et lard. Laszlo prétend savoir cuisiner ; je lui fournis tomates, oignons, ail, épices et herbes, sans oublier le paprika. Il mitonne le *czirke*, poulet macéré, relevé, mitonné, le bortsch à la hongroise, le *hamaszlé*, bouillabaisse à base de carpe. Lucullus chez Lucullus ! Il se plaint de nos vins, faiblards : « Chez nous le minimum "d'honneur", c'est 15°. Audessous, sirops pour dames ! » Je déniche des crus « honorables ». Échauffés au Akali Mustakaly, par exemple, mes Magyars vouent leurs tyrans aux enfers :

– Mort à Rakosi, à Gerö, à Farkas ! Et que les feux éternels rôtissent les couilles de cette ordure policière de Revaï !

À les entendre, ils sont motivés pour se battre pour leur terre ! Reste, pour les amener à pied d'œuvre, à en faire des parachutistes. La quadrature du cercle, car les ordres sont formels : « Observez le secret le plus absolu, sans user d'une base aérienne en service ni d'une zone de saut officielle. Tenez vos agents à l'écart de tout observateur éventuel, particulièrement gendarme ou policier. Pas de premier secours en cas d'accident. Solution : évacuer la victime sur "Aude". Là seulement, un médecin agréé la prendra en charge. »

La Muette possède son escadrille propre, répertoriée « 56Vaucluse », établie à Persan-Beaumont, sur l'Oise, dans l'un de ces multiples aérodromes qu'au cours de la guerre, l'organisation Todt a construits : deux pistes en croix, des bâtiments provisoires, aujourd'hui en piteux état et… définitifs, car notre armée de l'air n'a pas le sou. Son commandant, frère de notre directeur technique, le colonel Fourcaud, dit « le Grand » est, cela va de soi, surnommé « le Petit » Fourcaud. Sa 56 s'appuie sur un bric-à-brac de machines volantes de seconde main. D'un côté, voici les Alle-mandes : un Fieseler Storch, « cigogne » dans la langue de Goethe, une avionnette d'observation haute sur pattes, à grandes ailes, se posant à la vitesse d'un

coureur à pied et dont l'une d'elles a enlevé Mussolini depuis le piton du Gran Sasso où il était retenu prisonnier ; un Messerschmitt 108, quadriplace de liaison moderne et rapide, deux bimoteurs Siebel Martin et un troupeau de trimoteurs Junker 52 en tôle ondulée dont la peinture s'écaille. D'un autre côté, les Anglaises : un Lysander de pick up, quatre Barracuda, hybrides de chasseurs bombardiers embarqués montés sur des trains d'atterrissage sans fin se repliant comme un Meccano. Enfin, cocorico ! deux de ces Goélands, français, qui dans les années trente assuraient la postale de nuit dans l'Hexagone. Comme des pièces de rechange, il n'y en a pas, les mécaniciens cannibalisent à tour de bras. Un jour proche, de ces merveilleuses machines qui se seront entredévorées, il ne restera rien. Le « Petit » Fourcaud prie le Seigneur pour que, ce jour-là, la IV^{e} République saignée par la guerre d'Indochine ait de quoi lui offrir quelquesuns de ces inusables DC-3 dont l'USAF possède des milliers et qu'elle brade. « Votre problème, je vous le résous, me dit-il. Il y a cinq ans, lorsqu'on partait en chasse, sitôt passée la Manche, des pistes d'envol construites par les Allemands, on en comptait des douzaines. Surtout dans le Nord, face à l'Angleterre. Il en reste beaucoup, la plupart désaffectées. Nous en trouverons bien une en état car l'organisation Todt qui ne manquait pas de ciment, bâtissait solide ! Vous me la baliserez sur le modèle SOE, quatre lampes alignées en L. Je m'y poserai, j'embarquerai vos espions, je décollerai, je les larguerai sur le champ d'à côté. Tout ça en quelques minutes. Et je vous propose de tester cette procédure ce soir même à Persan. » À la nuit tombée, aux commandes d'une « Julie » antédiluvienne, le « Petit » Fourcaud décolle dans l'axe, décrit un circuit court à l'altitude de saut, 600 pieds, atterrit à la perfection.

– Neuf minutes, qu'en dites-vous ? Aucun pékin n'aura le temps d'y mettre son nez ! Dès que je tiens le bon terrain, je vous siffle.

Il me siffle quatre jours plus tard :

– J'ai ce qu'il nous faut : au sud de Saint-Quentin, une piste solide, loin de toute agglomération.

À l'heure dite, je gare notre Citroën à l'écart du ruban de béton qui court au centre d'une vaste clairière. Sur les derniers kilomètres, nous n'avons traversé aucun village, ni croisé âme qui vive. La lune se lève derrière un bouquet d'arbres. Je hume l'air de la nuit fleurant le foin coupé. Je répète d'instinct les gestes que j'exécutais en Normandie il y a six ans : à plusieurs reprises, je teste ma lampe de signalisation, je vérifie l'alignement

des balises, puis je me fige l'oreille tendue. Au sud un vrombissement naît, enfle. Un grande croix d'ombre nous survole, s'incline sur l'aile, pique dans un tonnerre de moteurs, redresse, roule, vire, fait halte devant nous. Mes Hongrois et moi sautons à bord. Deux sousofficiers les aident à endosser leurs parachutes tandis que l'avion s'ébranle. Aussitôt équipé, je contrôle leur harnachement tandis que l'avion prend de la hauteur. Feu rouge, déjà ? J'entraîne mes hommes vers la porte. Feu vert ! Je les pousse dehors et reçois à mon tour la grande claque du vent. Descente de très courte durée, roulé-boulé. Je cours vers mes cobayes qui s'étirent en s'esclaffant. Ah, s'il venait aux oreilles des puristes de l'École de Pau à cheval sur le règlement que nous donnons des baptêmes clandestins de saut, dans un champ non homologué, de nuit et en moins de neuf minutes, je doute que Morlane lui-même parvienne à étouffer l'affaire !

En revanche les IPSA, nous les chouchoutons. En fin de semaine, nos Magyars bouclés derrière les volets clos de leur cage, elles répètent sous le portique, et à en être écœurées, sortie d'avion, ouverture, balancement, roulé-boulé. Enfin vient le grand jour : un Junker les cueille sur le tarmac des Mureaux. Enchanté de réceptionner sur son domaine des dames-parachutistes, un fermier d'Orgeval a dressé un buffet champêtre en lisière d'un champ. Les filles de la marquise arrosent leur premier saut au mousseux. Entre madame de Vandœuvre et moi, relations au beau fixe jusqu'au jour où… le tibia de l'une de ses protégées s'ébrèche. Heureusement, Morlane s'entend si bien à réparer les pots cassés !

Un soir, c'est au champagne que nous célébrons la fin de stage de nos élèves espions. On rit, ils chantent, mais je jurerais que Sandor a l'œil humide… Pellay, Verneuil et moi n'avons pas partagé, trois semaines durant, la vie de nos Magyars, sans nous prendre d'affection pour eux. Jour et nuit, nous nous sommes acharnés à leur inculquer les gestes qui tuent, les gestes qui sauvent. Au coude à coude nous avons brûlé des cartouches, fait détonner des explosifs et nous nous sommes jetés en cœur du haut d'une vieille « Julie ». Vient l'heure de « l'échange ». Je gare ma Traction-corbillard sous les marronniers du bois. Cette fois, Pellay et moi mettons pied à terre. Dans l'obscurité, nous étreignons longuement, et sans fausse pudeur, Laszlo, Zoltan et Sandor. Ils nous le rendent bien, murmurent des « Merci, au revoir ! » Lorsque la voiture de 25 démarre, j'ai le cœur serré.

– Pauvres bougres ! grommelle mon second. Quelles chances ont-ils de survivre ? D'après ce que j'en sais, la Gestapo,à côté du MVD des Popov…

des enfants de cœur ! Ce soir, j'ai besoin d'un scotch, et je te l'offre, chez Cyrano. D'accord ?

Baryton d'opéra à la retraite, Jean Cyrano a ouvert un bar de nuit chic et intime rue de Paris à Saint-Germain. De temps à autre, Jean-Marie et moi y faisons escale. Il est très vert, Cyrano, la quarantaine, toujours vêtu de bleu nuit, cravaté de soie. Passé minuit, il pousse volontiers un grand air. Pellay lui donne la réplique ; il habitait un studio en mezzanine donnant sur les coulisses du théâtre de la Gaieté. Soir après soir, Luis Mariano roucoulait les sérénades de *Violettes impériales*, de *La Belle de Cadix ;* Jean-Marie, qui a une mémoire d'éléphant, les a retenues. Quant au tango, il en maîtrise si bien les figures que parfois une cliente le prie de lui enseigner en privé, chez elle, une arabesque qu'elle concrétise mal. « Le secret, c'est le genou argentin », me souffle-t-il. Saint-Germain est une petite cité cossue, respectable, qui s'étend derrière son château dressé sur une contrescarpe surplombant la Seine. Nichée au creux de sa forêt, en haut d'une pente rude, elle est relativement isolée. On y trouve restaurants, commerces chic, bonheurs des dames fashionables gérés par des jeunes femmes apparemment sans attache. « Cyrano » est leur boudoir ; elles s'y sentent en sécurité. On n'y croise pas de voyous, encore moins de bourgeois émoustillés ;les épouses veillent au grain.

Ce soir, mon ami et moi portons notre spleen comme une croix. Un scotch succède à l'autre.

– Cela ne vous ressemble pas ! remarque Odile, une dame jeune, piquante, en se joignant à nous.

Le temps s'écoule ; ma tête se fait lourde. « Profitez donc de ma voiture », me propose-t-elle. Pelotonné dans le siège baquet de son coupé, je ferme les yeux. Lorsque je les ouvre, nous pénétrons dans une opulente villa en lisière de forêt. Le décor m'interpelle : trop de tentures, de festons, de divans profonds comme des tombeaux, de figurines, de gravures libertines. Odile tient « la » maison de rendez-vous haut de gamme de cette petite ville sans reproche. Au matin, une soubrette vêtue d'une mini-jupe de satin noir, d'un tablier et d'une coiffe en dentelle sert le petit déjeuner sur plateau d'argent. Je rentre chez moi à pied par les bois.

Un jeune Allemand succède à nos Hongrois. Sec au moral comme au physique, il est suffisant, plein de morgue, prussien en un mot. Il critique le confort, les menus, raille notre berline puérilement occultée et le Junker, legs de la Luftwaffe : « Du temps de la bataille de Stalingrad, il y a sept ans,

nous le tenions pour obsolète ! » Il est posé, maître de lui, efficace en toutes matières. Ludwig, notre légionnaire ex-Wehrmacht, ne s'y trompe pas ; il sait reconnaître un seigneur, se plie en courbettes. Konrad, nous le voyons partir sans regret. Une semaine plus tard, Morlane me remet un dossier : « Voici ce que ce Konrad pense de ton centre… Gratiné, tu verras ! » C'est l'énumération, sans concession, de tous nos manques. Parfaitement observé, j'en réponds.

Aude ne désemplit pas ; une nuit, nous prenons en charge des Polonais, le dimanche suivant, une troupe fraîche d'IPSA. Un tel remue-ménage ne va-t-il pas mettre le NKVD au parfum ? Une note « Très Secret » émise par le service sécurité de la Muette me réconforte : « Au chef du centre Aude. La couverture militaire meublée par les IPSA et des réservistes de passage, s'avère excellente. D'ailleurs, la revue *Constellation* et un quotidien local ont publié des articles élogieux sur votre centre. Aucun soupçon ! » Pourtant une nouvelle vient d'ameuter la France entière : le colonel SS Otto Skorzeny, en son temps « l'homme de main d'Hitler » et l'« homme le plus dangereux d'Europe », évanoui, pensait-on, en Argentine, aurait séjourné à la Pension du Pin, rue d'Alsace, à une portée de fusil du centre Aude ! Or Skorzeeny serait l'âme d'un réseau néo-nazi surnommé *Die Spinne*, « l'Araignée », dont la toile qui s'étire jusqu'en Argentine, en Égypte, en Irak, au Congo Belge, en Afrique du Sud, couvre l'Irlande, l'Espagne, l'Italie et l'Afrique du Nord. Il a, dit-on, les moyens de ses ambitions : le trésor des SS qu'il a immergé dans le lac de Töplitz, il l'aurait repêché !

Lorsque la DST a fait irruption dans la Pension du Pin, l'oiseau noir s'était envolé !

La nouvelle laisse Morlane de marbre. Attaché à faire reluire son service aux yeux des « autorités », il ne se soucie que du show aérien qu'il se propose d'offrir à l'un de ses bailleurs de fonds, le ministre de la Défense : un remake grandeur réelle, dans une prairie au clair de lune, de l'un de ces pick up de nuit qui se sont déroulés sous l'Occupation. Chef d'orchestre de l'Ops, Marcel Chaumien, après avoir méticuleusement tâté le terrain, alerte le patron : « Il a beaucoup plu dernièrement. Terrain trop gras pour les sept tonnes d'un Barracuda. Annulez le show ! » Consulté, le capitaine Roussillat, ex-chasseur du groupe Alsace de la France libre et second du « Petit Fourcaud », relève le défi : « On ne pose pas un lapin à un ministre qui tient les cordons de la bourse ! Marécage ou pas, je prends le risque ! » Le firmament est clouté d'étoiles ; le long du champ, à hauteur du

balisage aligné au centimètre près, se tient une foule silencieuse et recueillie, le ministre et sa suite. Le rugissement du moteur Merlin emplit le ciel, le Barracuda pique, ses échappements crachent des torrents de flammes bleues, un phare éblouissant perce la nuit. À la seconde où il va percuter la terre, il redresse, touche, rebondit, ses freins hurlent, il roule majestueusement. Transportée, la foule applaudit.

– Ah, s'exclame le ministre, quelle vision, mon cher commandant ! … Mais, que se passe-t-il ? …

Le « Barra » qui roulait majestueusement a soudain piqué du nez ! Les pales de son hélice labourent la terre, projettent sur l'assistance des mottes boueuses, se tordent en chou-fleur ; le moteur éructe puis se tait. Muets de stupeur, les spectateurs se pétrifient. Chaumien, lui, s'élance, arrose l'avion de mousse. La verrière du cockpit s'ouvre, la tête de Roussillat apparaît. Il crie : « Ça va, je n'ai rien ! » Morlane ne perd pas le nord : « En temps ordinaire je n'aurais jamais joué la vie d'un pilote sur un terrain aussi lourd, monsieur le ministre ! Ce risque du métier, je l'ai assumé pour que vous ne soyez pas venu pour rien ! » Roussillat se laisse glisser sur l'aile de l'appareil et, le casque à la main, s'avance ; le ministre lui donne l'accolade, sa suite l'ovationne. Marcel Chaumien se tient à l'écart. Mauvais prophète, il n'a pas su augurer que casser du bois, c'est facile… et ça peut rapporter gros ! Au matin, des paysans des alentours de Châteaudun feront cercle autour du drôle d'oiseau qui leur est tombé du ciel.

Peu après, le service 25 (Renseignement) me livre des Bulgares auxquels nous devons apprendre à débarquer, sans se noyer, d'un sous-marin car ils seront infiltrés par mer. À Saint-Quentin, dans le noir, nous montons à bord d'une Julie qui nous dépose à Cuers, une base aéronavale près de Toulon à l'heure où tout le monde dort. Morlane s'est assuré le concours d'un honorable correspondant qui nous laisse occuper sa villa, isolée sur la presqu'île d'Hyères. La marine a sélectionné pour point de chute une crique déserte à la morte saison. La Méditerranée est sereine, le pacha du sous-marin, un expert, fait émerger son cigare au plus près de la plage et à l'heure prévue. Nous échangeons les signaux lumineux conventionnels. Un Zodiac fend les flots en silence ; ses rames sont munies d'un adhésif antireflet qui étouffe les sons. Nos Bulgares y montent, accomplissent, sans chavirer, des va-et-vient de la plage au submersible. Nous les déclarons bons pour le service et rentrons à Aude sans incident.

Alors que le printemps bat son plein, je m'offre un week-end à Paris car Aude est vide d'élèves espions comme d'IPSA. Je rejoins mes amis les Mousquetaires au bar *Le Cheverny*, avenue Victor-Hugo, un lieu de rendez-vous rituel d'anciens de la Boite. Là, j'ai fait connaissance de Patricia Héron et Brigitte Friang, des agentes du BCRA qui s'étaient mises au service d'André Malraux. Si Pat a filé entre les doigts de la Gestapo, Brigitte ne lui a pas échappé. Elle a été abattue d'une balle dans le ventre et déportée à Ravens-brück dont elle est sortie plus grêle qu'un fil de la Vierge. Si elle a survécu, elle ne sait ni pourquoi, ni comment !

– Je suis heureuse de te voir ce soir, me dit-elle. Figure-toi que Malraux a appris que Claude, son frère cadet, et toi avez appartenu au même réseau de sabotage. Claude a été fusillé. Tu as été l'un des derniers à l'avoir côtoyé, je crois… André aimerait que tu lui parles de lui.

André Malraux, Philippe Liewer qui était son ami l'a souvent évoqué :

– Un monstre sacré, produit d'une lignée hors norme qu'un sort tragique poursuit. Son grand-père serait mort, mystérieusement d'un coup de hache. Son père, ruiné par le krach de 29 se serait suicidé, lui. Tu sais, bien sûr, que Roland, second frère d'André, a été arrêté à Brive, puis déporté à Neuengamme. À la fin avril quarante-cinq la Croix-Rouge suédoise a négocié la mise en liberté d'un certain nombre de déportés de ce camp. Ils ont embarqué à destination de Stockholm, sur le *Cap Arcona*, un navire allemand. Des Thunderbolt de la RAF l'ont bombardé… Roland y est resté. André a recueilli son fils et sa femme, Madeleine… qu'il a épousée en 1948. Quand je qualifie les Malraux d'hors norme, tu vois ce que je veux dire ?

Il m'en impose, le grand Malraux. Son regard noir enchâssé sous des sourcils froncés se vrille dans le mien. Sa voix est rauque, cassée. Il est bourré de tics. D'une pichenette, il balaie une mèche noire qui persiste à lui tomber sur l'œil. Son jeune frère esquissait le même geste, mais la mèche était châtain clair et l'œil était gris. Néanmoins que de ressemblance ! Je décris les opérations que Claude et moi avons menées en commun, sans détails superflus, car mon interlocuteur pianote, fébrilement, avec son stylo, un coupepapier. Il conclut :

– Lorsque, en février 1944, Liewer est parti en Angleterre, il n'aurait jamais dû, quelles que soient ses raisons, confier la charge de son réseau à Claude ; la tâche était trop lourde pour un garçon de 22 ans ! Quand vous le verrez, dites-le-lui !

Tout jugement de Malraux est, je m'en doute, sans appel ! Je renonce donc à lui opposer que Philippe avait vécu deux missions clandestines en France, dont la dernière, sur le Mur de l'Atlantique, avait couvert une année, et que, souvent, des douleurs gastriques le pliaient en deux. Brigitte, qui idéalise le grand homme, m'interroge :

– Que penses-tu du personnage, fabuleux, non ? … J'aimerais te présenter à une autre personnalité appelée à jouer un grand rôle politique dans le futur : Jacques Foccart. C'est l'antithèse de Malraux ! Un comportement effacé, une voix de confesseur. Il aime se tenir au deuxième plan, dans l'ombre même du Général auquel il voue une vénération sans bornes !

Brigitte, Pat, et mon poète de frère sont de ceux qui, d'enthousiasme, ont rallié le RPF, le Rassemblement du peuple français que de Gaulle a créé lorsqu'il a claqué la porte au nez des partis, ce « ballet d'ombres »qu'il honnit. Les marchands du temple de la III^{e} République, faux résistants, vrais collabos, ont reconquis l'assiette au beurre. La guerre d'Indochine, un puits sans fond, engloutit les revenus de la France. Les hordes communistes de Mao, des millions d'hommes, contrôlent la frontière du Viêt Nam, hébergent Ho Chi Minh, épaulent et ravitaillent ses troupes qui, suivant le mot même du Grand Timonier, « nagent dans le peuple comme un poisson dans l'eau. » Les Britanniques ont passé la main en Birmanie, en Malaisie, aux Indes, les Néerlandais en Indonésie, les Philippines sont autonomes. Seule la France, tombée au rang de nation de deuxième zone, joue les Brazza en mer de Chine. Il suffit d'additionner un et un pour conclure que cette guerre est perdue d'avance. Hélas, aucun des cabinets ministériels jouant aux chaises musicales, encore moins nos généraux, pour lesquels un conflit se traduit par une pluie d'étoiles, ne sont forts en calcul ! Je réponds à Brigitte que je suis à la disposition de ce monsieur Foccart, puis je fais voile vers Saint-Germain-des-Prés où Jacques m'attend. Il m'entraîne dans un cocktail « poétique »et enfumé. Là, une jeune femme épanouie détonne parmi les barbus en sandales et leurs muses à jupe effrangée, chevelure emmêlée et poitrine creuse chargée de verroterie. Vêtue, très mode, d'un tailleur gris classique et d'un béret de velours, elle est enjouée, châtain clair, les yeux gris rieurs. Elle s'appelle Dominique. Nous échangeons nos impressions, identiques, et, lorsque l'assistance s'enfièvre pour une poétesse péruvienne morbide, nous nous esquivons.

Au cours d'un cocktail plus mondain au Cercle des armées, un capitaine de Corvette au nom irlandais, O'Neill, se prend d'intérêt pour moi :

– À voir vos décorations, vous êtes de ces jeunes officiers qui ont fait la guerre et que je recherche. J'appartiens à l'ONU. Je gère ses Casques blancs, des observateurs qui arbitrent les conflits entre les Arabes et le nouvel État d'Israël. Des coups à prendre, bien sûr, mais que d'aventures, et une solde… américaine ! Cela vous tente ?

Le Centre Aude et sa routine commencent à me peser ; j'y vis claquemuré depuis plus de six mois. Quant à ma solde d'officier, elle est maigre à faire peur. Je claque, presque, les talons : « Je me porte volontaire, commandant, et peut-être ne serai-je pas le seul. » Chaumien est las de plancher sur un *Manuel des opérations aériennes*, Pioche sur un *Traité de sabotage* et Bichelot, dont le départ en Roumanie fait long feu, sur des *Instructions* diverses, se portent candidats dès que je leur répète les propos du *corvettard*.

Une semaine se passe ; la voix suave de Nicole Follot me réveille tôt un matin : « Mon cher Bob, le colonel Fourcaud vous espère… dans les plus brefs délais. Sautez dans votre voiture ! » Les yeux du « Grand » lancent des éclairs. Sa table de travail encaisse des claques magistrales qui font tressauter cendrier, lampe et dossiers :

– J'ai appris par la bande ton dernier et monumental tour de con : quatre mousquetaires désertant en bloc à l'ONU… qui me demande mon aval ! Tu me prends pour qui ? Enfin, je suis bon prince, je coupe la poire en deux, je rends leur liberté, provisoire, hein ! aux plus anciens, Chaumien et Pioche. Les cadets, Bichelot et toi, attendront leur tour… s'il en reste ! Verdict sans appel !

Je courbe le front sous l'orage qui, chez Fourcaud, s'apaise aussi vite qu'il s'est levé. Je vivrai d'espoir, car la chamaille israéloarabe, les Casques blancs ne sont pas près d'y mettre fin, j'en suis convaincu !

Les nuits se font si douces que je lance une campagne de sauts, le vendredi tard le soir, entre vieux copains qui n'ont pas le loisir de se rencontrer en semaine. Nous nous poserons dans un champ bordant la piste de Persan-Beaumont puis nous boirons à l'amitié au bar de la base. Le premier soir, sous ma combinaison, je porte complet léger et souliers plats car Dominique m'attend à Paris. La lune n'est pas levée ; il fait noir comme dans un four… J'emboutis la terre en boulet de canon. Un craquement retentit, une douleur fulgurante tétanise ma jambe gauche tandis que je

carambole brutalement sur le dos… Mon genou gauche pointe vers le ciel, le pied repose d'équerre dans l'herbe ! Après une éternité, le médecin du bourg, une gouttière, et une voiture font leur apparition. On me case sur la banquette arrière. En route vers le Val de Grâce !

– Malléoles de la cheville en morceaux, péroné fracturé, *ergo* fracture de Dupuytren ! constatent deux chirurgiens qui sans tendresse la réduisent à chaud en ahanant comme des bœufs et gâchent un plâtre qui, de l'aine aux orteils, prend ma jambe dans un étau. Vous le garderez le temps que vous reconstruisiez le tissu osseux, ensuite vous porterez une botte de marche. Dans un mois vous abandonnerez vos béquilles, dans deux, vos cannes… si vos os « soudent » bien ! Un bon conseil : bûchez la soudure !

Aude apprendra à se passer de mes services. Je ne me fais aucun souci, Morlane saura me substituer une doublure, puis reconnaissant que l'ennui naît de l'uniformité, me proposera un nouveau job immanquablement « dans mes cordes ». Mais pas avant deux mois !

Chapitre 6

FROGMAN DE SA MAJESTÉ

Le *Noroît*, un cotre antédiluvien, file 7 nœuds, un record, au grand largue de Ponant frais par le travers d'Ajaccio. La pomme de son mât décrit des ronds dans la Voie lactée, le vent arrache des trilles aux étais et aux drisses, les vaguelettes clapotent en défilant le long de la coque. Je suis de quart à la barre, seul, dans la nuit entre ciel et mer. Quel bonheur ! Son capitaine, Jean Ducroquet, ronfle dans la couchette tribord. Ami de toujours, il a pris le risque de m'héberger, de me soigner quand, au cours de ma première mission en France, en 1943, des Feldgendarmes m'avaient mouché. Lorsque je suis rentré d'Orient, nous avons renoué tout naturellement. Orthopédiste, il a récemment suivi la consolidation de ma fracture, m'a posé un plâtre de marche puis m'a proposé :

– Je mûris un petit tour de Méditerranée. Un plein mois sur l'eau, ça te botte ?

Épuiser les quarante-cinq jours du congé annuel auquel tout officier a droit, aucun membre de 29 ne l'a seulement rêvé ! Je serai donc, par le biais d'une fracture, le premier à faire l'école buissonnière trente jours d'affilée ! Le jour de l'appareillage, le mistral a attisé un gigantesque incendie qui a ravagé les Maures et menacé le mas Ducroquet de la Croix-Valmer. Nous nous sommes battus comme des diables contre de gigantesques langues de feu qui léchaient ses murs. Roussis, nous avons pris la mer par des creux de 5 mètres. Malade à crever, j'ai vomi jusqu'à ma dernière goutte de bile et n'ai été d'aucun secours quand, la barcasse ne parvenant pas à remonter au vent, nous avons manqué être drossés sur les rochers de la pointe de la Revellata fermant la baie de Calvi. En revanche, cette nuit, je vogue en plein paradis ! Porto, Bonifacio, les Lavezzi, le cimetière de La Sémillante, l'île d'Elbe ; nous y faisons escale, pêchons dans les calanques, dégus-tons

nos poissons frais pêchés grillés sur sarments de vigne. Fanatique de sports sous-marins, Jean a calé contre les parois du roof, deux tubes industriels d'air comprimé qui alimenteront nos scaphandres autonomes Coustau-Gagnan, des engins d'avant-garde. Nous suscitons la curiosité des quelques couples d'Anglais mûrs qui, à bord de ketch robustes et bien gréés, mouillent dans des anses sauvages inaccessibles. La Corse, les vacanciers la snobent ; elle est si loin de notre Côte d'Azur et de la Riviera italienne ! Déserts, les havres de Méditerranée sont accueillants ; tout y est moins cher qu'à Nice. ÀNaples, le capitaine du port jouet de Santa-Lucia nous donne à choisir parmi de nombreux postes à quai vacants. Pour quelques lires, un orchestre de mandolines pousse la sérénade à notre coupée. À l'affût des rares clients, un guide « Vieille Italie », aristocratique et polyglotte, est trop heureux de nous mener par les rues dépeuplées de Pompéi d'un lupanar à l'autre jusqu'à la maison desVetti, et de nous dévoiler son saint des saints de l'érotisme, ses fresques libertines, sa statuette en bronze d'un cupidon au phallus dressé. « Des dames, "du Nord", préciset-il, paient pour… y goûter. » Capri : à l'effarement des bateliers, nous explorons les tréfonds de la grotte d'Azur. Féérique ! Croisant dans le détroit de Messine, par défi nous plongeons entre Charybde et Scylla. Nous escaladons le Stromboli et filmons ses jaillissements de lave incandescente. Manque un naufrage… Entre Sicile et Sardaigne, le moteur rend l'âme, la pompe d'épuisement avec… par calme plat, qui s'éternise alors que la vieille baille fait eau. Nous écopons à tour de bras. Pendant trois jours aucun navire ne pointe sa proue à l'horizon. Une nuit enfin, une brise se lève, se mue soudain en tempête d'est vicieuse qui nous chasse au galop vers la Sardaigne. Miracle, portés plein vent arrière sur la crête des vagues, nous sommes jetés, je ne sais comment, dans le port de Cagliari. Nous manquons percuter dix barcasses et cinq tartanes avant de dériver à mourir le long d'un appontement. Hélas ! elle a une fin, cette croisière de rêve :

– Ah, te voilà ! me lance Morlane lorsque je me présente à lui. Et bronzé comme un moricaud ! À ce que je vois, tu es d'aplomb ! Eh bien, Aude t'attend ! C'est la morte-saison, le centre est vide. Tu auras tout loisir de me donner ton opinion sur une masse de comptes-rendus décrivant des opérations amphibies menées par la marine. Je me demande si nous ne pourrions pas y décrocher un rôle ? Quoi qu'il en soit, à Saint-Germain, tu te sentiras mieux qu'ici !

« Ici » désigne la caserne des Tourelles, boulevard Mortier, à hauteur de la Porte des Lilas, aux antipodes des immeubles grand standing de la Muette dont, depuis 1944, les propriétaires revendiquaient la restitution à cor et à cris. Cette année, l'État a rendu les armes ; la Boite a emménagé aux Lilas. Plus de perspective riante sur le bois et ses lacs, mais vue restreinte sur un faubourg et la piscine olympique mitoyenne qui lui vaut son nouveau surnom Je m'étonne d'y être reçu par Nicole Follot.

– Mais, chère Nicole, ne m'avez-vous pas répété cent fois que vous n'accepteriez jamais d'émigrer sur les fortifs ?

– Que voulez-vous, mon cher Bob, je ne sais pas résister à l'appel du devoir… surtout lorsque mon mari met voiture et chauffeur à ma disposition !

De retour en ma forêt, je parcours la liasse de rapports que m'a remis Morlane. Chacun d'eux débute invariablement par : « En procédant du postulat que les hommes-grenouilles ont dégagé les obstacles de plage, la première vague de chalands, etc. » Lassant, à la fin !J'appelle le patron :

– Notre marine est couverte de postulats, mais pas d'hommes-grenouilles ! Or, sans hommes-grenouilles, on ne débarque pas, car trois tétraèdres et six rails piégés plantés sur une plage vous éventrent une flottille de débarquement !

– Mais… tu t'y connais en hommes-grenouilles, toi ?

– En 1943, j'ai rencontré Lionel Crabb, le pionnier des *frogmen* qui déminaient les navires mouillés à Gibraltar. Il avait inventé des tas de gadgets dont une catapulte qui balançait dans la rade une grenade toutes les trois minutes. Malgré cela, un bateau sautait de temps à autre, car les *natattuori* italiens, des précurseurs, passaient quand même.

– Et la France n'aurait toujours pas d'hommes-grenouilles ?… Voilà une idée à creuser ! Fais-moi un topo léché là-dessus, je l'adresserai au ministre, sous mon couvert…

– Vous plaisantez ? Ce topo, votre ministre va le balancer à la corbeille !

Moins d'une semaine plus tard, Morlane exulte :

– Devine ce qu'a répondu le ministre… « Soumettez-moi une note descriptive de ces hommes-grenouilles que vous avez évoqués : profil, missions éventuelles, équipement, configuration opérationnelle, formation, centre école, budget. »À toi de jouer !

– Mais, je n'y connais rien !

– Eh bien, tu vas apprendre !Les Britanniques disposent d'une école de formation de *frogmen*, je me suis renseigné à ce sujet. Tu as été capitaine dans leur armée, ils t'ont à la bonne, n'est-ce pas ? La preuve, ce Killer Green qui t'a donné un cours de « casse ». Alors, ils ne te refuseront pas un cours de plongée. Je m'en charge !

Aux aurores blêmes peuplées d'une cavale de nuages sales rasant les vagues glauques de la Manche, le solide sergent-major Brown, les pieds plantés dans le varech, hurle :

– Allons, gentlemen, dedans !

« Dedans »est le ressac glacial qui abrase les galets.

– Mouillez-vous le premier, Monsieur le Français ! me fait John Maitland Ward, un lieutenant de Royal Marines jovial.

Il est mon « binôme »car une règle primaire exige qu'un *frogman* n'opère jamais en solitaire. C'est soudés l'un à l'autre que nous affronterons les épreuves du stage

– *My foot*, mes fesses, John ! Ici tu es *at home*.À toi l'honneur !

Il pique une tête ; je le suis. Polaire, cette eau ! Nous n'en sommes qu'à la mi-septembre, pourtant. La bouée que nous devons « tourner » est « à deux cents yards, pas plus ! » nous affirme Brown… un foutu menteur ! Pour moi, elle danse sur l'horizon. Lorsque je reprends pied sur la plage, je claque des dents. *Lofty*, « l'échalas » en anglais, un grand escogriffe de *cockney*, titi londonien, m'apostrophe :

– Eh, Sir français ! Comme on ne mange pas d'escargots dans notre foutu pays, on manque de petites fourchettes ! Pourriez pas m'en faire expédier une par hasard ? C'est que mon service trois pièces, avec le froid qu'il fait, il est rentré si profond qu'il est coincé ! Alors, si j'ai pas de fourchette pour le sortir de là, comment j'vais pouvoir faire une gâterie à ma vieille ?

De la part de *Lofty*, le « Sir Français » est signe de déférence. Chaque stagiaire de notre classe de la Small Boat School, l'École des petits bateaux, des commandos Marine de Sa Majesté étant affublé d'un sobriquet et nul n'ignorant que les Français sont les seuls êtres au monde à croquer des batraciens, je suis *Froggie*, la « Grenouillette »! Lorsque John et moi avons suggéré, timidement, au directeur des cours, le major Scott, de nous permettre d'effectuer le « tour de la bouée » en combinaison de plongée, offusqué, il s'est exclamé : « Jamais, messieurs ! Il a pour objectif de vous

endurcir ! » Après le bain matinal, cours de météo, de navigation, de physiologie et de mécanique de la plongée, nous nous familiarisons avec tous les types de scaphandres connus, puis avec le matelotage, les épissures, le sémaphore et le morse. La plongée n'est que l'une des multiples matières enseignées par l'établissement qui traite autant d'interventions amphibies que de *frogging* proprement dit. Son arme suprême, le kayak, long, large, stable, camouflé en guerre et pesant ses cent livres. Bas sur l'eau, de nuit, il est pratiquement invisible. Comme il est fait de toile, les radars, les mines, acoustiques ou magnétiques ne le détectent pas. En revanche, lorsqu'il est chargé à couler, de scaphandres, campement, armement et vivres, le mettre à l'eau, un supplice… surtout à marée basse ! On le pousse, embourbé jusqu'au ventre, centimètre par centimètre jusqu'à ce qu'il flotte puis, enrobé de vase puante, on se hisse à bord précautionneusement pour ne pas verser. Aussi agile soit-on, on embarque au moins vingt litres d'eau nauséabonde. On se cale dans le cockpit, on ajuste la jupe d'étanchéité et vogue la galère, à la pagaie, sur des milles et des milles. Les ampoules deviennent cals ; décapés par le col et les manchettes de caoutchouc, la peau du cou et des poignets s'indure. Quel supplice ! Vétille en comparaison de ce que les anciens ont subi : une nuit glaciale de décembre 1942, le sous-marin *Tuna* a déhalé six kayaks identiques au nôtre au large de la pointe de Graves. Lors de sa mise à l'eau, l'un d'eux s'est déchiré ; le binôme qui le montait a surnagé. Pris dans le Mascaret, deux autres se sont perdus corps et biens. Le quatrième a disparu alors qu'il se glissait dans la Garonne sillonnée par des patrouilleurs de la Kriegs-marine et balayée par des projecteurs. Les deux derniers canots ont atteint les quais de Bordeaux, ont placé des mines sur cinq navires. Après avoir coulé leurs embarcations, leurs équipages ont cheminé vers la frontière espagnole. L'un d'eux a été capturé ; les Allemands l'ont fusillé sur-le-champ. Deux hommes, pas plus, ont regagné l'Angleterre, dont le chef de l'expédition, le major Hasler, un rouquin surnommé « Blondie ». Heureusement !Sinon nul n'aurait connu le sort de la légendaire Opération « Coques de Noix »!

Comme je suis loin d'égaler ces héros ! Le soir, je pâlis d'épuisement lorsque, répondant au rituel de la cloche du dîner, je me rends au mess des officiers, immense, à l'image des Royal Marines Barracks, les Quartiers des Royal Marines, une cité close qui couvre une dizaine d'hectares d'Eastney, un faubourg de Portsmouth. Son enceinte isole du monde les villas d'officiers, une caserne pour la troupe, une église, des supermarchés, un

parade ground plus étendu qu'un stade, une halle couverte aussi vaste qu'une gare, des centres d'instruction, une batterie d'artillerie, une base de transmissions, des terrains de sport, un port, un Yacht Club et un kilomètre de front de mer. Il y a une semaine, planté sous le porche du majestueux bâtiment de commandement, John Maitland Ward guettait mon arrivée. En tenue n° 1, uniforme bleu à parements rouges, bottes et baudrier laqués noir, casquette vissée jusqu'aux sourcils et stick sous le bras, *of course* ! il m'a lancé :

– *Welcome* ! Je suis chargé de vous piloter dans le dédale de notre protocole. Tradition oblige, car notre régiment a été créé en 1610….

– Année de la mort de Henri IV…

– *My goodness no* ! Henry the Fourth est mort en…

– Je ne parle pas du vôtre, mais du nôtre !

– *Oh, I see*… Nous en reparlerons plus tard. Venez d'abord déposer votre carte chez l'amiral commandant la région maritime puis chez le colonel de notre régiment. Demain vous déjeunerez chez l'un, vous dînerez chez l'autre. Ils veulent voir la tête du *Frenchie* qui porte une décoration britannique si rare qu'aucun officier du coin ne l'arbore.

Ces formalités accomplies, John et moi avons intégré une classe qui comprend une trentaine de jeunes commandos et deux officiers d'Irlande libre. Ingénument, ceux-ci m'ont exposé que, récemment, l'IRA, l'organisation terroriste bien connue, avait dévalisé un dépôt d'armement et immergé son butin dans une grotte sous-marine. Aux plongeurs du génie de le récupérer ! Quels plongeurs ? Le génie n'en avait pas un ! Dublin a donc dépêché à Eastney ces deux volontaires, d'office, car on ne leur a pas demandé leur avis ! Immergés, Dieu qu'ils sont empotés ! Il faut dire que nos équipements de plongée interdisent de jouer les sirènes ondoyantes. Les combinaisons de caoutchouc épais coulé sur un solide jersey, du béton ! En immersion, leurs plis durcis par la pression vous scient l'aine, les aisselles, la saignée des genoux et des coudes. Quant aux scaphandres Siebe Gorman ou Dunlop alimentés en mélange oxygène/azote, ils sont tellement encombrants que pour évoluer nous devons palmer comme des damnés. Ils ont été conçus pour les équipages de torpilles humaines, répliques des SLC, *siluri a lenta corsa*, ou « torpilles lentes », inventées par ces précurseurs que furent les Italiens et qui leur jouaient tant de tours qu'ils les surnommaient *Maiali*, « Cochons ». Des cochons qui, néanmoins, ont envoyé par le fond plus de cent mille tonnes de navires alliés dont le

cuirassé *Queen Elisabeth*, vaisseau amiral de la flotte de Méditerranée ! Nous, nous ne chevauchons pas des *Maiali*, nous bataillons avec des kayaks. Chargés à plomb de nos scaphandres, de charges explosives fictives, nous pratiquons depuis leur bord des mises à l'eau qui tiennent du trapèze volant, surtout s'ils dansent sur la crête des vagues ! On ne compte pas les dessalages… à la suite desquels nous passons une éternité, dans le noir absolu, à fouiller à tâtons la vase des fonds pour recouvrer tout ce que le maudit rafiot, quille en l'air, a vomi. Fourbu ou non, une fois par mois, en compagnie de John et d'un groupe d'officiers de ses amis, je me dois de prendre part au *pub crawl* rituel qui consiste, entre 18 et 23 heures, heures légales d'ouverture et de clôture des pubs, à boire une pinte de bière dans le plus grand nombre d'entre eux. Que la mousse vous sorte par les oreilles ou non, il n'est permis d'y « pauser » qu'une minute, pas plus, pour vider sa vessie près d'éclater ! Sur la capacité de la mienne repose l'honneur de la France. Un soir, au *Red Lion*, un énième pub visité, une barmaid aux yeux émeraude, à la chevelure or du Rhin, au corps de nymphe, brise mon élan. Comme d'habitude, mes acolytes, plus endurcis, ont pris les devants. Hypocritement je m'attarde, je commande un porto – une hérésie lors d'un *pub crawl* ! – et je m'embosse au bar de Gladys. Elle sourit. Je suis le seul Français à des milles à la ronde, parachutiste, décoré et appartenant aux prestigieux SBS ! Le lendemain, je loue un studio à une encablure d'Eastney Barracks. Après une nuit de pas de deux avec ma nymphe, la trempette du matin tourne à l'acte d'héroïsme. En revanche, l'oxygène respiré sous pression possède un effet euphorisant, qui fait place en fin de journée à un coup de barre de plomb. Les nuits, les jours, les semaines s'écoulent ; Gladys s'échauffe, l'air et l'eau fraîchissent. Parfois, au petit jour, il me semble voir un iceberg poindre à l'horizon. Plongeant, pagayant, somnolant lors des cours magistraux, je survis jusqu'à la semaine du 20 décembre, date fatidique du coup d'envoi du *scheme* de fin de stage, plus vrai que vrai !… Un raid de trente-six heures comportant un long parcours en kayak, une nuit à la belle étoile, une attaque au sol et un retour à la base, distante de 25 kilomètres, à pied en se glissant entre les patrouilles lancées à nos trousses. Or, apprenons-nous, ce soir-là précisément, les officiers recevront en grand tralala un général à la retraite qui a eu l'insigne honneur de commander le régiment ! La cérémonie obéit, cela va de soit, à une tradition séculaire plus ancrée dans l'âme des Royal Marines que le *Victory* dans le limon de la darse de Portsmouth ! John est atterré :

– L'affaire se traduit par un pot d'arrivée, un dîner en grande pompe, des toasts sans fin et des discours interminables ! Nous n'en sortirons pas avant minuit, et dans quel état ! Or notre sous-marin appareille à une heure du matin ! À toi, un Français censé ignorer nos usages, de prier le *commanding officer* de nous permettre d'y couper.

Je me présente en grande tenue chez le colonel. Sa face vire au rouge brique :

– Jamais, vous m'entendez, je n'admettrai qu'un officier de mon régiment se dérobe à cette cérémonie procédant d'un rite tricentenaire ! Oh, je me doute bien que l'un d'eux, sachant que vous ignoriez nos traditions, s'est indument servi de vous, car il n'avait pas le courage de m'affronter en personne ! Pour votre gouverne, sachez qu'une fois imprimé, le plan de table fait autorité. Nul ne peut s'y dérober !Vous pouvez disposer.

Mon ordonnance polit les boutons de mon uniforme à la brique pilée et mes souliers à la cuiller chaude. À 20 heures précises, l'imposante Daimler du général se présente devant l'alignement du corps des officiers La fanfare du régiment entonne la marche du régiment ; ses musiciens arborent casque à pointe, buffleterie blanche, les tambours sont ceints de peau de panthère, les cuivres étincellent. Le punch d'honneur fume dans une soupière grande comme une baignoire. Enfin le souper est servi sur une table de vingt-cinq mètres de long ; je l'ai mesurée lorsque le sergent-major maître d'hôtel et ses aides ont déroulé – par un tour de magie – la nappe, d'un seul tenant. J'ai vu extraire de la chambre forte, pour la circonstance, chandeliers en argent massif, vaisselle et cristaux frappés d'un blason d'or. Le menu des mets, des vins, des œuvres musicales, est gravé sur un bristol en triptyque placé devant chaque convive. Depuis la loggia, l'orchestre de chambre distille Lulli avec le sauternes ; le saumon sauce verte marie Mozart avec le pomerol et le gigot à la menthe ; Bach accompagne la bombe glacée, le porto et le sherry qui clôturent le repas. Toasts et discours sans fin : l'humour se fait pâteux. Enfin le colonel se lève ! John et moi nous défilons. Dans la voiture qui fonce vers la base navale de Vernon, nous endossons nos combinaisons. Mouillé le long d'un quai de la darse des sous-marins, *L'Affray* dont les moteurs ronronnent, est paré à larguer les amarres. Nous sautons à bord, il met en route. La passe de Porstmouth franchie, il prend l'immersion et nous épargnant le roulis du grand large, un bonheur pour nos estomacs, fait route vers le point de largage, Thorness, un anse de l'île de Wight. Notre classe de la Small Boat School est présente au

grand complet ; dans la pénombre, je reconnais les visages de Lofty, Crosby, Stapple. Une couchette vide me tend les bras… Quelques secondes s'écoulent, me semble-t-il, avant qu'un second maître m'arrache à ma somnolence : « *Time, Sir* ! » La voix du commandant perce le murmure des moteurs électriques :

– *Up periscope* !

Les yeux bouffis de sommeil, hébété, John scande machinalement :

– *Shit, shit and shit* ! Merde, merde et re-merde ! tout en endossant sa Mae West et son masque de plongée.

Les purges sifflent, les vagues clapotent contre les ballasts, la porte du kiosque claque. Grande bouffée d'air du large. *L'Affray* roule bord sur bord. « Aux kayaks, *boys* ! » crie quelqu'un. Ces *sons of a bitch*, putains, de kayaks, pleins à craquer, sont entreposés dans les berceaux de torpilles de réserve. Tous les bras disponibles ne sont pas de trop pour lever le premier, le hisser, à la verticale, par le kiosque et le déposer sur le pont. On le déhale le long du bord ; unéquipier s'accroupit dans le cockpit, son second le suit… Un plouf, le canot cabane ! Deux hommes à la mer ! Des bouées volent ; on les repêche, eux et leur épave ventre en l'air qui, tel un sac percé, s'est vidé de son chargement. On affale un second kayak, le nôtre. John et moi réussissons à y prendre place sans incident. John m'interpelle :

– Paré, *Froggie* ?

– Paré, *Roastbeef* ! Ne perds pas ta salive, souque !

Nous ne sommes pas des poissons volants, mais la bonne entente règne entre nous ;nous pagayons en cadence, ce qui nous a permis de faire bonne figure au cours de croisières d'endurance, celle de quarante kilomètres notamment. Cette nuit, roulant bord sur bord sous un crachin chargé de neige qui nous aveugle, nous remontons la Solent, ce large boulevard maritime reliant le grand port de Southampton à la Manche et sillonné à en être embouteillé par des colonnes de *gros culs*, cargos, pétroliers et liners. Hier, Brown s'est esclaffé :

– Bien entendu, le code maritime donne aux embarcations navigant à la rame priorité sur les voiliers et les motorisés ! Ceci dit, comme un kayak est fait pour passer inaperçu, l'homme de veille d'un *Queen Mary* de soixante mille tonnes filant à vingt nœuds aura du mal à vous repérer ! Alors, démerdez-vous pour garer vos miches car, lancées contre une coque de noix, soixante mille tonnes, ça fait bobo !

Nous slalomons donc entre deux croiseurs, six cargos et un pétrolier dont les feux surgissent soudain, comme des comètes vertes, blanches, rouges, au-dessus de nos têtes ! Nous prenons du retard et embouquons la Hamble River au renversement de marée. Avancer à contre-reflux, galère ! Nous touchons enfin au point d'atterrage, à marée basse ou presque. Nous puisons dans nos dernières forces pour tracer notre sillon dans les cent mètres de vase qui nous séparent de la terre ferme, tailler à la machette une cache à notre canot dans un buisson de genêts et nous y effondrer. À l'aube, deux heures plus tard, le commandant de l'école, en personne, nous rend visite ! Il vient s'assurer que nous sommes camouflés suivant les règles et… que nous sommes rasés, les *King's Regulations* exigeant que, même au seuil de sa mort, un marine se gratte la couenne. Nos sacs de couchage sont trempés, l'alcool solidifié de notre réchaud ne vaut pas mieux ; nous déjeunons d'un magma de *corned beef* tartiné sur des biscuits éponges. Ensuite en usant de ruses de Sioux, nous franchissons les chevaux de frise cernant un camp de cadets qui nous attendent, paraît-il de pied ferme. Servis par nos talents ou plutôt la bonté divine, nous rampons, sans être détectés, sous les baraques construites sur pilotis, jusqu'au poste de commandement. Dessous, nous enfouis-sons une mine amorphe et nous nous retirons sans être inquiétés. Cap sur Eastney, au compas car il n'est pas question d'emprunter une route ! Nous sautons des clôtures. Un taureau que j'avais confondu avec un massif de fusains nous fait un brin de conduite jusqu'à quatre rangs de barbelés qui m'arrachent vingt centimètres de pantalon et cinq de peau des fesses. Alors que nous longeons un manoir fantomatique, s'élèvent des hurlements à nous glacer les sangs.

– *My God*, on assassine quelqu'un là-dedans ! s'écrie John. Tu ne crois pas qu'on devrait alerter la police ? Sonnons au premier portail venu !

Le premier portail venu nous donne la clé du rugissement : il est surmonté d'un panonceau « Asile psychiatrique ». Sans autre incident, si ce n'est nous égarer dans des bois, nous embourber dans des marécages, nous battre contre des chiens errants, nous rentrons crottés, gelés, fourbus, mais sains et saufs et à temps pour nous récurer en vue du bal de fin de stage. Gladys resplendit. Le matin de mon départ, tout ensommeillée, elle murmure :

– *Darling*, écris-moi, reviens-moi vite, je t'attendrai ma vie entière !

À Londres, le chef d'escadron de M., attaché militaire adjoint, en d'autres termes chargé d'affaires de la Piscine, me reçoit dans son modeste

bureau aménagé dans les combles de l'ambassade de France, mais dominant Hyde Park :

– Vous nous avez fait honneur, mon cher ! L'amiral m'a fait tenir vos notes de stage qu'il a signées en personne. Jugez-en : « Bon kayakiste. Nageur et plongeur hors-pair. Sens exceptionnel de la survie. Excellent compagnon au mess et au bar. Moyenne : 9,9 sur 10.

– Il me comble ! Toutefois si, en trois mois, j'ai pagayé des milles et des milles, je n'ai pas vu l'ombre d'un obstacle de plage, ni posé une mine ! J'en ai touché deux mots au commandant de la Small Boat School qui m'a répliqué : « La plongée pure n'est pas notre affaire mais celle de la Navy. Adressez-vous à elle. »

– Eh bien ! j'imagine qu'au vu de vos notes, la Navy consentira à vous prendre en charge. Je vais tâter le terrain.

Le soir, je dine, royalement, au *Stafford Hotel*, le palace bijou de Saint-James Place que mon ami Burdet, le plus britannique des Français de Londres, dirige avec autant de doigté que son armée de résistants lorsqu'il exerçait, sous le nom de code « Circonférence » les fonctions de délégué militaire régional en France occupée. Lorsque je pioche dans le Stilton, cette manière de Roquefort à l'anglaise en forme de ballon qu'on perce d'une cheminée afin d'en faire le plein de porto, il s'exclame :

– Mon Dieu, Bob, c'est bien la première fois que j'invite à ma table un individu aux mains aussi calleuses !

– Soit ! J'espère que Morlane saura me récompenser d'avoir enduré ces cals ! Un sacrifice sur l'autel de la patrie !

Chapitre 7

SAUVEZ LE SAINT-SÉPULCRE !

Mon chef ne se soucie ni de mes durillons, ni de mes notes :

– Tu as été champion de natation et de water-polo, à ce que je sais, ces baignades n'ont donc été pour toi qu'une formalité ! Apprendre que tu as passé trois mois à canoter me préoccupe plus. Idéal pour Oxford-Cambridge, peut-être, mais loin du compte quand il s'agit de décrocher un satisfecit d'un ministre auquel j'ai promis les meilleurs hommes-grenouilles du monde ! Je vais presser mes amis du MI6 d'intercéder auprès de la Royal Navy. En attendant, tu cornaqueras un groupe de nos vétérans qui veulent garder la forme.

– ÀMont-Louis ?

– Non, dans leur nouveau cantonnement… Car, pendant que tu nageotais, je n'ai pas chômé, moi ! J'ai créé une entité, tout à fait officielle, pas un leurre comme ton CIRVP de Saint-Germain ! Elle permet à nos anciens de se remettre dans le bain en effectuant des périodes de réserve, reconnues par l'état-major et comptant pour avancement et distinctions. L'une d'elles débute prochainement. Pat Thiebault et Duhamel superviseront les parachutages.À toi le coaching du tir et du sabotage, tes marottes. L'État m'a fait don des vestiges d'un polygone de tir d'artillerie désaffecté, une trouée dans une forêt d'Île-de-France… Rien à voir avec le *Cinq Étoiles* des Royal Marines d'Eastney, tu verras !

Le centre, un ensemble de huit baraques en bois et tôle au carré autour d'un terre-plein, et d'un observatoire au profil de tour Eiffel, tient dans une enceinte symbolique défendue par une barrière de passage à niveau. Les bicoques sont décrépites, non chauffées, éclairées chichement par des ampoules couvertes de chiures de mouches qui pendent du plafond. Les lits sont Picot, les meubles en bois blanc. Pat les a fait astiquer du mieux qu'il a

pu. Des peintres badigeonnent à tout va. Le bar, briqué à neuf, est assiégé par une demi-douzaine d'anciens, hommes d'affaires, banquiers, commerçants, rajeunis d'une guerre et plus collégiens qu'officiers. Duhamel, « Dudu », adjudant-chef et instructeur parachutiste, un vrai, lui ! leur décrit son premier saut, folklorique, en 1936 :

– J'appartenais à la 1ère compagnie de l'air. Deux de nos officiers avaient été formés par les Soviétiques, des précurseurs. Alors, on sautait comme des œufs à la russe !

Ces réservistes, je les connais pour la plupart. L'un d'eux – un nouveau visage –m'interpelle :

– Je suis heureux de faire ta connaissance… Des amis communs m'ont dit tant de mal de toi !

La trentaine bien passée, il est de taille moyenne, replet, le front large, haut et dégarni, le regard noir sous des paupières tombantes, mais le sourire chaleureux :

– Je suis Jacques Foccart. Le sort veut que nous passions quelques jours ensemble, j'en suis ravi.

Nous bavardons, ou plutôt, je bavarde, car je découvre bientôt que le bonhomme a le don, autant qu'un confesseur jésuite, de susciter les confidences. Ses interlocuteurs se racontent ; pas lui. Churchill explosait de cent idées par jour ; Foccard n'en est pas loin. À l'occasion, il me confiera : « Elles sont si précieuses, les idées, qu'il ne faut en perdre aucune ! Moi, je dors, un calepin et un crayon à mon chevet. Si, en pleine nuit, il m'en vient une, hop ! je la note ! » Au bout d'un parachute, le bazooka à l'épaule, appliqués à tirer au vol une cible mouvante, ou une charge creuse à la main, ils se comportent comme des potaches en vacances, mes réservistes. Ils parient des tournées qui se règlent au bar, seule pièce bénéficiant d'un semblant de tiédeur, due à la chaleur humaine. Foccart s'épanouit dans cette ambiance de camaraderie bourrue ; il plaisante, il rit. Néanmoins, je surprends parfois son regard fixé sur l'un ou l'autre, le jaugeant, me semble-t-il, comme un maquignon faisant le tri dans un troupeau. Cinq jours passent vite. Lorsqu'ils prennent congé, nos élèves nous administrent de grandes claques dans le dos. Des liens d'amitié sont nés.

À peine suis-je rentré au bercail, à ma grande surprise, Pioche m'appelle… de Paris :

– Nous sommes de retour… Trois semaines de congé. Rendezvous au *Cheverny* ce soir, j'ai une surprise pour toi.

Le *Cheverny*, bar du 16e arrondissement, meublé style Renaissance et affublé d'une monumentale cheminée de pierre blanche, est bondé. Beaucoup de gentlemen en costume strict, de jolies femmes en robe à griffe ; les bijoux scintillent. Parmi eux, mes amis Chaumien, Pioche, hâlés, le sourire aux lèvres. Soudain, ce dernier réclame le silence puis crie : « Faites place aux récipiendaires ! » Un vide se fait devant la cheminée. Je jette un coup d'œil circulaire ;personne ne bouge.

– C'est à vous que je m'adresse, messieurs Maloubier et Bichelot ! s'exclame notre ami.

Quelle fumisterie a-t-il inventée ? Je crains le pire !

– Allez, avancez ! poursuit-il.

Sur un guéridon trône un coussin rouge emprunté à un fauteuil et sur lequel sont plantées deux médailles à ruban multicolore. On me pousse. Plus pompeux qu'un ministre couronnant une rosière, Pioche en saisit une, l'élève puis l'épingle sur ma poitrine en proclamant :

– En vertu des pouvoirs qui me sont conférés par Sa Sainteté le pape, en témoignage de gratitude de notre Sainte Mère l'Église pour avoir, au péril de votre vie, défendu les Lieux saints et particulièrement le tombeau de Notre Seigneur, je vous confère la dignité de Pèlerin du Saint-Sépulcre.

Il n'y est pas allé de main morte, mon ami Pioche ! Le macaron imitation argent ballotant sur ma poitrine est orné d'un blason formé d'une croix cernée d'une guirlande portant une inscription latine… Je m'exclame :

– Vains dieux, elle fait plus vrai que nature, ta ferblanterie !

– *Vade retro*, mécréant ! Un Pèlerin du Saint-Sépulcre s'interdit de blasphémer !

– Le pèlerin de mes fesses te dit… Entre d'abord dans les ordres, nous verrons après !

– Je t'absous pour l'instant, impie, mais lorsque je t'aurais dispensé la lumière, tu imploreras mon pardon !

La lumière, on ne me la dispensera qu'après une litanie de flûtes de champagne : par un beau matin, Marcel Chaumien et lui, médiateurs chargés d'arbitrer les conflits incessants entre Juifs et Arabes, étaient postés, à Jérusalem, au sommet de la *German Tower*, une tour dominant le tombeau du Christ. Soudain, une horde de Palestiniens vociférant comme des damnés s'est assemblée au pied de la tour puis s'est mise à bombarder de caillasse le Dôme du Saint-Sépulcre !

– Nous avons été pris de court, précise Chaumien. Imagine deux peigne-culs, sans arme, face à trois cents fanatiques enragés ? Nous ne savions quoi faire si ce n'est nous protéger de la pluie de pierres. Soudain Pioche s'est écrié :« Mais, le meneur est un officier jordanien qui m'a à la bonne ! Nous buvons des pots ensemble ! Je vais le raisonner ! » Et avant que j'aie pu esquisser un geste – tu le connais ! – le voici qui dévale l'escalier, s'avance les bras en croix vers la foule et interpelle son Jordanien ! De surprise, les manifestants en lâchent leurs pavés et s'attroupent autour de lui. Moi, j'en profite pour filer au PC de l'ONU et rameuter tous les observateurs disponibles. Ils sautent dans leurs Jeeps, convergent vers la tour au pied de laquelle Pioche s'égosillait. Leur arrivée calme le jeu… Les manifestants baissent les bras, puis se retirent.

L'affaire est venue aux oreilles du *Custody*, le gardien des Lieux saints. Il a aussitôt appelé le général Riley, chef des Casques blancs :

– Des héros, français, m'a-t-on dit, ont sauvé le Saint-Sépulcre ? Qu'on me communique leurs noms ! Sa Sainteté le pape ne manquera pas de les récompenser.

Pioche lui a fourni une pleine liste, de ces héros… tous ses copains !

– Je me demande si cette haute dignité ne te confère pas le droit de pénétrer à cheval dans une église ? conclut Chaumien, sérieux comme un pape.

Je m'abstiens de porter ma récente, et abusive, élévation, à la connaissance de Nicole Follot qui, elle, fait carême, réprouve mes débordements, et les confesse, je n'en doute pas, à Dieu le Père : Morlane.

Un beau matin, avec un accent navarrais à faire peur, ce dernier me chante :

– *Britannia rule the waves* ! La Royal Navy t'ouvre ses portes… pas avant septembre, toutefois. Ce qui te donne amplement le temps de choisir un site où implanter ta future école de grenouilles. J'ai décroché son budget !

Alors que j'envisage de passer en revue les côtes de France, il me rappelle :

– J'ai ce qu'il te faut… Un centre d'opérations amphibies, situé à Arzew, à une trentaine de kilomètres d'Oran. Interpelée par le ministre, l'amirauté a viré de bord : ces hommes-grenouilles dont elle ne s'est jamais souciée lui sont apparus soudain indispensables ! Sa quote-part dans l'entreprise : un enseigne de vaisseau, quatre officiers mariniers,

l'hébergement au sein de ce CIOA, des approvisionnements, des moyens maritimes, et sa bénédiction. Moi, je fournis le reste, des gens du 11e Choc, un budget de fonctionnement, éventuellement un officier adjoint… File à Arzew y faire ton trou !

À La Seynia, l'aéroport d'Oran, un jeune enseigne m'accueille avec un sourire goguenard :

– Le pacha vous attend… Je vous souhaite du plaisir, il n'est pas de bon poil ces jours-ci.

– Il est si terrible que ça ?

– Bof, on le surnomme « *Buster Keaton* »… Vous vous souvenez, l'acteur comique qui ne souriait jamais ?

Au temps du muet, j'ai vu des films de ce Keaton qui, lors de scènes désopilantes gardait un visage de momie. Quant au capitaine de vaisseau Patou, je le connais de réputation. C'est l'un des rares marins à avoir rallié de Gaulle alors que ses collègues restaient bras croisés à Alexandrie, aux Antilles ou… se sabordaient à Toulon. À la passerelle du destroyer *Triomphant*, il a égratigné la Kriegsmarine ! Lorsque je claque les talons devant lui, il me toise d'un œil glacé :

– Ainsi, un capitaine de l'armée de terre compte ouvrir sur « ma » base une école de… natation ? Soit ! Cherchez si quelques recoins inutilisés peuvent faire votre affaire puis revenez me rendre compte.

Alignés le long d'un quai, des bâtiments de brique datant de la conquête et apparemment vacants, attirent mon attention. Je le rapporte, respectueusement, au commandant qui laisse tomber : « Soit. Je vous les garde au frais. » Je rentre, morose, à Paris : servir sous les ordres d'un tel pince-sans-rire n'aura rien d'une partie de plaisir !

– Tu t'y feras, me dit Morlane. La Royal Navy, elle, t'a taillé un programme sur mesure. Je t'octroie deux semaines de détente avant de gagner Portsmouth. Je te suggère de les consacrer à une mise en forme indispensable pour affronter la Manche, aussi glaciale que l'an passé, je te le garantis !

Mise en forme ? Au stade Buffalo, un vélodrome qui a eu son heure de gloire et tombe aujourd'hui en décrépitude, je prends le volant d'un cabriolet Ford 19 cv de 1932 affublé d'un toit de fortune et baptisé *Rose Bonbon*, car je l'ai peint couleur lilas épanoui. Au coup de pistolet, j'écrase l'accélérateur ; les roues de mon hybride patinent dans le mâchefer réduit en boue puis s'y accrochent. Ma monture bondit ; je colle au siège.

Rugissent à percer les tympans les dix moteurs à échappement libre de mes concurrents qui, serrés autour de moi comme les sardines d'un banc, se fraient un passage en balayant leurs adversaires à coups vicieux de pare-choc dans les flancs. J'administre du mieux que je peux des tête-à-queue, mais je ne me berce pas d'illusions : le bizut que je suis ne fera pas de vieux os dans cette mêlée ! Ces cirques de *Stock Cars*, courses sur cendrée de voitures de série surpuissantes et trafiquées, ont été récemment importés d'Amérique. Gilles Delamare, né de la Villenaise de Chenevarin, président du syndicat de ces cascadeurs qui doublent les vedettes de cinéma, m'a proposé :« Rejoins mon écurie ! » Nous fraternisons depuis des années ;casse-cou au physique de jeune premier, il est toujours en quête de cascades « fumantes » à réaliser avant quiconque… et de starlettes qui lui tombent toutes rôties dans les bras. Il a recruté Jean Ducroquet et plusieurs chirurgiens de ses amis qui jouent aux autos tamponneuses sous des noms d'emprunt et sous des déguisements de carabins : l'un porte melon, l'autre un masque chirurgical ;moi j'arbore la casquette à oreillettes, les lunettes et le cache-poussière d'un chauffeur 1900. La Présidence du Conseil apprécierait modérément qu'un officier de carrière attaché au plus secret de ses services joue les Ben Hur dans un stade de banlieue ! Que de tonneaux ai-je tournés sans récolter le moindre laurier ! À la longue, des garagistes finauds ont découvert que ces rondes de branques ouvraient un débouché inespéré à leurs stocks de rossignols invendables. Ils les ont blindés, bardés de rails de chemin de fer, leurs *Stock Cars* ; ils ont « boosté » leurs grosses cylindrées à la limite du possible. Les bousculades entre amis ont viré à la lutte, féroce, pour les prix. Nous, pilotes du dimanche exposés dans des pataches désarmées, ne faisons plus le poids contre des pros embusqués dans des tanks. D'ailleurs, au premier mort, les promoteurs ont exigé que les autos soient équipées de ceintures, et que leur chauffeur porte un casque ! C'en était trop ! J'ai rendu mon cache-poussière. Je m'en sortais sans bobo, si ce n'est le menton en chou-fleur, éclaté sur le tableau de bord à la suite d'un soleil. Le menton, pas la bouche heureusement ! Sinon, ma carrière de nageur de combat aurait été étouffée dans l'œuf : comment mes lèvres fendues auraient-elles pu serrer l'embout d'arrivée d'air d'un scaphandre autonome ? Je délaisse Buffalo pour des activités moins scabreuses ; quelques compétitions sur circuits de vitesse pour pilotes amateurs se disputant à Montlhéry, La Baule, Le Mans, Bressuire entre autres. Ducroquet et moi nous partageons un coupé Jaguar qui, une fois ou

deux, accédera aux places d'honneur. Enfin, j'ai réalisé mon rêve d'enfant que les vicissitudes de la guerre avaient réduit à néant : voler. Oh, pas aux commandes d'un Thunderbolt de 7 tonnes et 2 000 cv, comme l'ami Fariole, non ! Plus prosaïquement au manche d'un biplan de toile et de bois ouvert à plein vent, un Stampe, de l'aéroclub de Persan-Beaumont qui campe dans un champ bordant l'aérodrome de la Boite. Ses moniteurs, pilotes de l'escadrille 56 pour la plupart, sont bénévoles. Parfois je leur fais des infidélités : je vais tourner loopings et tonneaux dans l'axe de la route Meudon-Versailles, à bord de l'un de ces monoplans des temps héroïques basés sur le terrain Morane, un « champ d'aviation » en lisière de forêt et qui date de la guerre de 14. Le hangar de bois, le bar, le coin pique-nique évoquent les bals champêtres. Le chef pilote, ses instructeurs sont, apparemment, d'époque, tout comme le beaujolais frais qui récompense les figures réussies, les atterrissages bien léchés. Nous déjeunons parfois chez Mémère, un bistrot de Villed'Avraybaptisé *La Popote des Ailes* par les aviateurs de la base militaire de Villacoublay et les « Morane » qui la fréquentent. Les murs sont décorés de photos et d'hélices brisées à l'occasion de mises en pylône mémorables. Les amazones à l'affût dans les taillis de la route de Chaville coupant par le bois de Meudon remontent à Toulouse-Lautrec.

Arrivé à Portsmouth, alors que je m'attendais à être accueilli par la base navale HMS Vernon, je suis, de nouveau, dirigé sur Eastney Barracks. Le sergent-major Brown se met à ma disposition à titre de précepteur privé « afin que je me perfectionne dans le domaine de la plongée ». Aucun kayak en vue ! Nous nous immergeons de concert, de jour, de nuit ; je me familiarise avec des types de scaphandres toujours aussi encombrants, des combinaisons toujours aussi inconfortables. Flairant en moi un client potentiel, Dunlop, fournisseur agréé des *frogmen* de Sa Majesté, m'invite à expérimenter ses dernières créations. Au siège de l'entreprise, à Birmingham, on me réserve une réception de nabab. Clou de ma visite, j'assiste à la séance d'essayage par Glynis Jones, une star blonde et faite au moule, d'une queue de sirène spécialement conçue pour figurer la divinité des eaux qu'elle incarne dans son prochain film. Lorsque Brown juge que j'ai épuisé toutes les facettes de la plongée autonome, me voici converti en « pied lourd » au centre-école des scaphandriers à casque de Plymouth. Les yeux écarquillés derrière la lucarne grillagée, je me déplace à pas pesants

dans un univers glauque peuplés d'épaves, de carcasses. Assis devant un établi lesté, je découpe, je soude, sans enthousiasme. Dans la querelle endémique entre « lourds » et « légers », j'en tiens pour les « libres » de mon espèce ! Je réside à bord du *Man of War Defiance*, un monument prestigieux de tek vernis et de cuivre rouge que, sans relâche, des matelots four-bissent et re-fourbissent. Élaboré sous Victoria, cet aigle des mers est le premier *monitor* tout acier jamais produit ! Une prouesse technique si révolutionnaire qu'avant sa mise à l'eau, ses concepteurs ont été pris d'un doute : et si le volume d'air que contient le bâtiment s'avisait de ne pas contrebalancer son poids en ferraille ?Qu'il coule, et la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes, serait la risée du monde !Par mesure de précaution, on adoublé sa carène de bon chêne de Cornouaille, puis on l'a lancé. Il a flotté, le *Man of War*, comme un bouchon, mais, plus ventru qu'une femme enceinte, a refusé d'avancer. Alors, on l'a mouillé en eau morte à une encablure de terre… Il n'a jamais été battu par les embruns, n'a jamais tiré un boulet, n'en a jamais reçu un. Aucune ride, aucune cicatrice ne le défigure. Depuis un siècle, propre comme un sous neuf, il fait office de ponton cinq étoiles, lambris et plafonds sculptés, couchettes façon lit bretons. Les embases de mâts coulées en bronze qui traversent les ponts font un bon mètre de diamètre. Le président de table, cravaté, ouvre le dîner d'un coup de marteau d'ivoire sur un contrecœur d'ébène ; le *midship* marmonne les grâces. Les toasts, on les porte assis, privilège insigne accordé à la Navy, du temps où la hauteur sous barrots ne permettait pas de se déplier. Je porte le gros pull de laine blanche et le bonnet rouge des « semelles de plomb », avec autant de chic qu'un vieux scaphandrier perclus de *bends*, le mal des caissons, ces rhumatismes paralysants, de rigueur lorsque les paliers de remontée étaient inconnus. Le stage prend fin. Mes notes sont loin d'égaler celles que les SBS m'avaient accordées l'année précédente. C'est qu'on s'ennuie à mourir, les pieds dans la vase, devant un établi !

Revenu à Eastney, je reprends le chemin du *Red Lion*, le pub dont Gladys était la perle. Elle avait répondu aux premières de mes lettres, puis m'avait laissé sans nouvelles. J'en avais conclu que, l'écriture n'étant pas son fort, elle préférait m'épargner ses fautes de syntaxe et se réservait pour des effusions *live.* Ne m'avait-elle pas juré :« Je t'attendrai la vie entière ! » Àma première visite au pub, une créature aussi brune que Gladys était

blonde, mais tout aussi sculpturale, m'avait adressé un sourire radieux : « Mon nom est Phyllis. Je suis la sœur de Gladys qui vous adresse mille baisers de Londres. Vous lui manquez, mais… elle a rencontré un *sugar daddy* ! » Un « papa-gâteau », gentleman titré roulant Bentley et possédant un cottage d'artiste à Chelsea, l'a mise dans ses meubles. Il assure son avenir, n'est-ce pas ? Phyllis qui n'avait pas vingt ans ne se préoccupait pas, encore, du sien ; ses grands yeux noisette me l'ont fait savoir, timidement. Repentante, sa sœur aînée, je l'ai deviné, lui avait confié pour mission de sécher mes larmes, ce dont la cadette s'acquittera avec une piété exemplaire. Le studio que j'occupais l'année précédente s'est trouvé, miraculeusement, vacant. Et je n'étais plus astreint aux trempettes matinales !

Je souhaitais avoir accès aux derniers-nés des engins de la Navy, dérivés des *Chariots*, voire aux sous-marins miniatures X-Craft, biplaces ou triplaces. L'un d'eux avait coulé le *Tirpitz*, un mastodonte de la Kriegsmarine. En fait d'X-Craft, un *petty officer*, un maître principal, m'initie à ce qu'il affirme être le fin du fin en matière de submersibles individuels, le MSC(S) ou Motor Submersible Canoe –le (S) figurant pour « Secret ». C'est un semblant de canot monoplace d'un mètre de large et de quatre de long, muni d'un manche à balai et d'un palonnier. Son tableau de bord fourmille de cadrans, manettes, poussoirs, tirettes, robinets, leviers. Mon instructeur qui, comme tous les sous-officiers écossais est surnommé « Jock », m'assure :

– Ce truc manœuvre comme un sous-marin modèle réduit. C'est tout simple : il a des ballasts avant et arrière. Vous ballastez à l'avant… c'est-à-dire, vous faites entrer de l'eau en ouvrant ce robinet-là, et il donne du nez ! Alors, vous le fermez puis, avec cet autre robinet, vous ballastez l'arrière, juste ce qu'il faut pour ne pas piquer à mort ! En plongée, vous l'équilibrez au feeling, un coup devant, un coup derrière. Pour remonter, facile ! Vous ouvrez les purges avec ces leviers, là, puis grâce à ces tirettes vous ouvrez les tubes d'air comprimé qui chasse l'eau. En plongée, ça se pilote comme un avion, au manche, au palonnier, en actionnant la manette des gaz… si l'on peut dire, puisque le moteur est électrique ! et en consultant le compas, le manomètre de profondeur et l'indicateur de vitesse.

Mon Écossais prend place à bord, sans chavirer, une prouesse ! Ses mains courent sur le tableau de bord ; l'engin s'enfonce lentement, disparaît, pour refaire surface à mes pieds, cinq minutes plus tard. « À

vous ! » crie Jock. Je me bats avec les manettes. Ma bécane pique soudain vers le fond comme un chasseur bombardier. Avant que j'aie pu réagir, je suis planté dans le fond, dix mètres plus bas, la profondeur maximale du bassin d'essais, heureusement ! Le nuage de vase que j'ai soulevé colle à mon masque. Je n'y vois goutte ! Je manipule des manettes à tâtons et à tout hasard. L'hélice, en « Arrière toute », arrache ma nef à la boue. Des purges chuintent ;j'entends le glouglou des bulles fuyant vers la surface. Je les bats de vitesse pour jaillir à laverticale dans une gerbe d'écume, tel un dauphin de Marineland et… replonger de même ! Après une bonne semaine de montagnes russes, je parviens tout juste à garder le zinzin à l'horizontale et encore, en crachant des torrents de bulles qui, à portée de l'ennemi, me vaudraient une dégelée de grenades sous-marines ! *Killer Green* m'assurait :« Dix ans de pratique, ce n'est pas de trop pour crocheter proprement un coffre. » Pour maîtriser ce MSC, comptez le double ! Denuit dans les eaux glauques de la Manche, le black-out est total. Ne distinguant les aiguilles des manomètres pas mieux que les tirettes, les manettes, les poussoirs, je navigue au pif, en zigzaguant, en marsouinant, et en faisant surface de temps à autre pour m'assurer que je ne me suis pas égaré… à mi-chemin du Cotentin. Lorsque le bahut est lesté de sa charge, inerte, de cent kilos, garder l'assiette tient du miracle. Une chose est certaine : le (S) pour « Secret » du MSC est le canular le plus gratiné lancé par la Navy… depuis la mise à l'eau du *Defiance* ! Lorsque j'insiste pour être admis à piloter des engins de nouvelle génération dérivés des *Chariots*, des X-Craft, peut-être, Jock et ses supérieurs rétorquent : « Ce sont des engins opérationnels, pas des machines d'école. »Mes jours à Portsmouth sont comptés.

Un soir, au *Red Lion*, entre, attiré par Phyllis comme un papillon par une flamme, un petit homme malingre dont je reconnais aussitôt le long nez, la chevelure rouquine en paquet de tabac, et le sourire en coin. C'est le Commander Crabb, surnommé naguère *Burster*, « l'Exploseur » par tout Gibraltar et « Gentleman » par les *natattuori* italiens. En 1943, à mes amis Gaillot, Vallée, et à moi par raccroc, il avait fait les honneurs de son *Bastion*, sa base de plongée, un ponton pourri encombré d'un bric-à-brac de filins, de scaphandres, de tubes d'oxygène, de pompes, d'un atelier de soudure voisinant avec des explosifs en vrac, peuplé par des rats, une douzaine de chats, une chienne, et un perroquet qui jurait comme un bosco mal embouché. Il avait porté tant de toasts au tafia, le rhum de traite, à mes amis qui, en caleçon de bains et à mains nues, avaient coulé plusieurs

cargos italiens dans le port de Tunis, que nous avons regagné notre mess en tirant des bords.

– Vraiment ? me dit-il lorsque j'évoque cette journée. Je ne m'en souviens plus. Je recevais tant de monde !

Devant un verre de sherry, il revit pourtant volontiers le bon temps de Gib. En revanche lorsque je le questionne : « Et aujourd'hui, que faites-vous donc ? » il joue les carpes. Mais j'en sais assez par Jok :

– Le Commander ? Il appartient au cadre de réserve et, à ce titre, fait des petits boulots pour l'amirauté. Ainsi, à Gosport, de l'autre côté de la baie, il y a dans un laboratoire de la Navy, un *pot*, un bassin sous pression dans lequel on teste la résistance du corps humain aux explosions sous-marines, des tests *hush hush*, ultra-secrets, vous pensez ! La Navy ne prend que des volontaires, bien sûr. Eh bien, le Commander en est le cobaye n° 1 !

– J'espère qu'il est bien payé !

– C'est pas sûr ! Comme il est sans un rond, l'amirauté lui fait prendre tous les risques. Comme, l'année dernière, tenter de sauver l'équipage du *Truculent*, un de nos sous-marins qui a coulé dans une baie dangereuse après avoir été abordé par un pétrolier. Il a failli y laisser sa peau. Une vieille gloire, les jeunes n'en ont plus rien à foutre. Ils le mettront à toutes les sauces, croyez-moi.

Noël est en vue. Phyllis ne promet pas de m'attendre la vie entière mais de m'écrire « où que je sois »… tant que ses jambes de gazelle, ses lèvres onctueuses, ses grands yeux noisette n'attireront pas le regard d'un *sugar daddy* en goguette !

À Arzew, petit port de l'Oranais où l'on pêche la crevette de grand fond, je vivrai donc de souvenirs.

Le colonel Fourcaud a tenu à me souhaiter bon vent :

– Àtoi de forger l'arme sous-marine du service Action !

– Et lorsque je l'aurai forgée, je prendrai mon tour à l'ONU, n'est-ce pas ?

Un sourire sarcastique lui vient aux lèvres :

– Hum… Pour cela il faudrait d'abord tirer des plans sur l'avenir des Casques blancs. Et ça, je m'en garderai bien ! Quant au bouillon de culture qu'est le Moyen-Orient, ton ami Pioche est le plus apte d'entre vous à y comprendre quelque chose. Pied-noir, parlant arabe, les connaissant, médiateur de l'ONU, c'est l'agent de renseignement idéal ! Ilnem'a pas

déçu !Il est aussi populaire à l'hôtel des *Omeyyades* à Damas qu'au *King David* à Jérusalem. Ses copains jordaniens, palestiniens, syriens, le considèrent comme un des leurs…

– Mais, il est juif ! Comment a-t-il pu… ?

– Ça… On lui a peaufiné une fausse identité qui tient la toile… Quand le président Chichakly, de Syrie, apprend qu'il est à bord du *Milk Run*, le « Laitier », l'avion, blanc, de l'ONU qui fait la navette entre Athènes, Istanbul, Le Caire, Jérusalem, etc., à destination de Damas, il le fait chercher à l'aéroport. La soirée, ils la passent ensemble à siroter une bouteille de bénédictine, le péché mignon du Syrien. Après une nuit plus arrosée que les autres, Chichakly a voulu lui faire cadeau de sa propre grande plaque du Mérite syrien, l'ordre national, un placard en or et argent grand comme une soucoupe. Pioche est heureusement, parvenu à l'en dissuader ! Et maintenant, grâce à l'échauffourée de la *German Tower*, il est dans les petits papiers du pape ! Quand à ce vieux roublard de Chaumien, il s'est mis parfaitement au pli. Non, ces deux-là me sont indispensables… deux agents de renseignement idéalement placés au cœur du conflit palestinien. Je dirai plus : « mes » agents personnels ! Je ne suis pas près de m'en séparer. Tu peux dire adieu à la Palestine qui n'est pas ton truc. Ton avenir, c'est la grenouille.

Chapitre 8

INSUBMERSIBLE, LE MINISTRE !

Arzew. 3 janvier 1952.

Une pièce blanchie à la chaux, deux classeurs, une table derrière laquelle je suis assis, voici le poste de commandement de l'unité d'élite – et dans les limbes –des forces armées de la France. Un enseigne de vaisseau pousse la porte : « Salut, je suis Claude Riffaud. » Il a la trentaine, des épaules massives, de longs bras, un visage carré et des yeux malicieux sous une casquette avachie. La vareuse de son uniforme qui tire sur le noir, pas sur le bleu marine, n'arbore ni rubans ni insigne. Il ôte sa casquette ; son crâne est plus nu que mon genou :

– Je suis le marin que vous attendiez… Au fait, il a un nom, notre binz ?

– Il s'appelle officiellement École des nageurs de combat.

– Bof, on a vu pire ! Vous étiez *frogman* , vous ? Moi j'ai appris à déminer tout seul, en m'inspirant des méthodes italiennes. Onm'a collé à nettoyer les abords du port de Sète. Notre base, un vieux cargo, avait transporté des mulets ! Le crottin fermenté, ça vous laisse un parfum ! Passons… Quatre officiers mariniers commandos vont suivre. On m'a promis des Cousteau de récupération… Comme locaux, de quoi dispose-t-on ?

– De ce bâtiment tout en longueur qui doit dater du duc d'Au-male. D'un côté, il donne sur un bassin. Il possède l'électricité, mais pas le téléphone ! À vous de jouer pour obtenir une ligne.

Dans le courant de la semaine, Riffaud décroche une ligne, puis des Doris, petites chaloupes de servitude, ainsi que deux Zodiac armés de moteurs hors-bord Goyot *made in France*, qui n'obéissent qu'à deux régimes : arrêt et panne. À force de tirer sur le bout de lancement, les futurs nageurs de combat développeront des biceps d'hercule de foire. Les quatre

scaphandres Cousteau-Gagnan qu'on nous livre, il nous faut les charger à la plus proche station d'Air liquide à Oran… à trente kilomètres d'Arzew. Je m'envole vers Paris.

Chez Luchard, je passe commande d'un compresseur léger et maniable puis je me mets en quête de kayaks. Je découvre, dans son atelier établi sur un bord de Seine à Puteaux, un artisan à l'ancienne mode, Chauveau, qui fabrique des embarcations aussi robustes que les canots de guerre des SBS. Il en met six en chantier. Ensuite je me rends à Nice dont l'Établissement du matériel me livre, les circuits de Morlane étant insondables, un camion GMC, une Jeep et un monstre d'avant-guerre, une antique moto à side-car René Gillet 750 cc. Deux chauffeurs et moi prenons la route de Port-Vendres. Là nous embarquerons sur l'*Odet*, un *landing ship* qui fait la navette entre Arzew et la France. Tandis que notre convoi roule sur la promenade des Anglais, le baquet de l'impressionnante René Gillet, se dresse soudain à la verticale, faisant, littéralement, le beau ! Des touristes applaudissent. Un goujon le fixant à son berceau a cédé. Les stocks d'outils et de pièces de rechange étant réduits à leur plus simple expression, nous char-geons, à la force des bras, le dinosaure dans le GMC. Pendant mon absence, Riffaud a « voracé » dans l'arsenal de Mers-el-Kébir, ciment, peinture, meubles, accessoires. Les commandos, et quatre sous-officiers du 11e Choc qui ont rejoint entretemps, se sont faits terrassiers, maçons, peintres, menuisiers. Des seconds-maîtres bretons, Le Gouil, Fouchaux, Morvan, moins causants que des dolmens, et des sergents, Camard, un apollon blond et pondéré, et Pasi, un titi aussi efflanqué que gouailleur, rivalisent de système D. Le premier-maître Vaxilo, chargé d'assurer la discipline, est porté sur le « cambusard », le gros rouge, qui teinte son minois joufflu des reflets de la scandaleuse *Impression soleil couchant* de Claude Monet. J'achète palmes et masques de plongée dans un magasin d'articles de sport d'Oran. Les combinaisons font défaut, or en janvier, la Méditerranée est plus que fraîche ! Maigre consolation : au-delà de quarante mètres de fond, elle n'est pas, à l'inverse de l'été, plus froide qu'en surface ! Ce principe, les fumistes savent l'exploiter : ils foncent comme des flèches vers les profondeurs où ils consomment en quelques minutes leur réserve de gaz sous haute pression puis, comme si tous les monstres des abysses leur collaient aux fesses, jaillissent vers l'air libre, un grog revigorant et un duvet douillet ! Reviennent à Riffaud, un marin, les relations avec les autorités et les services du centre, approvisionnements,

ateliers, garage, moyens nautiques. Je m'attribue l'enseignement de la physiologie, de la mécanique et de l'historique de la plongée. La formation pratique, nous nous la partageons. Las de pourchasser nos élèves s'évaporant soudain dans un nuage de vase ou une forêt d'actinies, nous inventons le binôme : nous relions instructeur et élève à l'aide d'une suspente de parachute qui sera détrônée bientôt par une sangle munie de bracelets de cuir.

Un jour, sans crier gare, un camion en provenance de l'arsenal d'Oran déverse dans notre dépôt une montagne de caisses contenant 700 scaphandres autonomes antédiluviens ! Sir John Davis, un pionnier, les a conçus en 1910 pour permettre aux équi-pages de sous-marins engloutis de regagner la surface sains et saufs. Sains et saufs, ou raides morts… car, sous faible pression, dès deux atmosphères, soit sous dix mètres d'eau, l'oxygène provoque des syncopes foudroyantes ! Ces antiquités, la marine les a acquises au temps des crinolines ou presque ; égarées dans ses magasins, elles ont sombré dans l'oubli. Des caisses vomissent des masses compactes de caoutchouc durci et de talc pris en pierre à parfum de catacombes. En janvier 1942, Crabb les chinait déjà : « Ils remontent au déluge, ces gadgets ! » Dix ans plus tard, nous en testons une centaine ayant encore figure humaine. La plupart des sacs respiratoires se déchirent dès qu'on les gonfle. D'autres attendent d'être immergés avant d'exploser. Quelques dizaines consentent à ne pas nous sauter au visage. Au cours de cette campagne, imprévue, d'expérimentation, nous apprenons à maîtriser des accidents de plongée que les manuels ne citent pas. Par ailleurs, équipés de Cousteau-Gagnan, nous plongeons et replongeons de jour et de nuit dans le bleu, et dans une aubade de bulles qui, éclatant en surface, signalent notre présence. En temps de guerre, elles allècheraient les mines acoustiques pire qu'un sucre une mouche, tandis que les pièces d'acier du scaphandre se chargeraient d'attirer les mines magnétiques. Dénouement : feu d'artifice de chair à pâté. Conclusion : il nous faut des scaphandres à circuit fermé, et amagnétiques. Riffaud avance :

– Nous avons le choix entre le Dunlop, le Siebe Gorman, qui ne t'ont pas emballé, le Draegger allemand qui équipait les *Hommes K* de Skorzeny, qui ne m'a pas emballé, moi, et le Pirelli lourd des nageurs italiens lequel, à mon sens, répond le mieux aux critères. J'ai mes entrées chez les *Hommes Gamma* italiens de La Spezia. Ils m'en cèderont bien une demi-douzaine

qui fera notre affaire en attendant que le DC français soit mis en service, l'an prochain, peut-être…

Les initiales DC procèdent de Duffau-Casenave, un capitaine de corvette, et ingénieur, que j'ai croisé à Portsmouth l'année précédente ; il échangeait des idées avec ses collègues de la Royal Navy. Il avait imaginé un appareil à mélange oxygène-azote, révolutionnaire, n'émettant qu'un filet de bulles microscopiques pratiquement indécelables. Il m'en a expliqué le fonctionnement… génial. En attendant, les Pirelli font notre affaire. Peu encombrants, ils se portent en sautoir sur la poitrine. Deux bouteilles d'oxygène assurent quatre heures d'autonomie. Quatre heures, à quoi bon lorsque, après avoir palmé trente minutes en eau froide, pieds et mains refusent tout service ? Problème résolu : Riffaud a rapporté également le dernier-né de la haute couture subaquatique génoise : une combinaison « près du corps », type rat d'hôtel d'Arsène Lupin, baptisée « souris » et tissée mi-laine angora mi-nylon bleu électrique, qui se porte sous la *mutta di gomma*, un deux-pièces de caoutchouc mince comme une feuille de papier à cigarettes. L'ensemble s'adapte admirablement aux formes et au mouvement : adieu plis douloureux sciant les jointures ! Si la « capote italienne » est tout-confort, elle est plus fragile qu'un bas nylon ! Qu'on effleure une branche de corail, une bernique, un oursin, sans parler de pointes, picots, ardillons, épines, barbes, piques, aiguillons, qui saillent de tout ce qu'un fond de rade, décharge universelle, peut compter d'épaves, carcasses, sommiers, filins sans oublier les filets pare-torpilles à travers lesquels nous nous glissons… accroc garanti ! Or à chaque accroc sa rustine. Nous sommes bientôt plus rapiécés que le *Môme Sparadrap* du caricaturiste Dubout.

Un matin se présente l'officier-adjoint que Morlane, un jour, m'avait promis. C'est Jacques Dupas. Formé au carré par le sens de la hiérarchie jugulaire-jugulaire que les successeurs de Paul Aussaresses ont imprimée au 11e Choc, il claque les talons en claironnant :

– Sous-lieutenant Jacques Dupas, àvos ordres, mon capitaine !

Claude qui noircissait du papier sur un coin de bureau, une tâche qu'il abhorre, en laisse tomber son stylo. Il lève sur l'officier modèle un œil incrédule en lâchant : « Ben alors ! » Dans la minute qui suit, Dupas est mis au pas : plus de « capitaine ! » plus de « à vos ordres ! »

– La hiérarchie, énonce sentencieusement Riffaud avec son accent gascon, ça n'a pas cours dans la famille. Alors, tu peux te la foutre au

cul ! »

Un Pirelli sur le ventre, une *mutta* sur le dos, nous évoluons gracieusement dans la rade d'Arzew, de jour seulement, car de nuit, sans instruments, nous sommes perdus ! En nous inspirant d'un manomètre de sous-marin, nous improvisons un bathymètre portable conséquent. Ensuite nous concevons un compas à grande rose, plus de dix centimètres de diamètre, flottant dans une sphère remplie de white-spirit. Artiste dans l'âme, Jacques Dupas, affûte ses crayons, aligne ses tire-lignes, son compas, lisse ses feuilles de papier millimétré et traduit nos cogitations en épures, grandeur nature. À ma surprise, les grands chefs de Bourdon et de Richard, des fabricants d'instruments de mesure réputés, m'écoutent avec sympathie et consentent d'emblée à réaliser nos concepts d'appentis sorciers ! Les bijoux qu'ils nous livrent, nous les mirons sur toutes les faces. À l'air, ils fonctionnent ; un bon point ! Et sous l'eau ? Sur un coin d'établi, nous taillons une planchette profilée ; nous l'alourdissons d'un lest qui compense la flottabilité positive que le white-spirit, une essence très légère, exerce. Nous insérons bathymètres et compas dans des évidements. Je saisis les poignées adaptées aux extrémités et, la planchette à bout de bras, je plonge. Miracle, même en eau trouble, les instruments aux chiffres phosphorés à gogo se lisent comme un livre ! Tout comme les pilotes, les nageurs de combat auront un tableau de bord ! Un tableau de bord permettant de naviguer en deux dimensions. Reste à apprécier la troisième… le temps ! La montre étanche de nos rêves, Lip, gloire de l'horlogerie française, l'a dans ses tiroirs, je n'en doute pas. Au siège de la société horlogère, rue Royale, un jeune cadre dynamique, complet anthracite, chemise aveuglante de blancheur, cravate perle, qui trône derrière un bureau ministre, agite devant mes yeux une petite chose dorée de la taille d'un gros bouton de culotte, affublée d'un verre en dôme et d'un bracelet blanc :

– Voici ce qu'il vous faut, la *Lip abyssale* ! Elle fait fureur !

– Mais… elle n'est pas automatique, votre fureur ! Or un joint de remontoir s'use vite ! L'eau s'infiltre… Vous remplacerez les passoires, j'espère ?

– J'en prends le risque… puisqu'il n'y en aura pas !

À cinq mètres de fond, les verres des cabochons s'embuent. À dix mètres, ils se tapissent de gouttelettes. Plus bas, les cadrans baignent…

– Capitaine ! Capitaine ! crie Pasi en émergeant un matin. Regardez, un bébé mérou est entré dans mon *Abyssale* !

Le jeune cadre dynamique consent à renouveler trente épaves, puis soixante. Au-delà, il déclare forfait : « Vous êtes trop brutaux ! » Jacques Dupas taille de nouveau ses crayons, saisit son double-décimètre, tire la langue. Tandis qu'il ébauche le galbe de la montre idéale que nous sommes déterminés à concevoir, Riffaud et moi ajoutons notre grain de sel :

– Cadran de grand diamètre, noir. Mouvement automatique, bien sûr ! Et puis, tu ne nous mets pas plus de quatre chiffres, 3, 6, 9, 12, aux quatre points cardinaux. Ensuite, tu partages le cadran en tranches de cinq minutes que tu définis par une barrette. En plongée, 5 minutes, c'est l'unité de base. La couronne, elle, qui rapporte le temps passé en immersion, tu peux la fractionner en quatre tranches de 15 minutes. Le zéro ; le point de départ, signale-le par un losange. Il suffira, en se mettant à l'eau, de caler le losange sur la grosse aiguille, puis de lire le temps de plongée sur les graduations. Mieux vaut éviter les calculs mentaux… surtout si on barbote dans une rade hostile sous des barjos qui au moindre frémissement balancent des grenades ! Attention ! La couronne ne doit pivoter de que de droite à gauche, précise-le ! Car, si elle se déplace accidentellement vers la droite, elle indiquera un temps d'immersion plus court… Tu te vois tombant à court d'air sous ton objectif alors que tu t'imagines disposer d'une demi–heure d'autonomie pour te tirer des flûtes ?

– C'est tout, les amis ? lâche Dupas qui fait preuve en toutes circonstances d'une patience angélique.

– Non, attends ! réfléchit Riffaud. La couronne doit être crantée pour ne pas glisser sous les doigts… Quant aux graduations, je les veux phosphorescentes, comme des phares, de façon qu'elles crèvent les yeux, dans la gadoue, à cent mètres de fond, et par une nuit sans lune !

Le croquis de Dupas je l'étale fièrement sous les yeux du jeune cadre Lip. Il s'effarouche, fronce le nez, balbutie : « Que me demandez-vous là ? Fabriquer cette horloge ? Vous n'y songez pas ! Elle n'a **aucun** avenir ! » Nous nous rabattons sur Jean Villarème, un jeune officier de marine qui a abandonné la « Royale » pour prendre la direction de la Spirotechnique, une filiale de l'Air liquide qui domine le marché des équipements subaquatiques et nous fournit désormais masques, palmes, gants. « Je lui trouve plutôt bonne mine, moi ! me dit-il. Je vais prospecter les sociétés horlogères… Ça risque d'être long ! »

Grâce à notre tableau de bord, nous nous déplaçons à l'aise en abscisse et en azimut. Pour mesurer le temps, faute de mieux, nous nous fions à

notre sixième sens : le pifomètre. Manque l'insigne qui sanctionne l'obtention d'un brevet, dans l'armée de terre, d'un certificat, dans la marine. Jacques se remet à l'ouvrage. Je propose :

– Une ancre de marine s'impose, puis une paire d'ailes, car nous sommes aéroportés. Reste la mascotte… Pas de grenouille, les Anglais l'ont déjà adoptée !

Les dauphins sont déjà mis à toutes les sauces…

– J'ai trouvé ! s'exclame Jacques. Des hippocampes ! Un cheval de mer qui se déplace lentement comme nous… Donnez-moi un quartd' heure et vous l'avez, votre badge !

Notre première « classe » poursuit sa formation sans accroc… si ce n'est une intoxication au bioxyde de carbone. La première voiture venue convoie l'intoxiqué jusqu'à l'arsenal d'Oran qui possède l'unique caisson de recompression, antique et monoplace, du département. Heureusement, les atteintes sont si légères que la présence d'un médecin au contact immédiat du malade n'est pas requise, sinon… Nos scaphandres-recycleurs sont des engins à risque ; ils contiennent une cartouche de chaux sodée épuratrice qui absorbe le bioxyde de carbone rejeté à chaque expiration laquelle, épurée, est inspirée de nouveau. Il suffit qu'elle joue des siennes, la cartouche, et le taux de CO_2 s'envole ; le black-out survient brutalement ! Par ailleurs, s'ils s'imbibent, les granulés de chaux n'épurent plus rien ! Or, la cartouche est fixée dans le sac respiratoire en caoutchouc exposé, lui aussi, à tout ce qui, sous les eaux, pique, gratte, taillade…

– Pas de doute, sans caisson multiplace, nous courons au pépin, maugrée Riffaud. Bof, en tant que commandant de l'école, c'est Bob qui ira en tôle ! Nous lui porterons des oranges le dimanche, hein, Jacques ?

– Sûrement, car les multiplaces coûtent si cher qu'en France il n'en existe que deux ou trois ! Quoi qu'il en soit, un multiplace sans médecin, c'est un emplâtre sur une jambe de bois. Alors si vous croyez au père Noël, demandez-lui un caisson, un toubib… et un bateau, pendant que vous y êtes !

Peu après, Morlane, passablement excité, me téléphone :

– Le ministre d'État du nouveau cabinet Pinay, Félix Gaillard, est un mordu de la mer. Il possède un voilier et pratique la chasse sous-marine. Je l'ai convaincu… de rendre visite à Arzew ! Si tu lui offres un show éblouissant, je me charge de tout obtenir de lui ! Mais, attention ! Il entend

que ce séjour n'ait aucun caractère officiel ! « Je veux bien passer un week-end à Arzew, mais en touriste, sans tralala ! » a-t-il insisté.

Briqué dans ma tenue n° 1, je transmets, respectueusement, au commandant Patou les vœux du ministre.

– Pourtant, me répond-il, le sourcil froncé, je n'ai reçu aucun notification ! Demandez donc à ce monsieur de me faire tenir un message officiel.

Le lendemain, l'homme-qui-ne-sourit-jamais me convoque :

– Vos dires sont confirmés. Avisez le préfet maritime, l'amiral Gely, de cette visite… incognito. Il fera ce qu'il voudra. Moi, je recevrai le ministre à déjeuner.

Je me présente si tard à l'amirauté d'Oran que l'amiral Gely, renommé pour sa bonhomie et sa rondeur, me reçoit en robe de chambre :

– Un ministre, qui veut entrer par la porte de service ? J'en ai vu d'autres… Si vous avez besoin de moi, vous m'appelez, sinon, je fais le mort !

Le samedi suivant, un Dassault 312 du GLAM, groupe de liaison ministériel, se pose à La Seynia. Je me précipite à la coupée.

– Voici le caphbienitaine Maloubier ! claironne Morlane.

Félix Gaillard, un homme jeune, bien découplé, me scrute intensément :

– Mais, j'ai trotté sur les stades avec un Maloubier, champion de 400 mètres haies. Nous étions très amis. Et puis, la politique… nous nous sommes perdus de vue. Vous êtes de sa famille ?

– C'est mon frère.

– Pas possible ! Qu'est-il devenu ?

– Il a rencontré une fille de l'Indiana. Coup de foudre. Il habite NewYork.

– Eh bien, tu lui feras mes amitiés ? Je te dis « tu », car le frère de Jacques, je ne peux pas le vouvoyez. Et tu me tutoies, hein ! Quel est le programme ?

– Vous couchez à l'hôtel *Casino* de Canastel à mi-chemin d'Arzew. Baccara, roulette, golf miniature. Demain matin, démonstration de nage de combat, après-midi, partie de pêche. Entre les deux, déjeuner chez le commandant…

– Quoi ? … Repas costume-cravate ? Ah, non ! « Séjour sans cérémonie », ai-je précisé ! Pour costume, je n'ai qu'une chemisette et un caleçon de bain ! Tu m'excuses auprès du pacha !

J’avale ma salive : Patou va me pendre haut et court ! Félix avise sa Traction, dont le chauffeur attend au garde-à-vous que Monsieur le Ministre y prenne place et, derrière, ma Jeep ouverte à plein vent : « Tu nous emmènes dans ta Jeep ! … Vous, le chauffeur, pouvez disposer ! »

ÀCanastel, nous sirotons l’anisette puis dinons sous un figuier. Ensuite pétanque. Enfin, Félix perd mille francs à la roulette. À trois heures de la nuit, seulement, je m’abime dans ma couchette, à l’aube d’une dure journée… À 6 h 30, avant de m’en aller quérir le ministre « qui veut circuler cheveux au vent » dans ma Jeep, « et pas dans un bahut fermé », je prends mon courage à deux mains et j’appelle le capitaine de vaisseau le plus redouté de la marine fran-çaise. Sans reprendre souffle, je lui débite :

– Euh, commandant, le ministre est désolé mais il ne peut se rendre à votre aimable invitation…

Un rugissement fait écho :

– Quoi ! C’est à cette heure tardive que vous m’en faites part ? »

– Commandant, je n’aurais jamais osé vous réveiller à 3 heures du matin !

– Dans des circonstances d’un telle gravité, vous auriez dû ! … J’ai convié à déjeuner… une fonction officielle… les dix officiers les plus représentatifs du CIOA. J’ai méticuleusement réglé le plan de table, j’ai envoyé mon maître d’hôtel faire les courses. Il est rentré du marché chargé d’un plateau de charcuterie et de dix entrecôtes ! Vous entendez… dix entrecôtes !

J’entends siffler le boulet qui va nous réduire, ma carrière et moi, en poussière ! La fille du commandant est morte d’un empoisonnement dû à un steak avarié. De ce jour, Patou s’est fait théosophe. Il ne touche ni tabac, ni alcool… ni chair d’aucune sorte ! Une anecdote court Arzew : des cordons bleus bien intentionnés, soucieux de l’avancement de leur mari, et se disputant l’honneur de l’avoir à leur table, n’ont pas manqué devant un gigot rose à souhait, de minauder : « Vous en prendrez bien un tout petit morceau… pour me faire plaisir ? » Le regard noir, et d’un ton de banquise à glacer un ours blanc, Patou a sifflé entre ses dents : « Je ne mange pas de cadavre, Madame ! » Rouges de confusion, les écervelées ! Effondrées d’avoir, d’un fâcheux coup de fourchette, sabordé la promotion de l’époux ! Moi, je laisse sur les bras de *Buster* trois kilos de « cadavre » dont un de porc impur ! Sacrifié, mon avancement qui peine tant à me suivre dans les rangs de cette armée française qui a consenti à n’enrôler qu’au grade de

lieutenant le capitaine des forces de Sa Majesté que j'étais ! « Vous n'avez pas fait Saint-Cyr, n'est-ce pas ? » avait objecté un officier qui n'avait jamais entendu siffler une balle mais ânonnait Clausewitz mieux que les fables de La Fontaine. Ah, « si j'eusse étudié au temps de ma jeunesse folle » au lieu de faire la guerre… bêtement !

En short, chemise polynésienne, et les cheveux au vent, Félix Gaillard salue d'un geste auguste le piquet de parade et la fanfare qui, à l'entrée de la base, lui rendent les honneurs, puis embarque sur un LCM, chaland de débarquement porte-véhicules. Au large, nous lui offrons un show subaquatique spectaculaire. Des binômes progressent sans lâcher une bulle jusqu'à des bouées mouillées en mer, y fixent une charge, font surface dans les délais prévus. D'autres prennent pour objectif le *Duquesne*, le croiseur réformé converti en résidence flottante. Clou de la matinée, un spectaculaire exercice de ramassage : dix nageurs, alignés en surface sont cueillis au vol par un Zodiac lancé à pleine vitesse. Le ministre applaudit. Enfin l'unité entière, le harpon à la main, se met en chasse. Du haut d'un rocher, Guillerme, le lieutenant de vaisseau savoyard qui commande la flottille des petits engins de débarquement, prend les commandes ; casquette en tête, tablier au ventre, l'écumoire au poing, il dirige la brigade de chasseurs sous-marins qui guette ses ordres : « Assez de murènes, les gars. Il me faut un loup, deux rascasses et des cigales de mer comme s'il en pleuvait ! » Un bûcher de rameaux d'olivier et de sarments de vigne vomit des volutes de flammes qui se tordent dans le ciel bleu roi. Anisette à la main, béat, Félix hume le fumet de la bouillabaisse qui mijote dans un chaudron géant. Autour grésillent cigales, langoustes, loups et mulets habillés de sauge et de romarin, à servir flambés au pastis. Après le café, les exercices reprennent. Soudain, l'un des nageurs alignés sur le pont s'affaisse. Les yeux révulsés, le visage congestionné, il suffoque. Dupas lacère sa *mutta*, en arrache les lambeaux, l'extirpe de sa *souris* puis l'asperge de seaux d'eau.

– Que se passe-t-il ? s'écrie Félix Gaillard.

– Insolation ! lâche placidement Riffaud. Voyez-vous, Monsieur le Ministre, sous un tel cagnard, et sous des épaisseurs de laine, de caoutchouc étanche et noir absorbant intégralement les rayons du soleil, on bout littéralement ! Nous aurions bien besoin d'une base de plongée, flottante, à grande autonomie. Elle nous permettrait de lancer des opérations simulées loin au large, de jour comme de nuit, et… à l'abri ! On peut rêver, s'pas ?

Le ministre hoche la tête pensivement. On lui tend une canne à pêche. Il va ferrer une montagne de sarans et de girelles.

Hélas ! les plus belles journées ont une fin. Lorsque vient l'heure de nous quitter, il me donne l'accolade :

– Quelle journée merveilleuse, inoubliable ! Ne manque pas de me rappeler au bon souvenir de ton frère… Pour le reste, je verrai ce que je peux faire…

Il a coupé à l'insolation, pas aux coups de soleil ! Son visage, ses bras ton fraise écrasée tranchent sur la blancheur lumineuse du fuselage du Dassault. Le fond de son short, le dos de sa chemise à ramage sont zébrés de gris du fait que, avant la visite d'un « poireau » – haut personnage – à une unité, celle-ci est repeinte de neuf, en vertu du précepte sacro-saint « peinture sur merde égale propreté ». Les initiés ont garde de s'accouder, s'adosser, s'asseoir. Pas Félix. Toutefois, trois zébrures d'un part, dix entrecôtes de l'autre ; Patou demeure le gros perdant.

Si un jour nous disposons d'un bateau, nous, nous afficherons en grosses lettres, « Peinture fraîche » car, les ministres, faut les garder propres… On en a besoin !

Chapitre 9

LA POUDRIÈRE D'ARZEW

– Commandant, me téléphone l'aubette – le poste de garde –, un spéléologue vous demande. Il a des trucs à vous dire…

Un coupé Talbot-Lago Grand Sport, se gare devant notre longère style Duc d'Aumale. En descend un homme jeune, bien mis :

– Je suis le docteur Derien, membre d'un club de spéléologie dont le président est monsieur Dolfus, un gros propriétaire de Tlemcen. L'ambition de sa vie est de localiser la source de la Tafna, la rivière qui arrose Oran. Elle sort d'un gouffre que nous avons parcouru jusqu'à une salle-cathédrale sans issue et au-dessus d'un grand bassin que nous n'avons pas exploré faute de scaphandre. Pourriez-vous nous en prêter un ?

– Les équipements militaires, docteur, ne se prêtent pas mais, éventuellement, à l'occasion d'un week-end, je pourrais me joindre à vous…

– Dans ce cas, prenons date pour un déjeuner avec monsieur Dolfus. Nous réglerons les détails de votre participation… Pas à Tlemcen, rassurez-vous, mais à Oran. Il yvient souvent, par avion.

– Par avion ? Iln'y apas de ligne Oran-Tlemcen, que je sache !

– Le « père » Dolfus vit avec son temps. Il possède un Beech-craft et un DC-3… qu'il pilote lui-même.

– Mais, quel âge a-t-il donc, ce père Dolfus qui pilote de gros bimoteurs… ?

– Et trotte sous terre des journées entières ?… La soixantaine bien tassée !

Il est grand, taillé dans la masse, droit comme un I et le regard bleu sous une crinière blanche, le patriarche. Lors du déjeuner, il me décrit « sa » rivière qui prend sa source, supposée, près de chez lui :

– Nous la repèrerons, j'en suis sûr ! Allez, je vous attends à Tlemcen le week-end prochain… À nous la Tafna !

Le samedi suivant, il observe en connaisseur mon coupé Delage 1937 :

– Ainsi, vous aimez les vieux joyaux ?Alors, suivez-moi !

Il me mène à une grange, pousse le portail. Dans la pénombre, luit le capot sans fin d'une Torpédo Hispano-Suiza des années vingt, nickelée de bout en bout, aussi fraîched qu'à sa sortie d'usine !

– Un cargo me l'a livrée à Oran, m'explique-t-il. Je l'ai conduite jusqu'ici. La route était si mauvaise, elle a tant souffert, que je me suis promis de ne jamais plus lui imposer un tel calvaire. Depuis près de trente ans elle n'a plus touché terre. Voyez, elle repose sur cales et son compteur affiche moins de 300 kilomètres !

Le lendemain à l'aube, accompagnés du docteur, de deux spéléologues et d'un reporter de *L'Écho d'Oran* –papa Dolfus ne doute de rien ! –, nous nous coulons, à l'issue d'une marche épuisante, dans une faille au sommet d'une colline. On y déroule une échelle de corde qui, tout au long d'une descente interminable, persiste à onduler, à se dérober sous mes pieds. Enfin, je touche à une motte d'où nous nous enfonçons sous terre. Des heures durant, nous franchissons des corniches, rampons dans des tunnels, barbotons dans des siphons, traversons des biefs à bord de minuscules pneumatiques, et débouchons enfin sur un grand lac dormant sous une voûte gigantesque en nef de cathédrale. Stalagmites et stalactites scintillent sous l'éclat de nos lampes frontales.

– Observez, aucune fissure dans la paroi ! expose Dolfus. Nous sommes donc dans un cul-de-sac ! Pourtant, là, voyez… la surface de l'eau est animée d'un mouvement infime ! C'est la Tafna, je vous le garantis. Elle se déverse dans ce lac à partir d'une faille qui s'ouvre quelque part au fond du bassin ! Il faut la trouver !

Les regards se tournent vers moi…

Elle est glaciale cette eau, mais si cristalline que la vue porte à l'infini, jusqu'aux plus extrêmes des feuillets de roche qui tapissent cette cuvette de géants. Je sonde ces tombants, minutieusement, mais à distance respectable. Je n'ignore pas qu'un malencontreux coup de palme, un revers de main maladroit, suffiraient à dissoudre en un nuage plus dense qu'un cumulus d'orage le limon impalpable que, au cours de millions d'années, l'opération du Saint-Esprit a fait adhérer à la roche. L'épisode de la mort de Jean-Claude Guiter, le frère de mon ami François, demeure gravé en moi :

Fontestramare, un gouffre à galeries multiples non loin de Perpignan ; sous la conduite de Cousteau, des plongeurs l'explorent. Rien ne les relie à la surface, ni entre eux. Coups de palmes dévastateurs : égaré sans fil d'Ariane dans le cumulus mortel, Jean-Claude n'a pu s'extirper du dédale. Il y repose, pour l'éternité.

J'explore toutes les anfractuosités jusqu'à ce que, soudain, aux approches d'une fente haute d'un mètre et large de vingt centimètres, une onde m'effleure la joue. J'y glisse les doigts ; un courant repousse ma main !

– C'est elle ! C'est ma Tafna ! rugit Dolfus, lorsque je fais surface, pouce en l'air.

Le correspondant de *L'Écho d'Oran* court planter sur une cor-niche dominant le lac des torches au phosphore qui illuminent la scène. Il ajuste le trépied de son Kodak. Les crépitations des flashes au magnésium se mêlent aux « pop » des bouteilles que débouche le père Dolfus. Tremblant de froid, je me jette sur le premier verre. On rit, on se congratule, chacun porte un toast. Fébrile, le journaliste prend des notes pour la postérité. C'est l'euphorie… jusqu'à ce que Derien s'écrie : « Mais… dans cinq minutes, nous serons dans le noir ! » Les volutes de fumée crachés par les luminaires et les flashes se sont combinés en un nuage épais qui après s'être élevé redescend insidieusement à hauteur d'homme et, bientôt, enveloppera le lac, et nous avec. De la voûte, on ne distingue déjà plus rien. Branle-bas ! En catastrophe, nous rassemblons matériel et équipement et filons, à temps, vers le siphon d'évacuation. Que nous en venions à périr sur le chemin du retour, nous ne sombrerons pas dans l'oubli ! Un cimetière de bouteilles vides témoignera de notre exploit !

Ils ont découvert le berceau de la Tafna, ces héros aux nerfs d'acier, titrera, en gras et en première page, *L'Écho d'Oran*.Son correspondant ne pouvait faire moins ;grâce au père Dolfus, il s'était trouvé aux premières loges !

– On joue les Jules Verne ? me téléphone Morlane.

Félix a diffusé cet article en très haut lieu ! Il ne désespère pas de décrocher un porte-avion !

Ce n'est pas un porte-avion qui accoste un beau soir à l'ombre du croiseur *Duquesne*, mais un drakkar d'acier long de près de quarante mètres, armé d'un canon d'opérette et maigre à faire peur. À force d'en « piquer » la rouille, on a affiné la tôle de ses flancs au point qu'elle

déprime entre les membrures pire que la peau entre les côtes de la momie de Ramsès.

– Ma doué ! s'exclame le second-maître Le Gouil. V'là l'arche de Noé !

S'il ne remonte pas au déluge, ce noble vieillard est le dernier survivant d'une lignée de chasseurs de sous-marins lancés bien avant-guerre. Un vieillard unique en son genre car, en mai 1940, embouqué dans les canaux de Hollande, il a canonné les Panzer qui fonçaient plein sud ! Immatriculé officiellement 705, la Royale ne le connaît que sous le sobriquet de « le Chasseur français ». Claude Riffaud saute à bord ;les nageurs traînant sur le quai le suivent. La dunette culminant à cinq mètres pour deux mètres de tirant d'eau, la gondole se couche à contre-virage et roule bord sur bord à la moindre risée. Claude s'applique à la gouverner avec grâce car, de la terrasse de son PC, Patou suit nos évolutions, jumelles aux yeux. Il peaufine un accostage prévu à « mourir » le long du môle, sans presque l'effleurer. Manœuvre délicate car la vieille baille manque d'inverseur ! Pour battre arrière, il faut stopper sa machine puis, tandis qu'elle courtsur son erre, pendant une éternité, sans que ni dieu ni diable puissent interrompre sa course, la relancer à contresens !Impavide, Claude commande :

– Machine en arrière lente !

Les secondes s'égrènent… l'appontement grossit, grossit… dans un silence sépulcral !

– En arrière toute ! hurle le pacha.

Des catacombes une voix caverneuse s'élève :

– La machine ne répond plus, comman…

Vroooum !Choc sourd, plainte déchirante de tôles défoncées… *Le Chasseur français* vient d'embrasser le warf, bardé, heureusement, d'épaisses pièces de bois. Par miracle ni son étrave, ni ses flancs n'éclatent ! Il y gagne un enfoncement magistral, deux gosses bosses… de plus.

– Fortune de mer ! conclut Patou qui, depuis la visite minis-térielle, nous témoigne une indulgence confondante. Il n'a même plus évoqué les dix tranches de cadavre que je lui ai laissées sur les bras.

Monsieur Dolfus, auquel je décris l'arrivée en fanfare du *705*, commente :

– Il s'en est mieux tiré que le *Borysthène*, un courrier impérial de la ligne Marseille-Oran qui, a manqué la passe en prenant un feu pour un autre. Il s'est encastré dans l'île Plane, lui ! Les deux cents passagers et

l'équipage s'en sont sortis. Alors qu'on s'apprêtait à le dégager, une nuit, une furieuse tempête d'équinoxe s'est levée. Le lendemain matin, plus de *Borysthène* ! Disparu sans laisser de traces ! On en a monté des expéditions… qui, toutes, sont rentrées bredouilles ! Les hydrographes se sont plantés… je le sais, moi, qui ai ma petite idée !

Je commence à le connaître, ce touche-à-tout d'homme-à-l'His pano !Il bricole lui-même ses avions, améliore, au nez, les produits de son haras, hybride ses cultures, invente la source de la Tafna. Ce *Borysthène* est donc un autre de ses dadas ! Il poursuit :

– J'ai fouillé les archives, la presse, j'ai reconstitué le naufrage, localisé avec certitude son point d'impact sur l'île et déterminé la trajectoire que la tempête lui a fait suivre…

Il marque une pause dramatique…

– Je sais où il dort, « mon » *Borysthène* ! Si vous voulez, vous m'amenez votre *705* et je vous le positionne… à la verticale de l'épave !

– Désolé, ancrer le *705* au ras des cailloux que vous décrivez est trop risqué. En revanche, le petit cruiser de Derien…

Le dimanche suivant, par temps calme et houle paresseuse, monsieur Dolfus mouille la vedette du médecin à l'aplomb d'un éperon rocheux.

– Le *Borysthène* est là, sous nos pieds ! proclame-t-il. Je plonge, droit vers un chaos planté de gorgones, peuplé de saupes striées d'or, de sars en gilet rayé, et qui décline en pente douce jusqu'à se perdre dans un infini glauque. Je survole un champ de nacres. Une grande ombre grise me frôle. Je sursaute : un requin ? Non, un phoque badin, au regard malicieux, à la moustache de chat, qui a envie de jouer à cache-cache. Il se perd dans un massif d'algues puis passe le nez. Je le poursuis. Il tire-bouchonne, s'escamote derrière un rocher. Je le débusque ; il file, toujours en ligne droite, le long de la déclivité. Soixante, soixantedix mètres… Le voici perché sur une dalle presque cubique qui m'intrigue ! L'océan n'aime pas les angles, il les rabote, les ronge, les arrondit. De la pointe du poignard, j'entame le gazon d'algues qui l'habite ; des rainures brillantes apparaissent. Cette dalle est un caisson d'acier ! De cette position, j'aperçois en contrebas des masses de contour vaguement cylindrique… Des vestiges de chaudière, de carters de machines ? Enfin, je distingue, plus bas, dans un lointain presque opaque, des fragments de rambarde figurant des bras de squelette, un fantôme de cabestan, une ébauche de quille puis des arbres d'hélices que je prends un instant pour des arbres tout court,

fossilisés. Je pique sur ce cimetière marin. Répandu à près de cent brasses de fond et sur une centaine de mètres gît le *Borysthène*, ou tout au moins son épine dorsale car la coque, les ponts, les superstructures, les salons, les cabines… et la chambre forte, se sont dissous dans le limon qu'en un siècle la mer a déposé.

À quatre-vingts mètres, légère oppression : l'air se fait rare. Je l'aspire à l'économie, par petites bouffées, avaricieusement. Par bonheur je suis un animal à pouls paresseux, à capacité pulmonaire réduite d'autant plus qu'une balle de Lugger, don de Feldgendarmes, a oblitéré le lobe de mon poumon droit. Je palme nonchalamment. Coup de pouce à la tige de réserve d'air en me répétant les dernières paroles murmurées sur l'échafaud par la toute jeune princesse de Lamballe : « Encore une petite minute, Monsieur le bourreau ! » La petite minute qu'un Guillotin de la Terreur lui a refusée, les bouteilles de mon Cousteau-Gagnan me l'accordent sous forme d'ultimes goulées d'air qui me donnent le temps de visionner un ectoplasme d'hélice. Puis elles me laissent définitivement en plan ; vides, elles font la bulle et me tirent vers le ciel. Je vise un petit rectangle d'ombre qui danse à la surface, tout là-haut…

– Hurrah ! chante le père Dolfus enthousiaste. Nous remonterons des tonnes de cuivre, de bronze, de plomb et, pourquoi pas, l'argenterie, voire la chambre forte qui doit bien être quelque part ! Vous yêtes associé d'office, vous, l'inventeur de l'épave !

– Bof ! Une fois couverts les frais d'une expédition, pontons, chalands, grues et personnel, surtout si le gros temps s'y met… Une fois servis les assureurs, à jamais propriétaires de l'épave, puis l'État, les douanes, il ne nous restera que nos yeux pour pleurer ! Merci quand même…

De vénérables amiraux en retraite m'adressent leurs congratulations émues rédigées sur vélin, à l'encre violette et en jambages Empire. Certains d'entre eux ont voué leur vie à pourchasser le *Borysthène* dans les archives, les grimoires, les cartes d'époque. D'autres l'ont traqué au pendule ! De nouveau *L'Écho d'Oran* nous consacre sa première page.

Moi, j'ai posé mon sac sur *le Chasseur français*, promu boite de sardines de l'École des nageurs de combat. C'est que, conçu pour loger un officier et un équipage de six hommes, il embarque couramment une trentaine de squattersetdes équipements à la tonne. Jacques Dupas, Claude et moi nous partageons, au hasard des quarts, la couchette, la banquette et un coin de parquet du carré des officiers. Nos nageurs préfèrent dormir sur

le pont plutôt que de s'écraser dans un poste d'équipage bourré à craquer… et puant ! Toutefois, Dieu qu'il a changé notre vie, le *705* !Nous appareillons quand il nous chante, nous jetons l'ancre où il nous plaît. Il est loin le temps des balbutiements ! Les parcours de navigation que nous imposons à nos élèves sont de plus en plus ardus ; les simulacres d'attaque de plus en plus piégeurs; les incursions en kayaks de plus en plus longues. Équipés de pied en cap, palmes aux pieds, Pirelli au cou, tableau de bord et charge explosive reposant sur le parachute ventral, nous sautons au loin d'un objectif fixé, nous naviguons vers lui en plongée, le truffons d'une mine puis rejoignons le point de rendez-vous où le bon vieux chasseur, radio et moteur coupés, fait le mort. Tout ce qu'il nous passe par la tête, nous le mettons à l'épreuve. Nous n'observons qu'une seule règle, mais inconditionnelle, celle-là : nous n'exigeons de nos hommes rien que nous n'ayons expérimenté les premiers. Morlane nous garde dans sa ligne de mire :

– Il faut que tu me montes une manifestation spectaculaire qui me permette de mieux assurer votre statut auprès des autorités ! Certains vieux birbes… souvenez-vous des manœuvres d'Autriche !… persistent à prendre le service Action et ses « irréguliers », dont les Nageurs de combat, bien entendu, pour des guignols !

– Des guignols ? Je peux vous assurer qu'à l'issue d'une année de formation rigoureuse, nos bonshommes peuvent se frotter à n'importe qui. En fait de manifestation, nous projetons, en décembre prochain, une série d'attaques simulées contre des ponts, des écluses, des chalands, dans le Rhin…

– Dans le Rhin… pris par les glaces, j'espère ! Quel bel effet sur un écran ! Attends-donc… Je vous vois les vedettes d'un film que je présenterai aux ministres, aux généraux. Laisse-moi seulement appâter le Cinéma des armées !

Il appâte les uns et les autres, Morlane, si bien que des amiraux qui jusqu'alors laissait la bride sur le cou au marginaux fantaisistes que nous étions, réalisent que nous figurons une arme d'avenir et… sous-marine qui, la cause est entendue, leur revient de plein droit !L'ordre tombe comme un couperet :

« Intégrée au corps des commandos basé à Saint-Mandrier, l'École des nageurs de combat fera mouvement vers Toulon dans les plus brefs délais. »

La première semaine de décembre 1952, le *Chasseur français* embarque l'ENC, ses hommes, ses armes, ses bagages, des tonnes de fûts, cylindres, appareils, caisses, sacs, baluchons, vrac divers qu'on serre dans la soute, qu'on arrime sur le pont. On hisse le pavois puis, équipage et nageurs alignés à la lisse, saluent le *Duquesne* et, dressé sur sa terrasse, le commandant Patou auquel, plus tard, en remettant les installations qu'il m'a confiées, j'adresserai mes adieux officiels. Les côtes d'Oranie s'estompent à l'horizon. Nous ferons route droit sur le cap Creus en voguant par le travers des Baléares. Temps de curé à l'appareillage. Le vent de noroit fraîchissant au large de Barcelone tourne au coup de tabac par le cap Begur. En vue de Port-Bou, notre chasseur gothique pique dans des murailles d'eau, se redresse à grand-peine, secoue ses moustaches d'écume, s'ébroue et redonne du nez. Sur le pont, ficelés sur des caillebotis, des hommes dodelinent dans leur vomi. D'autres se soutiennent comme ils peuvent, à l'aide d'énormes sandwiches. Un bouteillon de « cambusard » ou « rouge à lèvres breton »vole de main en main. Au large de Port-Vendres, dans une aube de fin du monde, Riffaud songe à yrelâcher :

– Regarde, on n'étale plus la houle, on fait du sur-place ! Avec de pareils coups de boutoir, on risque même une voie d'eau !

Pourtant, il s'entête, et à minuit, nous mouillons en rade de Toulon, pour faire toilette. Au matin, nous accostons, pimpants, comme au retour d'une croisière de rêve. Les mares de vomi et de gros rouge sont récurées. Peinture sur merde égale propreté…

Pimpants, nous le sommes encore lorsque, en rang d'oignons le long d'un chaland croisant sur le Rhin, nous posons sous le feu de la rampe des Actualités françaises. « Frétillez des palmes ! nous enjoint un caméraman. Ça donnera de la vie ! » En *mutta* noire, nous jurons à merveille sur le rutilant manteau de neige qui couvre le sol, les toits, les arbres. Des icebergs nains défilent. Décor hors ligne pour représentation de gala. Une Mercedes fait halte sur le quai. Le général Noiret, commandant des troupes françaises en Allemagne, en descend et saute sur le chaland avec, sur ses talons, son état-major et l'armée des cinéastes encombrés de caméras, de sunlights, d'équipement de prise de son. Parvenus au milieu du fleuve, nous exécutons les scènes tant de fois répétées : mises à l'eau acrobatiques, plongées, longs parcours sous l'eau avec réapparitions au loin, ramassages éclairs par Zodiac.

– Messieurs, je suis fier de vous ! nous déclare le général.

Nous consacrons les jours qui suivent à faire plus ample connaissance avec le fleuve, français côté Strasbourg, allemand côté Kehl où nous résidons. Est-ce le fait de la Lorelei ? il est tout autant semé d'embûches. D'abord il dévale à cinq mètres/seconde, une allure vertigineuse pour un plongeur qui file dans le glauque, le masque à raser le fond, et les mains en avant pour parer le tuel'homme, la vieille ancre, le piquet, le corps mort abandonnés et qui ne pardonnent pas. Le crissement du flot sur les galets, le ronflement des moteurs de chalands de mille tonnes crèvent les tympans. Ils remontent le courant à 15 nœuds ; certains calent près de deux mètres sur fond de trois. Mieux vaut zigzaguer entre ces monstres et, au pire, rentrer le ventre, et les fesses, car une bise d'étrave, une papouille d'hélice vous feraient d'un hommegrenouille un steak tartare. Par bonheur les piles de pont sont inoffensives ; elles brisent le courant en deux lames d'étrave qui vous rejettent impitoyablement au large. En revanche, plaquer au passage une charge magnétique tient de la haute école ! À l'issue de kilomètres de descente acrobatique dans une eau prenant en glace dans chaque bras mort– et pour peu qu'un galet ait éraflé la *mutta* –on profite d'un bief pour se hisser sur la rive des genoux et des coudes, car les mains et les pieds ont depuis longtemps perdu connaissance. En une nuit, trois duvets et cinq grogs, on parvient à recouvrer température humaine.

Ensuite Brest nous attend. L'amirauté nous a mis au défi de forcer les défenses de la base et de couler les cuirassés qui dorment là. Le long des enceintes, sur les quais, dans la darse, les patrouilles, les effectifs des postes de garde ont été doublés. Des rampes lumineuses immergées, des filets d'acier anti-nageurs défendent les gros-culs. J'ai pour binôme Lobjoit, un petit sergent anguille. Venant de la ville, par un égout, nous nous coulons dans l'arsenal puis dans un bassin. Notre objectif, le *Jean-Bart*, gloire de la Royale et cuirassé amiral. Nous progressons au ras du fond, sans susciter un remous, sans réveiller la vase. Nous nous glis-sons sous le filet de protection, atteignons la vaste zone d'ombre projetée par le Léviathan et vissons nos charges sur les quilles de roulis. Adieu *Jean-Bart* ! De leurs côtés, Riffaud, Dupas, Demoulin, Morvan, Fouchaux, Le Gouil, Pasi, Camard, Goujon, Roullet, bref tous les anciens ont, eux aussi, frappé sans se faire prendre. Une bonne part de la flotte de l'Atlantique donne fictivement à manger aux poissons. L'amirauté nous prend au sérieux ; elle nous convoque, Riffaud, Dupas et moi sur le *Paris*, un vénérable bâtiment 1910 armé d'une proue en éperon et de quatre vertigineuses cheminées. La

Royal Navy n'est pas la seule à convertir en poste de commandement des reliques ancrées en eau dormante ! Un cinq-galons nous reçoit, une règle à lamain, devant une carte :

– Je suis confronté à un problème crucial. La semaine dernière, j'ai procédé aux essais de cinq torpilles téléguidées d'un type révolutionnaire. Eh bien… deux m'ont échappé !Elles étaient pourtant équipées d'un dispositif de *homing* indéréglable ! Je me suis livré à des calculs de probabilité pointus. Comme je suis radiesthésiste, je les ai contrôlés au pendule. Je suis certain que ces maudits engins dorment dans ce périmètre-là, derrière l'île Ronde ! À vous de les trouver !

Le lendemain à l'aube, je suis le premier à agripper les poignées de la planche de navigation prise en remorque par un patrouilleur qui entreprend de ratisser, en long et en large, le périmètre. Elle joue le rôle d'un gouvernail de profondeur, cette planche. Un coup de poignet, et je pique ou j'ascende dans un élément mira-culeusement limpide alors que sous un ciel… breton, maussade, chargé de crachin, la mer grisâtre brasse de l'écume. Je scrute le sable, gros grain, désert aussi loin que porte la vue. En touage à deux nœuds, vitesse minimale du patrouilleur, l'eau frisquette suinte par le col de la *mutta.* Rien de plus morne que la vie d'une cuiller au bout d'une ligne. Les secondes, les minutes lambinent à n'en plus finir. Relève dans une demi-heure, pas avant. Je ne peux m'en prendre qu'à moi qui ai fixé la durée des quarts ! Soudain file sous mon nez une saint-jacques qui volette entre deux eaux en battant de ses coquilles comme un papillon bat des ailes. C'est le leader d'une escadrille qui le suit en rangs serrés ! Je jaillis à la surface : « Jetez-moi un sac ! » Toute la journée, les nageurs chasseront les saint-jacques en plein vol. À la nuit tombée, ils en auront empli vingt sacs.

Les torpilles ultrasecrètes, nous n'en avons pas vu la queue d'une !

Lorsque, sur mon trente-et-un, je me présente au PC de Patou à Arzew afin de prendre officiellement congé, il me toise avec un sourire sarcastique qui ne me dit rien qui vaille :

– Votre départ va semer bien des regrets auprès… des rebelles algériens, capitaine !Vous l'ignorez sans doute, vous qui appartenez à nos services secrets, mais de ce côté-ci de la Méditerranée, l'insurrection couve. Or, n'avez-vous pas, par mégarde, laissé traîner dans votre bureau protégé par une serrure de quatre sous qu'un enfant de cinq ans saurait crocheter, des kilos de *Plastic High Explosive*, que vous aviez le devoir d'entreposer dans

une soute sécurisée ? Sur ce, est survenue la fête de Camerone, la fête que nos légionnaires célèbrent à coups de pétards dont, cette année, et pour cause de troubles possibles, on les avait privés. Comme ce n'était un secret pour personne que des pétards, il y en avait plein vostiroirs… ils se sont servis et les ont fait sauter aux quatre coins de la ville. Par miracle, ils n'ont causé que des dégâts matériels. On n'a constaté aucun décès…

Je sens le vent du conseil de guerre me fouetter la nuque. Avec Patou comme accusateur public, à moi le cul de basse-fosse et adieu ma carrière !Il me crucifie :

– Le commandant d'armes, la police, le maire, le préfet sont entrés en transes et m'ont cloué au pilori… en votre nom. Eh bien, j'ai fait le mort ! Leur dossier, je l'ai bouclé dans mon coffre… qui ferme mieux que le vôtre !

– Commandant, je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance…

– En prenant congé, capitaine !Vous avez mis assez d'animation à Arzew. Or, j'aspire à mener à bonne fin mon temps de commandement ici. Je souhaite bien du courage à votre futur pacha, le capitaine de vaisseau Digard qui commande le corps des commandos, il en aura besoin !

Soudain, le visage de l'homme-au-visage-de-marbre s'éclaire d'un large sourire. Je saisis la main qu'il me tend, claque les talons, exécute un demi-tour réglementaire. Et, dans mon dos, il se tord de rire !

Chapitre 10

MORTS À FLEUR D'EAU

– Tout ce que j'ai à vous offrir, c'est ce bout de quai sur lequel sont plantés ce hangar en tôle et cette citerne à essence. Elle est vide car le dernier hydravion Bréguet de la base s'en va au cimetière. Il fait eau de partout, j'en sais quelque chose… je suis son pilote, nous dit un quatre-galons nostalgique. La citerne, elle, reste bien vivante. Vide, elle va longtemps cracher du gaz… explosif. Alors, ne fumez pas, hein !

La presqu'île de Saint-Mandrier qui ferme la rade de Toulon, abrite une école de mécaniciens, une école de scaphandriers et, depuis peu, une partie du corps des commandos, dont le centre de formation de nageurs de combat qui squatte feue la base d'hydravions. Le village de pêcheurs – mille habitants, onze bistrots – est aligné au carré autour du Creux Saint-Georges, un plan d'eau cangué entre deux collines et qui abrite une tartane ventrue, une douzaine de « pointus ».

– Si vous cherchez le « toubi », me répond Titin, le patron de *La Tartane*, le restaurant prétendument culinaire du quai, vous le trouverez sur sa pinasse, le *Creux Saint-Georges*, amarrée devant la boucherie Champanet, là-bas.

Longue d'un quinzaine de mètres, elle est affublée d'un château de caravelle, cette pinasse.

– Ah, te voilà ! s'exclame mon ami Jean Coste assis derrière un bureau planté dans un décor Empire. Sors donc le champagne du frigo !

La coupe en main, nous remontons le temps jusqu'à cette nuit claire de février 1944 où nous avons fait, amplement, connaissance en battant la semelle sur une piste d'atterrissage clandestine près d'Angers car le bombardier Hudson qui devait nous mener en Angleterre s'est fait prier. Jean était chef d'un réseau de transmissions ; Morlane était sous ses ordres.

Médecin n'ayant jamais exercé, il s'est fait dentiste et a choisi de finir ses jours sous le soleil du midi. Grâce à lui, en quelques jours, je serai adopté par la communauté, maire en tête. Mariés, pères de famille, Riffaud et Dupas habitent « en ville », l'un à Toulon, l'autre à Sanary. Prendre pension, sans mes amis, au carré des officiers, compassé, ne me sourit pas. Une villa, plutôt un cabanon, dormant sur un carré de vigne, fait mon affaire. Il est juché sur une crête d'où j'ai vue, au nord sur Toulon, au sud sur le large, et que giflent ponant, mistral et vent d'est.

Nous emménageons dans le hangar de tôle ;le *705* trouve place le long du môle. Le débonnaire commandant Digard nous laisse la bride sur le cou. Nous sommes les bienvenus au GERS, le Groupe d'études et de recherches sous-marines fondé par Cousteau et logé dans un bâtiment blanc fiché sur un quai de l'arsenal et animé par des fanatiques de la plongée, Philippe Taillez, Frédéric Dumas, Chauvin, Alinat, secondés par un médecin, Gabarroud, et un pharmacien chimiste, Perrimond, qui, si leurs femmes n'y mettaient le holà, passeraient leur vie sous l'eau. Sur notre demande, ils confectionnent des prototypes d'accessoires, masques, lests, bouées, scaphandres qu'ils testent dans un bassin de carènes de leur invention. Les palmes dont nous sommes dotés, le commandant de Corlieu les a conçues dans les années trente ! Elles sont si minces qu'aux pieds d'un nageur équipé d'un scaphandre et d'une mine, elles plient en deux ! Crabb, je m'en souviens, avait tenté d'en vendre à la Royal Navy ; sans succès. De grands battoirs nervurés, voilà ce qu'il nous faut. Le masque, intégral, du Pirelli est inconfortable ; lui manque un schnorkel permettant, en surface, d'alterner oxygène/air ambiant. Nos amis élaborent des gadgets inédits. Pourtant le Groupe a d'autres chats à fouetter dont, planté à sa porte, un monstre haut de six mètres, long de sept peut-être, jaune, un croisement contre-nature de sous-marin et de bateau-lavoir. Cette nef mariée à une sphère est le bathyscaphe du professeur belgo-suisse Picard qu'Hergé a pris pour modèle du professeur Tournesol. Ce farfelu de génie a été le père, avant-guerre, d'un ballon stratosphérique qui, à la suite d'une erreur de calcul, a amorcé du plus haut des cieux une descente vertigineuse qui, promise à un crash mortel, a été miraculeusement freinée par une forêt plantée sur une pente abrupte. L'algèbre du savant a inspiré des doutes au Centre national de recherches scientifiques belge qui a financé son nouveau bébé ;il a confié au GERS le soin de le tester. Lorsque, après avoir été transporté par cargo à la verticale de la fosse du cap Vert, au large du Sénégal, l'hybride a été hissé

hors la cale pour être expédié par cinq mille mètres de fond, son lest, sept tonnes de grenaille, s'est soudain libéré, manquant de peu faire du navire porteur une écumoire. Lorsqu'on l'a, enfin, immergé, à dix mètres sous la surface, ses hublots ont fait eau ! De ce jour, dans un modeste bureau ayant vue sur le canari géant, le commandant Houot et de l'ingénieur Wilm révisent ligne après ligne les calculs du professeur. Fatalistes, pince-sans-rire, à la question qu'immanquablement nous leur posons : « Quand aurezvous fini ? » ils répondent : « Aux calendes ! »

Un médecin nous a rejoints. En dépit de son nom, Becker, il est toulonnais. Son accent à l'ail lui vaut les surnoms de « il Medi-castro » et « Beccherino ». C'est un plongeur émérite d'une insatiable curiosité ; il sait tout de la danse nuptiale des loups au fond des calanques et assemble pour sa femme un collier d'otolithes, ces concrétions opalines qu'on trouve exclusivement dans le crâne du corbe noir. Il traite dans le caisson de recompression que le GERS tient à notre disposition les nageurs qui, frappés de narcose, s'abattent dans les gorgones. Déjà, j'ai hissé à la surface l'un des frères Mirkovitch et Thadée Surma, des colosses, l'un d'origine yougoslave, l'autre polonaise. Ils n'ont pas perçu les prémices d'une intoxication au CO_2. Un matin j'enseigne à un Tahitien monumental, Aloha, à gagner la surface « en libre »après s'être délesté au fond de son scaphandre : « Monte à la vitesse des bulles, jamais au-delà, tout en relâchant l'air de tes poumons au fur et à mesure que, la pression décroissant, tes bronches se dilatent ! » Aloha s'élève d'abord trop lentement à mon goût, puis conscient du décalage, accélère inconsidérément ; il est pris soudain de convulsions ; un nuage de sang envahit son masque, ses yeux se révulsent. Diagnostic : surpression pulmonaire ! Je le saisis sous les aisselles. De veille en surface, l'adjudant Demoulin qui a noté un bouillonnement écarlate, se jette à l'eau. Nous basculons le Tahitien sur le quai. Je lacère sa *mutta* ; Demoulin s'applique à forcer les mâchoires tétanisées :

– Capitain ! Il avale son râtelier ! … Ouf, je l'ai dégagé à temps !

Furieux, Beccherino :

– Sous l'eau, une prothèse peut tuer ! Nous laissons des généralistes qui ne savent rien de la plongée sélectionner les candidats nageurs ! C'est à nous de le faire. Soyons sans pitié, hein ?

Soir après soir, Claude, Jacques, le « toubib » et moi, définissons les critères physiologiques, psychologiques exigibles, le contenu des examens

médicaux, des épreuves physiques de barrage, des entretiens. Réunions plénières en compagnie d'experts de l'hôpital Sainte-Anne. Avides de marquer leur territoire, l'un préconise la numérologie, l'autre la radiesthésie, un dernier la graphologie. On s'en tiendra à la graphologie…

– Critère de niveau pilote de chasse, mais en plus draconien ! Je suis satisfait… Les pionniers, cela va de soi, sont dispensés de ces épreuves, n'est-ce pas ? conclut Becker en nous adressant un clin d'œil appuyé.

Détenteur d'un poumon mité, d'une balle enfouie entre deux organes, de multiples fractures et d'un paludisme latent, je ne franchirai pas le premier cap, celui de la radio pulmonaire ! Quant à Riffaud, n'en parlons pas ! Potache à Bordeaux après la défaite, passeur d'un réseau « évasion » à ses moments perdus, il exfiltrait, en coupant la ligne de démarcation, des fugitifs jusqu'au pied des Pyrénées. À son tour, il les a franchies, a gagné Londres, a été promu officier de quart sur un chalutier pompeusement baptisé corvette, non chauffé et faisant eau, qui brossait la haute mer du Nord balayée par les brouillards glacés dévalant du pôle. Il a survécu, Dieu sait comment, au chapelet de bronchites qui a décimé l'équipage. Enfin, lors d'un exercice, un obus de 88 lui a explosé, pratiquement, à la face.

– Je me suis retrouvé debout, planté au milieu de camarades morts, m'a-t-il raconté. J'ai ramassé mes tripes qui avaient dégouliné par terre… J'ai eu droit à l'extrême onction… et me voici. Crois-tu que je réponde vraiment au critère d'« intégrité sans faille de la ceinture abdominale » que nous avons imposé… surtout si je dois enlever ma chemise ?

Son torse, un champ de bataille, est sillonné par une profonde cicatrice à rameaux multiples courant du sternum au pubis ! Inaptes ou non, les instructeurs ne détèlent jamais. Nous chaperonnons chaque jour, et deux nuits par semaine, des chapelets d'élèves. Au cours de dix-huit mois de tâtonnements et de prises de risques, nous avons frisé la correctionnelle, mais n'avons tué personne. Pourvu que ça dure !

L'amirauté projette de faire du commando Hubert une troupe de nageurs de combat ; Morlane, et Fourcaud, aspirent à mettre sur pied une unité du même ordre, mais soumise à la Piscine. Les uns et les autres exigent plus d'opérationnels que nous ne pouvons fournir ;les élus sont si rares ! En vertu de quoi mon Béarnais fait lancer auprès des corps de troupe un appel à candidatures. Les chefs de corps profitent de l'aubaine pour nous expédier leurs rebus, bancals, sourds, myopes, insoumis, débiles. Les médecins en rejettent neuf sur dix, « à vue » dès leur entrée dans la salle d'examen.

Dépité, Morlane nous lance Becker et moi dans une tournée des popotes auprès des garnisons de France, de Navarre et de zone d'occupation en Allemagne. Leurs chefs me laissent, avec un sourire pincé, disposer d'une salle de réunion où exposer mon affaire, et remporter des succès d'estime. En revanche, Sainte-Anne avalisera les quelques volontaires filtrés par Beccherino, dont Loizeau, capitaine, cavalier et champion de natation, Floch, un adjudant de cuirassiers qui s'ennuie à périr au pays de Bade. Des rangs des commandos nous sont venus : Kientzy, un placide fumeur de bouffarde surnommé « Canoë » qui fait équipe avec Servanti, tempérament vif-argent dont je crains l'inconséquence, suivi d'un second Floch, fusilier marin, celui-là ! Labat, un plongeur fanatique et fantaisiste, prétend expérimenter un bazar composé d'une bouillotte à lavement et d'une bouteille d'oxygène. Riffaud le douche : « C'est votre bouillote ou la porte ! » L'amirauté, la Piscine, nous mettant au pied du mur, je débusque, enfin, la source de gaillards qu'il nous faut. C'est l'École des sports militaires d'Antibes dont le colonel m'ouvre la porte. Là mon speech fait mouche ; Becker moissonne les spécimens dont nous rêvions. Désormais, notre avenir baigne dans le bleu : le GERS nous livre des palmes performantes, des ceintures de plomb maniables, des combinaisons améliorées, des charges explosives aimantées, à crampons, à étaux, hydrostatiques, à mise à feu dynamique, et puis les « tops »des scaphandres, le DC 52 et l'Oxygers, carénés, légers, confortables, puis un propulseur rationnel à faire crever d'envie les ballasts du MSC ! C'est une torpille longue de moins de deux mètres munie de crosses s'adaptant aux épaules, d'un pare-brise, d'un tableau de bord ; son moteur est alimenté par des batteries au zinc-argent. Propulsé à trois nœuds dans la passe, j'imprime à l'engin des changements d'assiette et de direction, je vire, je pique, je remonte, j'exécute des tonneaux, des loopings, des vrilles dignes de mon ami Closterman. Lors d'exercices, nous parcourons la grande rade, sectionnons les filets de protection des installations à l'aide des coupe-boulons arrimés sur la torpille, et vissons sur un navire la charge explosive logée à la pointe du propulseur, ce qui ne nous rend pas populaires pour autant… C'est qu'à chaque fois, les défenseurs en prennent pour leur grade ! Lorsque l'heure de subir les foudres du major général de la marine sonne, Riffaud me délègue auprès de lui :

– En face de toi, un biffin, il piétinera !

Furieux, l'amiral :

– Sous prétexte d'une manœuvre « proche de la réalité », un poste de gendarmes maritimes a été sauvagement attaqué par des nageurs masqués. Six d'entre eux ont été précipités dans un bassin, les autres, estourbis par des grenades au plâtre, ont été relevés couverts d'ecchymoses. Je compte sur vous pour identifier les coupables, n'est-ce pas, capitaine ?

À l'occasion du prochain briefing, l'œil sévère, après avoir exprimé les griefs de l'amiral à la classe réunie, je conclus : « Je ne doute pas que l'un d'entre vous se fera un devoir de dénoncer les coupables ! » Le regard reflétant une absolue candeur, quarante lascars aux pieds palmés hochent le chef à l'unisson. Personne ne pouffe. Les plongées répétées, c'est connu, provoque des amnésies. Or nous plongeons sans relâche… Même l'amiral, qui ne plonge pas, en est victime. Dorénavant, lorsqu'ils patrouillent le quartier chaud de Toulon, les pandores maritimes lèvent le nez au ciel lorsqu'ils croisent des marsouins arborant un insigne à hippo-campes.

La rade de Toulon est un gigantesque cimetière marin ; en novembre 1942, l'amiral de Laborde a envoyé ses escadres par le fond plutôt que de les voir combattre aux côtés des Alliés qui, pourtant, avaient le vent en poupe. Trois cents mille tonnes de cuirassés, croiseurs, destroyers, patrouilleurs abritent poissons, crustacés, huîtres, moules, praires… et font notre bonheur et celui des ferrailleurs de La Seyne, dont les frères Serra qui bâtiront leur fortune en découpant en tranches de saucisson des coques qui ont fait la gloire de la flotte française. Nous ne fréquentons pas que les hauts-fonds. Plus loin au large, et plus profond, dorment nos viviers secrets, un charbonnier, un cargo allemand chargé de motocyclettes… et de colonies de homards et de langoustes dont nous savons flatter les antennes. Au pied du rocher des Deux-Frères planté de corail vert jade dans cet univers glauque, et à quarante-cinq mètres de fond, je fais défiler ma troupe au pas de l'oie, du jamais-vu chez des pieds palmés. Les dattes de mer, des bivalves exquis, se développent dans le calcaire qu'elles minent. Récolte strictement interdite, car tous les môles de Méditerranée en sont farcis ! Que les riverains s'y mettent… les ports seront abrasés ! Pour les extraire, assis au fond, nous écossons les pierres à coups de marteau. Il en faut de la patience, et du doigté, pour ne pas écraser la bête ! Les scaphandriers du service des jetées, eux, hissent les blocs à la grue et les morcellent sur les pontons. C'est que les restaurants de la Côte les paient une fortune, pour les servir en catimini, à la pièce et à prix d'or ! À l'occasion d'un déjeuner à

bord de l'*Élie Monnier*, l'aviso océanique du GERS, Cousteau, qui en engloutissait une ventrée nous dit, entre deux bouchées :

– Au pied de l'île du Grand-Congloué, entre le château d'If et Cassis, j'ai découvert l'épave d'une grande galère. Pour faire le relevé de sa carène, il faut que je la vide intégralement… des milliers d'amphores ! Sur l'île campe une équipe de mes plongeurs qui, jour et nuit, s'emploie à dégager l'épave. Cependant… un coup de main de votre part me rendrait un fier service !

Lorsqu'un matin le *705* mouille sous le Congloué, le chantier de fouilles est désert. Un homme apparaît :

– Vous tombez bien ! Mon compresseur est en panne. Plus d'air pour nos scaphandres !

Dupas règle les bordées de nos plongeurs. Je m'immerge dans une mer cristalline. Quarante mères plus bas des boursouflures soulignent les contours d'une grande nef et un affleurement de rangées d'amphores. On envoie une suceuse aspirer la couche de limon qui les recouvre. J'empoigne les anses d'une jarre vide, je l'applique, col en bas, sur le geyser de bulles que vomit le détendeur de mon scaphandre ;elle se remplit d'air, s'allège, m'entraîne comme une fusée vers la surface. Les jarres pleines de sécrétions sont suspendues à des ballons ou remplissent des paniers qu'une grue enlève. En surface on trie les débris que dégorge la suceuse. Soudain quelqu'un s'exclame :

– De l'or ! De l'or !

Des piécettes scintillent dans un magma d'algues et de madré-pores ! Un homme en saisit une, pousse un « Merde ! » qui n'en finit pas. Les talents d'or… des pièces de cinquante centimes qu'un farceur a glissé sous le cône d'aspiration. Lorsque tombe la nuit, nous avons arraché à l'épave près de quatre cents poteries, autant que l'équipe Cousteau en une semaine. Un sérieux « coup de main »dont le chef de chantier nous est reconnaissant :

– Gardez-en quelques-unes pour votre peine !

Une dizaine de jours plus tard, après une courte campagne océanographique, la *Calypso* regagne Toulon. Aussitôt à terre, Cousteau court au Congloué. Là, il tombe de haut : « sa » galère qu'il imaginait dégagée ou presque, est toujours à demi-pleine, le compresseur toujours en panne, le chantier en sommeil, les fouilles et les livraisons d'amphores à son commanditaire, le musée Borelli de Marseille qui les attend

impatiemment, toujours au point mort ! Le grand homme pique une colère à froid dont il a le secret et « prend aux rations » son chef de chantier qui, terrorisé, invoque le premier prétexte qui lui vient à l'esprit :

– Pour les amphores… c'est que… les nageurs de combat se sont servis, commandant !

– Quoi ? s'écrie l'explorateur. Mais la totalité des vestiges de ce site archéologique sont propriété inaliénables du musée qui finance les fouilles ! Ces nageurs de combat ont donc commis un acte de piratage ! Ils méritent d'être poursuivis !

Nous voici, Claude et moi, promis aux galères ! L'amirauté nous pourchasse… sans excès de zèle : « Restituez les amphores… l'affaire en restera là. »Ces amphores, moins de dix, nous en avons fait don à des personnalités qui nous avaient voulu du bien. Les leur réclamer ? Impensable ! Par bonheur, Cousteau, président des Requins Associés, une entreprise prospère tirant de gros revenus de son exploitation médiatique des océans, n'est pas le chouchou des pontes de notre marine nationale qui arme sa *Calypso*, l'entretient, verse salaire à son équipage et à son commandant – Cousteau –, finance ses expéditions, souvent plus cinématographiques que scientifiques, sans pour autant jouir d'un droit de regard sur ses objectifs et leur finalité, ni, surtout, partager les bénéfices. Qu'il soit élu l'homme le plus populaire du monde, tant mieux ! Qu'il ne renvoie pas l'ascenseur à la Royale, là, les amiraux se rebiffent… et nous tirent d'affaire ! Notre acte de piratage sombrera dans l'oubli, sans autre forme de procès.

– Second-maître Joseph Floch, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je vous décerne la médaille militaire !

Les doigts gourds, un capitaine de vaisseau en grande tenue épingle la décoration sur un coussin écarlate puis salue le catafalque drapé de tricolore dressé au centre de la cour de l'hôpital Sainte-Anne balayé par une bise glaciale. La sonnerie aux morts rebondit d'un mur à l'autre pour se perdre dans la chapelle où tressaille la flamme des cierges. Les autorités s'inclinent en récitant des condoléances, dérisoires, devant une femme, des enfants, en noir.

Notre premier mort est un Breton.

L'avant-veille, le 8 décembre 1953, il s'en prenait au *Montcalm*, un croiseur, l'un des objectifs de l'exercice de la soirée. Temps de curé : lune

d'argent sur champ d'étoiles se reflétant dans un plan d'eau miroir. Officier de sécurité, je suis assis dans ma Jeep stationnée sur la levée du bassin Vauban. J'écoute la radio du bord qui capte les messages qu'échangent les doris de veille croisant audessus des plongeurs : « Girodeau et Roullet ont posé leur charge sur le *Richelieu*… Le Millour et Collot ont coulé le *Lafayette*… Camus et Guivarch font surface… Tout baigne ! » Soudain, une lampe torche qui clignote furieusement jaillit au centre du bassin ; une voix hurle :

– Accident ! Accident !

Un Zodiac fonce ; son équipage hisse à bord deux plongeurs puis se dirige vers moi. Trois hommes déposent dans la Jeep Floch, inanimé. Ruisselant et hors d'haleine, Demoulin m'explique d'une voix hachée :

– Après avoir posé notre mine, nous palmions tranquillement à sept, huit mètres de fond, lorsque, soudain, il a tournoyé ! … J'ai largué son lest, je l'ai remonté, il n'est pas resté inconscient plus d'une minute, je vous le promets ! … Merde, il avale sa langue !

– Dégagez-la… et respiration artificielle !

Klaxon hurlant, je roule à tombeau ouvert en direction de Sainte-Anne dont, lors de plongées de nuit, la cellule de réanimation demeure en alerte. Lorsque je freine des quatre roues devant la porte, les infirmiers se précipitent. Floch est enlevé, porté sur une table, pénétré de sondes, transfusé, soumis à un massage cardiaque, branché sur poumon artificiel. Je le sais en de bonnes mains. Transi, Demoulin reste planté au chevet de son binôme. Je l'entraîne :

– Vous êtes gelé, mon vieux, il faut vous changer ! Quant à moi, je dois reprendre ma veille, l'exercice n'est pas terminé ! … Ne vous inquiétez pas pour Floch. Vous l'avez sorti de l'eau si vite que sa petite narcose sera sans conséquence. Demain, il aura une grosse migraine, c'est tout !

J'ai perdu une belle occasion de me taire…

Au cirque, lorsqu'un trapéziste s'écrase, le spectacle continue ; en escadrille, lorsqu'un avion s'abat, tous les pilotes décollent. Chez nous, lorsqu'un plongeur se noie, nous nous jetons à l'eau. Un remède pour conjurer le sort, dit-on.

Décembre. Le Rhin et ses glaces dérivantes nous espèrent. Nous explorons un lac volcanique sans fond, obscur, peuplé d'algues démesurées, à la recherche des corps de deux amoureux qui s'y sont engloutis une semaine auparavant. Les laminaires étirent leurs longs bras dentelés qui

s'enroulent autour de nos jambes comme pour mieux nous happer. Notre quête n'en est pas, pour autant, moins rigoureuse. Cependant des deux amants, nous ne trouvons pas trace. Je suis soulagé de ne pas avoir été confronté, dans ces eaux ténébreuses, à deux cadavres y stagnant depuis une semaine ! Un team de SBS est cantonné au nord de Strasbourg. Je les invite, à bord de notre hydrofoil, à un dîner fin, copieusement arrosé, puis à une plongée en commun au confluent de la Moselle et du Rhin. Nous panachons les binômes. Plongeurs chevronnés, et hyper-résistants au Riesling, les Français arrachent aux remous du confluent et à ses bancs de boue tourbillonnants leurs coéquipiers britanniques voués plus aux raids en kayaks qu'aux plongées vaseuses. Moi, j'ai grand-peine à tirer mon binôme d'un bourbier noir et sans fond dans lequel il s'engage de la tête et des épaules. Pris d'un vertige nauséeux, complètement déboussolé, il croit gagner la surface ! Le lendemain, tout au long du fleuve, on confond le jour et la nuit ; c'est la fête du vin ! On nous convie à la célébrer à Rüdesheim, en vue de Coblence, par une tournée des *Weinstübe* valant largement un *pub crawl*. En costume régional, la face turgescente, le verre à la main, les bouseux du cru braillent des chansons à boire jusqu'à rouler sous les tables. Les tabous roulent avec. Fines mouches, leurs compagnes, en jupe courte et bas blancs, seins au balcon sur tablier de dentelle, gardent la tête froide, le cœur chaud, et la cuisse… hospitalière. Dans les braillements, les flonflons, les cohues de serveuses brandissant des chapelets de chopes, elles vont droit au séduisant étranger de passage dont elles sont résolues à faire leur dimanche. Un dimanche sans lendemain… Passée la *Weinfest*, tout rentre dans l'ordre : l'étranger sous d'autres cieux, les maris au cuvier, les femmes à leurs four-neaux, comme si rien n'était venu troubler la sainte harmonie des couples du Rheinland.

La cabine de l'avion qui, le lendemain, nous emmène à Brest, est étrangement silencieuse. Épuisante, l'épreuve du Rhin ! Ceux qui l'ont subie sont hagards, l'œil cerné ; les boute-en-train de service, amorphes.

La Royale fait valoir ses droits sur notre école. Alinat en est nommé commandant, avec pour adjoint Claude Riffaud promu lieutenant de vaisseau. J'hérite du titre ronflant de directeur des cours. Technicien de la plongée, bricoleur de génie, d'une humeur toujours égale, Alinat brasse des idées à la pelle. Dix-huit mois de tâtonnements ont fait des premières recrues des instructeurs fiables. Finies les plongées à la chaîne. Nous prenons même des congés ! Le petit monde, à la Pagnol, de Saint-Mandrier,

m'a adopté. J'assiste aux concours de belote, je participe au loto, animé, des samedis soirs, au *Café des Sports*. C'est que, pour peu qu'on soit chanceux, on quitte la scène une oie, un jambon sous le bras. Dans la pinasse, meublée Empire, de Jean Coste, on déguste des bouillabaisses haut de gamme mijotées par l'ami Léon, le char-pentier de marine. Sur la tartane verte des frères Davin, qui font le transport de sable, chargé à la pelle, on déjeune de praires et de moules rouges arrosées au rosé de Bandol. Titin sert des grillades de charolais que livre Champanet, le boucher auvergnat échoué là, on ne sait pourquoi. Notre *Nordet* hivernait jusqu'alors à Saint-Tropez, petit port « pas fier », jusqu'à ce que les locomotives du showbiz y attirent les bancs de gogos. Adieu mauresque sirotée béatement *Chez Félix* lorsque, à la tombée du jour saluée par un goéland solitaire, le port s'endormait ! Aujourd'hui, au crépuscule, noir de monde, il part en java. Les prix des santons sont montés en flèche ; les frais de gardiennage aussi. J'ai donc mené notre bon vieux cotre à l'abri du Creux Saint-Georges où l'anneau de quai est gratuit. Il est ouvert aux amis et aux amis d'amis qui trouvent Saint-Mandrier à leur goût. Le *Nordet*, le *Creux Saint-Georges* leur offrent croisières aux îles du Levant, pêche, plongées, bronzage, bouillabaisses et dolce farniente. Parmi eux, l'une plus assidue que les autres est cette Dominique qui abandonne chaque fois qu'elle le peut les salons de Marcel Rochas pour jouer l'hôtesse de mon cabanon des vignes. De moi, elle espère plus que je ne suis prêt à lui sacrifier. Je n'aspire pas, encore, à un nid permanent…

Francis, un frère d'arme, a fait, lui, son trou dans notre port. C'est un vieux chien de guerre, râblé, la tête grise en brosse, tatoué, qu'une malencontreuse affaire de règlement de compte a mené en Centrale. À sa sortie, il était de la cloche ; je l'ai ancré chez Coste et moi. Affable, rigolard, mariant argot et parler provençal, débrouillard, il est devenu la fée du village ; il répare, bricole, fait les courses, garde les enfants des uns et des autres, tient nos bateaux propres, boit le pastis chez l'un, déjeune chez l'autre, aide à fermer, le soir, la *Tartane*, le restaurant de Titin… devant lequel, un matin, on repêche son corps flottant le long du quai. Rumeurs de meurtre ! Vous pensez, un ancien malfrat… Les gendarmes enlèvent le cadavre. Direction Sainte-Anne pour autopsie et enquête, qui conclut à une embolie, rien que naturelle : son cœur s'est lassé de carburer au pastis, ses poumons aux Gauloises. Le village s'apprête à lui faire des funérailles d'enfant du pays. Coste et moi souscrivons une concession à perpétuité. Le

corps se fait attendre… Les pompes funèbres toulonnaises l'ont pris en otage et ne consentent à nous le rendre qu'emballé en cercueil et en corbillard grand style facturé au kilomètre, et au poids de l'or ! Je constitue un commando, nous effectuons une reconnaissance. Kidnapper Francis à Sainte-Anne, un jeu d'enfant ! De son côté, son ami le maire a fouillé l'arsenal des arrêtés et trouvé le bon ! Son ordre de réquisition du corps d'un résident mort sur le territoire de sa commune est sans appel ! Francis, nous le mettons en bière et nous le ramenons, légalement, « chez lui », dans l'ambulance-corbillard de la commune, et pour une bouchée de pain. La population tout entière gravit la montée du cimetière. Lorsqu'on le met en terre, tout contre le caveau des Davin, André, le cadet, les yeux pleins de larmes, me souffle :

– Vé, de le laisser en tête-à-tête avec mon pauvre père, ça me console… Ils ne s'ennuieront pas !

Francis n'est pas le seul à nous quitter. Peu après, notre antique *705* le suit au tombeau ;la rouille l'a dévoré. On l'amarre à couple du gigantesque Strasbourg, trente mille tonnes de ferraille toujoursàflot. Avant qu'il ne parte à la découpe, je passe une soirée – en pèlerinage – assis à la coupée de notre vieux drakkar, rêvassant aux belles heures que nous avions vécues ensemble. Si le roman-tisme ne m'étouffe pas, je prête pourtant une âme à une Delage, à une Hispano, et plus encore au *Chasseur français* !

Notre centre tournant comme une horloge, je m'occupe de perfectionner notre équipement. Nous manquent des gants isothermes, des souris assurant une meilleure protection, des cagoules enveloppant mieux le cou. Si les industriels français exigent des cautions, demandent des délais illimités, ou baissent tout simplement les bras, les manufacturiers allemands sont prêts à relever tous les défis. Une nuit, lorsque je rentre d'un rendez-vous d'affaire à Stuttgart, une ambulance, un camion de pompiers, obstruent l'entrée de notre villa de Kehl. Des tuyaux courent sur le sol. Sur une table du vestibule sont allongés deux plongeurs dont je ne distingue que les yeux clos, bouffis, et une touffe de cheveux poisseux au-dessus du masque à oxygène. Une pompe chuinte, leur tire des borborygmes. Des infirmiers pressent leur poitrine en cadence. Penché vers eux, Becker chuchote :

– À la fin de l'exercice classique que tu connais, la descente du Rhin sur trois kilomètres avec simulacre d'attaque d'un pont, ces deux-là manquaient à l'appel. Nous avons brossé les berges, les chalands au mouillage… Nous les avons découverts flottant de part et d'autre d'un câble d'ancrage d'un

pont de bateau. Ils avaient été bloqués net sans pouvoir se libérer de leur sangle de sécurité… Le courant, plus de six nœuds, a arraché masques et embouts, tu l'imagines !

– Et tu crois que…

– Qu'ils vont s'en sortir ? Allons, Bob, tu sais aussi bien que moi qu'ils sont morts depuis longtemps. Je fais pratiquer une réanimation de principe.

Soudain le silence se fait. On ôte les masques. Les sangles laissent leur empreinte profondément gravée dans les chairs. La mort sous l'eau souille les traits de bouffissures, d'écume, de vase. Ils se nomment Bach et Guttierrez, ces très jeunes garçons, inertes sous mes yeux. Des séparables. J'ai guidé leurs premiers coups de palme, je les ai en partie formés. C'est à moi de rendre chacun d'eux aux siens dans une chapelle, à Offenburg. Le cœur serré, j'affronte les mères, la Bretonne, la Pied-Noir, raides, dignes. Je suis celui par qui « le petit » est mort; je redoute leur rancœur, qu'elles gardent tapie au fond de leur regard, fixe et sombre. Levée des corps, la dernière, j'espère… Loin de là ! Servanti mourra sous soixante-dix mètres d'eau en s'escrimant à dégager l'ancre de la Calypso. La bouillotte dont Riffaud ne voulait pas tuera Labat. Ensuite elles mourront, les palmes aux pieds, par dizaines, mes grenouilles. Dupas, je l'ai croisé flottant en apnée par quarante mètres sur l'épave du sous-marin *Rubis*. En surface je l'ai savonné :

– Tu tires trop sur ton vieux palpitant de quarante carats, Jacques !

Il a éclaté de rire :

– Penses-tu, je vous enterrerai tous !

Erreur…

Mes jours à Saint-Mandrier sont comptés, Morlane me l'a fait savoir :

– Tu as rempli ton contrat. La routine n'étant pas ton truc, j'ai autre chose en vue pour toi. Bichelot qui rentre d'Indo suivra une formation accélérée puis te remplacera.

Bichelot est rentré d'Indochine dont la moitié Nord est revenue aux Viets à la suite de la déculottée de Diên Biên Phu, cette cuvette que le général Navarre, commandant de nos armées, avait pris pour base de son opération « Castor »: « l'édification d'un camp retranché constitué de môles aéroterrestres cohérents formés de points d'appui se soutenant les uns les autres, protégeant un aérodrome, et dont l'ennemi ne pourra venir à bout ». Pas plus qu'il n'est venu à bout du mur d'Hadrien, ou de la ligne Maginot ? En d'autres termes, ce truc aéroterrestre constitue un « hérisson », un fort

dans lequel on se terre sans remuer un cil en laissant vacant un territoire dans lequel l'ennemi est libre de se promener, de rameuter ses divisions, son artillerie, voire ses chars, puis de lancer un assaut massif qui ne pardonne pas. Ce qu'a fait Giap, le général d'Ho Chi Minh, largement approvisionné par Mao, à travers une frontière passoire. Cette fois, l'armée française n'était pas en retard d'une guerre, comme en 1871, en 1914, en 1939, mais de trois siècles. Depuis Vauban, les « hérissons » avaient pris du plomb dans l'aile, non ?

Dernières plongées, nostalgiques, avec, au poignet, ou fixé sur le tableau de bord, notre bébé, cette montre « idéale » que nous avions ébauchée sur une feuille de papier quadrillé déroulée sur un coin de table. Combien de fins de non-recevoir Villarème a-t-il essuyées avant de dénicher l'oiseau rare ? Il ne me l'a pas dit. Un jour enfin, alors qu'il avait perdu espoir, il a reçu une réponse positive d'un Jean-Jacques Fiechter, directeur de Blancpain, une société horlogère… suisse, modeste, quasi inconnue, mais vénérable puisque fondée en 1735 ! Et Fiechter a concrétisé notre rêve qu'il a baptisé *Fifty Fathoms*, en français la « Cinquante Brasses », chacun sachant qu'un brasse équivaut approximativement à un mètre quatre-vingt de hauteur d'eau. Son mouvement est vraiment perpétuel, son cadrant luit comme un phare, sa lunette est docile. Le boitier est étanche, Pasi en jure : il l'a examinée sous tous les angles sans détecter le moindre bébé mérou !

– L'unité de nageurs de combat du service Action, propre à être mise à toutes les sauces, que Fourcaud et moi-même avons en tête, où allons-nous la mettre ? s'interroge Morlane. À Collioure, il n'y a pas de place… Il n'y a pas mieux qualifié que toi pour faire choix du type d'installations qui lui convient, n'est-ce pas ? Prends donc ton bâton de pèlerin et va nous dénicher le coin rêvé.

J'explore les côtes de la Manche puis celles de l'Atlantique. Brest, Lorient, Saint-Nazaire, Bordeaux. Les installations portuaires, les bases navales, françaises ou édifiées par la Kriegsmarine, sont pour la plupart en ruines. Sur les rives de la Méditerranée, un seul havre, Toulon, et il est saturé ! Reste la Corse que les touristes commencent à prendre d'assaut. Aucun de ses petits ports ne fera l'affaire, je le crains. Pourtant je m'y rends ; c'est mon dernier recours. Alors que je m'y attends le moins, en banlieue d'Ajaccio, je butte dans une base aéronavale tout juste

désaffectée… comme celle de Saint-Mandrier près de trois ans auparavant, mais plus vaste : un désert de longs quais à plans inclinés, de grands hangars, de grues aux longs bras immobiles sur un plan d'eau idéal, d'un bleu profond.

– Ce coin de paradis, comment s'appelle-t-il ? me demande mon Béarnais.

– Aspretto.

– Joli nom. Eh bien, il ne me reste qu'à m'armer de courage… !

– Pour quoi faire ?

– Pour entamer un combat de procédures qui durera des années, car ce coin de paradis, la Royale, et les Corses, ne vont pas le lâcher de gaîté de cœur, crois-moi !

Il m'offre un bref congé avant de tâter de son « nouveau truc ». Dominique m'appelle. D'habitude primesautière, taquine, elle est singulièrement grave :

– J'ai à te parler… Comme tu m'aimes bien, pas plus, tu n'as rien d'autre à m'offrir qu'un week-end de temps à autre. Tu vis ta vie dont je sais peu de chose : un jour dans l'eau, en jour dans l'air… J'ai rencontré un garçon. Il est pilote, au Gabon, enfin, il possède un ou deux avions et monte sa propre compagnie aérienne. Il m'a proposé de partager son aventure, sa vie. J'ai accepté. J'aimerais que tu le rencontres.

Un battant, assurément, ce Jean-Claude Brouillet. Trapu, ramassé sur des jambes légèrement torses, botté, vêtu de cuir, il figurerait à l'aise un redresseur de torts de film américain. Une belle gueule : visage carré au menton et au nez forts sous une chevelure indomptée dont une vague lui tombe sur le front. Ses yeux noirsvous scrutent, vous jaugent, vous déshabillent, avec une pointe d'ironie. Nous nous découvrons des amis communs, qui, parachutés, comme moi, en Indochine avant la capitulation japonaise, sont ensuite allés chercher fortune au Gabon. Entre nous, le courant passe. Nous nous quittons sur une solide poignée de main et un « Eh, Bob, si jamais tu passes par le Gabon, tu es mon invité ! » asséné avec l'accent de Villeneuve-sur-Lot. Au soir, lorsque je me retrouve seul, je suis en manque. Dominique, je l'aimais plus que « bien », sans me l'avouer et sans songer à lui sacrifier une once de mon sacro-saint égocentrisme. Je n'ai même pas cherché à la retenir ; en mon for intérieur, je pressens qu'elle a fait le bon choix. Quel que soit son avenir, il est solide, ce Gascon !

Chapitre 11

MEURTRES À GOGO !

En tailleur Dior grain de poudre, les ondulations de sa chevelure cendrée alignées au poil près, le fume-cigarette armé, Nicole Follot est toujours fidèle au poste. En lui décochant le baisemain de rigueur, je lui lance : « Vous n'êtes pas encore lasse de cet environnement de barrière, chère Nicole ? » « Je m'en lasserai lorsque le commandant s'en lassera, répond-elle. Entrez, il vous attend. »

– Heureux de te revoir, Bob ! me lance Morlane. Tu sais tout, je suppose, des remous qui agitent le monde arabe de nos jours. Le jeune Nasser veut secouer le joug des Anglais. Le vieux sultan Ben-Arafat qu'après avoir déposé Mohamed IV, Laniel a imposé au Maroc, eh bien, le Maroc n'en veut plus ! En Algérie, des mouvements pour l'indépendance s'agitent… surtout FLN, le Front de libération nationale, qui reçoit des armes, et de l'argent, des pays de l'Est bien sûr, mais également des États-Unis, et de l'Europe, même. Les collecteurs de fonds transitent par Italie, Suisse, Espagne, Allemagne. En haut lieu on a décidé de s'attaquer à ce maillon faible et c'est au service 29… à nous, qu'on a confié la tâche de liquider, discrètement, ces gens-là. Tu m'as paru tout désigné pour le job…

– Moi, tueur à gages ?

– Ah, non ! Pas question qu'un officier de l'armée française se fasse prendre la main dans le sac en train de trucider un honorable homme d'affaires étranger… surtout en pays neutre ! Imagine le scandale international, les interventions à l'ONU ! Non, tu driveras, de loin, des opérateurs. Le SR en a dressé une liste : des malfrats condamnés pour une bagatelle et auxquels on offre prime et remise de peine. Pour moins que ça ils tueraient leur vieille maman. Va voir Trautman, il t'en dira plus.

Trautman, « Trott », ou « l'Amiral », un cinq-galons de la marine, est un vieux de la vieille. En 1924, tout jeune enseigne, il a rompu les ponts avec la Royale en optant pour le Deuxième Bureau. Depuis Singapour il a monté un réseau d'espionnage opérant en Chine. Ensuite, bon Alsacien parlant l'allemand comme père et mère, il a « traité » le Reich. Enfin, il a déserté Vichy au profit d'Alger. Nostalgie de la mer ? Il s'habille en bleu, porte un col blanc. Affable, Trott, toujours : « J'ai présélectionné un premier lot de volontaires. Vous pourrez les passer en revue dans les bureaux de l'une de nos sociétés d'import-export, avenue de l'Opéra. » Le premier candidat que je retiens s'appelle René Brévin. C'est un demi-sel à la face anxieuse : il est dans la mouise ; il y a entraîné sa compagne et leur fillette. Pour s'en sortir, et contre un passeport et une brique, il est prêt à supprimer n'importe qui. Un Jean Valjean du 20e siècle… Je le sonde :

– De quelle arme te sers-tu ?

– Moi ? … J'ai jamais tiré !

Les bras m'en tombent. Ce tueur à gages en puissance n'a jamais touché un revolver ? À la Piscine, pas de stand de tir ; l'espionnage est un sport de voyous pratiqué par des gentlemen et à mains nues… en principe. Par bonheur, gamin, j'achetais mes carabines à air comprimé chez le père Janneau, un vieil armurier de Levallois. Il exerçait son métier comme un sacerdoce. Ceux qui appréciaient ses armes étaient ses amis. Heureux de me revoir, grandi, il m'ouvre son sous-sol converti en stand de tir rustique et assourdissant à crever les tympans.

René est un élève studieux, mais peu doué, qui arrose plus souvent les murs que la cible. Qu'importe, sa victime lui sera offerte sur un plateau, à bout portant. Je lui enseigne des rudiments de sécurité et lui donne des leçons de maintien afin qu'il se comporte désormais en touriste aisé. À peine en ai-je terminé, le patron me convoque :

– Prochainement, des ténors du FLN, conduits par Ben Bella en personne, vont prendre contact avec un trafiquant d'armes que nous connaissons bien : Giovanni Ferraci. Un vrai vendeur de mort, ce *signor*, doublé d'un escroc international. En abattant cette ordure, tu sauveras beaucoup de vies. Le contact aura lieu à Rome, à l'hôtel *Mediterraneo*, où nous t'avons retenu une chambre. Ton René descendra au *Quirinal*, tout près. Ton rôle consistera à lui remettre une arme, à lui indiquer l'instant propice, et à te volatiliser dès qu'il aura honoré son contrat ! Pas question de te mouiller, hein ?

Récemment placé à la droite du chef du service 29, Faure-Beaulieu, élégant quadragénaire sentant son faubourg Saint-Germain à plein nez, me remet un jeu de faux papiers d'identité établis au nom de Raymond Martin. Les principes de l'Intelligence Service que j'ai éprouvés pendant la guerre s'appliquent toujours, à ce que je vois. Tel que s'en tenir aux mêmes initiales, ce qui dispense de se séparer des chemises, des mouchoirs, du porte-cigarettes, de la chevalière, marqués à son chiffre. Pour nous rendre à Rome, René, baptisé Roger Bois, et moi, empruntons des vols différents. Nos lieux et heures de rendez-vous, je les ai appris par cœur, ainsi que les itinéraires des six replis éventuels par terre, mer, air. À peine ai-je déposé ma valise dans ma chambre du *Mediterraneo*, que le téléphone sonne :

– Ici, Bernard, nous sommes appelés à nous rencontrer, n'estce pas ?

Inutile d'en dire plus. « Bernard », chef de poste du SDECE à Rome, opère au sein de l'ambassade de France sous le titre d'« attaché militaire adjoint », un titre qui ne trompe personne car il couvre la vraie nature de l'espion-chef attaché à toute mission diplomatique. Parfois, lorsque son titulaire est brûlé à faire peur, on le replace par un vice-consul ou un attaché de presse qui ne fait pas plus illusion, mais la morale est sauve ! Nous nous rencontrons, comme convenu, dans un parc, aux pieds d'un bel éphèbe en marbre blanc et à feuille de vigne. Rond, grisonnant, sobrement vêtu, comme sa condition l'exige, de gris, tout en arborant une cravate italienne fulgurante, Bernard, tout sourire, me tend un paquet fait de papier fleuri assorti d'une faveur rose :

– Voici le cadeau d'anniversaire promis ! Son destinataire occupe la chambre 206. Remettez-le-lui avec mes vœux les plus chaleureux, lorsque l'occasion se présentera.

Le paquet sous le bras, je rentre à l'hôtel en veillant à ce que personne ne s'attache à mes basques. Le « cadeau » est un pistolet Dreiss autrichien d'au moins trente ans d'âge dont le numéro de série a été limé. Il est accompagné d'un silencieux « maison », un tube d'acier grossièrement soudé qui, je le soupçonne, a été bricolé par le père Theiss, le chef du magasin de farces et attrapes de la Piscine. René et moi nous croisons dans un bar à expresso proche. Deux identiques serviettes de cuir changent de main. Mon homme entre ainsi en possession du Dreiss et du numéro de la chambre de Feracci. Le trafiquant ne lui est pas inconnu ; à Paris, il a étudié sa photo sur toutes les coutures. Pas séduisant le *signor* ! Petit, gras ; ses cheveux rabattus depuis l'oreille lui collent au crâne comme des rayures de

zèbre. Il affectionne les costumes de soie et les cravates plus chatoyantes encore que celle de Bernard.

Je m'assieds dans un confortable fauteuil d'angle de cette salle des pas perdus qu'est le vaste hall du *Mediterraneo* afin de parcourir posément le *Corriere della Sera*. Une cohue de touristes bariolés, affairés, s'apostrophant à tue-tête et se renouvelant sans cesse, l'encombre. Les concierges, le portier, les chasseurs sont débordés. Peu après René s'installe à l'autre bout du hall. Nul dans ce tohubohu ne prête attention à nous. J'ai le loisir de lire le quotidien de la première à la dernière page, petites annonces incluses, avant que Feracci n'entre. Il se fait remettre sa clé, se dirige vers la batterie d'ascenseurs. Du coin de l'œil, j'observe René qui se lève et, à bonne distance, lui emboite le pas. J'ai rempli mon rôle, je peux quitter la scène. À René de jouer le dernier acte. Je flâne dans les artères de la cité qui, de nuit comme de jour, regorgent de promeneurs, de badauds jacassant à grands gestes à chaque coin de rue. Je dine dans une *trattoria* bondée. Bien après minuit je pénètre dans le hall, désert, du *Mediterraneo*. Le portier, le concierge, qui me saluent bien bas pourront témoigner que, de toute la soirée, je n'ai pas mis les pieds à l'hôtel.

Je sors de ma chambre à 9 heures du matin. Au détour d'un couloir, je me heurte à Ahmed Ben Bella. Devant la porte de l'ascenseur, nous nous livrons à un assaut de courtoisie :

– Après vous, monsieur, je vous prie !

Au rez-de-chaussée l'attend un chaleureux comité de réception. Aucun garde du corps en vue… Aucun signe d'agitation policière. Derrière le cercle des fans du chef de la rébellion algérienne, un petit homme penché vers le caissier règle sa note. Il se retourne… c'est le *signor* Feracci, gras, rose, et en pleine santé !

René est ponctuel au rendez-vous convenu « après l'heure H ». Il affirme :

– Comme prévu, j'ai fait une reconnaissance de la 206. Plus tard, je suis revenu, j'ai frappé à la porte en criant « Message ! » Pas de réponse.

Il s'efforce de paraître serein mais son regard fuyant le trahit. Il s'est dégonflé, mon demi-sel ! Sans regret, il me rend le Dreiss que Bernard récupère sans état d'âme :

– Ce sont des choses qui arrivent, vous savez ! Par ailleurs, le *signor* a quitté l'Italie… Peut-être nous reverrons-nous un jour ?

Trott prend cet échec avec philosophie :

– Ces volontaires, c'est l'administration pénitentiaire qui les recrute, à son corps défendant, vous vous en doutez ! Je n'ai guère voix au chapitre. J'espère que les remontrances que je vais leur adresser porteront leurs fruits et que la prochaine fois…

Morlane bout :

– Mes crédits, on me les accorde au compte-goutte ! Or, voici plus d'un million parti en fumée et… en vacances romaines ! Dieu fasse que le prochain candidat soit plus tenace !

Les touristes allant par deux ou en groupes, rien de mieux pour se faire remarquer que demeurer planté, seul, à faire le guet ou déambuler dans les rues les bras ballants sans compagnon à qui parler. Converser permet de se composer une attitude. À Rome, pourtant envahie par la foule, je me suis parfois senti mal à l'aise. Ce sentiment, Faure-Baulieu le partage, mais se montre réservé :

– Le service ne dispose pas d'hôtesses. À vous d'en recruter une… Mais ne chassez pas parmi mes secrétaires, hein !

Parmi elles, un ravissant tanagra au regard améthyste. Veuve, très jeune, désespérée, désarmée, elle a suivi un moment la voie de Lesbos puis s'est jetée à corps perdu dans ce qu'elle croyait être l'aventure offerte par la Piscine… en vérité : bureau, courrier, dactylo. Je l'avais remise dans le droit chemin. Elle a le physique de l'emploi. Hélas, F. B. oppose son véto, irrévocable ! Par chance Jacqueline Huet, une amie de jeunesse, speakerine vedette de TF1 et son mari Yves Vincent, un Pied-Noir qui fait carrière de jeune premier, me présentent Christine, une comédienne pour qui patrie signifie encore quelque chose. Son père, colonel de troupes coloniales, est mort récemment. Elle vit à Meudon dans une villa jonchée de tapis de Kairouan et meublée de tabourets et de plateaux mauresques en cuivre martelé. Pas jolie, la fille d'officier ; plutôt belle dans le genre hiératique. Une Junon au traits réguliers et sans fard, aux grands yeux clairs et à l'élégance sobre. Elle sera, lorsque sonnera l'heure, madame Raymond Martin. Et elle sonne bientôt, cette heure, sous forme d'un appel de Morlane :

– Feracci est signalé à Rome ! Et, tiens-toi bien… « On » n'a pas été capable de nous dénicher un nouvel opérateur ! Tu es forcé de donner une seconde chance à ton René !

Monsieur et madame Martin partent en voyage de noces ; destination, classique : l'Italie. ÀRome, l'homme aux clés d'or du *Mediterraneo* n'a

d'yeux que pour la *Signora*. Toujours aussi affable, Bernard me remet le paquet cadeau à l'ombre d'une nymphe au pubis chastement voilé. Comédienne de profession, Christine joue à la perfection son rôle d'épouse. Nous nous attendons mutuellement dans le hall, nous flânons aux alentours, nous notons les mouvements de Feracci. Il quitte généralement l'hôtel en fin de matinée, revient peu avant minuit. Je donne mes ordres à René :

– Vous vous postez à proximité. Le *signor* descend de son taxi. Vous vous avancez nonchalamment, le pistolet roulé dans un journal. Tandis que, pour payer sa course, il vous tourne le dos, vous tirez en passant. Le coup de feu se traduisant par un pfuitt étouffé par le vacarme de la circulation, on croira à un malaise. Vous aurez le temps de disparaître au coin de la rue. N'oubliez pas de jeter le pistolet dans une bouche d'égout et vos gants dans une autre.

– Pas de problème, patron ! C'est dans la poche !

Le lendemain matin, le calme qui règne ne laisse préjuger rien de bon… Effectivement à 11 heures, monsieur Feracci, apparaît dans le hall, dépose sa clé et demande un taxi. L'explication que me fournit mon « tueur »est plausible :

– J'ai pas pu tirer ! Le portier est resté dans ma ligne de mire jusqu'à ce que le « monsieur »s'engage dans la porte-tambour !

Toutefois, l'attention qu'au lieu de me fixer dans les yeux, il prête aux perforations de ses souliers italiens tout neufs, laisse planer un doute. Je lui réponds sèchement :

– Soit ! Mais, la prochaine fois, tu as intérêt à mettre dans le mille, sinon, adieu la prime !

Je regagne la chambre conjugale. En déshabillé arachnéen, Christine exécute des mouvements d'assouplissement… à contrejour devant une lampe de chevet. Garder notre mariage blanc dans de telles conditions tient du supplice, d'autant que la chambre ne possédant qu'un lit, j'ai passé une nuit inconfortable sur le bord du matelas, dans la crainte d'effleurer le mollet de « ma » femme. Or, je n'ai que trente-deux ans, hélas !

Deux jours plus tard, la main sur le cœur, René m'affirme qu'un passant s'est interposé entre la cible et lui !

Lorsque je conseille à Bernard de faire renvoyer Brévin à ses chères études, derrière des barreaux, il réplique :

– « On » ne lui a toujours pas trouvé de substitut. Il faut vous en contenter… et dans le cadre d'un nouveau contrat, car notre Italien vient de

quitter Rome pour une destination inconnue ! On vous a fixé un nouvel objectif : un Ezzedine, sponsor du FLN en Lybie. Claude, mon homologue à Tripoli, vous y attend. Vous êtes bookés à l'hôtel *Oasis*. Sous vingt-quatre heures, je vous obtiendrai des visas. Vous sauterez dans le premier avion… Au fait, cet Ezzedine n'est pas un ascète, loin de là ! Il court les boites de nuit, les petits garçons, et rentre souvent au petit matin saoul comme une bourrique dans sa villa… isolée, dans une ruelle déserte, et aux confins du désert ! Du gâteau, même pour votre tueur du dimanche !

Le surlendemain, madame Martin à mon bras, je patiente dans la file d'attente des passagers du vol Alitalia Rome-Tripoli lorsqu'une jeune femme m'aborde et me chuchote : « Je suis l'assistante de Bernard. Votre voyage est annulé ! Votre nouveau sujet s'est évaporé. »Nous abandonnons la queue, nous dirigeons vers la sortie. Au passage, je murmure à René qui bat la semelle non loin : « Voyage remis. » Lors du dîner, je lève mon verre de Campari : « Je bois, ma chère épouse, à la fin de notre lune de miel. Peut-être l'avenir nous en réserve-t-il d'autres ? » Après une dernière nuit aussi platonique que déplaisante, une soubrette nous apporte le petit déjeuner et le quotidien du matin. Ma « femme » y jette un œil, blêmit, s'exclame : « Mon Dieu ! … L'avion que nous devions prendre ! … Disparu en mer avec tous ses passagers ! Aucun survivant !

– On peut dire que nous avons eu une chance de cocus… Oh, pardon, Christine ! Si nous avions été parmi les morts, ce drame aurait plongé notre service dans le deuil … et dans un marasme impayable ! Imaginez ce casse-tête juridique ! Faire mourir en France, et sous leur vrai nom, deux jeunes mariés bidon et un demi-sel prétendument sous les verrous… et produire, pour les familles, des corps… immergés sous mille mètres d'eau au large de la Libye !

Échaudé, Morlane, mais pas rebuté pour autant. Il m'expédie à Tunis, en célibataire, pour « traiter »un exécuteur recruté sur place par le commandant Cousin, chef d'antenne locale de la Boite. C'est un colon du nom de Lucien Salez, massif, basané, pourri d'assurance :

– Le Maghreb, la Libye, je connais ça comme ma poche ! Filezmoi un pétard et votre Ezzedine, je vous le rectifie vite fait, bien fait !

Je le mets à l'épreuve dans un secteur désert de la plaine de la Medjerda. Il « arrose » tout autant que Brévin. Je tente de lui faire entendre des rudiments de base de tir à l'arme de poing ; il ne m'écoute que d'une oreille. Plusieurs séances n'améliorent guère ses performances. J'exprime

mes réserves à Cousin qui siège au troisième étage d'un immeuble d'affaires au coin de l'avenue Jules Ferry et de la rue de Paris ; il joue le directeur d'une société commerciale parfaitement fictive.

– Que voulez-vous, mon cher, me répond-il, les tueurs compétents ne courent pas les rues ! En revanche j'ai monté de toutes pièces une société secrète factice formée d'extrémistes ultraconservateurs, la « Main rouge », conçue pour couvrir les bavures et, éventuellement les succès… s'il y en a ! … de nos vedettes. Copieusement fournie en « fuites », la presse va mettre sur le dos de cette Main rouge tous les attentats à venir, je vous le promets !

Deux semaines plus tard, effectivement, elle se met en vedette, la Main rouge : Salez se fait cueillir au saut du lit, et pistolet sous l'oreiller, dans un hôtel de Tripoli ! Deux tentatives de meurtres, deux fiascos. Pourtant Morlane ne désarme pas :

– Poussé par la classe politique française dans sa quasi-unanimité, notre D. G. – directeur général – veut des résultats à tous prix. Je lui ai expliqué qu'avant d'obtenir des résultats, il fallait bien essuyer les plâtres ! D'où les millions que tu as jetés aux orties… Il en a convenu. De ce fait, loin de dépérir, ton « *Murder Incorporated* » va monter en puissance. J'ai engagé un second officier traitant, le lieutenant Henry qui se consacrera à Feracci et Ezzedine. Toi, je te réserve pour un coup de grande envergure…

Le président Nasser a concédé aux mouvements de libération du Maghreb, dont au premier chef, le FLN algérien, un petit immeuble qui jouxte la poste centrale du Caire, place Tarhir. Ils y ont établi des permanences, se partagent bureaux et salles de réunion. Ma mission consiste à faire sauter l'immeuble, tout en épargnant les PTT, et sans tuer, si possible, qui que ce soit ! Faure-Baulieu insiste :

– Le but de la manœuvre est de provoquer une explosion spectaculaire qui frappe les esprits. L'adversaire doit être amené à penser que nous pénétrons son dispositif quand bon nous semble. Un avertissement sans frais, en quelque sorte.

Je me rends au laboratoire de la caserne des Tourelles. Le père Theiss me reconnaît au *feeling* :

– De quoi avez-vous besoin aujourd'hui ? D'une charge plate, d'une charge creuse, d'une hydrostatique destinée à faire sauter un sous-marin en plongée ?

– Non, d'une charge capable de souffler les cloisons intérieures d'un local tout en épargnant le gros-œuvre. Elle devra tenir dans une mallette ou

une sacoche. Retard à l'allumage, deux à trois heures…

– Accordez-moi une semaine et vous aurez votre bébé.

– Cette fois, j'ai l'homme qu'il vous faut, insiste Trott. Ce n'est pas un petit truand mais un homme d'affaires qui a connu des revers de fortune…

Bon genre, en effet, ce Pierre Liévin qui se présente à moi. Grand, vêtu d'un milleraies bleu, lunettes d'écaille, courtois, attentif aux conseils que je lui prodigue.

– Voici l'engin ! m'annonce un jour le père Theiss d'un ton suffisant en exhibant une mallette de cuir du volume d'un gros attaché-case. Pour amorcer le dispositif de retard de trois heures, il suffit d'exercer une pression sur le rabattant de fermeture, comme ceci…

– Et pour interrompre le processus ?

– Là, c'est un peu plus compliqué… réfléchit le professeur. Après avoir exercé une nouvelle pression sur le rabattant, vous donnez un quart de tour à cette vis qui libère un logement dans lequel vous trouvez une clavette qui… en prenant soin de ne pas frôler ce fil rouge qui ne tient à un fil, c'est le cas de le dire… sinon vous accélérez le mouvement ! … La clavette, dis-je…

À ce point, je perds le fil de son exposé. Je ne me vois pas, en milieu hostile, voire dans le noir, manipuler sa machine infernale ultrasensible avec des gestes de miniaturiste, au risque me faire sauter, et un quartier du Caire avec moi ! Je crois en ma bonne étoile : son engin de mort, je n'aurai pas à le désamorcer !

Au Caire, deux palaces de légende se mirent dans le Nil : le *Shepherd* et le *Sémiramis* qui s'est récemment enrichi d'une annexe, le *Maroussia*, le yacht que Nasser a confisqué à Farouk, le dernier potentat, déchu, d'Égypte. C'est une féérie d'acajou et de cuivre rouge amarrée au pied de l'hôtel. Par les fenêtres de ma cabine je vois louvoyer les longues felouques à voiles triangulaires que le soleil levant teint de rouge et qui se reflètent dans l'eau en taches de sang, tandis qu'une belle et fine Soudanaise en tablier, bonnet de dentelle, jupe de satin noir et bas fumés, me sert l'*early morning tea*. Ensuite, travesti en touriste, Leica en sautoir et guide sous le bras, je monte dans ma voiture de location, j'entame mon parcours quotidien qui me mène soit aux grandes pyramides de Guizèh, soit à celles de Sakkarah, ou au palais de Mehmet Ali qui domine la ville.

– Prenez votre temps, m'a recommandé F. B. Familiarisez-vous avec l'environnement… et votre objectif. Restez en contact étroit avec notre chef de poste là-bas. Il est bien informé… il a une taupe dans la place !

Chaque jour, je me rends à la poste ; j'expédie une lettre, je téléphone, et j'observe l'immeuble mitoyen. Il n'est pas gardé ; on y entre comme dans un moulin ! Au Caire, je peux me passer d'épouse ; j'ai lié connaissance avec une jeune Circassienne aux yeux en amande qui tient un petit magasin d'antiquités au pied de la mosquée d'Hassan. Égyptologue inspirée, elle me raconte Memphis, Thèbes, la vallée des Rois. Nous dinons à l'*Auberge des Pigeons* et je la ramène sagement chez elle après avoir effleuré ses doigts de mes lèvres. Jamais je ne pousserai plus loin ; elle est aussi pure qu'un fin cristal. Au *Groppi* l'incontournable salon de thé snobissime où babiller en une autre langue que le français ferait scandale, je renoue, par hasard, avec Leila et sa mère Nadia, des Cairotes pur-sang, et cossues, que j'avais croisées à Paris. Elles se réjouissent de guider un jeune Français argenté et sans attaches dont, j'en suis conscient, Leila – dix-neuf ans épanouis – ferait volontiers ses dimanches, avec la bénédiction de maman et d'un homme d'Église, car elles sont chrétiennes. Promené du musée Maspero, au *Mena House*, à l'auberge des pyramides, et de cafés chics en trous dans le mur où l'on déguste pour deux piastres un plat de *foul*, purée de fèves aux aromates, je me tiens à carreau ! En revanche, elles cautionnent à cent pour cent ma couverture de touriste. Un jour, je leur échappe pour prendre possession de la mallette infernale que me remet le faux diplomate de service et la transmettre à mon opérateur à lunettes d'écaille en formulant les recommandations d'usage :

– Vous savez ce que vous avez à faire, n'est-ce pas ? Une fois entré, en fin d'après-midi, vous prétendez avoir rendez-vous avec un certain Ali Mohamed qui, on me l'a confirmé, sera absent. Comme le chaouch de service l'ignore, il vous demandera de patienter. Lorsque vous le jugerez judicieux, vous vous rendrez aux toilettes, au bout d'un couloir biscornu, encombré de cartons, de sacs, de dossiers… un vrai capharnaüm où vous aurez tout loisir de cacher la mallette. Tout est clair ? Oui ? Alors je l'amorce… Àvous de jouer !

Aucun signe de nervosité chez ce Lievin ; il s'en va d'un pas mesuré de parfait businessman. Enfin un opérateur auquel je peux faire confiance ! Ce soir Samia m'assure un parfait alibi : nous dinons d'un kebab dans le quartier copte puis je roule, sans hâte, au rendez-vous fixé à mon agent afin

qu'il me rende compte –une formalité – du succès de sa mission. Lorsque je l'aperçois, au loin, il m'apparaît anormalement fébrile, dansant d'un pied sur l'autre. Envolé son flegme ! Lorsque je freine à son approche, d'un geste théâtral, il exhibe la mallette qu'il cachait derrière son dos et la brandit en s'écriant d'une voix hachée :

– Je n'ai pas pu la laisser… ou plutôt, lorsque je suis sorti, le planton m'a couru après pour me la rendre ! Il l'avait trouvée !

– Mais enfin, comment a-t-il fait ? Vous l'aviez bien cachée dans le capharnaüm du couloir, non ?

– C'est-à-dire… je l'avais laissée sous ma chaise…

Enfin, je… Il bafouille, mon *dynamitero* gesticule, puis soudain balance son fardeau par la fenêtre ouverte de la portière, fait demi-tour et s'éloigne à grands pas, me laissant sur les genoux une machine infernale réglée pour exploser dans une heure au plus. Il n'y a pas que cette machine qui soit infernale ! Au Caire, cité surpeuplée à crever, la circulation l'est autant ! À l'image des crues du Nil, elle est incontrôlable, anarchique, rebelle à toute règle, sanction ou flic, est sujette à des embouteillages monstres. Avertisseurs, klaxons, trompes, cornes hurlent alors à la mort sans discontinuer et les dieux en prennent pour leur grade. Heureusement, quand tombe la nuit, le trafic, lui, s'éclaircit, sensiblement… Si Amon, Seth et Isis m'ont à la bonne, je franchirai dans les temps les ponts de Guizèh qui mènent au désert, seul lieu où je pourrai me délester du bébé du père Theiss ! Ceci, à condition qu'en rendant l'âme sur ces maudits ponts, un bus, un camion ne provoquent pas un bouchon de deux ou trois mille guimbardes au sein desquelles je partirai en fumée… en compagnie d'une bonne vingtaine de Cairotes ! Le trafic est en accordéon, mon cœur bat la chamade ; moites, mes mains patinent sur le volant. Lorsque je dispose d'un peu de champ, j'accélère, prudemment ; il ne manquerait plus qu'un flic en quête de bakchich me prenne pour cible ! En vue du fleuve, on circule au pas. Je traverse le Nil, à allure d'escargot. Des ponts, je ne vois pas la fin… Pourtant, j'atteins la rive opposée, je prends de la vitesse. Défilent le *Mena House*, l'*Auberge des Pyramides* ; je croise chameaux, drogmans et taxis chargés de touristes rentrant au bercail après une journée de plein soleil. Passé un village signalé par des néons multicolores, je bifurque sur une piste qui semble ne mener nulle part. Je me laisse rouler un kilomètre, puis je coupe le moteur. Des haut-parleurs de dix mosquées nichées dans les sables monte le « Allahou Akbar » de la cinquième prière. Pas âme qui

vive ! Un instant, je songe à désamorcer l'engin. Je tente de me remémorer les recommandations du professeur : le quart de tour à la vis… la tirette… la clavette… le fil rouge à ne pas frôler, surtout ! Je consulte la pendule du bord ; elle est en panne. J'envoie tout au diable, je fouille le sable comme un chien enterrant un os, j'enfouis la mallette, je la recouvre avec soin, je saute dans ma voiture, je fais demi-tour. Avant que j'atteigne la route goudronnée, un éclair illumine les pyramides. Suit un coup de tonnerre assourdissant qui roule à n'en plus finir dans le désert. Le souffle de l'explosion fait osciller la voiture ;le sable crépite contre la tôle et les vitres…

« Allahou Akbar », Allah est grand. Il a épargné nombre d'innocents… et moi par la même occasion.

À Paris, Morlane me félicite :

– Non pour avoir manqué ton coup, mais pour avoir eu le bon réflexe de solder l'opération sans casse ! Cependant, en tout état de cause, la preuve est faite que les demi-sel que nous fournit Trott ne valent pas tripette. Je propose donc que nous recrutions nous-mêmes nos hommes de main… Est-ce que l'un d'entre nous aurait la clé du vrai Milieu, par hasard ?

Chapitre 12

PIERROT LE FOU ET CONSORTS

La clé du Milieu, je l'ai, c'est Finkheimer, « Le Manchot », le héros qui a été décoré pour avoir sauvé une douzaine de combattants de la liberté lorsqu'une grenade avait échappé des mains d'un jeune écervelé… si l'on s'en tient à la version officielle, qui a pris ses aises avec la réalité… D'abord, Finkheimer, sans équivoque patriote, résistant, combattant de l'ombre et capitaine, avait d'autres cordes à son arc : dans le « civil », il était « Lucien de Marmande », patron de la maison close la plus bourgeoise de cette petite ville.

Le 11 août 1944 – le jour où Toulouse s'est libérée – à une heure du matin, madame Lucie, tôlière de *L'Arc-en-Ciel*, une boite de nuit et de rendez-vous, réputée, s'apprêtait à verrouiller sa porte sur les talons de son dernier client lorsqu'une Hotchkiss noire avait freiné des quatre roues devant son établissement. En sont descendus trois copains maquisards, Finkheimer, Raymond Naudy, un adolescent, très beau, et Pierre Loutrel, un jeune au regard un peu fou qui avait flirté avec la Gestapo avant d'opter, par hasard, pour la résistance. Ils sont fourbus ; ils ont passé la journée à débusquer des miliciens et à leur régler leur compte.

– Lucie, crie Finkheimer, débouche une rouille !

Le champagne, il le déguste en amateur, un sourire béat aux lèvres. Loutrel, lui, l'écluse comme de la petite bière puis lance à Lucie : « Une autre ! » Le capitaine s'interpose : « Tu ne crois pas qu'il est l'heure de se pieuter ! On a eu une journée chargée, non ? »

– Non, on boit la dernière et on se connaît plus !

– Toi si tu veux. Moi je suis crevé, je lève l'ancre, répond Lucien en se dirigeant vers la porte.

– T'en va pas tout seul ! … Tiens, attrape ! s'exclame Loutrel.

En éclatant de rire, il dégoupille une grenade et la fait rouler, comme une boule de pétanque, dans le dos de Lucien. Croyant à un canular, ce dernier fait volte-face en souriant, aperçoit la grenade qui fuse à ses pieds, la ramasse, avise une fenêtre… Les volets sont fermés ! Il reste stupide, la grenade à la main. Elle explose, sectionne son avant-bras à hauteur du poignet. Ses compagnons le jettent dans l'Hotchkiss. Un médecin ligature les artères avant qu'il ne se vide de son sang. Substitué à Loutrel, un maquisard maladroit a permis de travestir en épopée cette nuit-là qui a donné naissance à Lulu la Paluche et sa légende « Pierrot le Fou », car c'est ainsi qu'à la suite de son coup de dingue, Naudy a baptisé Loutrel. Pourtant, le Milieu de Toulouse ne donnait alors pas cher de sa peau : dès qu'il serait en état de pointer un *brelica*, un « calibre » en verlan, l'argot des malfrats, Lulu ferait sûrement son affaire à ce Pierrot de malheur ! Le Mitan en a été pour ses frais. « Le Manchot », qui a le sens de l'humour, a effacé l'ardoise avec élégance : « Bah, une erreur de jeunesse ! » Désormais, lorsqu'il rencontre « Le Fou », il lui lance avec un sourire : « Toi, je te salue, mais je ne te serre pas la paluche ! »

Chez Tante Annick – Annick étant la « femme » de Lucien et sous-maîtresse de sa « maison » de Marmande – le restaurant de la rue Damrémont, à Montmartre, est de bonne tenue, fréquenté par des habitués, compagnons d'armes, grands voyous, hommes d'affaires à l'aise tels monsieur Midy des laboratoires du même nom, monsieur Mantelet, président-fondateur de Moulinex, le fakir Birman qui fait un malheur sur les ondes et auquel consultations et publicité rapportent une fortune. Le tutoiement est de rigueur. Petit, rond, le teint fleuri, le visage épanoui lardé de cicatrices, Lulu trône au bar à l'ombre de la caisse enregistreuse, sa main de fer gantée de gris suspendue au gilet, à la Napoléon. Lorsque je lui expose mon problème, son œil bleu roi, rigolard, s'allume :

– Si j'étais entier, je te dirais « Banco » ! Mais je jongle plus bien… L'homme qu'il te faut, c'est le grand Jo, Jo Attia, le Prince, l'arbitre du Mitan. Avec lui, tu roules peinard. Viens à Picquigny dimanche. Il y sera.

L'auberge de Picquigny est équipée pour le bonheur aux champs : toile de Jouy à tous les étages, mobilier campagnard massif, bar conséquent, machines à sous. Huttes de chasse enterrées, foie gras et champagne frais, tourne-disques à slows, divans plus appelants que les canards. Pour égéries, de jeunes secrétaires ou vendeuses ravies de se voir offrir un week-end à l'air pur. Au petit matin des coin-coin s'élèvent, une canardière tonne.

« Nom de Dieu, hurle Lucien, on m'a encore bousillé un appelant ! » Le canard à l'ancre sera servi à midi, et à l'orange. Auguste Le Breton qui s'est converti du casse au roman policier dont le dernier, le « Rififi »fait un tabac à l'écran, taquine le brochet. Attia qui taquine le champagne, au bar, me toise. Son large sourire fait la part belle à une haie de molaires dorées :

– Le Manchot m'a causé de toi. Les Fridolins, tu les as taquinés vite fait, bien fait, comme moi ? Chapeau bonhomme ! Tu me bottes.À ton business, je dis « Banco ». Viens me voir au *Gavroche*, on fera affaire.

Sa voix de baryton est éraillée par soixante Gitanes quotidiennes. Il est grand, large d'épaules, de traits réguliers à angles vifs, les cheveux aile de corbeau et raides rejetés en arrière, les yeux ténébreux ornés aux commissures d'un tatouage bleu, la bouche bien ourlée, la barbe dure et, bien sûr, sapé d'un costume sombre sur chemise indigo égayée d'une cravate de soie blanche éblouissante. Il y a du danseur argentin, du Rudolf Valentino, en lui. Son teint mat, il le doit à son Berbère de père qui a abandonné sa mère, une petite blanchisseuse bretonne échouée à Gabès, laquelle, à son tour, a largué son petit chez une fermière pire que la Thénardier des *Misérables.* Jo n'était pas Cosette ; las d'être brimé, battu, exploité, il a éventré la vieille d'un coup de fourche. Elle a survécu par miracle. Fallait-il qu'elle soit malsaine : le tribunal pour enfants a relaxé le gamin de 14 ans pour « avoir agi sans discernement » ! Toutefois, ce coup de fourche a fait office de lever de rideau d'une série de coups fourrés qui l'ont mené à l'ombre bien avant sa majorité. En 1934, à 18 ans, il est boxeur professionnel à l'Élysée-Montmartre, temple parisien du Noble Art. Hélas, son manager, qui n'était pas plus blanc que lui, « tombe » ! En rupture de ring, Jo en revient aux hold-up.À vingt ans, service militaire, et lorsqu'on a un casier judiciaire surchargé, aux bataillons disciplinaires, les impitoyables *Bat d'Af* surnommés « les Joyeux », qui cassent des cailloux à Tataouine, dans les sables brûlants du Sud tunisien. Leur devise, scandée par des sous-offs pires que des gardes-chiourme de galères : « Marche ou crève » ! Là, il se prend d'amitié « à la vie, à la mort » pour un délinquant mineur déjà dingue, mais si attachant, Pierre Loutrel. L'Occupation coupe la communauté des « voyous » en deux ; d'un côté les collabos, tels, à Marseille, Sabiani, Spirito et les frères Carbone, opposés aux Guérini, résistants.À Paris, Bony, Lafont, chefs de la Gestapo française, font des offres mirifiques à Loutrel et Attia. Pierrot, que seule la couleur des billets hypnotise, pas celle du drapeau, les aurait acceptées tête baissée. Jo le

retient ; Lafont boucle Attia, le torture, l'expédie à Mauthausen. Là, Jo se mue en ange tutélaire, accompagnant les mourants, enterrant les morts, sauvant les faibles, nourrissant les crève-la-faim au prix de combines funambulesques. Il survit. À la Libération, des codétenus, médecins, journalistes, juristes et surtout le révérend père Riquet, un dominicain qui publie un bestseller sur sa vie en camp, chantent ses louanges. En revanche, retrouvailles avec « le Fou » qui flingue et tue sans raison. « Le Grand » le laisserait bien en rade, mais dans le milieu, ce serait « faire offense » ! Alors, il est, avec lui, du « gang des Tractions » qui rassemble Boucheseiche, Garrot, Fefeu, Decurzier, Jeannot la Chance et Mario de la Butte, un gang sur lequel le rideau tombe dans l'auberge de ce dernier, à Champigny, à laquelle, un jour, cent policiers donnent l'assaut. C'est fort Chabrol… mais les malfrats se défilent, à l'exception de mon « Lulu » qui, entre les pieds d'une table, sable le champagne en solitaire sous les volées de balles. Lorsqu'on lui met la main dessus, il se rebiffe :

– Moi, je suis venu écluser une rouille, en voisin. J'ai un troquet à frites, *Les Marronniers*, juste à côté ! Tout d'un coup, j'ai rien compris, ça a été le feu d'artifice ! Alors, je me suis planqué !

Au soir, il rentre, tête haute, *chez Tante Annick*.

Le Gavroche, à l'amorce de la rue des Abbesses, sous la Butte, perche au-dessus de la tombe de la Dame aux camélias, cimetière Montmartre. C'est un bar confidentiel meublé de créatures juchées sur des tabourets et qui croisent et décroisent à n'en plus finir leurs cuisses gainées de soie noire. Dans les coins, des mâles tapent le carton au sein d'un smog de fumée bleutée. À la caisse trône une belle brune épanouie, œil de braise, bouche pulpeuse. Jo fait les présentations : « Carmen, ma femme ! » Carmen Cocu – de son nom, personne ne se hasarderait à rire ! – est pour la fine fleur de la truanderie « Madame Carmen »ou« Madame Jo », et pour son homme, invariablement « Ma Reine ».

– Ma Reine, lance-t-il, fais donc sauter un cabechon !

Au deuxième bouchon, j'évoque des chiffres : « trois cent mille à cinq cent mille francs par contrat ». Du sérieux. Pourtant Attia fait la fine bouche : « Mes mecs, ils vont peut-être me demander des faffes pour se retirer pépères après. Tu fournirais pas un petit blanchiment de casier en prime ? » « On verra ça spot, au jour le jour ! » F.B. ne m'autorise qu'une étroite marge de manœuvre, et à juste raison. En matière de transactions, je suis un vrai cave ; je mettrais le SDECE sur la paille. Et elles traînent, ces

négociations, car elles sont suspendues à chaque visite, impromptue, « d'amis » : Boucheseiche, Le Ny, Naudy ou Roger Lenz dit « Poupon ». Entre « hommes », l'hospitalité, c'est sacré ! On se voue à ses hôtes ; les affaires urgentes, on les remet à demain… Si, demain n'est pas l'occasion d'un cocktail *people* où se mêlent avocats, Floriot en tête, juges, professeurs de faculté, hommes de lettre dont Simonin et Le Breton, hommes d'affaires, industriels et leur maîtresses qui, endiamantées par Van Cleef, empaquetées par Givenchy, frissonnent jusqu'au tréfonds de leur soutien-gorge lorsqu'un grand voyou emprisonne leur menotte dans ses battoirs, des starlettes et des stars, sans compter un bataillon de Jules sapés comme Pépé le Moko et leurs dames en tenue de travail, robes de soie, *stilettos* de dix centimètres de talon, maquillage Hollywood. Mélangé au tout Paris, on ne parle pas affaires, bien sûr. Le temps passe ; la patience de F.B. a ses limites. Un soir, Jo me prend à part :

– Viens, on va causer dehors. Où est ta voiture ?

Il s'assied à mes côtés :

– Prends par là, bonhomme.

« Causer » affaires, je n'en aurai pas l'occasion : nous débouchons bientôt rue Saint-Denis. Il m'invite à faire halte devant une première tapineuse, puis une seconde, une troisième, une quatrième… Chacune embrasse passionnément Monsieur Jo et lui tend une enveloppe. Mes pensées s'envolent vers ma sainte femme de mère qui me sermonnait : « Bobby, on ne doit jamais évoquer ce qui peut advenir en dessous de la ceinture. » Si elle me voyait favoriser la cueillette de la « comptée » de filles de trottoir ! Nous poursuivons vers Passy. Là, ce sont des « dames » qui opèrent en appartements bourgeois. Clientèle distinguée ; tarif à l'avenant. Nous attendent foie gras et champagne sur table basse. Éventuellement, ces madame Claude en puissance font école au sein des jeunes classes de leur milieu. Les enveloppes, en vélin, accusent plus de rondeurs que celles de la rue Saint-Denis. Paris s'éveille dans l'aube naissante. Le prince du Milieu propose : « Si on allait à *tortore* ? » Et on va *tortorer*, déjeuner, d'une soupe à l'oignon, place Blanche, où rejoignent des « amis » de la Butte. À 7 heures, ces messieurs bâillent ; ils ont fini leur journée. De nos affaires, nous n'avons pas dit un mot. Moi, F.B. m'attend, brûlant d'impatience.

Enfin, Attia conclut :

– Banco, je suis ton homme !

F.B. m'intime :

– Inculquez-lui des règles élémentaires de sécurité et assurezvous de sa puissance de tir, hein ?

Plus facile à dire qu'à faire : pour la sécurité, il professe le plus profond dédain :

– Ton truc de gonzesses, j'en ai rien à foutre ! Je ne suis pas le roi du non-lieu pour des prunes, non ?

Niveau gâchette – alors que je m'attends à une démonstration du type *Colt d'Or* – il est au diapason des demi-sel qui l'ont précédé. Tous les prétextes sont bons pour couper à mes cours chez Jeannot. Après trois semaines peuplées de séances sporadiques, il ne fait toujours pas ombre à Buffalo Bill. En revanche, il sait être, parfois placide, peu loquace. Capable de tuer à mains nues, peut-être ? Il m'affirme l'avoir fait dans les corps francs, et …« sans prime à la clé, bonhomme ! »

Voici que le *signor* Ferraci réapparait à Rome !

Christine me revient après une fugue dont je ne lui tiens pas rigueur. Le couple Martin et Jo se partagent entre le *Mediterraneo* et le *Quirinal*. Hélas, le trafiquant d'armes brille par son absence ! Nous patientons cinq jours au cours desquels mon « tueur »renoue – bien que je l'aie mis en garde – avec une demi-douzaine de collègues sentant leurs *mafiosi* à plein nez. À Paris, il me présente une note de frais exorbitante. Je me récrie : « Mais, Jo, tu n'as rien fait ! » « La faute à qui ? Pas la mienne ! Les clients, s'ils viennent au *Gavroche*, c'est pour moi ! Cinq jours à Rome, c'est autant de manque à gagner ! » La Piscine coupe la poire en deux. Le prince des voyous regimbe pour la forme.

On me désigne pour prochaine victime un professeur de l'université de Madrid, collecteur de fonds et propagandiste actif. Attia se récrie :

– L'Espagne, nada, Bob ! J'ai été passeur un moment pendant la guerre. Les *espingos* m'ont frimé en long et en large. Que je m'y pointe, les carabiniers m'emballent !

Je flaire l'arnaque : s'il n'a été qu'un simple passeur qui s'en est sorti indemne, pourquoi diable la police espagnole posséderait-elle son signalement ? Non, il a « passé » autre chose, et pas forcément en temps de guerre, mon truand bien-aimé.

– En Espagne, ajoute-t-il, faut se servir de ces fumiers de gestapistes qui se sont cavalés chez Franco. Ça me transporte pas ! S'ils m'ont pas déquillé, c'est pas leur faute, à ces tantes ! Enfin, quand faut y aller…

Après avoir vécu côte à côte pendant l'Occupation, voyous collabos, voyous résistants se sont ignorés, sans se « chercher », mais sans frayer. Prendre contact avec les tortionnaires de la Gestapo française ne m'enchante pas mais les scrupules n'ont jamais étouffé un service secret.

– Les Britanniques, les Américains, les Russes et nous-mêmes, nous sommes disputés les savants allemands et tout autant les ténors de l'Abwehr et de la Gestapo, sans nous soucier des crimes de guerre qu'ils ont pu commettre, m'objecte F.B. Ne faites pas la fine bouche, vous en verrez d'autres !

Lucien – le capitaine Finkhheimer –, qui a inscrit plusieurs Allemands à son tableau de chasse, n'a pas d'état d'âme. Il nous conduit à Madrid dans son coupé Chevrolet Bel Air bleu pétrole dont le volant muni d'une poignée rappelle celui d'un tramway. Nous descendons au *Castellana*, palace sur *paseo* ombragé. Non loin, dans un bar rappelant étrangement *Le Gavroche*, mais agrémenté de loges discrètes, nous attendent deux hommes, d'une autre époque : borsalino en tête, costume clair sur chemise noire et escarpins bicolores. L'un, grisonnant, est Simon Sabiani, ex-« maire » de Marseille, ex-chef du trio Sabiani-Spirito-Carbone contrôlant les jeux, la drogue, les putes, les boites, les hôtels avec la bénédiction de la Gestapo qui lui confiait la chasse aux résistants. L'autre est Lydio Spirito. Carbone, lui, a été déchiqueté dans un train piégé par le maquis. Le visage fermé, Lucien fait les présentations, sans serrer les mains.

– Plomber un bonhomme ? Aucun problème, laisse tomber Sabiani. Par contre on ne peut pas faire le travail nous-mêmes. « En asile », nous sommes gardés de près. Mais des petites mains à la hauteur, ça se trouve… Vous êtes prêt à mettre combien ?

Je fais une offre, basse en prévision d'un marchandage. Elle est acceptée d'emblée. Dieu que l'Espagne est bon marché, même hors séjours touristiques ! Toutefois Sabiani ajoute : « Bien entendu, avant, on est blanchis, hein ? » Blanchies, ces deux ordures ? Ils seraient capables de rentrer à Marseille, de pactiser avec les Guérini qui auront à rendre la « bonne manière » qu'ils doivent à Simon qui leur a fait une place au soleil lorsqu'ils ont débarqué les mains vides de leur village de Calanzana ! Je rétorque : « Une fois le contrat rempli, bien entendu ! » Je mens comme je respire. F.B. m'a autorisé à mener ces bourreaux en bateau : jamais nous ne les blanchirons ! Après les indispensables palabres de « mise au point »,

Simon me présente un *desperado* efflanqué et sombre, un maître *pistolero*, m'assure-t-il, auquel je remets un maigre acompte.

Nous n'entendrons plus jamais parler de lui, de Sabiani, de Spirito. Le sang ne coulera pas plus en Espagne qu'en Italie ou en Libye !

D'ailleurs, changement de registre. Des agents de renseignement ont découvert sur la côte libyenne, à trente kilomètres de Tripoli, un camp de formation de fedayins. Les DC3 espions de notre Escadrille 56 l'ont photographié sur toutes ses faces. On en a tiré une maquette en trois dimensions qui reproduit les infrastructures en détail. Le président du Conseil, Edgard Faure, a donné le feu vert à un raid par mer. Amenés par sous-marin, une section du 11e Choc épaulée par des nageurs de combat, mènera l'assaut à la tombée de la nuit et regagnera le submersible avant l'aube.

– Tu me montes un plan d'opération au petit poil, m'intime Morlane. Le leader en sera Pat Thébaud, secondé par Dupas et Demoulin. Toi, tu resteras à terre. Je ne vais pas courir le risque de te voir cracher, sous la torture, ce que tu as dans la tête : ta campagne autrichienne, le signalement d'une douzaine d'agents parachutés à l'Est, celui des cibles que tu poursuis depuis quelques mois en collaboration avec des repris de justice très voyants, etc. ! Ce raid est l'exemple de la mission type pour laquelle Fourcaud et moi avons conçu le bataillon. Il l'exécutera !

Argument de bon sens. Penché sur la maquette, je planche donc jour après jour sur le montage de l'opération. À moi de prévoir l'imprévisible : effectifs, sentinelles, rondes, postes de garde, axes d'accès et de repli, routes d'évasion. Il y a loin de Tripoli à la frontière tunisienne ! Pat se joint parfois à moi. Nous définissons l'équipement de ses hommes peints de noir des pieds à la tête. Ils seront munis d'armes silencieuses, de matraques, de grenades Gammon. Le soir, la tête lourde, je rejoins mes amis dans l'une de nos escales favorites, souvent le *Luigi's*, un bar élégant de la rue du Colisée. Son propriétaire, Boymond, est le frère d'un pilote de chasse de la France libre qui n'a pas survécu à la guerre. J'y retrouve, entre autres, Gilles Delamare, qui fait équipe avec Colette Duval une grande fille brune, mannequin vedette de Dior. Elle est non seulement belle, pleine d'esprit mais recordwoman du monde de chute libre. Il y a peu, le 9 juin 1956, elle a battu le record du monde de chute libre, 11 147 mètres, au-dessus de la plage de Copacabana. Elle n'a ouvert son parachute qu'à 250 mètres ! Ce jour-là elle est devenue la coqueluche des Brésiliens. Ces deux-là effectuent

une tournée, originale, des villes de France : le jour, ils sautent en parachute, main dans la main, ou presque, le soir, rayonnante, Colette présente des robes haute couture. On les surnomme « les Fiancés du Ciel ». Auparavant, Gilles avait enlevé à un photographe de renom sa femme, une jolie blonde dont le portrait s'affichait dans chaque station de métro, le regard bleu outremer infini protégé par des lunettes de soleil Sol Amor dont aucune élégante ne saurait se passer.À mon tour, j'allais croiser sa route…

Le fort de Calvi, dont le 11e Choc a pris possession, est base de départ du raid. Nuit après nuit, je fais multiplier les simulacres d'assaut, répéter les automatismes d'actions, diversions, options, variantes. En silence, les assaillants abordent la plage, sautent à l'eau, rampent vers l'objectif, maîtrisent les sentinelles, les uns enlèvent le poste de commandement, les autres liquident les dortoirs. Questions subsidiaires : « Et si on loupe l'embarquement ? » Réponse : « Repli par la plage jusqu'en Tunisie. On marche la nuit ; on dort le jour. Pour les détails voir l'ex-méhariste Dupas, expert en survie dans le désert. » « Et si on est pris ? » Réponse : « Mercenaires de la Main rouge, payés de la main à la main par un inconnu masqué, vous avez débarqué d'un chalutier sicilien. »

Un matin, je juge mon commando fin prêt. Jour J moins un, fouille à corps : chaînes, chevalières, gourmettes sont saisies ; les étiquettes, les griffes des sous-vêtements, des combinaisons provenant de stocks américains vendus à l'encan sont décousues. Distribution d'armes : Tommy Guns des années Al Capone, Colt 45 allant avec, carabines M1 des Green Berets, Welrod silencieux hérités du SOE. Rien de français… À la nuit tombée, le commando embarque dans un GMC que je conduis moi-même, prudemment. Je contourne Bastia, je mets cap au sud. Au nord de Porto-Vecchio, je fais halte dans une petite anse. À l'heure H, une grande ombre émerge de la mer, une lampe clignote : le sous-marin est à l'heure. Soudain la quille de deux Zodiac crisse sur le sable ; les pagaies n'ont émis aucun bruit, aucun éclat. Chargés d'hommes, ils débordent aussi discrètement. L'ombre qui flottait sur l'eau prend le large ; le ronron de ses diesels va decrescendo puis s'éteint. Je me retrouve seul sous la voie lactée, les pieds caressés par les vaguelettes, et frustré. C'est bien la première fois que je lance des hommes dans l'action sans y participer. Je les accompagne par la pensée dans leur périple qui va les mener par le travers des îles Pantellaria et Lampedusa jusqu'au cap Bon, puis le long de la côte tunisienne jusqu'au détroit entre les Kerkennah et Djerba. Ensuite le submersible naviguera en

immersion, en silence radio et à l'estime jusqu'au large du camp que nous avons surnommé « la Villa ». Dans cinq jours, de retour par le travers de Bonifacio, il émettra un bref signal conventionnel indiquant que l'opération est conclue.

Cinq jours passent, trop lentement à mon gré. On capte un signal… Échec !

Que s'est-il passé ? Je rumine : erreur de navigation, avarie, collision, interception ? Ne parlons pas de tempête ;le temps est resté au beau fixe sur tout le *mare nostrum*… La nuit suivante, au large de la même plage, le sous-marin vomit les revenants, les traits tirés, la barbe drue, sentant mauvais. Sur la route de Calvi seulement, Dupas évoque leur mésaventure :

– Navigation impeccable. Arrivée en immersion périscopique pile poil devant la villa qui luisait au clair de lune ! Je me frottais les mains.

– Surface ! dit le pacha. Enfin l'air libre !

À cet instant, gueulante de l'officier mécanicien :

– Commandant, l'hélice est engagée !

– Eh bien, manœuvrez avant arrière pour nous dégager ! riposte le pacha.

– Rien à faire, l'arbre est bloqué !

Et voici notre bahut enchaîné en marge des déferlantes, dansant comme un bouchon, et en vue de la Villa !

Demoulin et Dupas plongent, atteignent l'arbre d'hélice qui s'élève et s'abat comme un ascenseur fou, au risque de les assommer. Il est emmailloté dans un écheveau de filins ! Le sous-marin a donné dans une madrague, l'un de ces pièges à thons dont de temps immémoriaux les riverains de la Grande Bleue truffent les hauts-fonds avant la migration des bancs ! À coups de scie, de coupe-boulons, de ciseau, ils s'acharnent sur la perruque d'acier et de chanvre. Dix fois ils manquent être décapités par l'hélice tombant comme un couperet. Aurore nautique… Planté sur le pont, impassible, le commandant contemple la plage, et la Villa, qui progressivement se teignent de rose. Dans moins d'un quart d'heure son bâtiment se verra comme le nez au milieu de la figure. Dans moins d'une demi-heure le premier avion de reconnaissance lui tirera le portrait. Dans une heure il sabordera son navire plutôt que de le laisser arraisonner. Vedette de l'incident diplomatique du siècle, il sera jeté en pâture aux médias. Carrière, vie, brisées… par un piège à thons !

Un cri monte de la mer :

– L'hélice est dégagée !

Calmement, comme si rien ne s'était passé, il commande :

– Arrière lente, sur les électriques !

Le sous-marin « cule » à petits coups de moteur. À l'instant où le soleil passe le nez à l'horizon, il plonge.

À la Piscine, on me lance des regards obliques. Titulaire du record d'opérations avortées, je porte la scoumoune en moi, dit-on. On m'affuble du surnom : « la Faiseuse d'Anges de 29 ». Et ce n'est pas fini ! En fronçant plus encore son front beethovenien, Faure-Baulieu me prend à part :

– « Votre »Attia, je l'ai mis sur une grosse affaire au Maroc. Eh bien… il a disparu !

Comme si, alors qu'il était sous la coupe d'un autre traitant, j'étais comptable de ses mouvements ! Quelques jours plus tard, il reçoit des nouvelles fraîches, m'en fait part :

– Il est incarcéré à la Malabata, à Tanger ! … Figurez-vous que nous l'avions mis aux trousses d'Allal el-Fassi, le grand patron de l'Istiqlal, le mouvement nationaliste marocain, qui est la clé du transit de fonds, d'armes et de fedayins à destination de l'Algérie. Votre ami Jo nous avait chanté qu'il possédait des « condés » hors pair, des copains malfrats, au Maroc. J'étais au fait de réunions secrètes qu'El-Fassi allait tenir en compagnie d'Abd el-Kader Torres. Une sorte d'assemblée générale sous l'égide des ténors de tous les mouvements anti-français allait avoir lieu à Rabat en décembre. J'ai donné mission à Attia de dynamiter ce séminaire.

– Pas de problème, m'a-t-il répondu. Pour votre truc, vaut quand même mieux être deux. J'ai l'homme qu'il me faut.

Le Grand a opté pour un baron, son vieux frangin Nottini la Béquille. « La Béquille » car, une mine lui ayant arraché une jambe pendant la guerre, il avait rejeté la belle mécanique d'acier qu'on lui proposait au profit du classique pilon de bois. Les femmes ne s'étaient pas pour autant détournées de cet incorrigible Don Juan. « Dans ta béquille, tu as sûrement un truc pour tomber les geishas ! » ricanait Jo. Le 27 décembre, à l'appel des dirigeants de la rébellion, une armada de camions bourrés de sympathisants du FLN convergeait vers Rabat et le séminaire. À cet instant, Jo et la Béquille qui avaient éclusé un dernier verre dans le bar de Benoist, un frère, montaient dans leur voiture, incognito, imaginaient-ils… Soudain deux « en civil » se sont dressés devant eux. L'arme à la main, ils ont délesté Attia de son Colt et de deux grenades qui gonflaient ses poches puis

s'en sont pris à Nottini resté assis, le pilon reposant sur le trottoir. Rien dans les mains, rien dans les poches, lui ! Confiants, les policiers ont entrepris de fouiller le véhicule… Deux coups de feu ont claqué. Les policiers se sont écroulés, une balle en pleine tête. Flegmatique, La Béquille a rangé son Luger fumant dans un évidement du pilon et a tendu à Jo un havane modèle Churchill en plaisantant :

– Dans ma bécoche, c'est pas un truc à tomber les geishas que j'ai, c'est un truc à buter les guignols ! Le pilon infernal pour fusiller les bergères, il est à côté ! Maintenant, fonce fissa sur Tanger ! D'ici cinq minutes, ça va grouiller de cognes, ici !

Cette fois, nos malfrats s'en sont sortis indemnes.

Peu après, Al-Fassi annonce au monde qu'il donnera une conférence de presse à l'hôtel *Dersa* à Tétouan. Nos voyous sont équipés de deux valises explosives mises au point par le père Theiss. Hélas, déposée dans un sous-sol éloigné, la première, qui détonne à contretemps, ne trouble même pas la réunion ! Quant à la deuxième, grossièrement cachée dans la cave de la résidence d'Al-Fassi, la police la trouve et la désamorce ! Attia et Nottini sont recherchés ; leur signalement est diffusé. L'aéroport de Tanger où l'appareil Air France fait escale est en alerte; une section de carabiniers encadre l'appareil. Attia, qui s'est délesté de son Colt, prend une attitude désinvolte, enfonce les mains dans ses poches… Sous ses doigts roule une demi-douzaine de cartouches dont il avait oublié l'existence ! Par bonheur, alors qu'il descend la coupée, il avise le chef d'escale de la compagnie qui s'avance vers lui. Or, son « traitant » l'a informé que ce dernier, Antoine Lopez, était un honorable correspondant de la Piscine susceptible, le cas échéant, de lui prêter assistance ! Le Grand se précipite, lui serre la main, y glisse les cartouches. Pris de court, l'autre demeure paume ouverte… Pluie de balles sur le tarmac ! Comble de malchance, pris à partie par les Marocains qui les accusent d'avoir laissé transiter par leur péninsule les meurtriers des policiers de Rabat, les poseurs de bombes de Tétouan et les assassins de Lemaigre-Dubreuil à Casablanca, ils fulminent, les Espagnols ! Et ce, alors que Franco déploie des trésors de diplomatie afin de conserver pour terre de la Couronne l'enclave de Ceuta, à vrai dire peuplée d'Ibères des siècles avant que les armées du Prophète n'envahissent le Maghreb. Lemaigre-Dubreuil, le patron des huiles Lesieur, était un intrigant débridé que j'ai croisé, peu avant Noël 1942, dans Alger libéré par les Alliés. Tournant, au gré du vent, cagoulard, vichyste ou monarchiste, assoiffé de

pouvoir, il a offert ses services à Pétain, Darlan, au comte de Paris, à Giraud, à Roosevelt. De Gaulle l'a proscrit. Réfugié au Maroc, il accordait son appui à tout mouvement anti-français. Ceux qui l'ont abattus n'appartiennent ni à la Main rouge, ni à notre Boutique, que je sache…

– Carmen, conclut F.B., multiplie les voyages à Tanger et, en France, remue les amis de son homme – et Dieu sait s'il en a ! – grands malfrats, bien sûr, mais également avocats, financiers, ministres même et surtout des journalistes qui se nourrissent de bavures… Débrouillez-vous pour l'apaiser.

Le soir même, Lucien enchérit :

– Carmen est dans tous ses états ! Si tu ne la calmes pas, elle est bien capable de vous coller, ta boite et toi, dans un sacré pastis !

Je cours au *Gavroche.* Madame Attia est, pour le moins, exaltée :

– Mon Jo, je ne peux pas m'en passer ! C'est vous qui l'avez fourré dans cette embrouille… À vous de l'en sortir ! Il vous estimait. Combien de fois m'a-t-il répété : « Ce cave de Bob, si au lieu de marner pour tripette, il turbinait avec les vrais hommes, avec son chignon et son adresse au brelica, il se les ferait en or ». Vous allez trouver un joint, n'est-ce pas ?

Je réplique

– Dormez tranquille, nous nous en occupons !

Le SDECE a effectivement approché ses homologues espagnols. Toutefois les relations de part et d'autre de la Bidassoa ne sont pas au beau fixe. Vieillissant, anachronique, le Caudillo exige, en contrepartie de l'élargissement du « criminel », la peau de tous les Rouges réfugiés en France ! Paris ne mange pas de ce pain-là. Carmen prend le Milieu entier à témoin de l'ingratitude la Piscine. Lulu revient à la charge :

– Comme c'est moi qui t'ai amené, voici qu'elle me fait porter le chapeau… et en haut lieu encore ! L'affaire se corse, c'est le cas de le dire. Elle a demandé aux Guérini d'arbitrer… Mémé veut te voir !

Ayant, à la libération, joué gagnants la Résistance et Gaston Deferre, son chef, les Guérini ont touché pour gros lot l'empire de Sabiani, jeux, drogue, filles. Ils l'ont développé, étendu. Mémé, le patriarche, exerce, en l'absence d'Attia, les fonctions d'arbitre du Milieu. Je me récrie :

– Pas question de mettre le doigt dans cet engrenage ! Mémé va nous faire chanter ! La Boutique ne marchera pas dans ses combines et moi, je vais être laminé entre le marteau et l'enclume !

Lucien fait pâle mine :

– Va à Marseille pour moi, Bob… et en douce. Pas besoin d'affranchir ton boss.À ton retour, on triera.

À la *Méditerranée*, le fief des Guérini, sur le Vieux-Port, Mémé m'offre un déjeuner savoureux, fruits de mer, aïoli, arrosés de vin de Cassis moelleux. Chez lui, politiciens, journalistes, artistes ont table ouverte. Du jour où, associé à Belmondo, il tournera *Borsalino*, Alain Delon annoncera la couleur : « Mémé, c'est mon ami ! » Il est jovial, bonhomme, le parrain. Je lui décris à petites touches prudentes les « quelques » erreurs de parcours « insignifiantes » qu'Attia aurait commises et les efforts que, néanmoins, nous déployons pour le faire élargir. Mémé hoche la tête, paraît me faire confiance, s'engage « à tenir Carmen à carreau » dans la mesure où nous mettons tout en œuvre pour sortir Jo du trou. Je le lui promets. De retour à Paris, je me confesse à Faure-Beaulieu. Il réprime un haut-le-corps puis approuve ma démarche :

– J'ai mis votre ami Attia entre les mains d'un avocat retors auquel il a donné sa parole de rester muet comme une tombe. Sous les tortures de la Gestapo, il n'a rien dit. Alors, ce ne sont pas les Espagnols qui vont lui faire peur ! En cellule, il ne manque de rien ; nos « visiteurs » le fournissent en cigarettes, douceurs, et champagne, même ! Carmen m'inquiète plus. Par le biais de politiciens, elle a exercé un véritable chantage. Si votre Mémé ne parvient pas à la dompter, nous courons à l'incident diplomatique. La Direction ne veut pas en prendre le risque. Elle a donc décidé de vous mettre au vert, loin, hors d'atteinte des journalistes… Et le plus tôt sera le mieux !

Chapitre 13

ENFERVERT

La porte du DC6 Sabena s'ouvre sur un petit matin poisseux, étouffant, saturé de vapeur d'eau; une étuve portée à 35 degrés.

– Bof, nous n'accusons que 55 degrés de plus qu'au décollage de Bruxelles ! s'esclaffe un steward. On a vu pire ! À Douala, savez-vous, il y a deux saisons, la saison des pluies et la saison humide. Eh bien, on est dans l'humide !

Chauffés à blanc, les yeux bleu pervenche de Nicole qui, lorsqu'ils prônaient les lunettes Sol Amor, m'ont séduit, s'embuent de larmes. Nous nous sommes mariés il y a peu, après un heureux galop d'essai. « Dommage que tu ne t'en sois pas tenu à Montevideo, dit-elle en reprenant son souffle. À ce qu'on dit, il y fait plus frais ! » Cette escale est le fruit d'un revirement de dernière minute.

– Quitte à m'enterrer quelque part sous l'équateur, ai-je exposé à Faure-Baulieu, moi qui n'ai rien d'un citadin, je pencherais pour la brousse plutôt qu'une grande ville… la brousse africaine, par exemple…

Il m'a regardé sévèrement, a réfléchi un instant, a souri :

– Soit ! Toutefois, officiellement vous résiderez en Uruguay, n'est-ce pas ? Je ferai en sorte que votre correspondance transite par Montevideo. Au fait, quel sera votre point de chute ?

– Bof, quelque part sur la côte ouest d'Afrique.

Léopoldville, terminus du vol, est la réplique d'une cité-jardin belge coupée de belles avenues bordées d'élégantes villas enfouies dans les bougainvillées et les hibiscus. Le Congo, le long duquel elle se prélasse, un fleuve gigantesque, un bras de mer presque, est semé d'îles flottantes de jacinthes d'eau entre lesquelles louvoie le ferry qui nous mène à Brazzaville sur la rive opposée. Lorsque nous avons embarqué, nos passeports à la

main, le policier belge s'est esclaffé : « Vous êtes nouveaux, hein ?… Ici, pas de contrôle pour les Blancs ! » Tout aussi fleurie, la capitale du Congo français fait ville de province, animée, bon enfant, pourvue en bistrots. Le DC3, surnommé « le Laitier » ou « l'Omnibus », qui assure les liaisons régionales escale à Dolisie, Pointe-Noire, et, passée la frontière du Gabon, à midi, sur le terrain en herbe de Mouila. Germaine, qui tient le restaurant chic du bourg, sert le déjeuner déchargé de sa camionnette sur une longue table dressée sous une paillotte. Assis au coude à coude, équipage et passagers se renvoient le sel, le pain, et le *nabao*, le gros-qui-tache portugais conditionné en marie-jeanne de dix litres. L'appareil vole pourtant en ligne droite jusqu'à Port-Gentil, dont l'aéroport est composé de deux cases modestes reliées par une véranda. L'une fait office de bar d'escale. Lorsque nous y pénétrons, une voix gouailleuse m'interpelle :

– Oh, Bob ! Tu t'es enfin décidé ?

C'est Jean-Claude Brouillet, le mari de Dominique, que j'avais revu lors de ses visites à Paris et qui me répétait alors : « Viens voir mon Gabon ! C'est la nature, la vraie ! Ça te changera de tes embouteillages, des vapeurs d'essence… et de ta Piscine. »

Je comptais le surprendre…

Il apostrophe notre commandant de bord : « Eh, Georges, fais charger les bagages de ces deux-là dans mon piège. Je les prends en charge ! » Son « piège » est un vénérable bimoteur entoilé des années trente, un de ces De Havilland Dragon qui, au cours de la guerre, assuraient les liaisons de la RAF. En l'air, Jean-Claude m'explique :

– Le Gabon vit de l'okoumé, l'arbre se prêtant le mieux au contreplaqué, et qui ne pousse que sur son territoire. Il a d'abord été exploité le long de la côte puis les chantiers ont gagné l'intérieur. Les plus éloignés se trouvaient, faute de routes, à des journées de pirogue de Libreville et de Port-Gentil, les deux centres urbains. Un blessé grave y laissait la peau. Aujourd'hui, je livre en quelques heures une pièce de rechange qui traînait une semaine sur l'eau auparavant. Des jours et des jours d'arrêt de chantier gagnés ! Le plus dur a été de convaincre les forestiers d'ouvrir des pistes d'atterrissage en pleine forêt vierge. Un travail de titan. Pense, les arbres font cinquante mètres de haut ! Ce soir je vais remettre son courrier à Louis Travadel, un vieux de la vieille arrivé en 1918. Son domaine, « Equata », est situé juste sur l'équateur. Une légende, un

anachronisme, Louis ! Il est surnommé « le Lion d'Equata », tu verras pourquoi.

Brouillet pose son Dragon sur une vaste clairière léchée par l'océan.

– Comme le père Louis exploite sa concession avec parcimonie, commente-il, en près de quarante ans, il ne l'a pas totalement épuisée !

Une escouade de serviteurs sert des rafraîchissements. Coiffé d'un panama blanc dont il ne se sépare jamais, le patriarche préside en majesté une longue table autour de laquelle sont assis, en rang d'oignons, ses nombreux fils et ses filles.

– Tu comprends pourquoi on l'appelle « le Lion »? me souffle Jean-Claude.

À Libreville, Dominique n'en croit pas ses yeux lorsqu'elle voit Nicole et moi entrer chez elle dans le sillage de son mari. Sa surprise digérée, elle nous accueille à bras ouverts :« Vous êtes ici chez vous, et aussi longtemps qu'il vous plaira ! » Jean-Claude a choisi d'habiter non pas la cité des Blancs, au bord de mer mais Mont-Bouet, la ville indigène bâtie sur un coteau planté d'hibiscus, bougainvillées et palmiers de toutes sortes. C'est un enfant du pays ; dans les années trente, son père, un Gascon de Villeneuve-sur-Lot, dirigeait une exploitation forestière ;le Gabon ayant rallié la France libre, il s'était engagé dans la RAF. Aux commandes d'un bombardier du Coastal Command, il veillait aux U. Boot maraudant dans l'Atlantique. Demeurée en France, Marguerite, sa femme, a rallié le réseau de résistance de Marie-Madeleine Fourcade, « Alliance ». Ses fils, Jean-Claude, seize ans, et Michel, quatorze ans, l'assistaient. À l'automne 1942, Marguerite a été arrêtée, les garçons ont glissé entre les mailles. Jean-Claude s'est enfui via les Pyrénées au sein d'un groupe d'inconnus… dont Paul Aussaresses. Après avoir été capturé par la Guardia civil, il a gagné l'Algérie. Refusant de rallier l'armée Giraud, il a cheminé clandestinement jusqu'en Syrie. De là, il a rejoint le Gabon, et son père, enfin, un centreécole de pilotage aux États-Unis. Après la victoire, il s'est fixé à Libreville, a fondé une société de transport routier entre le Tchad et le Gabon, puis l'idée lui est venue de ravitailler les forestiers par voie des airs…

En février 1956, Transgabon, sa compagnie, prospère, gère une demi-douzaine de petits Cessna monomoteurs et deux Dragons. Son père, connu comme « le Chief », l'épaule. Chaque fois que l'occasion se présente, Jean-Claude me prend pour copilote. J'apprends, en frôlant parfois la crête des

géants de la forêt, à me fau-filer entre des cumulus qui déversent des trombes d'eau et roulent comme des vagues, à identifier une minuscule tranchée taillée dans l'uniformité verte et à m'y poser en fin de glissade rétablie au ras de l'herbe. Souvent des langues de brouillard pimentent l'exercice. En vol de croisière, mon ami sommeille. De temps à autre, il entrouvre un œil sur un océan d'arbres uniforme à perte de vue : « Tu es cinq degrés trop à droite », grogne-t-il. Puis il se rendort.

Dimanche, à bord de son cotre, par l'estuaire du Komo qui baigne Libreville, nous faisons voile jusqu'à la Pointe-Denis, une plage de sable blanc bordée de cocotiers, un paradis sans snobisme, une plage des familles. Sur des fûts convertis en barbecues grillent barracudas et bonites. Je vis des vacances de million-naire… à des millénaires de la Piscine. Le courrier en provenance de Montevideo, je ledécachette, l'esprit ailleurs, jusqu'à ce que me saute aux yeux le sens du message de Faure-Baulieu :

« Le Tatoué est rentré sain et sauf. La route est libre. Vous pouvez reprendre le collier. »

Suit l'exposé de la manipulation, subtile, ayant provoqué l'élargissement de Jo. À son origine, un assassinat crapuleux dont les paparazzi avaient fait leurs choux gras : « le double meurtre de Montfortl'Amaury »! Au cœur d'un bois d'Île-de-France, avaient été découverts, criblés de balles, deux trafiquants d'armes, de devises, de drogues et autres denrées… en relations « d'affaires » avec le vice-président de la Commission de défense nationale et un deuxième larron, ex-croupier, ex-syndicaliste, ex-politicien de réputation triplement sulfureuse, Francis Bodeman, un « ami » de Jo ! Qui a soufflé à Hamelet, chef de rubrique du Figaro, et autre « ami » d'Attia, qu'il y avait là anguille sous roche… mystère. Ce dernier rameute et l'opinion publique, et le Quai des Orfèvres qui met un commissaire, Samson, sur cette nébuleuse affaire. Dès cet instant, Carmen et Poupon lâchent, après boire, des indiscrétions stupéfiantes : Jo aurait bien pu être mêlé au meurtre… ! Samson trouve la mariée trop belle. Alors on en rajoute : Lemaigre Dubreuil aurait fait l'objet d'un contrat… auquel Jo n'aurait pas, non plus, été étranger ! À la longue, les suspicions s'accumulent à tel point qu'elles justifient une reconstitution sur les lieux du crime. On ne sait qui, la veille de l'évènement, a, à demi enfoui dans les feuilles mortes, au point précis où sont tombés les malfrats, une gourmette d'or massif gravée en gothique : « Carmen à Jo avec son amour »? Le lendemain, consciencieux, les magistrats passent le sol au

peigne fin… pour ne rien trouver ! La gourmette s'est envolée ! Consternation à la Piscine, autant qu'au *Gavroche* ! « Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage », a recommandé Boileau. À grand-peine, on suscite une perquisition au bar du Grand. Bonne fortune, cette fois : dissimulé dans un grand pot à tabac dort un pistolet Parabellum 9 mm ! Or des balles de même calibre ont abattu les victimes du double meurtre ! Ce qui justifie, amplement, une extradition ! Extradé, incarcéré à Rambouillet, Jo clame son innocence : lejour du meurtre, il était loin !Son alibi est confirmé par dix témoins, intègres. Il fait une entrée triomphale au *Gavroche*.Là, il dévoile son ultime tatouage : sous le précédent, « Ici personne » gravé sur son cœur, il a fait ajouter : « avant Carmen ! » Les larmes de Madame Jo se mêlent au torrent de champagne.

Dans la plus pure tradition du polar, Faure-Baulieu n'avait fait remettre, avant coup, à Attia que la moitié des coupures de la prime – deux millions – promise, contrat rempli. Allal el-Fassi et l'Istiqal faisant toujours feu des quatre fers, il était bien résolu à en rester là. C'est compter sans « le Tatoué » qui menace de prendre le monde, et la presse, à témoin de l'ingratitude de sa mère patrie. F.B. ne peut que se soumettre tout en grondant avec un trémolo d'admiration dans la voix :

– Je n'ai jamais été si profondément truandé. Heureusement, ces truands, nous n'en entendrons plus jamais parler !

Qu'il est donc naïf, F.B.!… Pour se faire pardonner sa maladresse, Antoine Lopez a rendu à Jo, se morfondant en cellule, de multiples visites ; ils se sont pris d'amitié. Or Lopez cultive un très haut personnage, maître des hautes et basses œuvres du roi du Maroc et jouissant de sa pleine confiance, le général Oufkir, lequel est, en permanence, à courtd'hommes de main…

– Alors, nous rentrons ? interroge Nicole.

Me reviennent à l'esprit les paroles de F.B.: « Comme vous serez grillé, vous serez invité à vous faire oublier dans une unité anonyme ». Je marmonne :

– Le *22e Laitiers* à Mourmelon ou même en opérations de police en Algérie, très peu pour moi. Cette guerre d'Algérie, je ne la sens pas plus que je n'ai senti, à sa fin, la guerre d'Indochine. Par ailleurs, « la Moustache » je lui ai donné douze ans de ma vie. À demeurer dans le même bain, on se sclérose. Il est temps de changer d'eau !

J’ai couru la brousse au Laos, je suis donc propre à exploiter la forêt vierge. L’une des plus anciennes entreprises forestières locales, « Océan », m’engage. Elle a été fondée il y a près d’un demi-siècle par de Muizon, l’un de ces pionniers, folkloriques, décrits par Simenon dans son *Coup de lune*.À la tête d’armées de manœuvre, ils taillaient des trouées en forêt, abattaient des géants qui, tronçonnés, donnaient des « billes » de cinq tonnes qui poussées au « mirambou », au levier, cahotaient jusqu’au prochain cours d’eau. De là, ils les flottaient au gré du courant jusqu’au cargo en rade. À l’issue d’un marchandage sans pitié avec les capitaines-compradores qui tentaient de les soûler à mort, ils roulaient sur l’or… s’ils survivaient à la malaria, aux tsé-tsé, à la filariose, et aux pirates, lorsque campés en figure de proue sur leurs radeaux, ils s’offraient dans la ligne de mire d’un *sniper* embusqué dans la mangrove. Une balle de 458 –12 mm– à ogive d’acier pour éléphant, vous propulse un homme à cinq pas après l’avoir ouvert comme un livre. Une époque révolue. De nos jours les « agréeurs » de « l’Office des bois » fixent les prix des radeaux que l’Office commercialise. Les forestiers vocifèrent que les agréeurs sont des requins et l’Office un repaire de pirates. Mais des pirates qui ne rectifient plus leurs fournisseurs à la 458 blindée.

À notre tour, nous remontons le Komo puis empruntons des rivières de plus en plus étroites, de plus en plus sinueuses. À notre approche, les pélicans décollent lourdement en tricotant des pattes, les crocodiles bâillant sur les berges se jettent à l’eau. Des rats, des serpents suivent. Des singes caquetant nous escortent ; à la remorque de leur bec gigantesque des toucans nous survolent. Au pied des villages, les femmes, la croupe ceinte d’un pagne, battent le linge. Sous un ciel gris de saison sèche la nuit succède aux jours. Les tsé-tsé attaquent où on ne les voit pas, dans le dos, à la saignée du genou et se gavent jusqu’à plus soif avant de tomber gorgées de sang, trop lourdes pour s’envoler. Fouettées par une gerbe de feuilles, elles éclatent comme des cerises trop mûres.

Nous accostons enfin à un embarcadère aménagé sous un hangar le long duquel rouillent d’antiques locos à vapeur, naines. Au sommet d’une butte se dresse une case monumentale. Un géant débonnaire et bien en chair – cent trente kilos au bas mot – se dirige vers nous. C’est le « père »Tricoit, le patron de l’exploitation, ex-régulateur des chemins de fer de l’État, converti à la forêt gabonaise il y a vingt-cinq ans :

– Bienvenue à M'Vam ! Vous devez être affamés après un si long voyage !J'ai prévu un petit casse-croûte.

Il enfourne cochonnailles, viandes froides, omelettes. Surprenant le regard stupéfait de Nicole, il se justifie entre deux bouchées :

– C'est mon unique repas… enfin à part le breakfast et une petite soupe le soir… Je suis au régime.

Ensuite il décrit la tâche qui m'attend :

– Vous allez ouvrir une petite coupe de quatre mille hectares. Pas sorcier ! Partis devant, les marqueurs vont marquer les arbres, droits de fût, propres à abattre. Vous vérifiez que leur diamètre est réglementaire, 90 centimètres minimum. Vous attribuez la tâche aux abatteurs, aux tronçonneurs, et aux débroussailleurs qui ouvrent la voie aux tracteurs qui vont débarder les billes jusqu'à la voie ferrée menant à la rivière. Prenez deux, trois jours pour emménager dans la case, toute neuve, que je vous ai fait monter.

Elle sent le bois frais, cette case sur terre battue, de type polynésien, couverte de feuilles de latanier tressées.

Un matin, mes cinquante travailleurs sont rassemblés. « *M'bolo, Tangani'oh !* » (Bonjour le Blanc !) crie l'un d'eux. Je leur réponds : « *B'bolo ani'oh !* »(Bonjour à tous !)

En camion, ou dans une vieille Jeep, nous gagnons le chantier. La saison des pluies touche à sa fin; la « route » est une piste marécageuse, creusées d'ornières monumentales. On y patine en jouant des vitesses. L'humus décomposé dégage une odeur excrémentielle. Aux premiers rayons du soleil, la forêt exhale l'humidité de la nuit ; elle fume littéralement. Une escadrille de perroquets nous survole en piaillant et caquetant. Un touraco croasse crescendo. Les abatteurs couronnent les contreforts d'un okoumé gigantesque – quarante mètres de haut, trente tonnes – d'un échafaudage de branches souples et de lianes. Ils grimpent à son sommet, à six, sept mètres du sol ; à chaque coup de cognée, il branle à faire peur. Trois heures plus tard, le torse des hommes est couvert de mouches à sueur et le géant de la forêt figure un crayon dressé sur sa pointe. Soudain, de son cœur s'élèvent des plaintes, des grincements.« Il parle ! » crient les hommes en sautant de leur perchoir. Un craquement violent suit ; l'okoumé s'incline, s'abat, rebondit dans un ouragan de poussière, de feuilles, de branches brisées. Dans sa chute, il écrase tout, ouvre une longue tranchée par laquelle le soleil s'engouffre. Le sous-bois s'illumine d'un coup. Les tracteurs entrent

dans la danse, le halent jusqu'à une trouée où on le tronçonne. Les camions prennent le relais. Violé de toutes parts, l'enfer vert est mutilé, assourdi de vrombissements de moteurs, de chocs, de grincements, de cris, envahi par les gaz d'échappement. Dans l'après-midi, sur la route du retour, Mavoungou, mon chef d'équipe s'immobilise :

– Patron, là, tu vois la viande, là ?

– La viande ?C'est quoi la viande ?

– Le cochon, le phacochère caché dans les *kékés* (les buissons) ! Tire donc !

Je ne vois rien, mais, pour faire bonne contenance, j'épaule ma carabine, je fais feu. Un sanglier déboule à deux bons mètres du point d'impact de la balle. Les hommes gloussent :« Ah, le Blanc, il vise plus mal que le *m'bwana*, l'enfant ! » Vexé, plus loin j'abats un pigeon vert et un singe roux qui amélioreront leur menu de manioc et de *bamikoun* (la morue salée), du soir. Je n'ai pas perdu la face ! Et la face, en Afrique, autant qu'en Orient, vaut de l'or ! Nicole décore la case, plante un potager, papote avec les épouses des deux mécaniciens, et avec le père Tricoit qui peut ressasser des tranches entières d'horaires en vigueur sur le réseau d'État vingt-cinq ans auparavant. Elle lutte contre tous les insectes rampants ou volants qui infestent la brousse : les mouches rouges, gorilles, éléphants, tsé-tsé, les moustiques et les fouroux se levant en nuages à l'aube et au crépuscule, si minuscules qu'ils s'insèrent entre les mailles des moustiquaires. Inoculées, leurs larves, les filaires, prospèrent dans le sang, entrent en transes de temps à autre, provoquent une poussée d'éléphantiasis. Ainsi une cheville, un poignet ou la face de Tricoit enfle soudain comme un ballon. Parfois un ver filiforme sinue sous la cornée de l'un de ses yeux. Nous, une drogue préventive conçue récemment nous immunise. Infectés jusqu'à la moelle, les vieux colons doivent en passer par un traitement de cheval, à l'institut Pasteur, exclusivement. En dépit des rations de quinine que j'avale, moi, je me contente de poussées de paludisme contracté au Laos et que les anophèles gabonais remettent au goût du jour. Sous l'équateur, jours, nuits sont de longueur désespérément uniforme. En septembre, le plafond de nuages de saison sèche plombé de gris part en lambeaux. Soleil éclatant, cumulus turgescents. Parfois, dans l'air figé, les oiseaux se taisent, puis un frémissement effleure la canopée. Il précède le monstrueux chuintement de cent locomotives à vapeur. Et l'ouragan déferle ! La forêt courbe le front, le ciel déverse des trombes d'eau qui noient tout. Les chenillards, les camions,

les petits trains, les hommes se changent en statues de boue. Dans les cases, bain de vapeur. Vivre confinée sous une moustiquaire en surchauffe, une rude épreuve pour l'ex-épouse d'un photographe *fashionable*, support publicitaire de lunettes haut de gamme, et élevée au couvent des Oiseaux ! Une invasion d'intra-terrestres précipitera le sauve-qui-peut !

Une nuit, un bruissement étrange me réveille. Je me précipite dehors. Un filet aux mailles mouvantes gagne sur le terre-plein qui cerne la case. Les magnans ! Des colonnes sans fin de ces grosses fourmis rouges qui, sans habitat fixe, migrent par millions, avancent inexorablement ! Or, pire que des Huns, elles dévorent, rasent tout sur leur passage ! La tête cuirassée de leurs guerriers est armée de pinces et de mandibules qui, une fois crochés dans la chair ne lâchent jamais, au point que les villageois en usent pour suturer les plaies : on place la bête à cheval sur les lèvres à réunir, elle plante ses crocs de part et d'autre, on arrache son corps, et la tête joue le rôle de pince chirurgicale. Déjà les éclaireurs s'engagent dans les goulets d'évacuation des eaux usées. Je cours à la réserve, je saisis au vol une touque de pétrole, j'en verse le contenu dans la rigole qui cerne l'habitation. Ouf ! Le pétrole, les insectes le fuient comme la peste ! À l'aube la place est nette. La terre est striée de millions de minuscules empreintes. Sur le sol du poulailler sont étalées des outres vides de plumes et de poil plates comme des carpettes ; ce sont les restes des douze volailles et des quatre chatons qui gîtaient là. Ils ont été dévorés par l'intérieur. Écœurée, Nicole part se détendre à Libreville où l'on joue au tennis, on se baigne, on bronze, on va au cinéma. Elle revient à M'Vam à contrecœur, repart, puis espace ses séjours en brousse… jusqu'à n'y plus mettre les pieds. Lorsque, très rarement, un avion fait escale un samedi et revient le dimanche, je passe un weekend à Libreville. Plus tard, je construis un petit cruiser rapide qui m'y mène en moins de six heures… lorsque le temps le permet. Parfois, je suis pris dans un coup de tabac.À l'entrée de l'estuaire, la houle me barre la route. Lorsque je m'obstine, depuis la mission de Donghila qui se dresse sur la rive, son prieur, le père Kerjean, répand la nouvelle : « Ce fou court au naufrage ! » Pourtant en sautant de vague en vague, la coque à demi pleine d'eau, le fou arrive toujours à bon port.

Une année s'écoule. J'exploite un chantier idyllique en lisière de la grande plaine de Wonga-Wongé qu'un caprice de la nature a semée en pleine forêt entre Libreville et Port-Gentil. Dans un creux scintille sur fond de sable fin le lac bijou d'Eliwagné. Il est bordé de bouquets d'arbres

peuplés d'aigles-pêcheurs qui harponnent leurs proies en rase-mottes. À l'aube fraîche, les troupeaux de buffles et d'éléphants, les antilopes et les gazelles paissent, des hordes de babouins, des familles de phacochères s'ébattent. Des millions de toiles d'araignée tendues entre les hautes herbes et décorées de perles de rosée étincellent à perte de vue. Le paradis terrestre…

Un jour, Jean-Claude y dépose trois gloires tropéziennes, Louis Lion, patron du *Muscardin* que sa rascasse farcie a rendu célèbre, Félix et Hélène qui ont fait de *L'Esquinade* un bistrot *in* aux yeux des snobs du monde entier. « Tu leur fais une belle chasse, hein ! » me dit-il. La chance leur sourit : sous leur nez, un gros éléphant solitaire traverse un vallon d'un pas de sénateur. Félix s'élance à sa poursuite en ignorant qu'un vieux mâle sourcilleux peut réduire en crêpe même une gloire tropézienne. Par bonheur, indifférent, le seigneur suit son chemin, croupe haute en dodelinant à chaque pas. Nous le rejoignons ; il s'en moque ! Trois balles au défaut de l'épaule ;il bascule. Il était en bout de vie, ce roi des savanes, armé d'une seule défense, les dents usées, la vue basse et dur d'oreille. Le village le plus proche a déjà senti le vent. Une troupe surgit, la hotte au dos. À coups de machette des hommes l'éventrent. Accompagnées de pets, de borborygmes gargantuesques, les entrailles se répandent en cascade. Les femmes pénètrent dans la cavité, taillent à la hache, au coupe-coupe, ressortent enduites des pieds à la tête de bouse et de sang, la hotte débordant de viande. « L'éléphant de Félix » fera les beaux jours des villageois et plus tard… en saga, les belles soirées de *L'Esquinade*. Moi, je chasse « utile », pour améliorer l'ordinaire de mes manœuvres, et prudemment ! On cite trop le nom des chasseurs professionnels, ou amateurs, piétinés par un éléphant, ou par l'un de ces petits buffles roux de trois cents kilos, teigneux et vifs. L'un d'eux surgi des hautes herbes a fait bouler mon vieil ami Lasne-Sauvigny, un dentiste parisien, puis a tenté de le retourner du mufle et du sabot pour mieux l'encorner. Il a fait le mort, mon arracheur de dents. Incrustée sous son ventre, sa carabine ne lui était d'aucun secours. Quant aux apprentis chasseurs qu'il avait emmenés là pour leur faire éprouver le frisson de la chasse au « Gros », ils n'osaient tirer de crainte de tuer leur « professeur »! Il a repris ses consultations, couvert de bleus. Un buffle de savane, ça se traque à contrevent, en rampant dans son dos, les coudes et les genoux râpés jusqu'au sang par le sable, les yeux grouillant de mouches à sueur. Une saute de vent, un éternuement malencontreux, ses oreilles se

dressent, ses narines se dilatent, il fuit… ou charge. Dans ce cas, mieux vaut viser juste !

Un matin les buffles désertent mon paradis : des hommes en combinaison bleue plantent une sonde de prospection pétrolière sur la rive de « mon » lac. D'énormes camions rouges sillonnent « ma » plaine. Trois gouttes d'or noir ont jailli à Port-Gentil ; la SPAEF, Société des pétroles d'Afrique-Équatoriale française, entreprise d'État, a célébré l'évènement par un cocktail monstre à bord de *l'Île-de-France* affrété pour l'occasion, car le pétrole, la France qui ne s'est pas souciée jusqu'alors d'en découvrir, l'achète au prix fort aux Anglo-Saxons qui l'exploitent depuis plus d'un siècle. Si depuis mon Éden, Port-Gentil semble loin, ce qu'il se passe en Europe ou dans le monde m'apparaît flou : le Maroc indépendant, ainsi que nos cinq comptoirs de l'Inde, la guerre d'Algérie qui bat son plein, l'expédition de Suez que les États-Unis et l'URSS ont étouffée dans l'œuf. Moscou ne s'est pas privé pour autant de mettre Budapest à feu et à sang. La disparition mystérieuse de Gentleman Crabb que j'ai croisé six ans auparavant me rend perplexe. Deux super-croiseurs soviétiques ont mouillé dans la rade de Portsmouth. En sont descendus Khrouchtchev et Boulganine, les deux co-dictateurs de l'URSS venant rendre une visite officielle à la reine d'Angleterre. La première du genre ! Retraité de la Royal Navy, le « Commander » faisait des petits boulots pour l'Intelligence Service. Il a plongé, sans doute pour étudier de près des renflements au flanc des navires soviétiques qu'on supposait bourrés de radar, d'asdic, de sonar, ainsi que le profil des carènes, et les secrets de leurs systèmes de propulsion. Ne dit-on pas qu'ils rendent quinze nœuds au plus rapide croiseur de la Navy ? Crabb n'a jamais refait surface… On a repêché des mois plus tard et à des milles de là le corps d'un homme-grenouille dont poissons et crustacés avaient dévoré la tête et les extrémités. Plus de dents, plus d'empreintes. L'épouse, et les maîtresses, de Crabb ont refusé de se prononcer. Khrouchtchev ahurlé au sacrilège. Le gouvernement d'Antony Eden en atremblé sur ses bases.

Au terme de deux ans de séjour, Nicole et moi débarquons dans une France déboussolée, ruinée par la guerre d'Indochine, puis celle d'Algérie, menées cahin-caha par une vingtaine de cabinets ministériels qui se sont culbutés les uns les autres. Le pay sest plus embourbé dans son marécage politique que je ne l'ai été dans le *pot'pot*', le bourbier de saison des pluies gabonaise.

Charles Fatosme, membre du réseau d'atterrissages clandestins d'Henri Déricourt, j'ai fait sa connaissance une nuit de février 1944 à mon départpour Londres. Aujourd'hui, il baigne dans une phalange qui entend ramener de Gaulle au pouvoir et m'explique comment :

– Le jour J, des Nord 2 500 bourrés de paras venus d'Alger se poseront à Villacoublay et au Bourget. Bien sûr, le ministre de l'Intérieur, Jules Moch, fera rouler des fûts sur les pistes. Mais les petits gars qui les rouleront obéiront à nos consignes : ils les dégageront la nuit ! À Alger Massu et Salan sont pour de Gaulle. Leur délégué à Paris est le général Miquel, chef des aéroportés ; il tient en mains l'armée. Nous craignons que Moch, Mollet et Mitterrand ne forment un gouvernement de Front populaire et n'arment les milices de communistes de Duclos, dix mille rouges qui se feront un plaisir de mettre Paris à feu et à sang. Depuis son bureau, Foccart donne ses instructions par agents interposés. La Piscine est infréquentable ; Moch s'est fait communiquer la liste des réservistes et honorables correspondants de ton ancien service et y aurait placé des taupes, dont Leroy-Fainville… tu connais ?

– Oui. Je me souviens de lui. Il gérait le matériel… une sorte d'intendant. C'était un bon copain.

J'assiste dans un appartement de Saint-Germain-des-Prés à une réunions des âmes du complot, dont Vitasse, un vieil ami du 11e Choc arrivé d'Alger, secrètement, bien sûr, et tout feu, tout flamme :

– Les paras, les blindés, l'aviation et même la marine roulent pour nous. L'amiral Barjot, un FFL qui commande à Toulon, nous l'a promis. Quant à la Corse, eh bien ! le 24 mai, Ignace Mantei a pris la préfecture d'Ajaccio… comme il l'a fait en 1943, avant que les troupes de Giraud n'y débarquent, souviens-toi !

Ignace commandait l'unité du 11e Choc basée à Calvi, lorsque je préparais l'assaut contre « la Villa » de Libye. Il m'avait sérieusement épaulé. Un montagnard de Corte fait d'acier trempé, Ignace : en 1943, il a libéré son île puis s'est parachuté en Italie, a été capturé par des carabiniers qu'il a retournés et dont il a fait des héros antifascistes !Vitasse développe le plan des conjurés : les grandes villes tomberont aux mains de généraux ou d'amiraux ; aux commandes de son Mystère, le colonel Rozanoff franchira le mur du son au ras de la verrière du palais Bourbon qui tombera en pluie. Privés d'hémicycle, nos politiciens fermeront leur bec.

– Toi, conclut-il, tu nous feras sauter le central téléphonique du 8e arrondissement, au coin de l'avenue de Messine. On te fournira de l'explosif !

Avec conscience, je reconnais l'objectif, ses accès, ses défenses. Je m'en tiens là, car le 27 mai, de Charles de Gaulle publie un communiqué :

« J'ai entamé le processus nécessaire à l'établissement d'un gouvernement républicain… »

Le président Coty l'adoube. Il séduit l'assemblée, hormis les Staliniens, Mitterrand et Le Troquer, chorégraphe de ballets roses en couveuse. Pas plus de sang versé que par mon *Murder Incorporated* ! Une ombre au tableau, et quelle ombre : un cancer achève Jean-Marie Pellay, mon vieux complice de l'école d'espions Aude à Saint-Germain ! La lobotomie pratiquée pour endormir d'insupportables névralgies le fait loucher, horriblement. Il porte des lunettes fumées, gouaille :« Greta Garbo, c'est moi ! » Chaque soir, il me tend une seringue :« Pour ma petite piqûre ! »… de morphine qui le soulage. Un jour, il me lance :

– Je rentre au Val !

– Combien de temps ?

– Pas pour longtemps, tu verras.

Nous sommes nombreux à l'enterrer ; Fourcaud, Bourgès-Maunoury, menant le cortège des Compagnons de la Libération, des généraux, des amiraux, ses innombrables « potes » de guerre comme de paix dont les Quatre Mousquetaires, Chaumien, Pioche, Bichelot et moi, et une escouade de jolies filles.

Le 28 mai, un autre cortège de « démocrates » vociférant que le « Fasciste »–de Gaulle –ne passera pas, rassemblé par Jules Moch, Guy Mollet, a envahi les Champs-Élysées. Sa figure de proue, Daladier, le pitoyable « Taureau du Vaucluse » qui a baissé culotte à Munich devant le Führer, lui a cédé gratis la Tchécoslovaquie et, après avoir contribué à la déconfiture de la France, a refusé de gagner Londres. La captivité lui a été douce, plus douce qu'à des millions d'autres ; il a recouvré son teint fleuri et sa panse. À ses côtés, Jacques Duclos, chef du Parti communiste qui, en 1940, lorsque, après avoir dépecé la Tchécoslovaquie, Hitler et Staline se juraient un amour éternel, suppliait l'ambassadeur d'Allemagne Abetz de le laisser publier *L'Humanité* au grand jour pour chanter la gloire des soldats allemands et soviétiques qui main dans la main allaient assurer la paix du monde. Se pousse au premier rang Mitterrand, qui n'arbore pas la

francisque que lui a décerné le Maréchal, mais intrigue pour que la commission d'homologation des réseaux de Résistance qui refuse depuis douze ans d'endosser le mouvement prétendument guerrier qu'il présidait, mette les pouces. Derrière, les grands sujets du « ballet d'ombres », des politiciens falots qui en douze ans ont surfé de scandale en scandale, ont perdu la guerre d'Indochine, mis notre infortunée république au rencart et engagé une guerre d'Algérie qui sent le faisandé. Mais Mitterrand ne l'a-t-il pas proclamé : « L'Algérie est française et le restera »?

L'événement s'étant passé de moi, je regagne l'équateur. Au nord du Gabon, la région des monts de Cristal est constituée de collines abruptes couverte d'une futaie si dense que Jean-Claude la dépeint comme « du persil frisé ». Incidemment, ces monts rendent fous les compas des avions. En amont de La Noya, la rivière où flottent mes bois, il n'y a plus âme qui vive. Des villages d'antan, il ne reste que deux pieux et trois échalas. Les nuages de fourous qui se lèvent à l'aube et au crépuscule ont chassé jusqu'aux plus téméraires. Les plus gros des animaux, les éléphants, se sont alliés aux infiniment petits ; ils piétinent les dernières des plantations, effeuillent comme des marguerites bananiers et plans de manioc.

– Patron, viens me sauver ! Sinon les *m'bwana* pour moi n'auront plus le bouffement ! m'implore un vieux, momifié.

J'abandonne *les Racines du Ciel*, mon livre de chevet, pour me poster des nuits durant, en haut d'un mirador, carabine pointée. Des éléphants, je ne vois pas la queue d'un, en revanche, les moustiques… J'évacue les billes par un petit chemin de fer à voie étroite qui serpente entre les coteaux et déraille à qui mieux-mieux. Ma pinasse est une arcachonnaise des années trente propulsée par un monocylindre du même tonneau qui, un soir, me fait faux bond au beau milieu de l'estuaire de La Noya qui sépare le Gabon et la Guinée espagnole. Le jusant me porte vers l'amont, heureusement… Par marée descendante je serais poussé loin au large. Après une nuit de dérive, je ne serais plus qu'une tête d'épingle perdue à jamais dans l'immense océan. Combien de forestiers ont disparu de la sorte ! Survient une antique chaloupe. Mon sauveteur est le marquis de Villanova qui exploite une concession forestière sur la rive guinéenne, plante café et cacao, habite une somptueuse case dont un essaim de nymphettes faites au moule et riant de toutes leurs dents assurent le service. Chouchouté comme un Grand d'Espagne, j'y passe une nuit de cocagne.

Le lendemain la barcasse de Juan remorque ma pinasse jusqu'à mon chantier baignant dans le *pot' pot' car ;* fixés par les arêtes des monts de Cristal, les nuages dégorgent six mètres de pluie par an, égalant le record détenu par Victoria, la petite cité au pied du mont Cameroun. À mon mécanicien, surnommé « la Giclée » de réparer ma galère. C'est un fainéant exemplaire – une légende – frappé par une affection rarissime qu'il affiche complaisamment : un priapisme nocturne, une érection qui le garde éveillé la nuit durant ! Sa femme, un monument de cent kilos surnommé Ban N'Zok, « la Mère Éléphant », ne sait plus où donner de la tête car, de jour, son homme peut être pris d'un tour de rein, d'arthrose, de névralgies, de crampes, d'acidité gastrique que, seul, un scotch bien tassé dégusté au repos sur une Récamier de bambou sait apaiser. Enfin, vaincu par un accès d'inertie aigüe, « la Giclée »cède la place à un confrère tout aussi fourbu qui me salue chaque matin d'un : « J'ai pas la pêche aujourd'hui ! » qui vaut un surnom. Son épouse, Mireille, une chaude méridionale à la chevelure jais affectionnant les micro-shorts, arbore un jour un coquard ultraviolet. C'est que « La Pêche » aurait trouvé un billet brûlant : « À mon prochain passage, lorsque ton mari sera en brousse, je jouerai de ton corps comme d'une scie musicale. » Signé « R »! « La Pêche » a songé à un Robert, moi !Par bonheur, lorsqu'il se rend en brousse, il m'y trouve toujours. Ses soupçons se portent alors sur Richard, le médecin d'entreprise qui nous rend des visites systématiques. Jeune, beau garçon, connu à Libreville comme homme à femmes, à l'occasion, il ausculte Mireille… « La Pêche »nesedéplaçant plus qu'un fusil chargé de chevrotines à l'épaule, je conseille à notre toubib de suspendre ses visites. Pourtant, des billets doux parviennent toujours à sa femme ! Comment ? Par mon ami Robert Chaix, pilote chevronné de Transgabon, qui approvisionne régulièrement le chantier et, si par hasard son mari est loin… Mireille, à la sauvette. Quand, entre deux de ses visites, elle éprouve, seule au logis, un appétit incoercible, elle dispose un signal sur la piste ; « Robert » atterrit, lui fait l'amour sur le pouce. Lorsque le temps lui manque, du ciel, il largue un message enflammé lesté d'un boulon.

– *Ko, ko, ko !* grogne une voix devant ma porte.

L'équivalent du toc, toc, martelé sur une porte pleine, mais impraticable sur un portillon de bambou tressé !

Il fait nuit noire, il tombe des cordes. Se dresse dans l'embra-sure, N'Zé, mon vieux jardinier, nu comme un ver. Je m'exclame :

– Qu'est-ce que tu fous là, à poil ? Entre avant d'attraper la crève, vieux fou !

– Ah patron, quelle histoire ! Trois hommes y vient ma case avec l'*ogogoro* –le vin de palme. On boit. Ils disent eux sorciers, ont le *bilongo* – la drogue – pour faire moi homme jeune avec *bangala* comme le *n'zok*.Ils promettent la fille jeune…

Éméché, alléché, mon barbon les a suivis jusqu'à une case isolée. Là, ils ont achevé de le soûler, l'ont dépouillé de son pagne, l'ont roué de coups de *moutété*, le fouet de liane, l'ont ligoté. Est survenu un grand sorcier en quête d'ossements frais sur lesquels il projette d'édifier un temple. On marchande ferme ;l'ancêtre est cédé contre cinq mille francs, un lot des pagnes, un sac de sel, trois carottes de tabac. Avant d'égorger la victime, on casse le col d'une marie-jeanne pour arroser le marché. Les sacrificateurs trinquent jusqu'à tomber ivres morts. N'zé reprend conscience, coupe ses liens, prend le large. Je m'esclaffe :

– En pleine nuit, sans une lanterne, quelle chance tu as eu d'échapper au serpent, au gorille, à la panthère !

– Pas la panthère, chef ! Je suis N'zé, moi !

Logique. En le totémisant « N'zé » (la panthère), son père l'a placé sous la protection du fauve; il n'a rien à en craindre ! Je l'emmène à Cocobeach au siège du district ; son chef occupe sur le promontoire dominant l'estuaire de la Noya une majestueuse bastide érigée pour le gouverneur prussien du temps où, avant 1918, le Nord du Gabon était allemand. Les anciens évoquent avec nostalgie les fruits qui se balançaient alors aux branches d'un manguier centenaire… des pendus, « car les Alémans, patron, n'a pas rigolé comme les Français ! » N'zé dépose plainte. Appréhendés, ses ravisseurs sont condamnés à trois mois de travaux forcés d'une cruauté insoutenable… consistant à bêcher, sans excès de zèle, le potager de l'administrateur, nourris, logés aux frais de la République et en amassant un pécule. Et trois mois plus tard, qui vois-je réunis autour d'une calebasse d'*ogogoro* ? Mon jardinier cacochyme… et ses trois racketters ! Je lui crie :

– Ils vont te bouffer, vieux schnock !

– Plus maintenant, patron, ils savent je suis la panthère ! réplique N'zé, tout sourire.

Bruyère, un Normand blond armé de longues jambes de faucheux, a disparu. Prospecteur, en éclaireur accompagné d'un guide, il sillonnait la forêt, évaluait les peuplements d'okoumés, campait à des jours de marche de la première case. Un soir, il s'est éloigné de son bivouac afin de marquer un arbre éloigné semblant exceptionnel. « Lui n'a pas revient, me rapporte son guide. Nous cherché, nous crié jusqu'à la ténèbre. Lui foutu ! » Un Tangani, c'est connu, est incapable de reconnaître la branche cassée, la feuille tombée qui lui permettrait de remonter sa piste et, sans vivres, sans fusil, il n'en reste bientôt plus qu'un tas d'os blanchis par les magnans. En brousse, sans boussole, on perd le nord, car les rayons du soleil ne percent pas la canopée. Les meilleurs pisteurs lancés à sa recherche sont rentrés bredouille. Bruyère, j'ai fait une croix dessus. Six jours plus tard, un zombie barbucouvert de pustules, de balafres, mangé par les tiques, surgit devant des chasseurs qui, croyant croiser un esprit, se sauvent comme des dératés. « Revenez, bande d'andouilles ! » braille l'apparition. L'un des coureurs des bois se souvient alors de la forte prime promise à qui retrouverait un Tangani perdu… Bruyère avait croqué des noix, des racines, des fourmis, des larves, avait dormi debout, blotti entre les contreforts d'un arbre. En forêt on ne meurt jamais de soif ;l'eau tombe du ciel, courtdans les lianes.

Au printemps 1960 je ne suis pas plus frais que Bruyère à sa résurrection : l'infirmier du chantier a beau me larder de tous les antibiotiques imaginables, des anthrax envahissent mes jambes ; marcher devient un supplice. En rentrant au village un soir, j'aperçois, de loin, un panache de fumée qui s'en élève. C'est ma case qui est en feu. Il n'en reste bientôt plus, ainsi que de mes biens, des souvenirs que j'avais amassés et du pécule serré dans une boite à biscuits, qu'un tas de braise. En fait, je ne possède plus que mes furoncles et une fièvre carabinée. J'ai tout juste la force de mettre mon canot à l'eau et de le barrer jusqu'à l'estuaire, de me faire porter jusqu'à l'hôpital « mixte », civil et militaire de Libreville.

– Ah, le chef, il dit que tu passeras pas la nuit ! roucoule, en riant, la petite aide-soignante gabonaise qui tapote mes oreillers au soir de mon hospitalisation.

– Pourtant, il vient de m'affirmer : « Ce n'est pas grave, vous vous en sortirez ! »

– Bah, il dit ça à tous ceux qui foutus ! Comme ça, eux fini mort tranquilles !

Je n'ai pas « fini mort tranquille ». Le matin suivant, j'ouvre les yeux avec autant d'incrédulité que vingt ans auparavant après avoir été laissé pour mort par des Feldgendarmes dans un champ couvert de givre. La morgue n'a pas voulu de moi. Les furoncles, l'hépatite qui me rongeaient battent en retraite. Le médecin-chef, qui m'avait condamné, me renvoie « dans mes foyers ».

– Au vu de votre cv, vous êtes propre à rien, donc bon à tout… comme moi ! Cependant, je suis tellement à court de bras que j'engagerais un manchot ! ricane le directeur administratif de la compagnie Shell de recherche pétrolière au Gabon établie à Port-Gentil. Je vous propose d'être mon second, directeur administratif adjoint, auquel je refilerai toute la merde que je ne peux traiter !

Il a le visage carré, le cheveu en brosse, l'œil clair, un nez de boxeur ; son sourire est chaleureux. Il s'affiche comme Christian de Chefdebien-Zagarriga, à première vue, un nom d'aristocrate d'opérette. Pas du tout ! Il est baron et scion d'une lignée de seigneurs du Rouergue remontant aux croisades. Mieux, il descend de la duchesse de Fontanges, la scandaleuse maîtresse de Louis XIV, Angélique, marquise des Anges ! Ses titres couvrent une page entière du Gotha, et Cropières, le château auvergnat et monument historique qui lui vient d'elle, lui coûte, suivant ses termes, « la peau des rouleaux »:

– J'ai à remettre debout une salle de bal de quatre cents mètres carrés, un hectare de toit d'ardoises, des escaliers, des dépendances à la pelle, le tout en ruines ! Ducoup, moi je suis sur le sable !

Au Gabon, la chasse à l'or noir bat son plein. On fore à terre, on fore en mer. Entre autres, SPAEF, Shell, Mobil, s'arrachent les bateaux, les terrains à bâtir, les avions… et les bras ! Air-Gabon, la compagnie de services aériens de Nicaise, basée à Port-Gentil, est florissante. La flotte de Jean-Claude s'est enrichie de trois bimoteurs de transport DC3. BP, Mobil m'ont fait les yeux doux ; j'ai opté pour « Chef », ainsi qu'on l'appelle, dont la personnalité hors ligne m'a séduit. Il trépigne presque :

– Tu es libre quand ?

– Dans deux mois, à mon retour de congé.

– Quoi ?Dans deux mois seulement ? Tu te fous de moi ?

– Non, je viens de me payer quatre ans de brousse et un mois d'hôpital.

– J’en ai rien à cirer… Soit, deux mois, mais pas une minute de plus, hein ?

Chapitre 14

OR NOIR

Pierre Nord qui dirige une collection des éditions Fayard portant son nom a, au cours de la guerre et sous le nom de colonel Brouillard, du Deuxième Bureau, espionné les Allemands. Il a publié une série de romans d'espionnage qui ont fait date bien avant que son confrère britannique Ian Fleming produise James Bond. À mon arrivée en France, il m'a traité chez Lipp, la mangeoire *people* de Saint-Germain-des-Prés dont le propriétaire lui donne l'accolade.

– Votre roman me plaît. Je vous ferai décerner le prix Pierre Nord ! affirme-t-il avec chaleur.

En forêt, engourdi sous une moustiquaire, les soirées étaient longues. À la lueur d'une lampe tempête j'avais concocté une intrigue à maportée… Le prix est allé à une jeune personne dotée de pleins et de déliés si attrayants que le président du jury les a parcourus avec plus d'application que mon manuscrit. J'ai été élu second à une courte tête, sans chèque à l'appui. Des journaux m'ont consacré des articles ;des radios, des télés m'ont interviewé et le colonel Roussillat qui a succédé à Morlane à la tête du service Action, m'a accordé une longue entrevue… orageuse :

– Vous ne me ferez pas avaler, Bob, que la trame de votre roman, une saga de nageurs de combat camouflés en marins du dimanche allant faire sauter à Tanger un bateau pirate ravitaillant le FLN, vous est venue toute seule !… Parce que c'est exactement ce que vos anciens complices Bichelot et Floch ont accompli ! Jouant les touristes, ils ont envoyé par le fond, au large de Tanger, *la Sorcière rouge*, le caboteur d'un célèbre trafiquant d'armes allemand que nous avions dans le collimateur ! Allez, avouez que vous leur avez pompé les détails de l'opération !Votre fiction, c'est du vécu !

Ni l'un, ni l'autre ne m'en avait touché un mot. Le secret se garde même vis-à-vis d'intimes, ne l'avais-je pas enseigné ? Cette règle d'or, aucun d'entre nous ne la violait. Mon expérience m'avait inspiré une fiction qui dépassait la réalité, c'est tout. Je ne suis pas parvenu à faire entendre raison à Roussillat. Morlane, peut-être, se serait laissé convaincre ; mais, à bout de souffle, terrassé par un abcès au foie, des poumons congestionnés, un estomac ulcéré, dus à vingt ans de stress et de gueuletons sacrificiels pour la plus grande gloire du service, il s'était retiré dans un mas enfoui au fond d'un vallon de Provence.

De retour au Gabon, ma maigre gloire littéraire laisse froid « Chef », mon nouveau boss. Il gère le personnel, le matériel, les bases vie, les contrats. Il a affrété une barge antédiluvienne battant pavillon portugais, *l'Albert Humphries*, aussitôt surnommé « l'Albert Pommes Frites », qui approvisionne, à trois cents kilomètres au sud de Port-Gentil, notre concession de Gamba, en véhicules, équipement sismique, explosifs, carburants, vivres. Tout importé d'Europe, au même titre que les dizaines de techniciens qui vont avec. J'épouse la cadence de « Chef »: cinquante-deux heures par semaine, si l'on s'en tient aux dispositions légales. Mais, en cinquante-deux heures, on n'étale pas ! Sauf incidents, courants, Chef, qui, aidé par un flair de pygmée, chasse le dimanche en solitaire, est heureux de se reposer sur un pilote, moi, pour le déposer le matin sur une savane et le récupérer le soir ; il surgit alors dans la brume du crépuscule, crotté des pieds aux cheveux, hilare, heureux. Parfois, palmes aux pieds, nous tirons carangues, rouges, pastenagues qui hantent le cimetière de baleines de la Pointe-Clairette, un ossuaire dantesque de côtes, vertèbres, fanons démesurés couvrant à perte de vue le fond de la baie. Naguère, on harponnait le long de cette côte les baleines qui, poussées par le courant du Benguéla, remontaient au nord. Elles étaient dépecées dans une usine implantée là et dont il reste les plans inclinés, les immenses cuves à huile, les fondoirs, mangés par la rouille. Alors, brassées par les dorsales des requins que le sang rendait braques, les eaux, rouges, bouillonnaient. Depuis, le climat leur ayant joué un tour, les baleines ne migrent plus et les requins s'en sont allés… sauf des ancêtres nostalgiques qui, en souvenir du bon vieux temps, sans doute, persistent à survoler les ossements. Quand, en eau trouble, je donne dans le museau d'un « bleu » ou d'un « marteau » plus mélancolique qu'agressif, je pousse un barrissement à terroriser un vampire,

je lui souffle au nez un nuage de bulles ;il sursaute de frayeur et file comme une flèche !

Au large, la SPAEF a planté un premier *jack up*, sonde tripode avitaillée par une noria de péniches. Au cours des transbordements, par grosse mer, des pièces d'équipement coûteux, instruments de mesure, logs électroniques, passent par-dessus bord. De quoi excéder Longérinas, le secrétaire général de la société, qui m'appelle :

– Puisque la plongée a été ton truc, ne pourrais-tu pas récupérer ces engins qui valent de l'or ? Je te reverserai dix pour cent de leur valeur.

Le père Lantz, le pharmacien de la ville, conserve, Dieu sait pourquoi, dans son arrière boutique deux scaphandres Cousteau-Gagnan. À Chefdebien, et à Huneau, le photographe de la SPAEF, chasseurs sous-marins à tous crins, j'inculque les bases de la plongée autonome. Nous fondons un club qui, bientôt, est en mesure de se payer des scaphandres neufs, un compresseur, un cruiser et… une cage anti-requins. C'est que, à l'occasion de la séance inaugurale de notre chasse au trésor, un hélicoptère nous a déposés sur le pont de la plateforme tripode *International of Baton Rouge Louisiana.* Or, à quinze mètres plus bas, à l'aplomb des manches à ordures, barbotaient une douzaine de requins gras à souhait. Des mitrons ont jeté par-dessus bord eaux grasses et déchets du déjeuner. Les squales ont roulé sur le dos en exposant leur ventre blanc pour, gueule grande ouverte sur une foison de dents en fer de lance crénelé, engloutir d'une seule bouchée le contenu d'une poubelle, viandes, légumes, emballages et boites de conserve. Nous nous sommes regardés, atterrés.

– Quand faut y aller, faut yaller, a murmuré Chef.

Une grue nous a déposés, serrés dans un panier, sur le fond vaseux à quarante mètres de la surface. L'eau est de cristal. Entre les piles portant la sonde et semblables aux colonnes d'un temple immergé, formés en un gigantesque entonnoir, des milliers de barracudas tigrés, l'œil fixé sur nous, tournoient inlassablement en claquant des dents. Le concert de castagnettes qu'ils donnent est assourdissant. Nous chargeons le panier d'une sonde Schlumberger, d'instruments de laboratoire. La pêche a été bonne ! Lorsque nous nous élevons, un couple de requins décolle du fond, spirale vers nous, renifle nos palmes puis replonge. Apparemment, nous n'offrons pas le rapport qualité-prix du menu servi en surface ! Heureusement !

– Démerde-toi comme tu veux, mais récupère-la ! m'intime Guy Ponsaillé, préfet de la région de Port-Gentil. Il y va de l'honneur de la marine française… et du malheureux enseigne qui a accepté de m'emmener en mer !

La veille, Guy, dit « la Ponsaille », ami de longue date de Jean-Claude, a voulu s'offrir une partie de pêche au gros sur un vivier réputé, le Banc du Prince, un haut-fond à dix milles du cap Lopez. Or, la France, qui vient d'offrir leur indépendance à ses colonies d'Afrique, cède au Gabon, pour première unité navale, l'un de ses patrouilleurs de vingt mètres, le *Bouet-Willametz*, armé, à la va-vite, d'un équipage gabonais tout neuf.

– Une journée en mer offrirait l'occasion d'amariner vos hommes, a-t-il suggéré au tout jeune commandant français qui aura l'honneur, sous quarante-huit heures, de remettre en grande pompe, devant le premier président de l'État, Léon M'Ba, le navire originel de la marine nationale gabonaise.

Le *Bouet* a mouillé sur le Banc au Prince. Au soir, après une pêche miraculeuse, on lève l'ancre… qui tient bon ! On insiste, on violente le cabestan, le treuil hurle, la chaîne se tend à péter, les tôles du pont s'étirent, s'apprêtent à céder. On s'entête : c'est le navire qui menace d'aller par le fond ! Le jeune pacha frappe une bouée en bout de maillon et largue la chaîne, la mort dans l'âme. Livrer au nouvel État un bâtiment dépourvu de mouillage, c'est le déshonneur assuré ! D'autant qu'aborder proprement l'appontement de Libreville contre vents et marées, sans se haler sur une ancre, rien de plus casse-gueule ! Le lendemain, dès potron-minet, une imposante flottille d'intervention composée du *Bouet*, d'un *crew boat*, et d'un gigantesque ponton-grue de cent tonnes empruntés à la SPAEF, mouille au niveau de la bouée jaune signalant la position de l'ancre. Chef et moi sautons à l'eau ;nous brandissons les fusils sous-marins les plus puissants du jour, à quatre sandows : Cousteau qui a exploré le site des années auparavant y aurait croisé des requins singulièrement agressifs ! Nous piquons, main sur main, le long de la chaîne jusqu'à ce qu'elle coure, à vingt mètres de fond, dans le sable blanc. Deux barracudas nous coudoient, indifférents, une pastenague s'envole en soulevant un nuage irisé. Se laissant porter vers nous, obliquement, un gros Jojo le mérou nous toise, gueule bée, d'un œil globuleux. Pas un requin à l'horizon. Aussi loin que porte le regard, le fond est un billard. Et sur ce billard se dresse soudain un monument d'arcs de métal, de chaînes, de cordages, planté de mousse,

de gorgones, d'algues, d'arapèdes, de moules, d'huîtres, peuplé de colonies de poissons de roche. C'est l'ancre, pesant plus d'une tonne, qu'un négrier des siècles passés a larguée là ! Et dans cette ancre est ficelée, celle, jouet, du *Bouet* ! Pas étonnant que le pont du patrouilleur ait manqué rendre l'âme ! La grue, elle, extirpera la chose comme on déracine un brin d'herbe… et la première unité de la marine gabonaise abordera avec grâce le quai de Libreville. Le président Léon M'Ba la réceptionnera dignement. En uniforme de gala aux parements chamarrés d'or, « La Ponsaille »applaudira à tout rompre.

L'Intelligentsia du tout nouvel État a convaincu son président qu'un grand film « exploitant habilement les mystérieuses légendes du terroir » ajouterait à sa renommée. La légende de la « Mamy Wata », génie des eaux, créature divinement belle à la longue chevelure d'or qui transparaît au crépuscule dans la brume flottant sur les marigots, a séduit. Elle envoûte les hommes qui l'aperçoivent ; les malheureux se lancent à sa poursuite. Elle disparaît quand ils croient l'atteindre et, bien sûr, le marécage les engloutit. Marina Vlady, star du moment, Jean Servais, un jeune premier d'hier, et Colette Duval, ma vieille amie mannequin parachutiste, sont engagés. Ils tournent sur le chantier des frères Pelletier-Doisy, fils d'un pionnier de l'aviation. Le cadet, Hubert, jeune, blond, bâti en athlète, est une bonne raquette à laquelle je ne parviens pas à arracher un set. Jean-Claude met ses avions à la disposition du réalisateur. Marina est une grande fille au corps sculptural, au visage angélique à hautes pommettes éclairé par d'immenses yeux délavés. Sa chevelure de lin flotte, libre, sur ses épaules. Sa voix est légère et douce ;elle cache derrière un sourire de Joconde une ténacité de cosaque ; elle n'est pas russe pour rien. Gourmet, elle aime cuisiner ; nous en profitons. L'inévitable se produit : coup de foudre entre la star et le chevalier du ciel. Un coup de foudre qui fait deux victimes : Robert Hossein, époux de Marina qui vit en France, et… Dominique qui, comme Nicole, s'y attarde trop. La noce a lieu à Libreville en toute intimité, c'est-à-dire, en compagnie de centaines de copains, d'amis, gabonais, gascons, corses, qui ribotent pendant deux jours et trois nuits à *La Résidence*, le restaurant-boite de nuit que tient, aidé par sa Basquaise de femme, l'ex-patron pêcheur breton Robert Rioux, un intime de Jean-Claude et du Chief. Parmi les proches, le couple Colette Duval-Hubert Pelletier-Doisy, frappés d'un coup de foudre, eux aussi. Gilles Delamare s'en consolera.

Et puis Jean-Pierre Juilla le « pays » de Jean Claude, sans compter Marc Tubé, le Breton auquel j'ai donné mon amitié au premier face-à-face… Affinité d'anciens combattants : sous l'occupation, il a gagné l'Angleterre à bord d'un cotre de quatre sous, modèle passoire, en compagnie de son gamin de cousin, Gwenn-Ael Bolloré. Ils ont rallié les Commandos lancés en première vague d'assaut sur la plage de Ouistreham, au petit matin crasseux du 6 juin 1944. Marc a pris pied le tout premier dans les déferlantes, a gravi la plage en titubant sous un déluge de balles, d'obus, a atteint les chevaux de frise défendant le talus herbeux, et a ouvert une brêche par laquelle les siens se sont engouffrés. Lui est resté le surnom « Clac-Clac », écho des barbelés sectionnés… Gwenn-Ael et lui ont fait campagne jusqu'à la victoire, au prix de quelques bosses.

Marc et moi ne nous sommes jamais perdus de vue. Il m'a fait connaître Gwenn-Ael et son frère René qui dirige les papeteries familiales. René m'a pris en affection particulière. Quant à Gwenn-Ael, président des Editions de La Table Ronde, rue du Bac, il a publié « Nageurs de Combat » écrit avec Georges Fleury et m'a offert quantité de petits déjeuners dans son bistrot favori, au pied de la « Maison ».

Le troisième frère, Michel, je ne l'ai jamais rencontré – je ne sais pourquoi. Je ne l'ai même pas croisé… au cours des tea-parties, avenue Gabriel, co-présidées par Nicole Follot, et ses filles, Jacqueline et Monique dont je disais : « Elles ne manqueront pas de soupirants à la hauteur ». Eh bien… Monique l'a choisi et a lui a donné pour fils Vincent qui semble avoir hérité le caractère de battant de sa grand-mère, de son père, des ses oncles… Décidément, notre « Monneypenny » de la Muette, Chaumien avait raison de l'étiqueter « de choc »!

Mon boss ne m'accorde qu'un court répit à l'occasion du mariage. Son leitmotiv : « Le pétrole n'attend pas ! » Son antre est le bureau des pleurs : à chacun, géologue, sismologue, topographe, foreur, manque l'outil, la pièce, l'information, indispensables pour lui permettre de faire son travail ! Un sourire lénifiant aux lèvres, Chef désarme les uns et les autres, dans un anglais exécrable ou un allemand courant. Un allemand courant… je sais pourquoi. Dans sa famille de hobereaux issus des croisades, les enfants, la goutte de lait au nez, sont modelés cathos, monarchistes et *ipso facto*, ouailles du Maréchal et anti-communistes viscéraux. À 18 ans, Christian s'est jeté dans la Légion antibolchévique, une unité de la Wehrmacht, avec autant de ferveur que j'avais rallié le SOE. Dans l'enfer blanc des steppes

russes, par moins 30 °C, un uniforme d'été sur le dos, il en a vu de toutes les couleurs… puis a échappé aux forces alliées, gagné l'Espagne, bénéficié d'un décret d'amnistie. Notre étrange tandem –un ex-capitaine de Sa Majesté britannique aux ordres d'un ancien Feldgrau (trouffion) de la Wehrmacht – taille la route sans heurt. Notre amitié ne se démentira d'ailleurs jamais. Docteur ès contrepèteries, en fin de journée, lorsque, crevé, je ne songe qu'à dételer, Chef en compose encore :

– Qu'est-ce que tu penses de celle-ci ?

– Rien, Chef, je ne pense plus !

– Bon, alors on ferme ! Je t'offre le dernier verre au Cercle. *Morgen ist ein anderer Tag* ! « Demain est un autre jour », t'as compris ?

– *If you say so, boss*. « Si tu le dis, patron »…

Les ingénieurs, les techniciens de la compagnie, en majorité néerlandais, britanniques, suisses, et protestants, rêvent de rendre hommage à la célébrité mondiale, et huguenote, qu'est le « Grand Docteur » Schweitzer qui a consacré sa vie à soigner lépreux, et autres, dans la forêt gabonaise, à Lambaréné. À leurs yeux, son hôpital est une Mecque… à une heure de vol de Port-Gentil. Il y a liste d'attente. Conséquence, chaque week-end ou presque je convoie vers Lambaréné quatre ou cinq d'entre eux, bardés de caméras, de magnétophones, de carnets. Ils vont à Schweitzer avec autant de ferveur que des paralytiques à Lourdes. Je pose le Cessna 185, un mulet de l'air, sur le terrain de fortune, court, raviné et en dos d'âne, taillé sur une colline dominant l'Ogooué. Il est fermé au trafic aérien, mais motus ! Nous dévalons une piste en zigzag ; je hèle une pirogue. À notre approche, deux hippopotames, payés par l'Office du tourisme, semble-t-il, pointent complaisamment les narines. Les jours fastes, le docteur m'accueille dressé en figure de proue sur un promontoire. L'hôpital occupe une éminence ; la case directoriale et le dispensaire dominent. Étagés sur ses flancs, des pavillons hébergent trois cents malades qui, armés de bâtons de marche et de parapluies en palmes, gravissent des chemins boueux tapissés de rondins pour « aller aux soins », comme on gravit le mont Sinaï. Vouées au culte du grand homme, une douzaine de moniales laïques, bourgeoises anglo-saxonnes et germaniques, femmes du monde en rupture de bal des petits lits blancs, veuves, femmes délaissées, amoureuses au cœur brisé, viennent ventiler leur chagrin à l'ombre de leur idole. À l'occasion, je lui ai demandé :« Et miss Dieterding, docteur ? » Un jour, cette miss, star de la *high society* britannique, fille de Sir Dieterding,

président fondateur de la Royal Deutch Shell qui compte parmi les plus puissants conglomérats du monde, et dont je suis un infime rouage, a été portée disparue ! On a découvert son cabriolet Jaguar E blanc crème abandonné sur une route de campagne. Kidnapping ! Scotland Yard a été pris de transes. Interpol l'a dénichée à… Lambaréné. « J'en avais plein le dos de ma vie futile passée à jeter l'argent par les fenêtres pour satisfaire mes caprices ! J'ai ressenti une envie incoercible de me rendre utile ! » a-t-elle lancé au monde. Elle avait juste négligé d'en informer *daddy.* Lueur ironique dans l'œil de Schweitzer :

– Son incoercible passion s'est éteinte en quelques mois… Un peu jeune pour le sacerdoce, dirais-je…

Un samedi je dépose à Lambaréné notre chef géologue, un Écossais poil de carotte au nom si imprononçable qu'on ne l'appelle que Mac, accompagné de sa femme. Confrontés à l'illustre pasteur-organiste-médecin qu'est Albert Schweitzer, ils demeurent tout d'abord pétrifiés puis calepin en main, l'accablent de questions.:

– Pourquoi, maître, en dépit de votre renommée, voyagez-vous en troisième classe ?

– Parce qu'il n'existe pas de quatrième.

Je surprends au fond des yeux du grand interprète d'arias une étincelle. Confronté à un sujet réceptif, il sait se montrer plus pince-sans-rire qu'Alphonse Allais. Je m'attends au pire. Mon Écossais poursuit :

– Lorsque la nuit tombe, est-il vrai que vous jouez Bach si divinement que les animaux de la forêt se taisent ?

– Seulement si mon boy consent à actionner le soufflet, répond le bon docteur d'un air faussement résigné.

Les stylos consignent ces paroles historiques pour la postérité.

– Et, questionne madame Mac, quand comptez-vous vous rendre « dans le monde », en Europe ou aux États-Unis ?

L'ermite vivant à l'écart de ce monde depuis un demi-siècle, le pasteur allergique au progrès, lève et les yeux, et un index, vers le ciel pour mieux le prendre à témoin :

– Mon prochain voyage ne me conduira pas dans ce mondeci… mais dans l'autre, là-haut, pour l'éternité ! Ce sera le dernier !

Les stylos crissent hystériquement à en écorcher le papier. Le docteur en profite pour se pencher vers mon oreille et chuchoter :

– Je viens d'être invité à un cycle de conférences aux États-Unis. Je partirai le mois prochain !

– Que dit-il ? me demande Mac, anxieux de ne pas en perdre une miette.

– Il dit qu'il accepte d'être photographié entre vous deux et en compagnie de son pélican, si vous le désirez.

L'ermite ôte son casque colonial ; d'un geste théâtral il rejette une mèche blanche très fournie, tend le menton. Aussi cabot que son maître, le pélican déploie son immense bec ouvre-boite.

– Compte-tenu de la luminosité, dites-lui donc de diaphragmer à 5.6, me lance-t-il. En ouvrant à 8, il va surexposer !

Je traduis. Mon Jock n'en croit pas ses oreilles : « Mais… il aune vue d'aigle et il s'y connaît en photo ! » Je souris finement : « Bien sûr, et il a d'autres talents cachés. »

Né peu après la guerre de 1870 dans une Alsace allemande, Albert s'était fait à la fois pasteur et organiste de grand renom courant de concert en concert lorsque le Seigneur lui a enjoint de se vouer aux secours des lépreux. Homme mûr, il a décroché son diplôme de médecin puis a défriché un coin de forêt tropicale, y a fondé une mission, un hôpital, dans l'anonymat le plus absolu… jusqu'à ce que *Life*, le magazine new-yorkais à grand tirage l'exhume, plaque son image en couverture et en fasse un superman, l'homme le plus populaire du monde, avant Cousteau ! *Paris Match* a suivi dans la foulée. Pensez… l'Alsace était de nouveau française, donc le bon pasteur bien de chez nous ! Cocorico ! Son hôpital subsistait chichement. Du jour au lendemain il est gorgé des derniers gadgets de la société de consommation : groupes électrogènes, circuits électriques intégrés, antennes chirurgicales, unités de climatisation, drogues, vaccins, médicaments dernier cri, sans oublier son bataillon de visitandines laïques et de jeunes médecins prêts à lui vouer une saison ou deux les autorisant à graver sur la plaque rutilante d'un cabinet *in* de Zürich, Londres ou Boston « Ancien assistant du docteur Schweitzer ». Fortune assurée. S'y mêlent les *columnists*, le gratin du *people*, les stars, les milliardaires. Un jour a atterri à Libreville le jet des Rockefeller, inadapté aux terrains de brousse. Jean-Claude les a convoyés à Lambaréné ; j'ai joué l'hôtesse interprète. Le Docteur colle à son rôle de vedette internationale, se prête aux interviews, aux prises de vue aux côtés de son chimpanzé manchot ou son pélican unijambiste. Il ne se prend pas au jeu ; il s'amuse, tout simplement ; son sourire indulgent en témoigne. En revanche, homme du siècle passé, la

modernité, il la pourfend ; la « Fée électricité », il lui tord le cou. Générateurs, frigos, climatiseurs, lampes à arc et autres « commodités » sont laissés à rouiller entre les pilotis des cases en compagnie de liasses de prospectus et parfois de pansements que se partagent les cloportes, les rats et les chèvres car le Docteur a interdit, bien avant B.B., qu'on s'en prenne à un quelconque être vivant. Parfois, à l'occasion de l'une de ses absences, de jeunes médecins irrévérencieux se permettent d'électrifier, à la sauvette, l'hôpital. À son retour, il fait démonter le réseau, jeter le matériel à la poubelle. N'en restent, fichés dans des arbres et la façade des cases, que des isolateurs d'où pendent de pitoyables tronçons de câble. Déconcertés à la vue d'isolateurs orphelins, les visiteurs se posent des questions… qui resteront sans réponse. À la tombée du jour, les boys – un régiment – accroupis au seuil des cases, complètent le plein de pétrole des ancestrales lampes à pression, mouchent les mèches, pompent jusqu'à ce que jaillisse la lumière. Les pères, les mères, les frères, les sœurs et les enfants des patients partagent avec eux les bat-flanc qui meublent les huttes, mangent, fument, dorment, et *mazounent* –papotent –nuit et jour. Mon ami Ducroquet qui vient souvent opérer, à la chaîne, des polios, m'a confié :

– La salle d'opération est une nursery de mouches. Mais, que veux-tu, notre bon docteur entend qu'on respecte toute forme de vie !

Après la visite à la léproserie et un déjeuner de salades arrosées de jus de mangue, mes Écossais font leurs adieux. En extase, madame Mac s'empare de la main du pasteur pour la porter à ses lèvres. Il la retire brusquement :

– Dites-lui que je ne suis pas encore évêque !

Parfois, Albert Schweitzer m'invite à me promener en sa compagnie ; il s'appuie sur mon bras. Ce qu'il ne ferait jamais en public ;jeune homme de moins de quatre-vingt-dix ans, de quelle aide a-t-il besoin ? Je note la taille des manguiers majestueux qui bordent les chemins en latérite de la concession :

– Ces arbres, vous les avez plantés vous-même à votre arrivée, à ce qu'on dit. Eh bien, on a raison d'affirmer que vous avez la main verte. Ils paraissent au moins centenaires !

– Des sornettes de journalistes, parmi tant d'autres ! En 1913, je n'ai fait qu'occuper une mission baptiste américaine fondée cinquante ans auparavant. Ces manguiers, ce sont des clergymen qui les ont plantés dans les années soixante… de 1800, bien entendu ! En revanche observez cette

succession d'initiales « M.P. » gravées sur ce banc. Ce sont celles de Maria Preminger, l'épouse du cinéaste célèbre. Chaque année, depuis vingt ans, elle fait retraite ici. Belle preuve de fidélité, non ?

Les visites à Albert Schweitzer, bon pour le weekend ! Dès le retour, le lundi avant breakfast, un orage peut poindre… Ainsi à cinq heures du matin, appel téléphonique de Nicolas, le pacha polonais et poivrot, de l'*Albert Humphries*, notre barge vénérable, et portugaise :

– Au retour de Gamba, j'ai effleuré les superstructures d'un puits en mer, le numéro 2, je crois, du champ « Anguille » de la SPAFE.

Depuis l'accession du Gabon à l'indépendance, grâce à l'inversion de deux lettres, la société des pétroles de l'ex-colonisateur a viré d'« Afrique-Équatoriale française » à l'« Afrique équatoriale » tout court.

« Effleuré »?

– Ton maudit rafiot m'a complètement foutu en l'air un puits en production ! grince dans son téléphone Diraison, patron des infrastructures de la SPAFE. Ça peut se traduire par une catastrophe écologique. J'affrète un *crew boat* pour constater les dégâts. Tu viens avec moi ?

– Non merci. Je dois d'abord en informer Andereg, notre directeur !

Je saute dans ma Land Rover, je réveille Calatayud, un Pied-Noir oranais, chef de notre service photo : « Attrape un Leica et embarque ! » J'emprunte un Cessna à Air Gabon. Plafond bas, mer grise, on rase les flots. Aïe, la structure du numéro 2 d'Anguille s'incline au vent ! « Cala » mitraille à la verticale, en oblique, à la crête des vagues. On rentre. Il court développer ses films. Je rends compte à monsieur Andereg qui ne s'émeut pas outre mesure puis je me rends chez notre avocat, Jacques Viguier, un Toulousain dynamique.

– Tu viens pour le crash ? me lance-t-il dès que j'ouvre sa porte. Justement, Longérinas vient de m'appeler… Comme tu sais, je suis aussi juriste de la SPAFE… qui me confie dix fois plus d'affaires que Shell… Désolé, vieux !

Je déboule dans le cabinet Vanoni-Onéglia, ténors corses de barreaux africains. Un éternel mégot aux lèvres, Victor Onéglia cligne d'un œil irrité par la fumée :

– Tu viens pour la collision ? Désolé, je viens d'avoir Longé au téléphone…

Je le coupe :

– Et tu es lié à la SPAFE, n'est-ce pas, qui beurre ton pain mieux que nous…

Planche de salut : L., avocat falot de Libreville qui racle les miettes que les pontes négligent. Je m'envole vers la capitale. Timoré, il refuse que je l'emmène d'urgence à Port-Gentil en monomoteur.« Je prendrai le *Transgabon* du matin ! » Il ne saisit pas que cette collision est, suivant les termes de Viguier, « l'affaire du siècle »! Première survenant sur un champ pétrolier d'Afrique, elle crée un précédent. Les conclusions du jugement feront autorité et, par voie de conséquence, si elle se reproduit, les avocats qui y auront mis le doigt, on se les disputera. Un combat des chefs s'ouvre le lendemain par un réquisitoire de Longérinas :

– Votre chaland a pénétré dans le champ Anguille délimité par des balises lumineuses et interdit à la navigation. Il a heurté le puits AGM2 de plein fouet. Les dégâts sont tels qu'il va falloir le « tuer » et en forer un autre à côté. Note à payer : un milliard et demi de francs. Compte-tenu de la réputation de votre capitaine de bateau-lavoir, c'est donné !

Chef, outragé, s'exclame :

– Qu'est ce que tu insinues ?

– Moi ?Rien. Mais la rumeur publique, elle, affirme qu'il aurait tendance à« s'humidifier »…

– Quoi ? Il est plus sobre qu'un lama des Andes ! affirme mon boss, la main sur le cœur, alors que nul n'ignore que notre pacha polonais est imbibé vingt-cinq heures par jour.

Appelé à témoigner, Nicolas certifie que la balise du puits était, ce soir-là, éteinte. Son second lui succède.

– Faux ! s'écrie-t-il. J'ai vu son feu clairement défiler par tribord !

Si Nick est directement à notre solde, l'équipage appartient au personnel de la SPAFE ; nous l'avons sous-traité. Il ne va pas mordre la main qui le nourrit, n'est-ce pas ? Nous voilà frais… Coincé entre un commandant polonais et un second breton, le timonier gabonais se fait normand :

– Sur la mer y a tellement de champs, sur les champs y a tellement de feux… que je ne me souviens plus !

– Évaluons d'abord les dégâts, propose Andereg, Suisse-Allemand placide, skieur de fond et pêcheur de truites.

Il en a vu d'autres ! Tout jeune géologue, à Sumatra en 1942, il a été capturé par la Kampetaï, la gendarmerie japonaise, pour qui tout Blanc était

anglais, et bon à sabrer ! Il a croupi des mois dans une geôle puante avant qu'un consul le fasse libérer. Depuis, il a le riz en horreur.

Le bureau Veritas se déclare incapable de constater des dégâts infligés sous l'eau, faute de plongeur qualifié… que je suis. Je prête serment. Un remorqueur de haute mer m'amène à pied d'œuvre, moi, et un appareil photographique Foca à boitier étanche. Plongée bonasse : à cinq mètres sous l'eau, le pylône d'acier est déchiré sur un bon mètre comme par un ouvre-boite. La fente met à nu des tubings de production écrasés, pliés. Je mitraille. Ma tâche achevée, le patron du remorqueur m'invite à sa table. Après un succulent repas, l'équipage jette à l'eau des lignes appâtées à la viande fraîche. Moins d'une minute plus tard les premiers rouges mordent… Survient un requin, puis deux, suivis d'une horde qui plante ses crocs dans les rouges à peine ferrés, puis dans tout ce qui s'offre. Pris de folie, ils se dévorent l'un l'autre, happent des ailerons, des queues au vol ! Le sang se répand, la mer vire au pourpre, bout. Je suis fasciné. Il y a moins d'une heure, je barbotais là, paisiblement…

Les réunions de « conciliation » se font de plus en plus chaudes… apparemment. Chacun jouant, scrupuleusement, le jeu, les parties se jettent à la tête, avec une conviction exemplaire, rapports, conclusions, devis. Le ton monte. On s'invective comme à la tribune de la Chambre jusqu'à ce que, les formes ayant été respectées, l'un des adversaires impitoyables lance :

– Fini pour aujourd'hui ! Qui en est pour une bouillabaisse chez la Quique ?

La Quique est la Marseillaise forte en gueule qui tient le restaurant du port. Sa bourride est à tomber à genoux. Finalement, on s'en remet à l'arbitrage d'un expert ayant traité de collisions similaires, qui n'ont eu lieu que dans le golfe du Mexique. Et tel Zorro, nous arrive de là-bas R.G. Morgan, un sexagénaire texan bon vivant, consultant chevronné, aussitôt chouchouté, noyé dans le Chivas, asphyxié de Davidoff, par chaque partie. Nous nous rendons en groupe au Nigeria à bord d'avions taxis pour entendre des témoins présents sur le site au moment de l'incident et mutés depuis. Enfin notre Texan repart dans les Amériques afin de mûrir ses conclusions.

– Ouf ! soupire Longé. Nous pouvons respirer. Il en a pour une bonne année !

« Papa »Andereg – il a plus de cinquante ans – selivre à latraque de l'or noir avec l'énergie du désespoir. Les puits que nous avons forés jusqu'à présent sont tous « secs ». Le dernier inscrit au budget doit impérativement taper dans le mille sinon… la Cosreg mettra la clé sous la porte !Tard le soir, il rumine sur ses cartes, ses diagrammes; sa machine à calculer crépite. Soudain, c'est le drame : associée à hauteur de quarante pour cent du capital de notre société, la SPAFE nous signifie qu'elle est déterminée à jeter l'éponge :

– Votre structure de Gamba ne vaut pas un clou. Nous ne mettrons plus un sou dedans !

Mon Suisse explose :

– Monsieur Maloubier, vous allez rédiger une lettre exposant à ces gentlemen que j'estime à environ cent onze millions, une bagatelle, comparée aux dépenses précédentes, le coût de ce puits de la dernière chance que je suis résolu à forer avec ou sans le concours de notre associé, étant bien entendu que si, par hasard, nous touchons le jackpot, eh bien, nous ne le partagerons pas !

Je la rédige, cette lettre en tirant la langue, papa Andereg rivé à mon épaule, supputant, disputant chaque mot :

– Êtes-vous certain que cette expression traduit bien, en français, ma pensée que j'exprime en anglais par *I am inclined to thorougly believe* et en allemand par…

Cent fois il remet un mot en question. Nul n'est plus perfectionniste que ce montagnard de Wengen. Enfin, amendé, équilibré, policé, civilisé, le texte est expédié. Nous croisons les doigts. Raymond Lévy, le directeur Exploration Production de l'ERAP, l'entreprise d'État qui coiffe la SPAFE, a flairé le vent, je le soup-çonne, grâce à un instinct qui ne le trompe jamais. Notre associé revient, à contrecœur sur sa décision. Les travaux débutent dans la pagaille organisée semée d'incidents « irréparables » et toujours réparés qui, immuablement, préside à tout forage. Sans illusion, Chef et moi préparons dignement la liquidation de la Cosreg.

– *It flows, it flows !* « Ça coule ! »

La voix suraigüe du maître foreur du champ de Gamba s'élève soudain sur fond de grésillement depuis notre salle radio.

– Pression, débit ? questionne Andereg qui a déjà saisi le micro. Il s'exprime d'un ton égal ; sa réputation est faite : du pétrole, aux quatre coins du monde, il en a trouvé ! En Amérique, en Turquie, en Indonésie,

avant ce dernier « trou », « Gamba One », son chant du cygne car l'heure de la retraite a sonné pour lui.

– Bof, me dira-t-il en guise d'adieu, je m'en vais farter mes skis et affûter mes mouches !

Ce « Gamba n° 1 » donnera naissance à une succession de puits qui déchaîneront des torrents de lamentations : « Il me faut vingt tonnes de boue de forage immé ! Sinon on ferme ! » ou :« Je creuse dans le roc. Je bouffe mes trépans vitesse grand V ! Sans couronne diamantée dans la semaine, je mets la clé sous la porte ! » Les couronnes diamantées, une seule entreprise, scandinave, en fabrique et elle est, cela va de soi, submergée de commandes ! Enfin, le bouquet :

– Je suis en perte totale ! (La sonde de Gamba 3 a pénétré dans une zone d'effondrement qui aspire et ne rend pas la précieuse boue de forage qui, recyclée, lubrifie et refroidit le trépan.). Je ne connais qu'un seul matériau capable de colmater le terrain… le liège ! Expédie-moi donc deux mètres cubes de bouchons ! assène, sans rire, son *tool pusher*.

Je cours tous les bars et restaurants, de la Quique à *L'Escale*, les cantines, les réfectoires, les pinardiers en gros et en détail ; j'en réunis un mètre cube que je me dispose à expédier lorsque tombe un message :

« Plus besoin de bouchons ! La faille s'est résorbée ! »

Diraison enfonce le clou :

– Tes bouchons encombrent l'un de mes entrepôts. Fais-moi le plaisir de m'en débarrasser fissa !

Je les fais jeter à lamer. Les riverains du Cameroun et du Calabar tiendront là une belle matière à palabres lorsqu'une marée de bouchons poussés par le courant du Benguela viendra s'épandre sur leurs plages ! D'ici-là, les urgences ne font que croître et embellir. Les avions, et les pilotes, on se les dispute comme des chiens un os. Souvent je délaisse mon bureau pour convoyer un de ces Cessna pleins à ras-bord. Et on en rajoute :

– Eh, Bob, dépose ce patin de frein chez Jeannot Bourrieu à Tchangorové, son camion est en panne. Profites-en pour larguer six cartouches de Lucky chez Remoué. Il est en manque… C'est sur ta route !

Broussard, chasseur, Remoué, un bon géant, réside au sein d'une ménagerie de chats, de chiens, d'antilopes, d'un éléphanteau, d'un buffletin que sa femme et lui ont recueillis, nourris au biberon. Le jeune ruminant, en particulier, leur porte une affection filiale et prétend continuer à se blottir

contre leur flanc comme aux premiers mois de sa vie. En 1962 il pèse deux cents kilos !

Le matin, après le décollage, une fois en ligne de vol, cap affiché, je déplie sur mes genoux le *B.Q.*, le bulletin quotidien d'Havas qui tient lieu de journal. Un jour d'automne, un article m'interpelle :

« Mort d'un aventurier. L'un des pionniers d'Air France, Henri Déricourt, s'est écrasé dans la chaîne Annamitique au cœur du Laos, aux commandes d'un bimoteur Beechcraft d'Air Laos Commercial, compagnie privée soupçonnée de se livrer à un trafic de marchandises peu recommandables. »

L'art d'arrondir les angles… Surnommé « Air Confiture » pour « Air Opium », l'ALC d'Henri livrait depuis le Triangle d'Or sur des terrains secrets de Cochinchine des boules de suc de pavot. Son destinataire, Ngo Dim Diem, le président du Sud-Vietnam, raffinait la drogue, la commercialisait ;les bénéfices gonflaient son trésor de guerre.

Air Operation Officer de la French Section du SOE, en février 1944, Henri m'a embarqué depuis une piste d'atterrissage clandestine de France occupée dans un bombardier qui m'a emmené en Angleterre. Nous nous sommes liés d'amitié. Je n'ai jamais voulu croire qu'il ait été agent double, voire triple, à la fois, du SOS, de l'Intelligence Service et de la Gestapo. Lors d'un procès, historique, en 1948, n'a-t-il pas été acquitté ? À Vientiane, des généraux des forces alliées, d'innombrables personnalités, des ambassadeurs ont rendu un dernier hommage à ce héros couvert de décorations… qu'autant que je me souvienne, il ne possédait pas. Sacré Henri, dans l'autre monde il trompe son monde, autant qu'il l'a trompé ici-bas ! Je me promets, à l'occasion, de creuser les choses.

– Prenez vos machettes, mes frères, et tuez tous les Blancs ! vocifère, entre deux marches militaires, un forcené au micro de Radio-Libreville.

Ce 18 février 1964, le Gabon est frappé de stupeur : Léon M'Ba, le vieux sage élu président au suffrage universel avec une confortable majorité deux ans auparavant, vient d'être renversé ! On l'appelle « Papa »; il est d'âge canonique, soixante ans au moins ! Les Gabonais sont ses enfants. Il était maire du Libreville indigène, Mont Bouet, et doyen des chefs naturels auquel, en Afrique, de temps immémoriaux, revient l'autorité. Or une bande de jeunes lieutenants récemment diplômés de Saint-Cyr, dit-on, l'ont enlevé et ont pris le pouvoir ! Dans leur sillage, sur les ondes, ce possédé en

appelle au génocide ! Génocide inconcevable de la part d'une population pacifique qui règle ses litiges plus à coups de poing qu'à coups de couteau. J'y réside depuis huit ans ;le sang, je l'ai rarement vu couler. En toute mort non élucidée, on soup-çonne, seulement, l'œuvre du *bilongo*, le « poison », que chacun sait extraire des plantes de la forêt. À Port-Gentil, l'appel au meurtre fait fiasco. Le soir, lorsque chacun regagne sa case, l'artère principale, la « Route en Ciment », n'est pas plus animée que la veille et les piliers de bar aussi assidus. Rentré chez moi, je lance à mon boy qui, tout en tenant à l'œil le poulet au *niamboué*, à « l'huile de palme », mijotant sur le réchaud, enseigne des jurons à Coco, le perroquet gris :

– Cyrille, prend ta machette !

– Mais patron, y a assez de bois pour la cuisine !

– Pas pour le bois, pour me couper la tête !Tu n'as pas entendu la radio ?

– Si ! Mais lui, l'homme qui mazouné le poste, c'est sa tête qui finit gonfler comme le corosol !Sijetuier toi, qui va me donner les *mians*, « les sous », à lafindumois ?

Andereg apaise les craintes des Néerlandais, Suisses et Britanniques nouvellement arrivés en leur exposant un plan d'évacuation réglé comme papier à musique et… pratiquement irréalisable, puis me prend à part :

– Je viens d'acheter une canne à pêche muni d'un moulinet dernier cri et… très cher ! Croyez-vous que je pourrais sortir en mer, dimanche ?

Mon directeur amortira son investissement. Le président de Gaulle qui a accordé l'indépendance à nos colonies n'admet pas que cette indépendance tourne à la chienlit. Le président du Togo, Sylvanus Olympio a été assassiné ; son confrère du Congo, Fulbert Youlou, un petit abbé un peu spécial, il faut le dire, qui commandait ses soutanes de soie rose, vert pâle ou bleu ciel chez Dior, a été déposé. Le Général est résolu à étouffer dans l'œuf les prémices d'une désintégration de l'Afrique francophone. Le 19 février, sur les bases d'un accord mutuel de défense, il expédie un DC8 plein de paras qui dégagent station radio, bâtiments administratifs et palais présidentiel. Interceptés sur la route de Lambaréné, les ravisseurs se rendent. À des lieues de ces intrigues de haut-vol, Chef et moi n'avons pas levé le nez de notre tâche lorsque Jean-Claude fait son apparition :

– Bob, on a besoin de toi à Libreville. Je t'embarque.

– Quoi ? s'insurge mon boss. C'est une blague, hein ?

Chef, et Andereg, sont atterrés. Jean-Claude leur oppose un argument péremptoire : l'ambassadeur de France veut me voir toutes affaires cessantes. Une absence de vingt-quatre heures au plus, il le promet ! Je pars la queue basse, peu fier d'abandonner mes amis dans le pétrin. En route, Jean-Claude me confie :

– Ce n'est pas l'ambassadeur, mais Ponsaillé, qui veut te voir !

Je réfléchis :

– Ponsaillé, dis-tu ? Mais, n'était-il pas à Paris dernièrement ? Or, à la suite des « incidents », le trafic aérien a été suspendu, je l'ai appris. Comment est-il donc revenu ?

Jean-Claude soupire :

– Dans l'avion des paras ! Jacques Foccart lui a demandé de prendre les choses en mains.

Foccart a fait son chemin depuis l'époque où nous nous parachutions au coude à coude, Indéfectiblement fidèle, tout au long de sa traversée du désert, au Général, il en est aujourd'hui l'un des bras droits, et le *deus ex machina* de cette « Communauté » franco-africaine créée pour orienter les aspirations de nos anciennes colonies. On l'a surnommé « Monsieur Afrique ». Au Gabon, il s'appuie sur Ponsaillé promu conseiller du président Léon M'Ba. Le troisième larron de cette « entité de liaison » est mon ami Maurice Robert. Nous nous sommes liés lorsque, jeune lieutenant, il a fait son entrée dans la Boite en 1946. Depuis, il est monté en graine ;il est chef de la section « Afrique »de notre service de renseignement.

– Tu prendras la Coccinelle de Marina qui est garée devant l'aéroport, me dit Jean-Claude tout en dirigeant son avion vers le terminal Transgabon. Et file à l'hôtel des *Relais aériens*. La Ponsaille t'attend !

Les Relais aériens, « le » palace de Libreville, se dresse dans une cocoteraie donnant sur l'estuaire du Komo, à l'amorce du pont menant au quartier de Glass. Une coupe de champagne à la main, Guy m'accueille sur le seuil d'une suite du dernier étage :

– À ta promotion, monsieur le Conseiller !

– Conseiller de qui, de quoi ?Arrête tes galéjades, sois sérieux !

– Je le suis… Jacques t'a nommé… conseiller, du président de la République… avec la bénédiction du Général !

– Tu te fous de moi ?

– Pas du tout ! Se voir trahi pas les siens a traumatisé Léon M'Ba, père de la nation ! Imagine, un groupuscule de tous jeunes officiers a fait

irruption au palais, a plaqué contre un mur les deux pandores de service, a vidé les coffres, a tout saccagé et l'a kidnappé ! Il est de tombé de si haut qu'il ne retrouve plus ses marques. Il est fragilisé. Il faut que quelqu'un lui remonte le moral…

– Pourquoi moi ?

– Parce qu'un blanc-bec « de carrière » n'ayant jamais mis les pieds dans le pays, le Vieux ne l'adoptera pas !Toi qui vis depuis huit ans ici dont quatre en brousse, tu es ce qu'il appelle un Gabonais d'adoption. Il a gardé en mémoire les dîners que vous avez partagés chez Jean-Claude qui, il s'en souvient, a évoqué ta réputation de fine gâchette.

– Mais, mon rôle, là-dedans ?

– Monsieur de compagnie, redresseur de moral et… garde du corps. Il est 15 h 45. Le président t'attend à 16 heures.

Un gendarme ouvre le majestueux portail de la Présidence, autrefois palais du Gouverneur, devant la Coccinelle de Marina. Le parc est encore jonché de débris, détritus ; des papiers volent au vent. Les meubles des salons de réception sont éventrés, des tiroirs et leur contenu répandus sur les tapis souillés, les rideaux arrachés. « Honéro » – le « Vieux Sage » – m'attend, drapé dans un boubou coloré figurant, côte à côte, le Général et lui. À l'occasion de la fête de l'Indépendance, il y a trois ans, il en a fait tisser des milliers. Tout le Gabon les portait ! Sur un bureau Empire trône une mallette débordant de billets de banque. Derrière se tiennent le Chief, et Jean-Claude qui explique :

– Nous avons fait la quête auprès de tes amis, Léon. Chacun d'eux aversé, spontanément, ce qu'il pouvait. Ces deux millions te permettront de faire face aux échéances les plus criardes. Ce n'est pas grand-chose…

– Pas grand-chose ? s'exclame le Vieux en désignant le coffre mural béant. Les vandales m'ont tout pris, la caisse de la Présidence, mes économies et même les cadeaux destinés aux visiteurs de marque. Je n'ai plus rien !Grâce à vous, je vais pouvoir nourrir, et payer, ceux qui dépendent de moi ! Merci de tout cœur. Mais quand pourrai-je vous rembourser ?

– C'est un détail. En attendant, voici Bob, que le Général met à ta disposition. Tu te souviens de lui ?

– Oui. Je vous remercie, mon ami, d'accepter de partager mes mauvais jours. Il y a une heure, je ne disposais pas d'un centime pour vous défrayer,

maintenant, je le peux ! (Et il puise dans la mallette une liasse de billets qu'il me tend.) Tenez, je n'ai pas de quoi vous loger, il vous faut une voiture, j'ai l'intention de vous confier des missions, vous aurez à vous déplacer…

J'ai peine à refuser son offre sans le blesser.

À Port-Gentil, je prends congé d'un Andereg d'autant plus philosophe qu'il a bouclé ses valises, d'un nouveau directeur, français, qui hérite d'un champ de production en développement, donc en ébullition, dans un pays qu'on vient de soustraire à une révolution et dont il ignore les us, et d'un Chef que j'abandonne dans un mascaret de procédures à égarer une anguille.

Moi, on m'attend à Paris.

Chapitre 15

LE PRÉSIDENT N'ATTEND PAS !

À l'Élysée, un huissier à chaîne m'introduit dans le bureau de Jacques Foccart jouxtant celui du Président de la République.

– Je te remercie d'avoir accepté ma proposition, me dit-il, tu me retires une épine du pied. Je t'ai fait affecter au ministère de la Coopération à titre de conseiller hors cadre. Mais, d'abord, quelques éclaircissements sur ta mission…

À cet instant la porte de communication donnant sur la pièce voisine s'entrebâille et, précédé d'un long nez, apparaît le profil gaullien :

– Dites-donc, Foccart… Ah, pardon, vous recevez quelqu'un ?

– Je suis à vous, mon général ! Mon visiteur peut attendre. Au fait, puis-je me permettre de vous présenter le capitaine Malou-bier ? Ilaété des vôtres, à Londres…

– Ah, seriez-vous parent d'un Maloubier qui fut le chef du service des sports du RPF dans les années 1947 à 1951 ou 1952, si ma mémoire est fidèle ? m'interroge le général de Gaulle en me tendant la main.

– Je suis son frère, mon général.

Foccart reprend : « Et c'est au capitaine que j'ai confié la mission dont nous nous sommes entretenus dernièrement : épauler le président Léon B'Ba.

– Eh bien, je vous souhaite bonne chance, capitaine ! Terminez votre affaire, Foccart. Ce dont j'ai à vous entretenir peut attendre.

La porte se referme. Je lance à Jacques :

– Quelle mémoire ! Se souvenir de mon frère qui occupait une position pourtant bien modeste, et il yadouze ans déjà !

Mon ami sourit :

– Il a effectivement une mémoire d'éléphant qu'il « aide » en se faisant communiquer les pedigrees des personnages, même les plus humbles, qu'il est appelé à croiser. Ainsi, Messmer m'a raconté qu'en 1941, le Général était venu décorer dans un vallon perdu d'Érythrée une demi-douzaine de ses légionnaires qui avaient corrigé les Italiens. Il a époustouflé chacun d'eux en évoquant une rencontre antérieure, un incident anodin de leur carrière… qu'il avait enregistrés en parcourant leurs états de service, le matin même !… En ce qui concerne ta mission, j'aimerais que tu remettes le Vieux Sage en selle et que tu assures sa protection. A-t-on jamais vu un chef d'État gardé, en tout et pour tout, par deux gendarmes qui, d'instinct, se mettent toujours aux ordres de plus galonné qu'eux ? Non, la sécurité d'un président doit être assurée par une garde, comme ici même. Eh bien, tu n'as qu'à la créer ! Je t'appuierai. Tu pourras faire appel à moi, de jour, de nuit, si nécessaire. Tu me connais, je ne dors que d'un œil !

De retour à Libreville, je me coule, discrètement, dans le cercle des hommes du Président. C'est que je ne suis pas du modèle de ces fonctionnaires bon teint, expérimentés, en poste avant l'indépendance auprès du Gouverneur et qui ont été mis, tout naturellement, au service de l'État nouveau-né. Le secrétaire général, Jacques Pigot, homme-orchestre, est un énarque affable mi-administrateur, mi-diplomate. Le conseiller politique, Henri Clément, un ex-pilote de bombardier, est massif, bourru, fort en gueule et franc comme l'or. Xerida, un administrateur des Colonies a choisi de se retirer à Libreville. Intégré au cadre gabonais, il est le conseiller privé, très écouté, d'Honéro, d'autant qu'il appartient à la même secte secrète, le M'bouti. La peau parcheminée, il figure un vieux bonze au sourire figé, énigmatique. L'aide de camp du Vieux est le capitaine Teale, un grand gaillard sang-mêlé, très mêlé, gabonais-togolais-français-britannique, qui use d'humour dans toutes les langues, dialectes, et sabirs. Signes particuliers : grand amateur de whisky et bon tireur. Christian Olagaray, intendant-factotum du Palais, un ancien maître d'hôtel de la Royale, est un Basque vif-argent débrouillard comme pas deux. D'autres « conseillers », dont les conseils se bornent à de graves hochements de tête, papillonnent autour du Vieux.

À l'écart de cette volière sévit un bûcheur impénitent, le directeur de cabinet du Président, un homme de petite taille, toujours tiré à quatre épingles, courtois, Albert Bongo. Lorsque, à l'aube, j'effectue ma première ronde, il est déjà assis à son bureau. À la dernière, il est encore penché sur

ses dossiers. Léon a noté l'assiduité de ce jeune chargé de mission auprès du ministre des Affaires étrangères et l'a pris à son service. Pourtant, il est Batéké, ce garçon, membre d'une ethnie minoritaire du Sud, alorsqu'il est de règle, en Afrique, de ne se fier qu'à ceux de son clan. Une pratique dont Honéro tente de se défaire :

– Le tribalisme, capitaine, est notre plaie ! On ne bâtit pas une nation sur des particularismes ! Hélas, je suis l'un des seuls à raisonner ainsi. Le tribalisme est inscrit dans nos racines. L'extirper ne peut être l'affaire d'un seul homme !

Le Gabon n'a que trois ans d'existence ; si sa police est balbutiante, sa gendarmerie encadrée militairement par des vétérans français qui ont épousé le pays et connaissent leur secteur comme leur poche, est agissante. L'armée, embryonnaire, et dont des gradés se sont compromis dans un complot, a perdu la face.

– Ma garde, me confie le Président, doit être formée de gars de brousse appartenant aux tribus majeures du pays et que la ville n'a pas contaminés. Je vais lancer un appel. Ils viendront à moi, vous verrez !

Se présentent une douzaine d'émigrés de Bangui, pas un Gabonais ! « Ne vous frappez pas, m'explique le Vieux Sage, les frontières sont l'affaire des Blancs et ces Centre-Africains sont aussi Gabonais que moi. Toutefois, les volontaires seraient plus confiants, si vous faisiez une tournée de recrutement en mon nom. J'en avise les autorités… » Sur la grand-place des chefs-lieux de province, présenté par les préfets, je lis avec conviction le message d'Honéro adressé à « ses enfants » et je réponds aux questions. Me reviennent en mémoire les souvenirs de ma tournée de recrutement de nageurs de combat dans les garnisons de France et de Navarre, dix ans auparavant. Variante au programme : à la nuit tombée frappe à ma porte la plus belle fille du lieu, parée de son plus beau pagne, présent traditionnel offert à tout mandarin honorant la ville de sa visite. Après avoir cahoté sur une piste défoncée, avoir argumenté en plein soleil, mangé et bu plus que mon soûl – ne pas trinquer avec son hôte est une insulte – je suis vanné ! Je glisse une poignée de billets dans les mains de la fille qui fait demi-tour, toute guillerette : elle arrondit son bas de laine et elle rendra ses amies vertes de jalousie en racontant qu'elle a comblé un *Tangani*… alors qu'elle n'a pas payé de sa personne. Une aubaine, car en brousse court la légende que le *bengala* du *Tangani* « n'a pas plus long que le kikouyou », l'herbe rabougrie qui « fait gazon pour les Blancs »!

Peu après mon retour dans la capitale, les volontaires affluent. Le Président fait libérer une aile du palais. On déniche des lits, des meubles, des équipements, des tenues, disparates. Un sous-off et deux caporaux à la retraite depuis la nuit des temps constituent le seul encadrement. Faute d'armes – et surtout de savoir s'en servir – les sentinelles brandissent des gourdins. Mes broussards ne se soucient pas plus d'heure que de discipline. On prend la garde assis, en tirant sur une cigarette, parfois en ronflant. Lorsque je le rapporte au Vieux Sage, il me cite un proverbe pongwe :

– *E bonda n'gombe zi n'gani*. "Pour mûrir, chaque fruit a sa saison »… qui viendra. D'ici-là, je compte sur vous pour assurer personnellement ma sécurité, n'est-ce pas ?

D'ici-là… les candidats assaillent le palais ! Je persuade des médecins militaires de les soumettre à des examens draconiens qui se traduisent par des coupes sombres. Les « bons pour le service », je les renvoie, provisoirement, dans leur foyer. Les frais enflent ; lorsque je touche au fond de la caisse et que le directeur des Finances menace de couper les vivres, je m'adresse à Albert Bongo ; d'un coup de téléphone, il ouvre le robinet. « Ma » garde relève la totalité des policiers et des gendarmes de faction au palais. C'est mon chant du cygne ! Faute de cadres, j'ai atteint mon seuil d'incompétence.

« Tu pourras faire appel à moi », m'avait lancé Jacques Foccart…

Lorsque je débarque à l'Élysée, Jacques m'écoute, réflé-chit : « J'annonce ta visite au préfet Parsi, rue des Saussaies. Il te fournira ce dont tu as besoin. » Efficace, le préfet de police : son intendance promet de me livrer, comme par enchantement, une collection d'uniformes de CRS.

– Pour le reste, me conseille-t-il, allez voir le commissaire Sasia, le patron des « voyages officiels » de l'Élysée, autrement dit, le chef de la garde rapprochée du Général.

Ce commissaire, je le connais comme le premier G-Man fran-çais, formé par l'académie de tir du FBI d'Edgar Hoover. Plus fine gâchette de France, il enseigne son art aux policiers de l'antigang, aux gardes du corps des personnalités. De taille moyenne, et de carrure de judoka de haut niveau, Raymond Sasia est également carré dans ses propos :

– Tu me demandes des policiers ? Désolé. Des hommes, je n'en ai pas un de trop. Plus tard, peut-être. En revanche je peux te former une douzaine

de bons tireurs en trois semaines. Veux-tu visiter notre stand de la Villette ? C'est le mieux équipé de France.

Aménagé sous un garage appartenant à la préfecture de police, il en impose, ce stand. Il est pourvu de grandes glaces permettant de corriger les attitudes, de projecteurs, de chevets de tir, de cibles pivotantes, et, luxe suprême, de casques protégeant les tympans des assourdissantes déflagrations des Colt Special Police à canon court de calibre 38 ou 357 Magnum. Des armes déroutantes. J'ai été bien inspiré de ne pas me vanter de ma qualité d'instructeur d'agents secrets. Je vaporise… et réduis un miroir en mille miettes qui me coûtent un carton de champagne et me valent une réputation de casseur d'assiettes pour les sept années à venir !

En rentrant à Libreville, je fais un détour par Ulm. À la manufacture Herstal, je commande une centaine de pistolets 9 mm, du même modèle que le Browning fabriqué sous licence qui fut mon arme de prédilection au long de la guerre. Peu après mon retour, Honéro peut passer en revue trente gardes en tenue. Ma harka, je la baptise officiellement « Garde républicaine », je m'en nomme le directeur, je crée un blason et j'aménage un stand de tir dans les *matitis* du cap Estérias, au nord de la ville.

Le Président freine mon élan :

– J'ai une mission à vous confier. À la suite de ma… mésaventure, des chefs d'État amis m'ont témoigné leur sympathie. J'aimerais les en remercier, non par écrit, ce serait trop fruste, mais de vive voix. Vous serez mon porte-parole. Partez en Centrafrique dès que possible. Teale vous accompagnera.

À Bangui, l'Élysée du Président de la République centrafricaine est une villa banale nichée au fond d'un modeste parc. Toutefois on n'y entre qu'en montrant patte blanche à une foule de grands gaillards en tenue léopard et surarmés. David Dacko, plus jeune président africain, nous reçoit en saharienne et pantalon sport. Après m'avoir écouté, il s'émeut de l'affront subi par le Vieux Sage :

– Faites-lui part de ma sollicitude et de ma sympathie. À vous voir, je suis convaincu qu'il est en de bonnes mains. Nous avons le devoir de défendre nos États contre les débordements de jeunes ambitieux qui font passer leurs intérêts avant ceux de la nation. Moi, j'ai de la chance : Jean Bedel Bokassa, un vrai soldat, discipliné, fidèle, formé par l'armée française, veille sur moi ! Il me gardera des tous les mauvais coups ! Rendez-lui donc visite, il en sera heureux !

Teale s'en réjouit :

– Jean Bedel est un ami. Nous avons servi dans la même unité de tirailleurs !

Le colonel Bokassa nous accueille sur la terrasse de sa case de commandement érigée sur une butte dominant le camp de la garde. Je suis un ancien combattant, donc « son frère »; il m'accole avec effusion. Sur une table basse sont rangés en ordre militaire une douzaine de flacons de whisky, vodka, gin, vermouth, grands crus. Le colonel, rubicond, me verse un pastis encore plus tassé que le sien, déjà propre à assommer un buffle, et lève son verre à la gloire éternelle du général de Gaulle, son « père », puis enchaîne toast sur toast, à l'armée française, aux tirailleurs, aux paras, à la légion. Il veille à ce que je n'en saute pas un ! Arrosé d'un bordeaux millésimé, le dîner est un cauchemar. Enfin, nous soutenant l'un l'autre, Teale et moi dévalons la butte et nous effondrons dans la limousine qui nous dépose au *Roc Hotel*, le palace de Bangui donnant sur les rapides du fleuve Chari.

À Libreville, Léon M'Ba ne cache pas son admiration pour la façon magistrale dont la sauvegarde de David Dacko est assumée :

– Il me faut une garde comparable, mon ami, d'autant que je veux qu'elle relève les bons à rien de policiers qui veillent d'une façon anarchique sur les putschistes internés au camp militaire de Lalala. Ces derniers flânent à l'air libre, bavardent avec leurs parents qui leur glissent à travers la clôture journaux, boisson, nourriture et Dieu sait quoi ? Des armes peut-être ? Des marchands ambulants auraient même dressé leurs étals au pied des barbelés ! Albert Bongo me prend à part : « Cette prétendue prison est un passoire ! Je songe à mettre en chantier un centre de détention plus fonctionnel, loin de la ville, par exemple. D'ici-là, allez donc chercher en France les cadres qui vous manquent. »

Berjonnaud et Fauconnet, des nageurs de combat en fin de carrière militaire, répondent à mon appel. Un bonheur ne vient jamais seul : sans doute inspiré par Foccart auquel j'ai rendu une brève visite, Sasia m'affecte deux CRS et un chef instructeur de tir, un inspecteur grisonnant, que je détache à la protection rapprochée du Président. Honéro apprécie ce gentleman vêtu de fil à fil gris ou d'alpaga bleu nuit, courtois sans obséquiosité, sachant se fondre dans le décor tout en gardant œil et index en alerte. À l'un des CRS je confie la supervision du nouveau camp d'internement que nous avons monté de toutes pièces sur une concession

récemment délaissée par Jean Maridor, contemporain, et voisin, de Louis Travadel à Equata. Il n'a rien d'un bagne, ce camp. Il s'étend dans un vallon en vue de l'océan. Il y fait frais ; la brise de mer en chasse les insectes. L'autre CRS mène tambour battant la formation des recrues de la G. R., comme on surnomme la nouvelle unité.

– Faites vite, insiste le Président, je compte sur vous pour que le procès de mes putschistes, fixé au mois d'août prochain à Lambaréné, se déroule sans incident !

Casse-tête gabonais : le gouvernement du pays et sa magistrature dans leur ensemble, des correspondants du monde entier, et une foule de curieux vont s'entasser dans une bourgade de quelques milliers d'habitants. À moi de veiller à ce que l'ordre règne à la préfecture, au tribunal, à la prison et lors des transferts des détenus. Eh bien, ce mois-là, le calme n'est troublé que par les cavalcades de grosses voitures sillonnant le bourg, sirènes hurlantes, les flashes des photographes, les oraisons des avocats. Les sentences sont d'autant plus équitables qu'Honéro me confie en souriant :

– Chaque année, l'anniversaire de notre indépendance sera prétexte à une remise de peine.

– Vous tendez le *mazouna* partout puis vous vient donner la bouche ! En bon français : « Vous écoutez ce qu'il se dit en ville et vous me le rapportez ! »

C'est ce que je répète aux miens chaque matin à l'approche du 17 août, jour de la fête de l'Indépendance que notre bon président, qui porte encore les stigmates de son enlèvement, appréhende tout particulièrement. Il devra parcourir les artères de sa capitale en voiture découverte, la tradition l'exige ! Or, à toute heure du jour et de la nuit, ses informateurs privés lui rapportent des échos alarmants dont il fait part à Albert Bongo, Mébiane, le directeur de la police, Teale et moi. Aux dires de mes agents d'opinion, commerçants, forestiers, pétroliers, transporteurs dont Jean-Claude et ses pilotes qui sillonnent le territoire « tout baigne dans l'huile de palme ». Le 16 août, le Président me confie :

– On m'a signalé que des plastiqueurs seraient postés tout au long de mon parcours. (Il ajoute en chuchotant.) Les balles, je ne les crains pas, j'ai ici (il agite un talisman dissimulé sous son boubou) de quoi les vaincre, mais contre le plastic, je n'ai pas de remède… Prenez tous les hommes nécessaires, mon ami, et assurez-vous qu'aucune bombe n'est cachée dans un caniveau ou les abords d'une rue, s'il vous plaît !… Par ailleurs, « on »

m’a informé que les prisonniers politiques du camp Maridor ont entamé une grève de la faim et qu’ils préparent une évasion. Mettez-y bon ordre, voulez-vous ?

Je saute dans mon Cessna ; j’atterris à Dom-les-Bams à l’heure où les « bagnards » déjeunent avec un appétit aiguisé par l’air du large tout en échangeant des plaisanteries avec leurs gardiens. Je goûte à l’ordinaire et je décolle en sens inverse. Le soir, au clair de lune, je passe les chaussées de la capitale, et les cimetières qui les bordent, au peigne fin. À l’aube naissante Honéro m’interpelle depuis son balcon :

– Alors ?

J’affiche le plus rassurant des sourires :

– Tout est en ordre, Monsieur le Président !

Bientôt, le palais entre en effervescence, les voitures officielles, les motards s’alignent, Berjonnaud, Fauconnet disposent leurs hommes aux points stratégiques. Les membres du gouvernement, les présidents d’assemblée, les hautes personnalités, les chefs coutumiers en boubous des grands jours papotent à qui mieux mieux. Albert Bongo à ses côtés, Honéro paraît, me hèle : « Vous restez près de moi, n’est-ce pas ? » puis s’apprête à monter dans une conduite intérieure Cadillac. Jem’interpose :

– Non, celle-ci est ma voiture ! La vôtre est devant, Monsieur le Président.

Je désigne l’imposant roadster décapoté en tête de caravane de limousines. Il réprime un haut-le-corps :

– Comment, je dois rouler à découvert ?… Je veux dire, en plein soleil ?

Je lui adresse un sourire rassurant :

– C’est une tradition, que vous avez respectée les années précédentes !

– Ah bon, alors montez !

Je me penche vers lui :

– Un Blanc à vos côtés ? Ce serait un crime de lèse-protocole. On vous en tiendrait rigueur. Non, je vous suis de près et (je porte la main à la bosse que mon Browning dessine sous ma veste) je n’aurai pas à me servir de ça, car vous allez nous faire un triomphe !

Le Vieux Sage affiche un mince sourire :

– Alors, en route !

Lorsque, au sortir du palais, nous débouchons dans le quar-tier de Kérélé, je serre les… dents. Mon optimisme est-il de mise ? Ai-je bien jugé mes Gabonais ? Ont-ils gardé foi en leur vieux chef ?

Soudain, s'élève un brouhaha fait de chants, d'applaudissements, de cris : « Vive Léon ! » « Longue vie à Honéro ! » Une foule bon enfant se masse le long des rues. Agitant leur mouchoir, les mamas dansent sur place. À Mont-Bouet, c'est du délire. Pendant deux heures, sous le soleil, transfiguré, le Vieux sourit à pleines dents, répond aux ovations, salue, salue, salue. Le soir un buffet s'ouvre au Tout-Libreville, au coude à coude, en pagne ou costume cravate. Le lendemain Honéro m'accueille, radieux :

– Vous avez vu : les enfants ont retrouvé leur père, le père a retrouvé ses enfants ! Moi, j'aimerais revoir ma mère, la France, telle que je l'ai connue ! Mais, pourquoi s'obstine-t-elle à m'imposer un ambassadeur aussi… Petit Blanc ?

Il a tout dit ! Le Petit Blanc est le petit fonctionnaire qui, tremblant devant son supérieur, cherche à creuser d'autant l'écartavec son subalterne noir et à lui « faire suer le burnous ». « Le Grand Blanc » d'autorité incontestée, lui – Ponsaillé, Jean-Claude par exemple –, ne rechigne pas à« marcher le pied la brousse » avec ses manœuvres, à rire et à lever le coude avec eux.

– Votre ambassadeur, poursuit-il, ne vient pas me voir en ami ! Il prend rendez-vous des semaines à l'avance, me fait des courbettes, s'assoit, croise les mains sur son bengala, comme un évêque, puis lève les yeux au plafond et… se tait !

En Afrique, on n'aborde jamais un ami sans s'inquiéter de sa santé, de celle de tous les siens, de sa prospérité, tout en évoquant la pluie, le beau temps, et enfin, après cette longue mise en bouche seulement, se permet-on d'entrer dans le vif du sujet ! Le silence est un bien si précieux qu'on n'en use jamais ! Pire, pour la fête du 14 Juillet, que les enfants du pays tiennent encore pour « leur » fête, Son Excellence François Simon de Quirielle a fait confectionner des pains à la longueur des tables de sa résidence, fourrés de saucisse au mètre, et aligner des verres de whisky-eau de Seltz, vite tiédasse. Cerise sur le gâteau, il a annoncé de sang-froid à Honéro que le Quai d'Orsay, sans le consulter, avait pris sur lui d'évacuer le contingent militaire français fort d'une centaine de trouffions d'intendance, en précisant : « Il ne saurait être question que la France vous impose une Force d'occupation ! » Léon M'Ba manque étouffer :

– Vous rendez-vous compte, mon ami, si ce monsieur compare ces enfants de France à des SS, il ne va pas manquer d'assimiler les hommes de ma Garde républicaine aux *tontons macoutes* de Papa Doc Duvallier, le

tyran de Haïti, et vous, un compagnon du Général, à un Sturmführer ! Eh bien ce F. S. de Q… Ne riez pas, je sais que c'est le surnom que les Français lui ont donné !… Vous allez presser votre ami Foccart de m'en débarrasser et, de mon côté, j'adresse une requête formelle au Général !

Foccart réagit au quart de tour : F. S. de Q., l'archétype de ces diplomates vieux jeu que le Quai d'Orsay juge propres à hiberner jusqu'à la retraite dans un pays sous-développé, ne finit pas son temps ; il cède la place à un petit homme sec, vif qui fait presto la conquête du pays et de son président. Ce Maurice Delaunay, administrateur de la France d'outre-mer, a fait ses armes, entre autres, dans les îles et au Cameroun. « Astérix », le sobriquet que lui donnent Noirs et Blancs, lui va comme un gant ! Briefé par Foccart, la température du pays, il la prend auprès de Jean-Claude et moi. Nous sympathisons. Honéro ne jure bientôt plus que par lui, et son épouse Hélène, une belle femme blonde qui reçoit avec élégance. Balayés, le pain au mètre et le whisky lavasse de rigueur à l'ambassade ; champagne frappé, canapés, et petits fours savoureux sont à l'ordre du jour. Le Président s'en réjouit. Souvent, lorsque je me présente « au rapport », le matin vers 10 heures, sur son bureau, dans un seau à glace baigne une bouteille de Dom Pérignon. Parfois, la conversation dérive ; il se prend à évoquer des souvenirs d'enfance, avant la Grande Guerre. Sa mémoire est prodigieuse : il cite des dates, le nom de personnages disparus depuis des lustres, s'enflamme… Sa secrétaire, l'autoritaire madame Gorne, frappe à la porte :

– Monsieur le Président, vous deviez recevoir l'ambassadeur des États-Unis à 10 h 30. Il est bientôt midi !

Ramené brutalement à la réalité, d'un revers de main, Léon M'Ba la renvoie à son poste :

– Ah, celui-là ? Dites-lui que j'ai une urgence. Convoquez-le un autre jour !

Puis il reprend le cours de son récit :

– Le capitaine Lefèvre effectuait le relevé topographique de la Pointe Denis, c'était en 1912, si je me souviens bien…

Au temps de Brazza ou presque, un officier en uniforme blanc collet monté sous un casque colonial plus haut que le dôme de Saint-Pierre, une file de porteurs chargés d'instruments et de la « caisse-popote »suivaient un *m'bwana* éveillé…

L'ambassadeur des États-Unis ne paie rien pour attendre, le Vieux l'a pris en grippe depuis qu'il a appris de bonne source – moi, informé par Maurice Robert – qu'il avait, par le biais de la mission évangélique américaine, stimulé les politiciens protestants qui ont prêté la main au putsch. Depuis, se sont répandus dans le pays des équipes du Peace Corps, une ONG américaine qui se propose d'entretenir les routes, consolider les ponts, construire des dispensaires et, par le truchement de ses membres affiliés à la CIA, propager le bonne parole, soit la doctrine Monroe définissant le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes… sous réserve qu'ils se livrent pieds et poings liés au marché américain.

Avec un entêtement de mule, Churchill s'était opposé à ce que, à l'issue des débarquements alliés, l'Afrique du Nord, le 8 novembre 1942, puis la France, le 6 juin 1944, soient soumises à un AMGOT, « Gouvernement militaire allié de territoire occupé », auquel Roosevelt entendait les asservir, et dont les quatre cents et quelque membres étaient, bien entendu, en majorité, américains ! La France, territoire occupé, au même titre que l'Allemagne nazie ! Cette arête m'était restée en travers de la gorge ! Mon venin, dispensé par Foccart et Robert, je le distillerai jusqu'à ce que, saisi d'une juste colère, le Président réclame le retrait du Peace Corps et le remplacement de l'ambassadeur. De cette échauffourée diplomatique je ne souffle pas un mot, bien sûr, aux mannes de mon grand-père émigré aux États-Unis en 1887 et de ma tante newyorkaise, à mes parents qui ont vécu la majorité de leur vie active à Brooklyn, pas plus qu'à mon frère, mes neveux, et à ma kyrielle de beaux-frères et belles-sœurs, tous citoyens des États-Unis !

Léon M'ba conserve dans son bureau le premier drapeau du Gabon indépendant ; le drapeau français frappé, dans le bleu, d'un okoumé, tout simplement. Les élites, Français en tête, s'étaient récriés : trop voyant ! Il avait opté pour un pavillon « national », mais portant près de la hampe, en petit format, nos trois couleurs qu'il a dû, à la longue, se résoudre à retrancher… Depuis qu'il a retrouvé son allant, la stérilité des siens le navre :

– Songez, me répète-t-il, nous sommes moins d'un million sur un territoire couvrant la moitié de la France !… Ah, vous devriez prendre femme ici, capitaine, et nous faire beaucoup d'enfants !

– Mais je suis déjà marié, monsieur le Président !

– Ce n'est pas une raison, et puis… votre femme, je ne l'ai jamais vue !

– Nous sommes séparés. Elle vit à Paris.

– Eh bien, vous n'avez donc aucune excuse !

À l'occasion de mes nombreux voyages en France, je rends visite à Nicole ainsi qu'à notre fille Sophie âgée de quatre ans. Toutefois, à Libreville, une jeune femme blonde à demi slave mobilise les maigres loisirs qui me restent après les entretiens matinaux au palais, la direction de la garde, les conseils de sécurité, des consultations diverses auprès d'Albert Bongo, de présidents d'assemblée, de ministres, de policiers, de militaires, la protection du Président lorsqu'il se déplace et les missions confidentielles qu'il me confie :

– La situation au Congo belge, ou ex-belge, je ne sais plus, me préoccupe. J'aimerais que vous alliez sentir le vent…

– Vous vous rendez chez les sauvages ? Eh bien, vous avez du courage ! Il y en tant qui n'en reviennent pas ! ricane, sans accorder un regard à mon passeport, le gendarme de service au ferry appareillant pour Léopoldville-Kinshasa. Z'êtes pas bien à Brazzaville ?

Le ferry, plein à ras bord de femmes jacassantes chargées de baluchons bariolés et d'enfants morveux ficelés sur leur dos, tranche dans les ilots de jacinthes d'eau qui couvrent le fleuve sur toute sa largeur. Au débarcadère opposé, autre son de cloche :

– Toi, le Blanc, laisse ton passeport, je te le rendrai au retour ! gronde le milicien de la Force publique en pointant l'index vers une table de bois blanc débordant de documents de voyage.

– Tu le retrouveras là-dedans, lorsque je reviendrai ?

– T'occupes ! Tu donnes, ou tu rentres chez toi !

Sur la rive, jailli d'une meute hurlant « Taxi ? Taxi ? », un petit homme plus dégourdi que les autres me pousse vers une belle Américaine bosselée, héritage de l'un de ces Belges que, dès la proclamation de l'Indépendance, sa propre Force publique a jeté à la porte. Ce jour-là, les dieux et les Zaïrois, frais émoulus, étaient tombés sur la tête : un plaisantin avait détroussé de son sabre et de son képi l'infortuné roi Beaudoin qui présidait la cérémonie ; l'Afrique s'était tordue de rire. Ma Cadillac qui brinqueballe de toutes ses tôles est chaussée de pneus modèle crêpes bretonnes. « Fais le tour de la ville, mon frère, depuis bientôt dix ans je n'ai pas vu Léo… je veux dire Kinshasa ! » Mon chauffeur se fend d'un large sourire : « T'en fais pas, patron ! Nous dit toujours Léo ! » Défoncées et bordées de

pyramides d'ordures, les chaussées ! Les pins parasols, les badamiers, les flamboyants agonisent. Les fenêtres béantes des opulentes villas des colons s'ouvrent sur des pièces aux murs noircis par les incendies. Le *Memling*, le palace du centre-ville, a aussi triste mine. Sur les moquettes souillées, dans les fauteuils défoncés ronflent des miliciens. C'est ici que je dois attendre que « Xavier », l'un des proches conseillers du Premier ministre Moïse Tschombé, se manifeste. J'ignore tout de ce Xavier. Le « condé » m'a été donné par Le Morillon, un frère d'armes de la Force 136 rencontré aux Indes, et qui a fondé à Brazzaville une société de transport fluvial. Il connaît comme sa poche le grand fleuve, et son hinterland de Léo à Élisabethville, capitale du Katanga, dont est issu Tschombé. Il affiche un signe particulier, L. M. : son dos est orné d'un curieux pointillé, un patchwork de piqures de baïonnette que les Japonais ont dessiné lorsqu'ils l'ont cueilli après une évasion mouvementée. À la nuit tombée, Xavier frappe à ma porte :

– Nous avons des amis communs, Bob Dénard, Steiner, Faulke, j'imagine ? … Les amis de mes amis sont mes amis. Vous désirez rencontrer Moïse ? Pas de problème. C'est l'homme de l'avenir, vous savez ! Il a mâté, à la demande du président Kasabuvu, qui n'était pas de force, la rébellion communiste de Stanley-ville. Il possède le nerf de la guerre, le cuivre du Katanga !

Tschombé, l'homme fort du régime, virevolte en son palais au sein d'un tourbillon de conseillers noirs, blancs, et de secrétaires rousses, blondes, café au lait, qui collent à ses basques comme une queue de comète. Il est grand, replet, la tête dans les épaules et le regard luisant d'astuce. Autour de lui, ballet de jambes longilignes dansant sur des talons tour Eiffel. Une Peule bronze doré, croupe ondulante, balcon agressif, une inoubliable Néfertiti de Sahel, éclipse le lot : ses yeux s'étirent jusqu'à la racine de nattes qui encadrent un cou interminable. Point commun à toutes : elles sont vêtues de tuniques de soie sauvage fendues jusqu'aux hanches. Sans interrompre sa croisière, Son Excellence m'adresse un signe de l'index. Fendant le flot des courtisanes, je monte à sa hauteur, je lui transmets le salut paternel de mon Président. Les yeux mi-clos, un sourire bonasse aux lèvres, il me répond :

– Vous lui exprimerez le respect qu'un *bwana* doit à son prestigieux aîné ! Il ne craint plus rien de ses ennemis, j'espère ?

– Il a eu raison de quelques jeunes trublions. Aujourd'hui, il est bien entouré.

– Je sais. J'ai entendu parler de vous… Si un jour, il vous accorde votre liberté, venez frapper à ma porte. J'aurai toujours besoin d'hommes tels que vous. Salut à Honéro ! conclut-il alors que son regard détecte un autre quémandeur.

Je rends compte de ce court entretien à Kosciusko-Morizet, le chargé d'affaires de France, un officier de cavalerie fonceur et bienveillant – un anti-F. S. de Q. – qui me reçoit en chemisette et jodpur dans une villa isolée aussi délabrée que ses voisines. Bien moins optimiste que Xavier, il me fait le point détaillé de la situation politique et de la position de Tschombé :

– Il a la main sur les immenses richesses de cuivre du Katanga. Pour tous, il est l'homme à abattre ! À son premier faux pas… je ne donnerai pas cher de sa peau !

À l'embarcadère du ferry, le milicien de service agite d'un air dégoûté le reçu que son collègue m'a remis à l'arrivée :

– Mais, c'est pas un passeport, ça !

– Bien sûr, ton collègue a dit de le laisser là, sur la table !

Il saisit un sac de jute, le retourne ; une pluie de passeports se répand sur la table et le sol :

– Tiens, cherche toi-même, j'suis fonctionnaire, moi ! Pas boy !

Alors que je m'attends au pire, le document me saute aux yeux ! Un miracle dont n'a pas bénéficié Jean Castel, le négociant en vins de Bordeaux. À l'aéroport où il a débarqué un matin, le milicien de service brillait par son absence. À son retour, la visière du casque au ras des yeux, ce dernier l'interpelle :

– Eh, toi, montre le document frontière !

Il parcourt méticuleusement le passeport que Jean lui remet, s'exclame :

– Pas le visa ! Tu es le diable blanc, subreptice, intromis de par la ténèbre dans le nirvana de notre continent dans le but turpitudineux d'en graveler l'opulence roborative !

Aïe, c'est l'un de ces intellos qui glanent dans les dictionnaires les mots les plus tarabiscotés et les resservent sous forme de salades composées dans le but d'inférioriser et leurs frères, et le Blanc. Jean se défend :

– Àmon arrivée, il n'y avait personne !

L'autre s'écrie :

– Tu es l'espion démoniaque qui a illusionné notre vigilance ! Immolation !

L'ex-demi d'ouverture Jean Castel prend son élan, parcourt le hall en zigzaguant, se fond dans la foule, saute dans un taxi, et du taxi dans une pirogue qui le déposera à Brazzaville.

Satisfait de mon ambassade, Honéro me presse de transmettre son salut fraternel aux présidents Yaméogo de Haute-Volta, Hamani Diori du Niger et Houphouët-Boigny de Côte d'Ivoire. Capitale de la Haute-Volta, Ouagadougou est une bourgade de maisonnettes de terre battue entourant un pâté d'immeubles en béton. Des rues poussiéreuses, des épineux, des baobabs sous un soleil saharien. Les chambres de l'hôtel de *L'Indépendance* donnent sur une piscine bleu-azur. Le Président occupe une villa confor-table, sans plus, et siège au sein d'un aréopage composé de parents et parentes vêtus de boubous lumineux et caquetant à perdre haleine. Il m'ouvre les bras :

– Comment notre Vieux Sage n'a-t-il pas pressenti le complot qui a manqué le renverser ? Moi, je m'appuie sur le colonel Lamizana, un officier qui a servi sous le général de Gaulle.

Je murmure :

– Comme Bokassa ?

– Non ! Bokassa est un Africain dénaturé qui n'est pas issu d'une tribu guerrière comme nous, les Mossis ! Songez, quarante mille des nôtres ont combattu pour la France sous le nom de tirailleurs sénégalais ! Passons. Nous commémorons demain l'anniversaire de notre indépendance. Vous êtes mon invité.

Lamizana, un athlète âgé d'une quarantaine d'années, me prend en charge. Je m'étonne que, commandant en chef de l'armée voltaïque, il ne soit que lieutenant-colonel. Il sourit :

– Le président voulait m'attribuer trois étoiles. Déraisonnable aux yeux d'un soldat de métier de l'armée française, comme moi ! J'ai refusé. Mon avancement suivra son cours logique, à l'ancienneté et au mérite… si je m'en juge digne !

La jeune armée nationale, qui comprend nombre de parachutistes, je la passe en revue dans le sillage de son commandant en chef et du Président, puis je m'envole vers Niamey. Hamani Diori, le Vieux Sage du Niger, qui porte robe et toque blanche, est, ainsi que Léon, un chef blanchi sous le harnais.

L'un de ses conseillers, Jacques Mansion, compagnon de la Libération, est un ami qui fut le premier agent secret du BCRA, parachuté en France à la fin de l'année 1940. Il me dépeint le « patron » entermes enthousiastes :

– Un chibani tout de mesure et de tolérance…

Diori m'accorde une entrevue quasi pastorale :

– Confirmez à mon frère Léon M'Ba que ma sollicitude lui est acquise et que je volerai à son secours au premier appel, moi, qui n'ai jamais été, et ne serai jamais remis en question par des brebis galeuses !

Abidjan a bien changé depuis que je l'ai parcouru en 1958. Des gerbes de tours se pressent sur le quartier haut du plateau. À Cocody les villas à piscine et ponton pour cris-crafts monopolisent les rives de la lagune. Raymond Bichelot, mon compagnon de guerre m'y reçoit. Il est l'un des confidents du président Houphouët qui, d'un ton réfléchi et d'une voix tout juste audible, monologue devant moi sur ce qu'il appelle « les Afriques », des entités lâches qui s'efforcent de réformer la chefferie traditionnelle sans parvenir à éliminer le tabou des liens tribaux :

– Un mariage de raison lent à concrétiser ! Nous menons une lutte permanente contre des idéologies d'importation cuisinées au goût des Blancs… des Rouges, et des Jaunes qui sèment le rêve… et récoltent le cauchemar ! Ma priorité : remplir les ventres pour qu'ils ne crient pas famine… et révolution ! Industrialiser à petits pas. Créer un tissu économique. Demeurer en règle avec Dieu et les dieux de chez nous qui valent bien les démiurges qu'on nous propose. Dites à mon vieil ami Léon que je ne me fais pas plus de souci pour lui que pour Senghor. Le bon sens est dans leur cœur. Toutefois, que de nuages s'accumulent, au Togo, au Mali, Ghana, Nigeria ! Que le ciel fasse que leurs débordements ne déstabilisent pas la région !Allez, mon ami.

À l'hôtel *Ivoire*, je dine avec Philippe de Broca qui tourne *Le Gentleman de Cocody*, Jean Marais, vedette du film, et mon vieil ami Gilles Delamare qui le double dans les scènes à risque. Le lendemain, j'assiste aux prises de vues devant une foule bigarrée qui rit aux éclats. C'est la fête !

À Libreville, on ne se préoccupe pas de cinéma. Le président se rend en France en « consultation ». Dont l'une à l'hôpital Claude Bernard afin de traiter une « bronchite chronique » qui couvre – rien n'a transpiré depuis Paris–un cancer du poumon. Seuls sont au parfum, Ponsaillé, Robert, et Foccart, qui me l'a confié :

– C'est un secret d'État ! Pasunmot à qui que ce soit !

J'assure la sécurité du cortège et des adieux sur le tarmac de l'aérodrome : reconnaissance préalable du parcours et de l'environnement, vigiles postés au long de la route, meilleurs tireurs en éventail sur les toits, dans les arbres, en voiture, puis faisant écran autour des personnalités. Léon M'Ba envolé, le président de l'assemblée me convoque :

– N'oubliez pas que, pendant l'absence du président, j'assure l'intérim ! Il est donc de votre devoir de me rendre compte des informations que vous recueillerez et de ne prendre vos ordres que de moi seul.

Je suis tenu d'assister aux multiples réunions qu'il préside, une jambe emmaillotée posée sur un pouf : « Mon pied me lance. Un faux mouvement, sans doute ? » Un « faux mouvement »? Un mauvais coup… de fourchette plutôt : il pèse cent trente kilos ! Personne ne rit. Lorsque la réunion s'éternise – et elles d'éternisent toutes –, le champagne fait son apparition. Il lève sa coupe en témoignant « Ça ne peut pas me faire de mal ! » et instille gaîment dans ses capillaires à demi colmatés par la goutte une dose fraîche de cristaux d'acide. Albert Bongo qui, sobre, garde la tête froide, ne tient pas de réunions, lui. Il se contente de m'aviser, en tête-à tête :

– Vous ne tombez pas sous le charme de cette sirène, j'espère ? Je détiens la pensée du président, ne l'oubliez pas !

Je n'en ignore rien. Nombre de pontes ont également gardé la tête froide, dont le ministre de l'Information, Georges Rawiri, par exemple. Lorsque vient l'heure de se montrer dans sa circonscription qui s'étire sur les rives de l'Ogooué en aval de Lambaréné, il m'appelle :

– Dis donc, mon frère, pourrais-tu me jeter chez moi ?

J'atterris sur la piste en dos d'âne qui domine l'hôpital Schweitzer ; en complet noir trois pièces, chapeau Éden en tête, et attaché-case à la main – ministère oblige – Georges embarque dans une grande pirogue de chef maniée par deux rangs de pagayeurs dont les torses musclés luisent au soleil.

Moi, mon service à la Présidence dont hommes politiques, businessmen, diplomates ont retrouvé le chemin m'offre peu d'occasions de renouer avec la brousse. Rarement, je parviens à m'évader une journée chez Maurice Patry qui gère le domaine de chasse de Sette Cama, à deux heures de vol, plein Sud, de Port-Gentil. Il n'accueille que des VIP : Berliet, Maurice Garçon, Giscard d'Estaing, entre autres. Ancien chef de char de la 2^{e} DB, et amoureux de la nature tout à lafois, Patrys'efforce de préserver le gibier du coup de fusil de ses clients avides d'orner leur salon du plus monstrueux

massacre de buffles, de grand koudous, voire de l'un de ces gorilles dont j'ai souvent observé, avec déférence, des familles en pleine récréation : le *pater familias* somnole à la fourche d'un fromager en mâchonnant un rameau, des mères allaitent leur dernier-né, des gamins jouent à branche perchée. Monsieur Roussel, héritier des laboratoires du même nom, a tué d'une volée de chevrotines à cochon l'un de ces patriarches placides puis l'a expédié chez *the finest taxidermist* du Royaume-Uni. Enrichi d'yeux en agate, ses poings tambourinant son poitrail naturalisé, il sera le clou de la parade des empaillés, tigre du Bengale, panthère du Kenya, ours du Kamtchatka, et fera *fluber* les minettes en dépouilles Chanel.

Un jour Maurice m'appelle :

– Roussel s'inquiète. Ce pauvre gorille manque à l'appel et le taxidermiste ne répond plus ! Si, par hasard tu te rendais en Europe, pourrais-tu faire un saut chez lui ?

Le gentleman de l'art réside dans le grand Nord de Londres. Mon apparition l'embarrasse :

– Je n'ai pas donné signe de vie, me dit-il – de la part d'un embaumeur, rien d'étonnant ! – car le sujet m'est parvenu très « avancé ». J'ai tenté de le « rattraper », sans succès ; il est parti en lambeaux. Néanmoins, si Lady Roussel le désire, je serai en mesure de lui offrir un collier fait… de ses dents… tout ce qu'il en reste.

D'un seigneur de la forêt – en voie de disparition – et pesant un quart de tonne, un « civilisé » a tiré moins d'une livre de quenottes. Maigre ratio !

Seigneuriale, la case de Patry se dresse entre lagune et océan. Son perroquet se mêle aux conversations, son cercocèbe houspille le pangolin mangeur de fourmis, Aristide le python sommeille dans son cageot. À des kilomètres à la ronde, réserve de faunes ; on ne canarde qu'au Colt 44 Magnum, l'arme dont Maurice ne se sépare jamais, plus traumatisante – à s'en démettre le poignet – qu'un revolver de justicier du Far-West, et uniquement les crabes fous qui sillonnent la plage. Comme ils courent en zigzag comme des dératés, ils s'en sortent indemnes onze fois sur dix ! Indiffé-rents à la présence de promeneurs inoffensifs, les éléphants, les hippos se baignent, les sittutongas broutent à leur aise. Seuls les crocodiles se rebiffent lorsque, par mégarde… on leur marche sur la queue ! Ailleurs, tout Tartarin peut se prendre pour Guillaume Tell ; une fine équipe de pisteurs catéchisés par le « patron » est là pour en témoigner ! Qu'il abatte un gibier qui ne vaut pas tripette, un chœur dithyrambique s'élève :

– Ah, le *Tangani*-là, quelle qualité le chasseur ! Fusil pour lui, la vérité la croix, n'a pas plus grand sorcier ! Nous n'a jamais vu quel gros, les pointes (d'éléphant) ou les cornes (de buffle) ! »

Certains sont portés en triomphe jusqu'au bivouac. Sentencieusement, le grand guide confirme :

– C'est le carton de votre vie ! Remisez votre carabine. Demain je vous ferai partager une chasse autrement subtile !

– Laquelle !

Silence, puis :

– La chasse aux nymphalidés diaprés… papilionacés géants rarissimes (galéjade) qui ne se manifestent que dans les marigots de cette zone (fumisterie) et dont les coloris sont féeriques (incontestablement).

Un animal blessé par balle est un tueur en puissance que Maurice s'astreint à poursuivre, au sang, jour et nuit. Un soir, le buffle qu'un Nemrod d'occasion n'a pas su achever surgit d'un fourré, le culbute, tente de l'encorner.

– Si j'avais été armé d'une carabine, piétiné, écrasé, comme je l'ai été, je n'aurais jamais pu l'ajuster ! Mon 44, je le lui ai enfoncé dans le poitrail. La balle lui a perforé le cœur !

Plus heureux que Rivière, ce docteur de mes amis, qui a été piétiné par un gros pachyderme, mais par miracle sur un épais buisson qui a absorbé la pression ! Côtes brisées, poumons perforés, bassin en miettes, il a survécu ! Plus heureux que ce vieux routier d'inspecteur des Eaux et Forêts qui, certain d'avoir foudroyé un vieux mâle, s'est penché vers lui sans lui donner le coup de grâce. D'un revers de trompe, l'ancêtre l'a broyé contre le tronc d'un arbre.

Peu après, le successeur du mort, fraîchement débarqué, me demande de lui servir de guide. À notre première sortie, il avise un couple de buffles paissant dans un bas-fond, saute du camion, court vers eux. Sans prendre le temps de saisir une arme, je me lance à sa poursuite pour le mettre en garde. Trop tard, il tire quatre coups de feu désordonnés… qui blessent les deux bêtes. Fumasses, elles font volte-face, grattent le sol de leurs sabots, mugissent et, les naseaux écumants, nous chargent. La terre tremble. Je jette un œil à l'entour. Le bas-fond est nu comme ma main ; pas un abri ! Je crie :

– Visez bien, cette fois !

– Je n'ai plus de cartouches ! répond-il piteusement.

Poursuivis par deux minotaures furieux, nous détalons ! Horreur, le bas-fond s'achève en cul-de-sac dans un talus qui m'apparaît quasi vertical ! La sainte trouille donne des ailes : nous le gravissons d'un trait ! Inaugurée le matin même, ma carrière de guide prend fin à cet instant.

« Ma » garde s'est développée comme une hydre ; je la maîtrise tant bien que mal. Une présidence africaine est un sérail où s'affrontent des factions familiales, tribales, claniques. Les politiciens chefs de clan attisent les rivalités et tirent à vue sur la concurrence. Tel ministre est prêt à payer le privilège de s'exhiber flanqué d'un ou deux gardes du corps, « empruntés » ou loués. Hommes d'affaires, entrepreneurs, courtiers en tous genres, imaginent que moi, voire mes hommes, sont à même de les « introduire ». D'autres font la chasse aux informations confidentielles. Tous ont le bakchich facile. Le chef d'antenne du SDECE est franc comme une *bitis gabonica*, la vipère cornue du Gabon. Je louvoie entre un Président, un directeur de cabinet, des ministres, des sénateurs, des députés, des hauts fonctionnaires, des policiers, des militaires. Accoutumés à être tenus à rênes courtes dans le droit fil de la hiérarchie, certains de mes subordonnés flottent. D'autres se sentent-ils de force à détrôner un chef dépassé ? … Peut-être ! À la longue, le pouvoir use. Je suis usé. Je m'en ouvre à Jean-Claude qui me répond :

– Dix ans de Gabon, trente mois de présidence ? Bof, j'y traine mes guêtres depuis vingt ans ! J'ai tout réussi. Ne me reste que le train-train. Si je m'y abandonne, je finirai obèse, pastis de midi au Central, pastis du soir à la Résidence, nouvelle victime de la gabonite aigüe. Ayant décidé de décrocher, j'ai fait un saut à Tahiti. J'ai déniché une île de rêve, la mer y est plus bleue qu'ici… Si j'étais toi, je laisserai l'Afrique virer sa cuti !

Virer sa cuti et voir liquider ses chefs… Tschombé le roué a été détrôné par Kasavubu avec l'aide de Mobutu. Sa mort est programmée. Dacko, le juste, a été déposé par « le vrai soldat, discipliné, fidèle » qui veillait sur lui, son propre cousin, Jean Bedel Bokassa ! Yaméogo a été destitué pas ceux de sa tribu; ses femmes ont imposé le pouvoir à Lamisana qui n'en voulait pas ; il se verra déchu, à son tour, et de bon cœur, sans doute. Le bon Hamani Diori qui ne se voyait « jamais remis en question par des brebis galeuses » mourra en prison. Au Tchad, le jeune Tombalbaye sera fauché, comme les autres. Au Ghana, au Nigeria, au Mali, au Togo, ailleurs, valse des chefs, valses de sang. Restent l'arme au pied Senghor, Houphouët et Honéro, condamné, lui, par son cancer.

Soit… Adieu l’Afrique !

Chapitre 16

AU LIBERIA L'ESCLAVE EST ROI !

Rectiligne, la route coupe, sur soixante kilomètres des rangées d'hévéas pelés en spirale et alignés au cordeau, longe des blocs de villas d'expatriés flanquées de dispensaires, d'écoles, d'églises, tout de brique et de tuiles rouges, récurées, donnant sur des gazons rasés de frais, des parterres de fleurs au carré, des piscines, des tennis. Les façades, les ridelles des camions, les portières des voitures, les treillis des seringueros, les arbres même sont frappés d'un grand F tarabiscoté à l'ancienne, pour Firestone, le major américain du caoutchouc, dont les plantations – quatre cent mille hectares – s'étendent à perte de vue.

Aussitôt passée la frontière de cet empire aseptisé, notre voiture débouche dans un dépotoir ! Lachaussée billard de macadam lissé au petit fer laisse place à un boyau creusé de baignoires de taille à avaler un camion. Des épaves d'autos s'entassent le long d'arroyos noirâtres, de mares putrides. Des monceaux d'ordures poussent à hauteur des cases branlantes plantées de ci, de là. Sur les vérandas, la pipe au bec, des mamas obèses tanguent dans des rocking-chairs. Nous pénétrons dans une forêt de toits de tôle ondulée que dominent une sorte de centrale électrique illuminée à midi – le palais du Président –, une copie conforme du Capitole de Washington DC et une tour grisâtre, l'hôtel *Dukor*, l'unique palace du pays. Ce bidonville, c'est Monrovia, capitale du Liberia, cet État fantôme pondu par un vertueux président américain jouant à se blanchir à la face du monde tout en se gardant d'abolir l'esclavage chez lui.

Soudain, notre voiture bloque des quatre roues : une interminable procession de gentlemen en queue de pie et gibus, au bras de dames plantureuses en robes longues fluo, en bibis à fleurs, et gantées jusqu'aux épaules, a envahi la chaussée. Je me penche vers Bern :

– C’est un enterrement ?

– Non ! Ils se rendent à une cérémonie au grand temple maçonnique qu’on distingue sur la droite…Voyez, ce bâtiment de marbre blanc paré d’emblèmes allégoriques ! Les Libériens ont hérité tous les rites américains, et les églises qui vont avec, luthériennes, baptistes, presbytériennes, méthodistes, mormones et adventistes du premier au dernier jour !

Le cortège, qui progresse d’un pas de sénateur, ne nous laisse la voie libre… qu’une demi-heure plus tard. La société présidée par Paul Bern, la Siga Lumber Co. a pour siège une grande villa située dans un îlot salubre entre l’ambassade de France et celle des États-Unis. Le directeur administratif, Wilhem, un Hollandais filiforme, se saisit de mon passeport, remplit des formulaires avec une dextérité déconcertante et conclut :

– Visas de résidence et permis de conduire vous seront délivrés sous deux semaines. Une voiture vous conduira à l’exploitation demain. Vous aurez droit au baptême de la route, quatre cent douze kilomètres dont trois cents en latérite pulvérulente. Du gâteau !

Ne tenant pas en place, Bern prend la porte en nous lançant : « Rendez-vous chez Louis ! » Aussitôt, j’interroge Wilhem :

– Bern m’a dit bien peu de choses de cette Siga dont il m’a nommé directeur général. Pourriez-vous m’éclairer ?

– Une concession immense, trois cent mille hectares, un capital forêt prodigieux, une scierie automatisée démentielle qui ne tourne pas au quart de son potentiel. Trois camions Henschel uniques en leur genre dans le pays, car appâté par une ristourne, notre président s’est jeté dessus sans se soucier de l’avenir. Or le concessionnaire se refuse à immobiliser, pour trois malheureux bahuts, un stock dormant de pièces de rechange. Résultat, quand ça casse, je fais le marché, à Abidjan, par avion ! Des jours et des milliers de dollars perdus. Et ce n’est que la partie émergée de l’iceberg ! Apparemment monsieur Bern est bridé par un conseil de surveillance qui lui distille les sous au compte-gouttes ! Dans de telles conditions, impossible d’établir un budget prévisionnel annuel et des prévisions à long terme ! Je vous souhaite bien du plaisir !

– Mais qui est-il donc, au juste ?Vous le savez ?

– Pourquoi voulez-vous que j’en sache plus que vous ? Vos contacts ont dû vous éclairer, non ?

Mes contacts, ou plutôt mon contact, André Bessaguet, patron d’une des principales sociétés forestières du Gabon, s’est contenté de me téléphoner,

un jour :

– Sur un vol Abidjan-Paris, dernièrement, j'ai lié connaissance avec mon voisin qui a étalé sous mes yeux les plans d'une fabuleuse concession de forêt primaire dans la corne nord du Liberia entre Guinée et Côte d'Ivoire, et le certificat de propriété allant avec. Ce curieux bonhomme qui ne ferait pas la différence entre un peuplier et un saule pleureur, sautillant, indécis, pusillanime même, est un enfant gâté auquel on a donné un joujou dont il ne sait pas se servir ! En cinq ans, six directeurs auraient rendu leur tablier. Je lui ai parlé de toi. Il a sauté de joie. Note ses coordonnées…

Il était tel qu'André l'a dépeint : la quarantaine, de taille moyenne, à demi chauve, les paupières lourdes voilant un regard divaguant à gauche, à droite, à niveau de braguette, en se gardant de fixer son interlocuteur dans les yeux. Il portait une pelisse de renard et suçait un cigare barreau de chaise crachant un cumulus bleuté qui voilait un tic de coin de lèvre. Il a signé une lettre d'intention, m'a tendu une liasse de dollars :

– Cinq mille pour vos frais de voyage. Ça va ?

J'ai acquiescé :

– Je peux partir sous quarante huit heures !

Il s'est récrié :

– Trop tôt ! C'est l'ouverture du saumon au Canada, vous comprenez !

Je suis resté sans voix. Après son départ, j'ai sonné Bessaguet :

– À l'ouverture de la truite, tu laisses tomber tes chantiers, toi ? Que sais-tu de plus sur ce farfelu ?

Il s'est esclaffé :

– C'est, m'a-t-on dit, le bâtard d'un héritier d'une grosse, très grosse, famille de financiers internationaux dont il existe trois ou quatre exemplaires dans le monde… à toi de choisir. Le fruit du péché, quoi, auquel on verse le prix du remords avec lequel on lui permet de faire joujou, à l'écart des affaires de famille. Mais il est prêt à te faire un pont d'or…

Mon « Adieu l'Afrique », paroles en l'air…

La route du nord n'est asphaltée que sur cent et quelque kilomètres, jusqu'au *Ku Ku Nest*, le « Nid de Ku Ku », ou de coucou, le parc d'attraction de l'héritière du président du Liberia, Tubman, qui n'a pas supporté que les clients de sa fille adorée cahotent sur un chemin de terre. Mauvais pour le commerce ! Au terminus de ce billard, on entame un rallye tout terrain de trois cents kilomètres dans une purée de pois, rouge,

soulevée par des mastodontes de trente tonnes qui foncent à l'aveuglette en tenant le haut du pavé, et souvent leur gauche. Si l'on survit, on atteint, à l'extrême nord du pays, Grand Geddeh County, berceau des mines de fer de Lamco, un minéralier suédois, et de la concession Siga Lumber dont le cœur est constitué de son imposante scierie et d'un hameau de cases en dur, climatisées ! Quel luxe ! au Gabon, ma paillotte n'était équipée que de lampes tempête ! Au dernier virage, Bern me lance :

– Votre première tâche… licencier l'actuel directeur !

Je me récrie :

– Il est toujours en place ?

Mon président marmonne :

– Hum… Il ne sait pas que vous venez le remplacer…

« Ce Bern n'est pas très franc du collier », m'avait confié Bessaguet : un euphémisme ! L'ex-directeur, Tong, un Asiate adipeux, obséquieux et indéniablement paresseux, n'oppose pas de résistance. Tout miel, Bern lui offre une indemnité de départ régalienne alors qu'en ce pays maffieux le droit des étrangers, je le découvrirai, procède d'une illusion d'optique. Je m'attelle ensuite aux travaux d'Hercule. L'immense domaine n'a jamais été, sommairement, exploré, ni même cartographié. On ignore tout des peuplements, des essences, de leur densité. La rotation des camions grumiers jusqu'au port de Buchanan s'étend, hors pannes, sur une bonne semaine.

Mes nuits sont courtes. Dès l'aube je force à la tâche des manœuvres que Tong a laissé opérer à l'orientale : trois coups de hache ou de scie puis on roule une cigarette… À ce régime la scierie est moins embouteillée que son gérant, Shaw, un Écossais au teint fleuri qui carbure au whiskey. Seul Johan, un jeune mécanicien allemand, besogne. J'ausculte la forêt loin devant les abatteurs ; elle est vraiment vierge ; aucune trace de layons de comptages, ni de bornes de géomètre. J'agresse mon président entre l'ouverture de la grouse en Écosse et, son stock de cigares frisant la cote d'alerte, une escale prioritaire chez Davidoff à Genève :

– Pour reprendre les choses en mains, j'ai besoin, en mission de courte durée, d'un prospecteur qui évalue sommairement le capital forêt, d'un expert en transport pour contrôler les chauffeurs qui nous emmènent certainement en bateau et, à titre permanent, d'un chef d'exploitation pour mettre à la tâche les trois centaines de bras cassés qui villégiaturent ici.

Bern rechigne, chicane, ratiocine :

– Est-ce bien utile ? C'est qu'il faut que j'aille en Suisse ouvrir une ligne de crédit !

Je n'en crois pas un mot. Or, à ma grande surprise les fonds sont versés. Mon ami Brière, le prospecteur, débarque du Gabon. Il est suivi de Tisserand, un ancien – la cinquantaine bien sonnée – qui a fait campagne en Indochine avec Raymond Bichelot. Mécanicien de haut vol, il tenait, à Hanoi, un garage dont les Viets l'ont dépouillé ; la route, il connaît : son record de vitesse Saigon-Hanoi par la Coloniale n° 1 n'a jamais été battu. Bessaguet m'expédie un chef d'exploitation d'expérience. Ils soulagent mon emploi du temps de telle sorte que je peux répondre aux convocations que m'adressent les politiciens, fonctionnaires, militaires et policiers du comté qui, jour et nuit, se livrent au sport national, le racket. Or je suis un pigeon fraîchement débarqué !

Il y a un siècle et demi, l'Oncle Sam a affranchi une vingtaine de milliers de ses esclaves, des mandingues, issus des quatre coins du continent noir, puis les a jetés sur cette pastille d'Afrique qu'il s'est attribuée, en se souciant comme d'une guigne des autochtones. Ces mandingues sélectionnés, il les a dotés de noms bien de chez lui, Johnson, Smith, Brown ou Taylor, il les a éduqués ; les voici hommes de loi, fonctionnaires, militaires, policiers, et sénateurs, de haut rang et… de père en fils. Ils règnent sur un territoire qu'ils mettent en coupe réglée. Semblables aux parias de l'Inde, canton-nés dans des villages de huttes rondes ou dans la zone des villes, les naturels, eux, sont bouseux, domestiques, manœuvres, grattepapier, trouffions bas-de-gamme, esclaves, quoi ! Avant de gagner Monrovia, j'ai rendu visite à l'ambassadeur du Liberia à Abidjan, un gentleman qui assurément s'habillait à Saville Row. Je n'en ai pas crumes oreilles lorsqu'il m'a confié *matter of fact* :

– Surtout, là-bas, gardez vos distances avec les *natives* !

– Mais… Excellence, vous usez du terme *native*, « indigène » en français ! Si je faisais de même dans l'une de nos anciennes colonies, je serais expulsé sur-le-champ !

Avec un sourire condescendant il a rétorqué :

– Le Liberia n'est pas une colonie, monsieur, c'est une annexe des États-Unis !

Rien de plus évident : le drapeau de la « nation » est un facsimilé – à une seule étoile – de la bannière étoilée. Les uniformes des militaires, des policiers, leur sarmes, leurs véhicules, sont *made in USA*. À l'image des

USA, le pays est partagé en comtés. Le clou : pas de banque centrale, encore moins de monnaie propre ! Seul a cours le dollar de l'Oncle d'Amérique qui tient les cordons de sa bourse… d'autant plus que, grignotés par ses dirigeants, les maigres revenus de la nation n'assureraient pas sa survie.

Au nord de Monrovia, s'étire un tronçon de route droit, plat, dégagé, et défoncé cela va de soi, flanqué d'un panneau : « Vitesse limite : 10 miles » que je respecte scrupuleusement. Je pourrais aussi bien la parcourir en poussant ma voiture… au pas. Un *cop*, un flic type new-yorkais, casquette hexagonale en tête, botté et matraque balancée négligemment, siffle, me désigne une case branlante frappée du pavillon « national » qui, de complaisance, s'est si souvent englouti avec des tankers pourris ! Sous la véranda, un vieillard, le juge, en manches de chemise, siège derrière une table branlante pourvue d'un petit maillet et d'une boite à biscuits. Dès mon entrée, il vocifère :

– *Careless driving* ! Conduite imprudente ! Dix dollars !

Le marteau s'abat sur la table ; mon billet, dans la boite à biscuits. À la veillée, les deux compères se partageront la recette. Que l'on se gare en ville correctement ou en dépit du bon sens : même sanction. Si la république libérienne est bananière, elle n'est pas paperassière : elle ne délivre jamais de reçu. Un major White, de la police du Comté, a saisi mon command-car :

– Il est équipé de pneus de type « Military », donc volés à l'armée !

Chacun sait que cette griffe imprimée au flanc des enveloppes « tous terrains » Firestone est un leurre publicitaire destiné à faire croire au gogo qu'elles sont adoptées par l'armée des États-Unis. Qu'importe, contre une contribution de quatre cents dollars à ses bonnes œuvres, White consent à fermer les yeux sur ce vol qualifié. Il me faut relancer de deux cents, coût du remorquage du véhicule planté sur ses moyeux en peine campagne car ses roues ont été confisquées ! Dix fois je suis convoqué au Comté, par White, par un juge, un fonctionnaire. Dix fois, bouillant de colère rentrée, je crache au bassinet. Le père O'Malley, le missionnaire irlandais qui, armé de fatalisme, évangélise Grand Geddeh County, me répète avec un bon sourire :

– Vous avez beau me dire « J'en ai vu d'autres », vous ne tiendrez pas six mois ici. Vous êtes encore trop naïf ! Goûtez-moi plutôt ce vieux Glenn Fiddish.

Je m'acharne ; je presse Bern d'échanger nos grumiers Henschel ruineux contre des Mercedes qui tiennent le haut du pavé. Il bougonne : « Ça coûte cher, ces machines… » avant de s'envoler vers la Sologne et son gibier d'eau.

Le minerai de fer extrait par Lamco, la société suédoise qui exploite le riche domaine minier de l'extrême nord du territoire, emprunte une voie ferrée qui, sur son passage, longe la concession Siga. Je me rends dans son fief, un coin de Suède à l'abri d'une clôture inviolable. Des cottages d'un blanc immaculé sous toit de tuiles rouges ont vue sur des parterres de fleurs que des filles blondes et bronzées arrosent avec conscience. Son supermarché est pasteurisé, ses bureaux aseptisés. Pas trace d'un flic, d'un juge, d'un fonctionnaire du cru. L'entreprise pèse un tel poids politique qu'elle n'arrose qu'au sommet ! La patte somptueusement graissée, le président Tubman cloue le bec aux racketters locaux.

– Nos trains font 20 000 tonnes, m'expose son directeur. Quelques billes de bois de plus ne nous font pas peur. Aménagez un quai, équipez-le d'un portique de chargement, nos trains feront halte. Nous vous facturerons le transport à prix coûtant.

J'ai décroché le jackpot ! Il réduira au silence les clients furieux dont je décachette les lettres incendiaires : nos livraisons accusent des mois de retard ! À Monrovia, je cueille au vol Paul Bern, je lui explique comment, pour quelques dollars de plus, la solution rail-route le remettra à flot. Il s'envole : « Pour faire le point avec son conseil d'administration. »Arrive mon ami Bessaguet, tout sourire. L'année précédente il a fait prospecter une concession forestière prometteuse :

– J'ai adressé au ministère une soumission particulièrement peaufinée accompagnée de cartes parfaitement renseignées que j'ai fait exécuter par notre IGN, un travail de pro, et d'artiste que personne, ici, n'est capable de réaliser, tu verras ! J'ai proposé des conditions très avantageuses. L'affaire ne peut nous échapper. Viens avec moi à Buchanan, je te paierai le champagne !

A lieu à Buchanan, port principal du pays, la grande foire-exposition des Eaux et Forêts au cours de laquelle sont remis en grande pompe aux heureux concessionnaires leur licence d'exploitation. Voici, affichée sur un panneau la fameuse carte décrite par André ! Je la scrute et je murmure : « Étrange, le sigle affiché dans le cartouche n'est pas le tien ! » Nous

pourchassons un Commissionner des Eaux et Forêts… introuvable. Faute de mieux, nous harponnons un sous-fifre qui réagit vertueusement :

– Comment ? Vous affirmez que votre sceau apposé sur un document que vous nous auriez confié a été effacé et qu'on en a substitué un autre ? *Preposterous* ! Absurde… et inconvenant, *Sir* ! Voyez, on ne distingue aucune rature ! Timbrée au nom de la Liberia Lumber Company dont la marque déposée apparaît clairement, cette carte est indéniablement la propriété de cette société qui a emporté l'appel d'offre haut-la-main au vu d'un dossier de soumission parfaitement élaboré et répondant en tous point aux critères. Jevous salue, *Gentlemen* !

André qui pourtant n'a pas sa langue dans sa poche en reste muet avant de lâcher, admiratif :

– Je n'ai jamais été si totalement baisé ! En Amérique du Sud, pourtant… Je te paie quand même le champagne, ça vaut bien ça !

À cet instant, débouche, accompagné d'un charivari de sirènes et de sifflets, un cortège de *limos* Cadillac longues de dix mètres et encadrées par un escadron de motards sur Harley Davidson. En descendent, en redingote et huit reflets, le Président Tubman, Tolbert, son gendre et vice-président, suivis de ladies empaquetées dans des cumulonimbus de dentelle chantilly sous des cape-lines choux-fleurs. Je souffle à André :

– Voici sans doute les actionnaires de la Liberian Lumber !

Il s'écrie :

– Merci, je vais prendre le premier avion ! Le Liberia ne me baisera plus !

Présomptueux, va ! Le policier de service à l'aérodrome de Robertsfield, feuillette le passeport d'André, le jette dans un tiroir puis refoule son propriétaire dans la salle d'attente. Les minutes passent ; l'arrivée de son vol étant annoncée, inquiet, mon ami questionne le policier. L'autre lui oppose un silence méprisant. Anxieux, André s'en ouvre à un passager qui s'esclaffe :

– Mais, vous avez négligé de glisser votre « coupe-files », dix dollars, dans votre passeport ! Faites-le vite, sinon vous allez manquer votre avion !

Catherine, la jeune femme demi-slave qui m'a séduit au Gabon, m'a suivi au Liberia. Chaque mercredi, Joe, mon chauffeur, la conduit au marché de Monrovia. À le voir, le dos rond, le clope au bec, les paupières lourdes, on le supposerait endormi. Pourtant il négocie à merveille la latérite ; la preuve en est qu'après avoir parcouru des années durant la route

du nord surnommée « le Corridor de la Mort », il est toujours de ce monde ! Au retour, un soir, elle a pris le volant, a freiné pour éviter un chien fou… Au cœur de la nuit, j'ai découvert dans une station-service à mi-route la voiture rescapée d'un tonneau, cabossée, le toit creux, et à côté, Catherine et Joe, indemnes. J'ai remorqué l'épave jusqu'à notre concession en priant que les soleils se soient déroulés sans témoin. Vœu pieux ! Lejour suivant, appel de White :

– Vous n'ignorez pas qu'il est interdit de déplacer un véhicule accidenté sans l'aval de la police, n'est-ce pas ?

Je n'ignore pas, non plus, que les policiers ne se seraient présentés que lorsque la voiture aurait été soulagée de ses roues, ses phares, ses sièges, son moteur à moins qu'elle n'ait disparu, corps et biens ! Le commissaire énumère chefs d'accusation, sanctions pénales cumulées, frais de justice exorbitants. Par bonheur sa sympathie m'est acquise… à hauteur de cinq cents dollars.

Brière fait état d'un riche patrimoine, Tisserand met à jour les faiblesses des Henschel et les magouilles des chauffeurs passant plus de temps au lit qu'au volant. En vain. Le quai de chargement ne se fera pas, la flottille de Mercedes que j'espérais ne verra pas le jour.

– Trop cher ! vitupère Bern. Votre Brière, votre chef de chan-tier, votre Tisserand m'ont coûté trop cher !

Surmenés, mes manœuvres ont adressé une pétition au Comté. Secondé par Brown, un petit avocat retors baptisé conseiller juridique, le sénateur Johnstone, sponsor de notre société, entre en jeu. Ces deux-là, Paul Bern les arrose, à tort et à travers. Ils accordent une prime au personnel – que mon président, pour se rendre populaire, assortit d'une « *royalty* »! – et me mettent en garde contre les excès d'autorité. Bern trépigne :

– Et en plus, vous alliez provoquer une grève !

La moutarde me monte au nez :

– Mon pauvre Paul. Vous n'êtes qu'un pantin dont chacun tire les ficelles. Une fin de race, tout juste bonne à se faire blouser…

Il trépigne :

– Je me plaindrai au sénateur !

Je le coupe :

– Au pape… ou à votre papa, si vous voulez !

Il glapit :

– Je vous chasse, je vous chasse !

Brown, l'homme de loi chafouin, s'ingénie à régler mon compte en ignorant avec superbe des clauses compensatoires de mon contrat. Je maquignonne : il cède sur tous les points. Qu'importe le score, il extorquera à Bern un satisfecit doré sur tranche.

À Robertsfield, je n'oublie pas d'oublier entre les feuillets de nos passeports la sacramentelle coupure de dix dollars.

Prophète, le père O'Malley : j'ai tenu six mois, pas un jour de plus !

Adieu Liberia qui porte si mal son nom. Terre de *natives* asservis par une oligarchie plus abusive que les impérialistes blancs. Combien de temps encore ses « indigènes »supporteront-ils le joug d'esclavagistes importés de la libre Amérique ?

En 1980, un modeste sergent, donc un *native*, Samuel N'doe, éliminera le Président Tulbertqui asuccédé à beau-papa Tubman. Dix ans plus tard, il sera liquidé à son tour par Prince Johnson, un « Américain ». Menée par des chefs de guerre autoproclamés, la guerre civile de sept ans qui suivra coûtera la vie à 150 000 citoyens et en poussera 850 000 autres à l'exil. Enfin, Charles Taylor, « américain » également, comme son nom l'indique, prendra le pouvoir et mettra à feu et à sang le Sierra Leone, voisin, pillera ses diamants. Bilan : 250 000 morts et un pays en ruine. Accusé d'avoir puisé dans la caisse, pour les uns quelques millions, pour les autres trois milliards de dollars, il sera poursuivi de par le monde et condamné en 2012 à trente années de prison par le Tribunal international de La Haye pour crimes de guerre, crimes contre l'humanité, trafic d'armes, d'enfants soldats, terrorisme, viols divers, « esclavage sexuel »et autre vétilles tels trafic de drogue et blanchiment d'argent. Son élimination permettra-t-elle aux *natives* d'être maîtres chez eux ? Un pari risqué ! Le nouveau président, Ellen Johnson Sirleaf, première femme à la barre, a confessé qu'elle avait versé 10 000 dollars à Taylor pour qu'il dispose de N'doe ! Elle est battue en brèche par une rivale dont la popularité monte en flèche et qui porte un prénom et un nom qui en disent long : Jewel, « Pierre précieuse », Taylor, épouse favorite de Charles Taylor, qui entretenait un harem. Si, comme on le laisse entendre, elle a la clé du trésor de Charles dont personne n'a trouvé trace, elle pourrait bien se payer l'élection de 2014 et accéder au trône. Les *natives* n'auront plus qu'à se terrer en brousse, voire à remonter aux arbres.

Quoi qu'il en soit, de Robertsfield, c'est un adieu définitif que j'adresse à l'Afrique !

Au printemps 1967, convertie au nouveau franc après avoir démis le « ballet d'ombres » des partis, la France, gouvernée par un gouvernement après l'avoir été par cinq cents parlementaires tirant à hue et à dia, est prospère. Le Bourbonnais regorge de bœufs, blancs et gras. Catherine est l'héritière d'un domaine de soixante hectares loués à des fermiers ; la sauvegarde des terres est le cadet de leurs soucis, d'autant que madame sa mère, campée dans sa cuisine ou au coin de sa grande cheminée, n'est plus d'âge à veiller à son douaire. Un incendie a réduit en cendres le grenier, un étage du manoir, et le mobilier de prix qui y était entreposé. Parmi les dépendances, un longère à pans de bois fin de siècle, le XVII^{e}, mais prête à crouler, me fait de l'œil. Le domaine est à relever : terres à amender, clôtures à ériger, bâtiments à reconstruire, cheptel à acquérir. Au-delà de mes moyens !

Je fais connaissance de quatre chèvres vulgaires, coquettes, séductrices, démoniaques, fines mouches… féminines, quoi. J'en tombe amoureux. On m'assure que ces bêtes à bon diable sont les meilleures gagneuses par tête et par hectare. Je m'instruis auprès du centre caprin d'Avors qui dorlote trois cens productrices de haut lignage, car elles ont un pedigree, ces encornées, inscrites à un *herdbook* plus exclusif que le Gotha. La papesse des Alpines chamoisées est la marquise de Saint-Seine ; depuis son château de la Chapelle-Blanche, en Indre, elle patronne concours, ventes et congrès. Je la consulte. Je ceinture des prés de clôture électrique, je réhabilite une étable à l'abandon ; elles exècrent l'eau autant que les chats, ces bestioles, et, à la première ondée, réclament un toit. Enfin je fais l'emplette de quarante starlettes valant leur poids d'or et d'un bouc primé garanti obsédé sexuel, un monstre de cent dix kilos aux cornes de minotaure qui empeste pire qu'un maroilles à l'agonie. C'est la sarabande : semoquant des décharges électriques à assommer un bœuf, elles envahissent la vigne du meunier, le potager de la voisine. En moins d'une semaine, elles trouvent la parade au carcan métallique dont j'arme leur cou. En un tour de langue, elles dépouillent un arbre de son écorce, le vouent à la mort. Elles raffolent de légumes frais, de gazon anglais, de géraniums de balcon, mais aussi d'épines et… des roses qui vont avec. Leur régime de croisière : prairie composite haut de gamme, foin extra frais, granulés à compléments minéraux pour dessert, eau de source pure qu'elles dédaignent dès qu'une mouche l'effleure. Comme elles descendent de chamois vagabonds, la stabulation n'est pas leur fort; il faut les mener musarder dans la nature, les

taillis, le long des haies, après s'être fait une alliée de leur douairière qui, commandant la troupe, les incitent à toutes les sottises.

Un jour, après avoir chevauché les belles de son harem, inhibé, Belzébuth, le bouc, me course, m'accule dans un coin d'étable et pose sur mes épaules cinquante kilos d'antérieurs avec la ferme intention de me perforer de son phallus de deux bonnes livres. Je franchis d'un bond la cloison de son box. Je lui pardonne : du fait de ses bons services, en deux semaines, soixante-sept naissances se succèdent. Catherine et moi couchons dans la paille afin d'aider aux vêlages scabreux qui surviennent, toujours, la nuit. À nous d'extraire par les pattes les chevreaux se présentant par le siège, de couper les cordons à la chaîne tandis que les mères lapent le placenta. À nous de séparer les nouveau-nés des génitrices, de les sevrer avant que, accoutumés au lait maternel, ils ne tètent nos bénéfices. Le jour, les heures passées à élaborer les fromages, nourrir les chochottes, et les traire, s'écoulent comme par enchantement. Je songe : en février prochain, c'est deux cents naissances que nous aurons à affronter ! De quoi tourner en bourriques… à en devenir chèvres ! J'engage l'ami Tisserand qui, depuis son retour du Liberia, scribouille au SMIG dans une mairie de banlieue. Il se présente accompagné de sa femme, une minuscule congaï du Tonkin, lame d'ivoire plus résistante qu'un guérillero viet, et deux fils éveillés.

Prenant le relais, ils me permettent de me rendre au chevet de ma mère qui, à quatre-vingt-six ans, succombe à une attaque. Son enterrement donne lieu à un quiproquo : les croque-morts ont ouvert, par erreur, non la tombe de mon père, mais celle d'un oncle dont je suis également concessionnaire. L'ensevelissement est annulé, le cortège se disperse. À la fraîche, lorsque le bon caveau sera dégagé, quatre fidèles et moi la porterons en terre sur une charrette à bras, par les allées ombragées d'un cimetière désert et silencieux, si ce n'est le chant des merles saluant notre passage. Elle aurait aimé, maman, qui abhorrait « la fumée des autos », le « vacarme des moteurs »!

En Bourbonnais, les Tisserand se dépensent mais, à ce stade, ma start-up coûte plus qu'elle ne rapporte. Pour la financer, il me faut reprendre le collier.

– Asseyez-vous, jeune homme !

Le « jeune homme » prête à sourire : j'ai quelques années de plus que mon interlocuteur, Raymond Haïm Lévy, vice-président d'Elf-Aquitaine,

notre entreprise pétrolière nationale, et directeurgénéral de sa branche Exploration-Production. C'est un homme de taille moyenne, à la calvitie naissante, portant lunettes d'écaille, qui me fixe en tendant le cou avec l'intensité d'un cobra hypnotisant un oiseau. Toutefois, son regard pétille d'humour. Il poursuit :

– Guy Ponsaillé, m'a dit grand bien de vous. Je peux vous offrir un job dans vos cordes…

Ex-préfet de Port-Gentil, « La Ponsaille » est désormais directeur du personnel de l'entreprise et conseiller aux affaires africaines, le Gabon étant singulièrement chouchouté depuis que nos gisements sahariens ont été cédés au nouvel État algérien. C'est un analyste de génie, dit-on de « Rachel »–pour R. H. L. –. Il « sent » le pétrole ! N'a-t-il pas misé son tapis sur les maigres chances de notre ultime forage de Gamba ?

– Allez voir André Tarallo, notre directeur Afrique, conclut-il en me congédiant.

Habillé bourgeois, petit, rond, calvitie distinguée, terriblement courtois, sourire bonhomme, Tarallo me fixe d'un œil perçant. On le surnomme « le Tonton Corse »; il se prénomme André, Charles… Napoléon. Le buste de l'empereur trône sur son bureau. Son condisciple à l'ENA : Jacques Chirac. Il est couronné Monsieur Afrique d'Elf. On lui prête une vision stratégique et un sens de la négociation avec les présidents d'Afrique noire touchant au génie.

– Merci de votre visite, me dit-il. Je regrette que l'occasion ne nous ait pas été donnée de nous rencontrer lorsque vous épauliez le président Léon M'Ba. Votre opinion m'aurait été précieuse. Ponsaillé assurait le relais à la perfection. Mais Dieu sait ce que l'avenir nous réserve !

Je quitte, serein, le siège de notre société nationale, rue Nélaton, en vue de la station de métro Bir-Hakeim qui, à deux pas de la tour Eiffel, domine la Seine. La pérennité de mes bayadères à cornes et de Belzébuth, leur maître de ballet, est assurée… au prix d'un autre reniement…

Chapitre 17

LE SCORPION NOIRA FRAPPÉ !

Adieu l'Afrique ? Mon œil !

Les jets du DC-8 d'UTA basculent en rétro. Le pilote freine à mort car la piste en dos d'âne de l'aérodrome de Lagos est diablement courte et s'achève dans un ravin. Les feux de l'aéroport d'Ikeja transparaissent par instant à travers la crasse et les rideaux de pluie. Pour terminal, une longue baraque en bois jalonnée de chaires de prédicateurs sur lesquelles sont juchés policiers, douaniers, agents de santé et militaires. Des traine-savates offrent leurs bons offices aux passagers abasourdis par la masse de questionnaires à remplir, la multitude de pièges à déjouer : « *I'll do it for you quick-quick ! You dash me good, hey* ! » « Je le fais pour vous vite-vite ! Vous me payez bien, hein ? » On les « *dashe* » ; ils *dashent* les agents de contrôle, et les militaires qui les ont à l'œil. Une imprudente s'avance une gerbe de roses à la main. Sacrilège ! Comment ose-telle importer des plantes susceptibles de parasiter le paradis floral nigérian ! On lui confisque son bouquet ; elle écope d'une lourde amende… qui vient s'ajouter aux frais d'incinération du corps du délit, lequel sera mis en vente le soir même. Passée l'ultime chicane, le *toot*, l'entremetteur, la soulagera de ses dernières piécettes. Moi, une plantureuse grätchen blond filasse me mène, sans se soucier des estacades, à une Peugeot garée en troisième file sous le nez d'un policier. Épouse d'un fonctionnaire influent, elle a les coudées franches ; Elf Nigeria la rétribue au mois.

Lagos est un grand Monrovia ou un petit Calcutta ; mêmes chaussées défoncées, mêmes montagnes d'ordures, mêmes taudis, même circulation démentielle. Pour vaches sacrées, des chèvres, sans pedigree, paissant papiers volants, plastiques et copeaux divers. Le siège de la Safrap, sigle local de la filiale d'Elf, occupe un immeuble du quartier du port. La voie

menant aux docks est jalonnée de centaines de camions alignés sur des kilomètres. Leurs chauffeurs bivouaquent, jouent aux cartes, troussent les putes dans les cabines. Ils piétineront une bonne semaine avant d'atteindre le premier poste de douane. Pierre Célerier, notre directeur, et André Ghyselen, son adjoint administratif auquel je succède, font preuve d'un fatalisme à tous crins. Ainsi, ils composent, recomposent, cent fois un numéro de téléphone avant que l'appel aboutisse. Ils m'expliquent :

– Les lignes, les câbles, les centraux, sont saturés. Moralité, tu insistes jusqu'à ce que, par miracle, la connexion s'établisse… Tiens, justement, en voici une ! … Zut, il est midi… Plus personne au bout du fil !

Célerier, qui a roulé sa bosse au Moyen-Orient, en Amérique du Sud, est peu loquace, pondéré, précis, et philosophe. Il est de la phalange des quelques centaines d'expatriés invétérés qui prospectent l'or noir dont manque la France.

Dès mon arrivée, je participe au transfert de nos bureaux dans le centre-ville. C'est toute une affaire d'acheminer vingt containers sur dix kilomètres de rues coupées de tranchées, hérissées de piles de béton, car, à cet instant, on érige droit dessus une voie suspendue et ses échangeurs ! Enfin nous nous installons à mi-hauteur d'une tour se dressant sur la Marina, l'avenue en corniche bordant la *creek*, l'un des bras de mer qui traversent l'agglomération. Non loin, Tinubu Square, la place Vendôme de Lagos, est le fief des sociétaires d'une Cour des Miracles, culs-de-jatte, manchots, paralytiques, qui depuis des litières de cartons et de serpillières crochent la jambe des passants. Lorsque la visite d'une haute personnalité s'annonce, ils sont déportés en camps de « réhabilitation » à cent milles de là. La presse clame :

« La truanderie qui défigurait notre belle capitale est définitivement éradiquée ! »

Le cortège du haut personnage traverse un Tinubu Square nickel-chrome. Le lendemain, la Cour tout entière en a repris possession et s'y épouille à l'aise.

Rien n'y fait, rien n'y fera : la population du pays, « l'éléphant d'Afrique », soixante millions pour les uns, quatre-vingts pour d'autres, se multiplie plus vite que celle de l'Inde. Villes engorgées par un exode rural insensé, ressources asséchées par un gouvernement central aidé par ceux de douze États nouvellement créés – treize pompes à phynances, dirait le Père Ubu – qui ont contribué à provoquer cette guerre du Biafra qui met le pays

à feu, à sang et… sur le sable. Une guerre qui n'est pas telle que l'a décrite Offroy, notre ambassadeur à Lagos déclaré *persona non grata* lorsque le Général a fait exploser la bombe atomique française au Sahara. À l'époque, les non-alignés, dont le Nigeria, qui penchaient outrageusement à gauche, montaient en mayonnaise toute « provocation » de l'Occident. Outragé, Offroy a fait feu des quatre fers en faveur de l'infortuné Biafra. Il a omis de préciser que le haut fonctionnaire qui avait paraphé son ordre d'expulsion était un Ibo ! La guerre du Biafra, un génocide modèle Arménie ? L'œuvre d'un Goliath barbare massacrant un David chrétien, pauvre mais honnête ? C'est ainsi qu'on écrit l'histoire… Or, en 1960, la jeune reine Élisabeth a octroyé l'indépendance à ses colonies, dont le « diamant » deson empire africain, le Nigeria : six universités, élites formées à l'aune de l'*Establishment*, officiers forgés à Sandhurst, le Saint-Cyr britannique, ingénieurs, médecins, juristes, un *Chief Justice*, des magistrats en perruque poudrée intronisés sur front de *Guards* à plumet et sabre au clair. Un million de kilomètres carrés divisés en trois régions. En gros : Haoussas musulmans au nord, Yoroubas protestants au sud-ouest, Ibos catholiques au sud-est.

Ah, ces Ibos ! Ils se proclament issus d'une race supérieure venue du soleil levant lequel, stylisé, est leur emblème. Futés, travailleurs, industrieux, ils font de l'argent, s'imposent aux postes clés de l'État fédéral, dans l'administration, l'armée, le business, l'intelligentsia. En janvier 1966, ils massacrent les « pères de la nation », le président fédéral Sir Tafawa Balewa, son fidèle second Ahmadou Bello, des Haoussa, puis Ekoh et Akintola, des Yoroubas. Leur chef, le général Ironsi, s'empare du pouvoir. Comme toujours en Afrique, retour de bâton : huit mois plus tard, Ironsi et des milliers des siens sont exterminés. En désordre, les Ibos refluent vers leurs terres. Peu après, les « Feds » morcellent les trois régions d'origine en douze États disposant d'une moindre auto-nomie. Ils découpent l'Iboland de sorte que les revenus de ses gisements pétroliers tombent dans l'escarcelle du gouvernement central. Ojukwu, le jeune chef de l'État parcellisé, invente l'entité « Biafra », rameute ses troupes, les lance à l'assaut de Lagos. Prises par surprise, inorganisées, les forces fédérales les contiennent, de justesse, à cent kilomètres de la capitale. De ce jour, soixante à quatre-vingt millions de Nigérians vont s'en prendre à six millions de Biafrais. La cause est entendue… tout du moins pour ceux qui, aux premières loges, comme nous, assistent au déploiement de la machine de guerre fédérale. Les Français de Lagos gardent profil bas : le

gouvernement de la France, son parlement, sa presse, crient au génocide, ameutent l'opinion mondiale, battent le rappel de volontaires, mobilisent des circuits d'aide « humanitaire » qui ne trompent personne. Chacun sait que les gros porteurs décollant d'Abidjan ou de Libreville livrent aux rebelles autant d'armes que de pansements. Toujours très urbain, Chief Feyide, directeur du département des Pétroles, mesure ses mots :

– Je sais, mon cher Bob, que personnellement vous entérinez notre cause, mais je tiens pour certain que vos concessions pétrolières actuellement aux mains des rebelles, Ojukwu, les a promis à votre de Gaulle en échange de son aide ! Le *Mirror* a d'ailleurs publié des extraits d'un pacte saisi sur un mercenaire capturé.

Je conteste du mieux que je peux :

– Un faux, sans doute, monsieur le directeur !

Feyide sourit finement :

– Vous ne pouvez désavouer les vôtres, cela va de soi. Nous vous aimons bien, Pierre Célerier et vous ! Néanmoins, quand nous aurons mâté cette rébellion…

Et ils la mâteront, inexorablement. Notre Quai d'Orsay joue les bons apôtres, cousus de fil blanc : « Répétez aux Fédéraux que nous avons mis fin à l'exploitation de nos concessions pétrolières situées en Iboland, que nous fournissons une aide purement humanitaire aux populations éprouvées, pas une arme, pas un combattant ! La France n'a pas reconnu officiellement l'État biafrais, n'est-ce pas ? »

J'ai souvenir que le général chinois, Tchang Kaï-chek, à l'orée de la guerre d'Indochine, nous tiraient au vol, nous, ses alliés français, comme des canards de Cholon. Aux représentations de Leclerc, il répondait, immuablement : « Je n'y suis pour rien, ces incidents sont le fait d'irréguliers ! » Rien de nouveau sous le soleil !

À moi de faire bonne figure lorsque les quotidiens de la capitale, l'*Observer*, le *Mirror*, titrent en gras : *Chassons les traîtres fran-çais qui nous tirent dans le dos !*

Je suis membre des clubs auxquels se doit d'appartenir toute figure du *Who's who*, parmi lesquels le Lions Club, le Metropolitan, le Polo Club, le Club des quatre cents qui réunit quatre cents V.I.P. et dont la cotisation s'élève à quatre cents livres, une petite fortune. Je me frotte à chefs d'entreprises, hauts fonctionnaires, ministres et militaires de haut rang. Au Tennis Club d'Ikoyi, le Passy de Lagos, j'échange des balles avec les tout-

puissants secrétaires d'État que le jeune général Gowon, président de la Fédération, a commis à la surveillance des vieux politiciens qu'il n'ose casser aux gages car ils assurent son assise populaire. Le Polo Club est le saint des saints des colonels et généraux du haut État-Major, en majorité cavaliers haoussas du Sahel, qui se sont pris de passion pour les joutes de centaures que leur ont léguées leurs maîtres britanniques. Mes vertèbres m'ayant joué de mauvais tours, je n'ai guère monté depuis que je galopais sur des pur-sang de course à Calcutta, il y a vingt ans. Je me contente d'applaudir aux prouesses de mes amis, « Poncho » Bengolea, l'ambassadeur d'Argentine, et Usman Katsina, le généralissime des armées fédérales qui, souvent, saute de son cheval écumant, m'administre une grande claque dans le dos, lève sa pinte de champagne en s'esclaffant :

– *Bob, you are our best drinking, if not our best riding member* ! (« Bob, si tu n'es pas notre meilleur cavalier, tu es bien notre meilleur pilier de bar ! »)

Nous trinquons dans un grand éclat de rire. L'Argentine, Mecque incontestée du polo, compte deux mille équipes contre quatre en France. C'est dire qu'à Lagos, Poncho en est le grand mufti ! Il coache, importe des poneys de sa pampa, a pour premier conseiller de sa légation un *peone* de talent. Il fait commerce, en gros, de viande persillée et en offre des filets à ses amis, dont moi. Le Polo Club est le carrefour des affaires. Là se négocient de juteux contrats de travaux publics, de fournitures d'armes. Ancrées sur Marina depuis plus d'un siècle, les sociétés milanaises tirent les ficelles avec maestria. Elles jonglent avec les bakchich, lisent à livre ouvert les soumissions des concurrents, sous-enchérissent, enlèvent les marchés à tarif de misère… révisé dès l'ouverture des travaux. La société Guffanti a raflé le projet du siècle, celui des périphériques et des voies de dégagement de la capitale. Dante Fava, le flamboyant directeur de Fiat, qui nous régale souvent du grand air de *Rigoletto*, vend aux armées des poids lourds civils que son ami Aldo, un virtuose du fer forgé, munit de blindage et de tourelles. L'ambassade italienne produit Pietrangeli le champion des champions italiens, une légende du tennis mondial. L'ambassadeur des États-Unis riposte en exhibant Arthur Ashe. Match nul…

Pour conseillers juridiques j'engage le vice-président Awolowo et le ministre de l'Information, Enahoro, qui possèdent et gèrent, en toute légitimité, chacun un cabinet d'avocats, privé ; au Nigeria, la notion de conflits d'intérêts tient de la science-fiction. Que de casseroles, Awolowo,

vieux politicien retors, traîne à ses basques ! Il a goûté aux geôles britanniques pour subversion. Les vagues soulevées par son dernier livre, *The People's Republic*, sont loin de s'apaiser ; il propose de doter le pays d'un régime communiste hautement moral : nationalisation de toutes les ressources, limitation draconienne des salaires, prohibition des poisons du peuple : alcool tabac, café. Quant aux relations sexuelles, elles seront « contrôlées » et les abus sanctionnés ! Au plan puritanisme, voici Elf Nigeria bordé ! Les jeunes Turcs le vouent aux gémonies, mais le président Gowon ne peut se passer de cet antique chef tribal Yorouba qui, d'un mot, pourrait semer la pagaille dans le Sud du pays. Les portefeuilles ministériels sont minutieusement répartis au prorata des ethnies et des courants religieux. Le cabinet tient du château de cartes… Pas de remaniement sur coup de tête !

J'habite une vaste résidence coloniale début de siècle à pilastres et décrochements ; son *living room* de vingt mètres de long est flanqué, au beau milieu, d'un escalier. Deux arbres du voyageur, des palmiers éventails, illuminés la nuit, la signalent aux invités. J'offre au tout Lagos des réceptions bon enfant, des barbecues plantureux. Soumis à un régime d'austérité, le Nigeria en guerre a mis fin à l'importation de produits de luxe, voitures de tourisme, denrées alimentaires, parfums, films, vins, alcools, et cætera. Chez moi, champagne, huîtres, fois gras. Mon ami Jacques Lods, directeur local d'UTA, la ligne aérienne française qui dessert Lagos, se charge d'importer, illégalement, toutes les *Delikatessen* voulues.

– Le foie gras, me dit-il, je l'importe en caisses dénommées « *Corned Beef* » avec un petit *dash* à la clé. Le douanier est resté perplexe devant les bourriches d'huîtres. Il en a ouvert une, puis pour se donner une contenance a croqué dans un rameau de varech, l'a recraché en faisant la grimace : « Vous mangez cette saloperielà, vous, les Français ? Mais… les cailloux, ça sert à quoi ? » J'ai répliqué : « C'est pour la tenir au frais. » Depuis, il n'ouvre plus les bourriches.

L'hiver 1968 touchant à sa fin, le général Benjamin Adekunle, chef de la 3e Commando Division, lance une tête de pont sur une plage à proximité de Port Harcourt, la cité pétrolière à l'est du Niger aux mains des Biafrais. Yorouba, « Bengy » est l'enfant chéri de Lagos ; ses succès lui valent le surnom de « Scorpion Noir » qui fait grincer les dents des chefs des deux autres divisions piétinant en deçà du fleuve. Le long de routes de brousse défoncées par des convois militaires en folie, je pousse, moi, jusqu'à la

province de Bénin où Elf possède un permis d'exploration qui, situé malencontreusement sur le « front », a dû être abandonné. Le parcours, à effectuer hors couvre-feu, entre le lever et le coucher du soleil, vaut toutes les courses de *stock-cars* : sur des patinoires de glaise savonneuse jalonnées de passerelles à voie unique, foncent blindés, porte-chars de trente tonnes, canons tractés projetant des torrents de boue, tanguant d'un bord à l'autre de la chaussée. À l'approche d'un ponceau, ils redoublent de vitesse afin de le franchir – question d'amour-propre – avant le convoi survenant en face. Son visà-vis relève le gant… au terme d'un viscoplanning baiser de mort à vitesses cumulées. Un bulldozer précipitera par-dessus bord la ferraille broyée qui se vomira sur la montagne d'épaves affleurant déjà le tablier, de sorte que le pont semblera reposer dessus. À mon retour, j'apprends que le *Black Scorpion* vient d'enlever Port Harcourt, où se trouvait notre base opérationnelle. Célerier estime qu'il est temps que j'aille inspecter les dégâts qu'elle a pu subir et, éventuellement, non loin de là, l'état de notre gisement d'Obagi.

C'est l'instant qu'enfiévré par sa victoire, le général choisit pour proclamer dans la presse et sur les ondes :

« À Port Harcourt j'ai découvert la preuve que les Français livrent des armes aux rebelles et que leurs mercenaires tuent nos soldats ! J'en capturerai un, faites-moi confiance ! Et je vous le produirai, enchaîné et éclairé à pleins feux, sur votre écran de télévision. Les Français, voilà les ennemis à abattre, de préférence à nos frères Ibos qu'ils ont égarés ! Que l'un d'eux ose se présenter à Port Harcourt, je le tonds et je lui coupe les balles ! »

De quoi réfléchir avant de tenter l'aventure, non ? … J'ai pris en sympathie, et il me le rend bien, l'un de nos administrateurs nigérians, le Chief H.O. Davies, un gentleman diplômé, il y a une bonne quarantaine d'années, des *Inns of Law* de Londres. Il a conservé une urbanité vieille Angleterre et le sens de l'humour allant avec. Il vole à mon secours :

– Chez nous, Bob, le respect dû aux anciens n'est pas un vain mot. Or Bengy me révère comme un père car j'ai rendu d'éminents services aux siens ! Je vais rédiger une lettre à son intention. Remettez-la lui si jamais vous vous trouvez nez à nez avec lui ! Je vais m'employer également à vous décrocher l'un de ces laissezpasser qu'on n'accorde qu'à de rares privilégiés… et une place dans l'un de ces avions qui, à cette heure, croyez-moi, sont pris d'assaut !

En moins de trois jours de pied de grue j'obtiens un sésame réservé aux VIP, visé sur ses deux faces et dans tous les sens, j'embarque dans un antique DC-4 de la « Panaf' », la Panafrican, compagnie de charter américaine réquisitionnée par les forces armées. Il sème des écailles de peinture ; néanmoins, ses moteurs surmenés le mènent à travers des volutes de nuages menaçants jusqu'à l'aérodrome de la cité conquise. Là, il se plante dans un cratère de bombe dont la piste est labourée. Nous gagnons à pied le terminal, une baraque éventrée où, après avoir scruté laissezpasser et passeport sur toutes les coutures, un soldat jouant au policier, manipule ma machine à écrire portative comme s'il s'agissait d'une machine infernale et, en dépit de mes protestations, la confisque. Trop content de recouvrer ma valise dont le contenu déversé sur un étal a été épluché de fond en comble, je gagne le parvis. Pas un taxi, pas une voiture civile ; même pas une carriole. Rien que des véhicules militaires qui chargent de haut gradés. La ville est à cinq kilomètres au moins… Soudain, déboule une Mercedes vert olive encadrée par des motards ;elle freine des quatre roues à deux pas de moi. En saute un petit officier sec comme un *ketam*, en uniforme repassé au petit fer et cinglant de sa badine des bottes rutilantes. Il porte la casquette à bandeau rouge d'officier général. Et ce général, je le reconnaîtrais entre mille ! C'est le *Scorpion Noir*… En trois enjambées, avant que ses gardes aient le loisir de réagir, je suis sur lui ; je lui tends la lettre de Davies. Il me lance un regard hargneux, marque une hésitation, retient pourtant ses sbires, saisit la note, en prend connaissance. Le vieux juriste a su se montrer convaincant, car ses traits s'adoucissent :

– H.O.D. m'assure que vous êtes un ex-officier britannique, parachutiste, hautement décoré, et me demande de vous prêter assistance. Tout désir du Chief est un ordre pour moi ! …

– Je vous mets en garde, général… je suis français. Alors, coupez-moi les cheveux si vous voulez, mais pas la moustache… ni les balles ! Sans elles, je me sentirais trop nu !

– Papa Davies me dit aussi que vous êtes un drôle de pistolet ! répond-il en éclatant de rire. Montez ! Vous habiterez chez moi… Il n'y a aucun hôtel dans le coin.

Elle n'est pas fraîche, la Garden City, « la Ville-Jardin », surnom que les Britanniques ont donné à Port Harcourt ; Bengy l'a longuement bombardée à coups de canons russes de 122. Elle est semée d'entonnoirs, d'arbres déracinés, de bâtiments ravagés, de monceaux de décombres et lorsque la

nuit tombe, faute d'électricité, ressemble à un arbre de Noël paré de mille bougies. Le général dispose de deux spacieuses villas pourvues d'un groupe électrogène. Il me lance :

– Choisissez une chambre, passez-vous à l'eau et rejoignezmoi au P.C. Nous casserons la croûte sur le pouce.

Le PC occupe le *living room* de l'un des cottages meublé sobrement de deux tables, trois chaises et d'un large sofa sur lequel Bengy m'invite à prendre place. Une grande carte piquée de punaises et de drapeaux couvre tout un mur. Un planton apporte sandwiches et cannettes de bière. Des estafettes, des officiers, des femmes-soldats vont et viennent, claquent les talons, agitent des documents. Le général y jette un coup d'œil, jappe un ordre, mord dans un sandwich, décapsule une bouteille. Dans les pièces voisines, des machines à écrire cliquettent, des radios nasillent. Entre deux bouchées, mon compagnon ressasse les griefs qu'il nourrit contre la France :

– Votre de Gaulle, je l'admire ! C'est un géant du siècle. Mais pourquoi s'en prend-il à nous ? Nous ne faisons, comme il l'a fait, que restaurer notre souveraineté, non ?

Je lui expose la crainte que le gigantesque Nigeria inspire aux petits États d'Afrique. Il se cabre :

– Mais nous ne sommes pas expansionnistes ! Nous avons assez de problèmes à résoudre chez nous ! … Tiens, buvons à l'amitié franco-nigériane que nous réaliserons un jour !

À minuit, il se fait projeter un film ayant pour sujet une opération de Bérets verts américains… dont je perds le fil, puis une pastorale indienne roucoulée sur fond d'Himalaya ; le sommeil me prend avant le final. Au matin, il m'affecte une voiture et un chauffeur :

– Partez inspecter votre base de Port Harcourt et votre concession. ÀAhoada, adressez-vous au colonel Adejumo qui commande le secteur. Il vous donnera un guide.

Je dépiste en ville l'immeuble Elf, squatté par soldats et civils qui couchent sur des litières de paperasses vomies par les armoires. La Mercedes et son fanion font grande impression : les squatters consentent à vider les lieux. Je suis moins heureux lorsque j'aborde les villas des cadres ; leurs « locataires » refusent de déloger. Par bonheur, je trouve trace de notre conseiller juridique local dont la guerre, et la famine qui a fait tant de

victimes dans l'enclave biafraise, ont épargné la bedaine ! Il promet de remettre les choses en l'état.

À Ahoada, le colonel Adejumo sacre contre son command-car soviétique, copie d'un Dodge type deuxième guerre mondiale :

– *What a shit* ! Quelle merde à côté de vos *Pidjottes* – Peugeot – qui nous manquent tant depuis que leur importation a été suspendue ! Mais vous devrez vous en contenter, car la Mercedes du général n'est pas faite pour les pistes de brousse. Le chauffeur connaît le chemin.

Nous roulons cap au nord. De temps à autre apparaît un auvent de palmes sous lequel sommeille un couple de trouffions. C'est un « poste de contrôle » qui a la haute main sur une perche de bambou barrant la route. À la vue de notre command-car, le barrage, symbolique, s'escamote. Ainsi, sans pratiquement ralentir, nous parvenons à une clairière où se dresse une station de pompage, un bâtiment principal, des annexes, condenseurs, séparateurs, grandes citernes reliées par un enchevêtrement de tuyaux multicolores. Je passe en revue les installations abandonnées, apparemment intactes, si ce n'est quelques impacts de balles. Débouchant de la forêt, un homme s'approche timidement, d'autres suivent, font cercle autour de moi. Le premier, leur chef, semble-t-il, s'enhardit :

– Tu viens pour notre station ?

– Votre station ? Vous êtes donc des employés d'Elf ?

– Oui ! Et toi, tu viens d'Ada ?

– C'est ainsi qu'on prononce Ahoada, dans la région ?

Interloqués les gaillards :

– Non, patron, Ada c'est ici et Ahouada c'est…

Roulant des yeux blancs, le chauffeur me tire par la manche :

– Ahouada, c'est chez nous et Ada… c'est au Biafra

Un ange passe… Garder son calme. Je demande posément :

– Vous n'avez donc pas encore vu de soldats… fédéraux, ici ?

– Jamais ! Seulement des patrouilles de Ojukwu, qui passent deux fois par jour.

– Et… la dernière est passée quand ?

– Ce matin.

– Et, la prochaine, tu penses qu'elle passera…

– Bientôt…

Son visage virant au gris, mon chauffeur actionne le démarreur comme un damné. Je le calme, tout en tendant au chef une poignée de billets :

– Tiens, prends cette avance. Nous serons bientôt de retour pour remettre la station en marche !

– Mais, patron, ton argent, il est pas bon ici !

– Je lui crie : « Il le sera bientôt ! »

Le chauffeur actionne le démarreur de plus belle ; le moteur tousse, s'étouffe, sans plus. Il insiste ; la batterie renâcle. Je le bouscule, prends sa place, intime aux « Biafrais » :

– Poussez !

Après avoir hoqueté sur quelques mètres, la *shit* soviétique consent à ronronner. Je démarre lentement, dignement, puis, dès que nous sommes hors de vue, j'écrase le champignon. Je conserve la Kalachnikov du chauffeur à portée de main tout au long du parcours. Sait-on jamais ? Lorsque, sain et sauf, je remets sa voiture au colonel Adejumo, ce dernier est médusé :

– Comment ? Nous n'avons pas conquis Obagi ? … Va falloir que je lance une offensive alors !

Appartenir aux services secrets britanniques, puis français, pendant une quinzaine d'années, m'a donné l'occasion de vivre quelques aventures baroques. Néanmoins, c'est bien la première fois que j'évolue derrière les lignes ennemies sans réaliser que je les ai franchies !

Des surprises, le Nigeria m'en réserve d'autres…

La Garden City crie famine. Après avoir parcouru quinze cents kilomètres, à pattes, les zébus du Sahel ne sont plus que des sacs d'os lorsqu'ils parviennent aux abattoirs. Au menu du Petroleum Club, hier huppé : cacahuètes bouillies et bière chaude. Mais je déguste chez des confrères italiens d'AGIP, virtuoses de la *combinazione*, des pâtes fraîches et du chianti en fiasques paillés. État dans l'État, gardée par des vigiles en uniforme, la cité de Shell-BP, le conglomérat qui détenait naguère le monopole de l'exploitation minière sur tout le territoire de la colonie, est déjà en ordre de marche. Javellisée, l'eau cristalline de sa piscine, balayés ses tennis, tondu le gazon du golf, climatisés les bureaux, grâce à une centrale électrique autonome. Implantée au Nigeria depuis des générations, Shell-BP, *Major* des *Majors*, en est la mère nourricière. Le directeur des opérations, un jeune Hollandais placide et compétent s'esclaffe :

– Comment, vous avez poussé jusqu'à Obagi ? Vous êtes dingues, vous les Latins ! Pour moi, le périmètre de sécurité se limite à dix milles. Le

premier de mes ingénieurs qui l'outrepasse, je l'assaisonne ! Nous sommes des pétroliers, pas des kamikazes !

Notre juriste ibo survivant a gagné son salaire : nos bureaux, modestes, regagnent visage humain. Je peux rentrer à Lagos la tête haute. À l'aéroport, j'enregistre ma valise ; je me présente au pied de l'avion. Le bidasse de service parcourt mon laissezpasser, grogne :

– Il est expiré !

J'argumente de mon mieux :

– Il a expiré dans la nuit. Je prends le premier avion du matin, Je suis en règle, n'est-ce pas ?

Mes arguments, véhéments, se heurtent à un mur. Lorsque, dédaigneusement le soldat me tourne le dos, l'aéroport est désert, la prestigieuse Mercedes qui m'a déposée est loin. Je me trouve seul sur le parvis ; pas un taxi, aucun véhicule, si ce n'est une camionnette et deux Européens qui s'apprêtent à monter à bord et dialoguent… en français ! Je les hèle :

– Mais… Benjy ne vous a pas coupé les balles ?

Ils sourient :

– Pas de danger ! Il a trop besoin de nos gaz pour souder ses camions et ses blindés en morceaux ! Nous sommes de l'Air liquide…Vous êtes sur le sable ? On vous emmène au *Cedar Palace*, c'est le seul hôtel debout.

Un palace à coucher dehors : de béton brut et envahi de la cave au grenier par la soldatesque. Le *Cedar*, « Le Cèdre », rappelle qu'au Nigeria autant qu'au Liberia les Libanais contrôlent hôtellerie, cinémas, casinos, restaurants, boites de nuit, transports et commerces divers. On me prête une brosse à dents, un savon. Je dors nu comme un ver ; ma lessive, ce que j'avais sur le dos, flotte sur un fil. Au matin, notre homme de loi, décidément débrouillard, se procure pour une bouchée de pain un laissezpasser *up to date*.

Le lendemain, à Lagos, une formation en pointe de flèche de trois MiG-17 célèbre la Fête nationale en survolant en rase-vagues l'eau scintillante d'un bassin devant une foule dense et enthousiaste. Ce fureteur sans pareil qu'est Yves Saunier, l'officier mécanicien d'escale d'UTA, m'a confié :

– Le leader, le major Wilson, le seul Nigérian converti, à la va-vite, sur ce chasseur piégeux, voulait couper à ce cirque. Gowon a insisté en personne pour qu'il sauve l'honneur de la Nigerian Air Force !

Soudain, un éclair argenté, un geyser, une déflagration suivie d'une pluie de débris… Le major a percuté le miroir des eaux ! Ses ailiers russes rompent en chandelle. Peu après, aux commandes d'un Ilyouchine, le général Alao, chef de l'Air Force se perd dans un orage. Ses funérailles sont saluées par de tonitruantes salves de canons. Croyant à un bombardement, la DCA d'Ikeja se déchaîne. Encadré par des gerbes d'obus, un DC-8 en approche fait demitour à tire-d'aile. Ces canonnades sont monnaie courante depuis le raid légendaire mené l'année précédente par Langhiaume, un pilote d'Air France un peu fou qui, à ses moments perdus, arrondissait ses fins de mois en livrant aux Biafrais des équipements « spéciaux » à bord d'un antique Constellation qu'une nuit la DCA d'Enugu avait endommagé. Tandis qu'on rafistolait son appareil, désœuvré, il s'est laissé convaincre de bombarder Lagos aux commandes d'un bimoteur de transport Fokker 27 laissé à l'abandon. Il l'a chargé de bombes artisanales, de quelques bonnes bouteilles, de jolies Biafraises… et s'est écrasé dans un marécage avant d'atteindre la capitale. Il a donné naissance à une psychose : Lagos vit dans la terreur d'un *blitz* aussi redoutable que celui qui a frappé Londres en 1940.

Étant donné l'état des routes et le nombre exorbitant de bandits de grands chemins, « en tenue militaire » ainsi que les décrivent pudiquement les autorités, j'emprunte la voie des airs… lorsque la place que j'ai réussi à décrocher sur un avion bondé ne m'est pas soufflée à la dernière minute. Heureusement l'ami Saunier veille : « Présente-toi de ma part au commandant de l'aérodrome, le major Dikson. Ici, c'est Dieu le père ! »

Armé d'une caisse de champagne, je me rends à son P.C. Son adjoint me désigne un attroupement, au loin : « Le major règle un petit problème. Il n'en a pas pour longtemps. » J'entends deux détonations. Le major apparaît, massif, barbu, un cigare aux lèvres, brandissant un Colt fumant et vociférant :

– Il ne l'a pas volé, ce fils de pute ! Gifler une andouille de souslieutenant, et devant des étrangers, encore ! Je ne l'ai pas supporté ! Akjo, débarrasse le cadavre ! … Vous désirez, monsieur ?

Sidérés, les passagers d'un vol British Airways qui ont vu un major faire sauter la cervelle d'un trouffion au pied de leur avion ! Àmon égard, « Fidel », c'est son surnom, se montre délicieusement urbain :

– Merci pour votre don, mon ami français. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, ma porte vous est ouverte !

Saunier reçoit à satable les mercenaires qui pilotent les MiG-et les Ilyouchine militaires. Chez lui, je dine en compagnie de John Driver, Mike Thompsett, Paul Martin, des Britanniques, de Charlie Vivier et Ares Klootwick, des Sud-Africains, Kasubsky, un Rhodésien, adeptes de l'apartheid honnis par tout le continent noir ! Mais le Nigeria, à court de navigants, et encore moins les loueurs de soldats de fortune – et marchands de canons, tels Armtac de Londres – n'y regardent de trop près ! Ces derniers honorent les commandes en fonction des stocks de mercenaires disponibles. Les « esclavagistes » auraient aussi bien pu être loués à Ojukwu ! Parmi eux, des pilotes du dimanche que les anciens ont formés sur le tas, et sur ces jets capricieux dont l'autonomie et le système de navigation sont si précaires qu'ils ne volent, de préférence, que de jour, tandis que mes amis Collet, Namblard, Thiébaut, Richet, de Transgabon, vieux routiers du pont aérien Libreville-Biafra, opèrent plutôt de nuit !

Un soir, Vivier me prend à part :

– Nous n'avons jamais descendu un gars d'en face, je te le jure ! On tire devant, à côté, jamais dedans ! … Les tiens pourraient nous faire une fleur, non ? … Par exemple, une mensualité de deux mille livres, une misère, mais qui doublerait notre solde, contre la garantie que nous restions empotés, à jamais ?

Ils ont un faible pour le Gay Paris ? Je fais en sorte qu'un visa, qui faute d'un coup de pouce ne leur serait jamais accordé, leur soit délivré sur l'heure. J'adresse une note express à Jacques Foccart : « Fais qu'ils soient traités en *persona grata*, même s'ils ne sont pas jugés en odeur de sainteté. »

Sur le front, hélas ! il y a des couacs : une nuit de peine lune, Klootwick a surpris un DC-7 approchant l'aérodrome, rebelle, d'Uli. Très ému, il me confie :

– Comme d'habitude, j'ai tiré une rafale devant. Je ne l'ai pas touché, je te jure ! Eh bien, il dérapé, puis il a piqué à mort !… Typique d'une cargaison mal arrimée qui en ripant a déséquilibré l'avion ! *Sorry*, Bob.

Un tout jeune pilote de ligne venu de Londres pour gagner, l'espace d'un weekend, l'équivalent d'un mois de salaire, a foudroyé un quadrimoteur. Il a vu des torches humaines cingler la nuit de traits de feu avant de s'écraser mille mètres plus bas. Au retour, il a posé son MiG-en catastrophe sur la piste d'Ikeja, en a sauté pour embarquer, sans réclamer son dû, dans le premier VC1O de British Airways. Thomsett, lui, a, une fois

de trop, ignoré que l'autonomie d'un MiG-17 n'excède pas cinquante minutes. La première fois, il a perdu le nord et s'est vomi sur une plage au Dahomey. La seconde, en approche sur Port Harcourt, sa turbine s'est éteinte… Ses copains ont fait la quête pour sa veuve et deux orphelins ;j'ai donné, largement.

Port Harcourt conquis, le Scorpion Noir reprend son souffle ;la guerre stagne. Nous profitons de l'accalmie pour passer les weekends à Agaja, une cocoteraie entre océan et lagune éloignée d'une trentaine de kilomètres. Un rang de paillottes de luxe fait face aux rouleaux écumants. La nôtre est encadrée pas celles de Poncho, ambassadeur d'Argentine et de Luis Ollavaria, légat du Venezuela. Les soutes de leurs cruisers regorgent de victuailles. Rituel : dès l'arrivée, chacun d'entre nous hisse le drapeau national. Salut aux couleurs, avant la première flûte de champagne. Ensuite, Luis, épicurien et fin bec, supervise le barbecue et l'ordonnance du déjeuner servi par son personnel hautement stylé. Des confrères de Shell ou d'Agip nous rendent visite. Il y a foule un dimanche lorsque Madame Carven est mon invitée… Elle est accompagnée par une troupe de ravissants mannequins venus présenter ses dernières créations à Lagos. À cette occasion, j'offre le caviar, non pas du béluga mais du petit grain russe, cadeau de l'ambassadeur des soviets, Sacha Romanov, qui me témoigne une amitié nouée sur les courts de l'Ikoyi Lawn Tennis Club. Sacha m'a pris pour partenaire, non en raison de mes talents, mais parce que je suis le seul membre du club à supporter ses sautes d'humeur et à fermer les yeux… car il triche comme un voleur. Le *fair play* capitaliste, il n'en a rien à faire ! Par ailleurs, qui oserait mettre en doute la parole du doyen du corps diplomatique, de surcroît enfant chéri du général Gowon, chef de l'État ? Nous gagnons, il m'en sait gré. La cinquantaine imposante, bon vivant, haut en couleur, truculent, expert en vodkas, vins français et bières anglaises, il laisse entendre qu'il pourrait bien être un descendant de feu Nicolas II. Il a sa cour : Gallina sa moitié, que j'appelle « ma Poulette », Nicolaï, son consul général, son épouse Tonia et leur fille Olga dont le mari Yvan entretient des MiG basés à Kano sur la frontière du Tchad, enfin Devi, un grand Géorgien, qui gratifie le pays de Molotova, Zim, Zis et de ces command-cars qu'Adejumo qualifiait de *shit*. Les six cents *apparatchiks* de l'ambassade soviétique se terrent dans un imposant cube de béton aveugle défendu par clôture électrifiée et projecteurs, surdimensionné à faire pâlir le Pentagone. Sacha et ses proches résident dans des demeures bourgeoises. Si

le 1er Mai, plantés au pied du mausolée de Lénine, ils se montrent compassés et lugubres, à sept mille kilomètres de là, les voici insouciants, ces fils, ces filles de Marx, gais comme des pinsons, libres comme l'air et même complices de ces ploutocrates qui sucent le sang du peuple… apparemment, car, je l'ai appris, aucun commis russe ne sort du paradis prolétarien sans avoir été épuré, filtré, catéchisé et pris en otage par le KGB du lieutenantgénéral Yuri Andropov, successeur à venir du cacochyme Brejnev. Soixante pour cent de ces expatriés sont des agents actifs, les autres, d'honorables correspondants ou des « dormants » qui foisonnent dans la diplomatie, l'agence de presse Tass, Aeroflot, les organisations économiques, scientifiques, culturelles, religieuses, les syndicats d'obédience communiste, notre CGT en tête. On ne sort pas d'un chapeau un Tupolev 144, copie conforme de notre Concorde, sans qu'un collègue vous ait « prêté » ses plans, non ?

Sacha est coquet. À la piscine il porte bonnet ; sur les courts, il serre une mèche baladeuse dans une barrette de communiant. Nicolaï, le consul – et commissaire politique – est sec comme un renard. Une balafre, souvenir d'un éclat d'obus allemand qui lui a entaillé la joue gauche, imprime à sa bouche un perpétuel sourire en coin. Il éprouve, je le devine, un réel sentiment d'affection pour le frère d'armes que je suis ; je le lui rends bien. Lorsque je lui lance : « Dis donc, *tovaritch kommissar*, je t'y prends à mepousser à parler pour faire ton rapportàYuri », il réplique :

– Pas besoin, on m'a communiqué ton dossier… le SOE, la Force 136, le SDECE, je sais tout de toi…

– Assez pour m'envoyer à la Lubianka ?

– Oui, mais je t'apporterai des oranges.

Des chalutiers soviétiques de retour de campagne dans l'océan Indien font parfois escale à Lagos. Pourquoi se livrent-ils à une interminable circumnavigation de l'Afrique plutôt que de couper au plus court, et d'aller livrer leurs prises à Sébastopol via le canal de Suez, ou mieux, à Vladivostok ? Parce que ces mouille-culs fourmillant d'antennes sont des navires espions et que de Singapour à la Finlande il y a plus d'échos à pêcher que de morues ! À l'occasion, Nicolaï m'invite à leur bord que je quitte au petit matin, chargé de poisson, de caviar, de vodka et hourdé comme un cosaque car ces bailles n'étant pas climatisée, on y meurt de soif, qui ne s'étanche qu'à la vodka au long d'un défilé de toasts !

Intarissables, mes amis russes accordent des charretées de bourses d'étude, ou plutôt d'endoctrinement à étudiants, syndicalistes, fonctionnaires, militaires qu'ils dirigent sur l'université ès subversion Lumumba de Moscou, un élevage de taupes destinées à semer la sédition puis à prendre le pouvoir dans les États du tiersmonde. L'éléphant d'Afrique, ils le caressent dans le sens du poil ! Lorsque les Ibos ont attaqué, les Fédéraux ont tout naturellement fait appel à leur ancien tuteur britannique… qui, fidèle au *wait and see*, a lanterné le temps de prendre le vent. Le Kremlin, lui, a offert de livrer sur l'heure toutes les armes voulues… payables cash. Le Nigeria ne manque pas de pétrodollars ; ainsi naquit une lune de miel.

Entre autres délégations « en visite d'indéfectible amitié », arrive la troupe du Grand Music-Hall de Moscou. Nicolaï aimerait la recevoir dignement mais, avoue-t-il : « Ma villa est trop petite ! » Je le tire d'affaire : « Pas de problème, Nic, mon humble demeure est la tienne ! » Tonia, Olga, Mina envahissent ma cuisine, mettent mon cuisinier au pas, mitonnent le bortsch, rissolent les blinis. Sous mes lambris coloniaux, des stars slaves lèvent la jambe, voltigent, éclusent des baquets de champagne ; un illusionniste escamote des couverts. Un Mongol-montagne entonne *Kalinka* d'une voix à faire crouler les murs. Assiettes et verres se fracassent dans la cage d'escalier. La soirée s'achève, après une danse cosaque, par le bouche-à-bouche d'adieu à la russe. Le redoutable colosse m'étouffe dans sa barbe. Heureusement les jolies filles, la pulpeuse Mina, et surtout Olga, délicieuse sirène blonde au regard bleu Baltique, poussent la gratitude jusqu'à pointer une langue de vipère si lubrique qu'à Moscou, elle leur vaudrait vingt ans de goulag.

Sous la pression du Scorpion Noir, le Biafra se réduit en peau de chagrin à tel point que, le Chief Feyide déclare « sûr » l'un de nos permis du Bas-Niger à l'ouest du fleuve et nous engage à résumer les opérations de forage que l'avance biafraise nous avait contraints à suspendre.

– L'occasion vous est offerte de nous prouver qu'Elf ne se focalise pas uniquement sur ses concessions aux mains des Biafrais ! lance-t-il avec un sourire en biais.

Chapitre 18

MASSACRE SUR LE NIGER

À « Rachel » Levy – qui de Paris interroge : « Êtes-vous certain que l'entreprise ne présente aucun danger ? », Pierre Célerier répond avec aplomb : « Aucun ! ». Me trotte par la tête le souvenir d'un Obagi « libéré ». Or le permis dit « Matsogho », du nom du village le plus proche, s'étend à moins de trente kilomètres d'Obagi, le long de l'Ase River, un affluent de ce Niger qui définit empiriquement le « front » ! Par expérience, je sais combien, au Nigeria, un front peut fluctuer même si, lors d'une récente reconnaissance, un major Diya qui commande le secteur me déclare péremptoirement : « Nous verrouillons hermétiquement la zone ! » Ses hommes font preuve d'une discrétion exemplaire car entre Kwale, le chef-lieu de district, et l'Ase River, je n'en croise pas un ! Mon collègue d'Agip qui, les eaux étant basses, fore deux puits à Okpaï, à moins de trois milles du fleuve, se montre serein :

– Tout est calme. Nous en aurons terminé avant les crues.

Son homologue de la Shell est moins vive-la-joie :

– Des têtes brûlées, ces Italiens… Il se peut que devant eux, il n'y ait pas un poste de guet !

Qu'importe, couvert par *Rachel*, Célerier lance la campagne. Le 1er avril 1969 l'entreprise de forage Forex Schlumberger commence à assembler dans une clairière proche de Matsogho une sonde Super 7/11, tour Eiffel de mille tonnes et cinquante mètres de haut. Une semaine plus tard, les moteurs rugissent et vomissent une bourrasque bleue qui fait fuir macaques et perroquets. Le rotary avale les tiges de forage en éructant des rots de boue qui teignent en noir les combinaisons orange des foreurs. Le trépan perce des couches sédimentaires tendres qui ne lui rognent pas les dents. Un forage trop sage pour être honnête…

« Ils tirent comme des fous ! »

Ce message affolé, émis un matin par l'émetteur du site d'Opkaï, résonne dans les locaux d'Agip àWarri.« Précisez, précisez ! » questionne l'opérateur radio de service. Suit un grésillement, puis le silence, définitif en dépit d'appels répétés. Deux nuits plus tard, surgit à Kwale un foreur italien, Poggi, en loques, exténué :

– Une patrouille biafraise, une parmi tant d'autres, raconte-il, a exigé de la bière, encore de la bière ! Avant midi, ses hommes étaient soûls à tomber. L'un d'eux a fait mine de s'emparer d'une jeep. Le chef de sonde s'est interposé. Pris de colère éthylique, le Biafrais l'a scié en deux d'une rafale de Kalachnikov. Devenus enragés à leur tour, ses copains ont ouvert le feu sur tout ce qui bougeait ! J'étais à l'écart, je me suis coulé sous une case, j'ai fait le mort… Je les ai vus creuser une tranchée, y jeter les corps…

Dès qu'il en est informé, mon boss met en garde le chef de sonde de Matsogho qui se veut rassurant :

– Vous faites pas de bile, les Feds nous ont affirmé qu'ils avaient pris position entre le Niger et nous. Nous sommes protégés !

Pas convaincu, mon chef :

– Je préfère m'appuyer sur l'opinion d'un « ancien ». Bob, allezy. Si vous jugez qu'il y a danger, faites évacuer ! Vous avez carte blanche.

Je me rends à Warri par la route des *stock-cars*, le trafic aérien étant suspendu en raison des raids meurtriers des Bölkow MF1, petits monoplaces qui, équipés de paniers de roquettes et de mitrailleuses, dansent entre les arbres comme des elfes. Ils sont menés par le comte von Rosen, un aristocrate suédois qui a épousé la cause du Biafra. Il succède à l'as franco-polonais de la dernière guerre, Jean Zumbach, dont le bombardier B-26 a semé la terreur chez les Nigérians… tant que le siège de la Biafran Historical Society, bureau d'achat d'armes camouflé, l'a approvisionné en munitions et pièces de rechange. Hélas ! les gandins ibos qui gèrent les succursales de Londres, Paris, New York, ont si méticuleusement ponctionné les budgets d'achat pour rouler Jaguar en compagnie de starlettes qu'un beau jour, le B-26 est resté cloué à Port Harcourt faute… de bougies. Je l'ai vu, poussé à l'écart, s'affaisser peu à peu, puis se dissoudre dans l'herbe comme la dépouille d'un oiseau. Tel Paris assiégé en 1870, Kwale déborde de féroces guerriers embusqués à chaque coin de rue. Le PC du commandant du 97^{e} bataillon, un géant, occupe une vaste case, home de mamas bien en chair qui écrasent ses fauteuils, vident des boites de bière et

caquettent sans fin. Comme le géant m'affirme avoir « toute » la région, jusqu'au Niger, en mains, je me propose de l'accompagner à Okpaï. Il fait la moue :

– À Okpaï, dites-vous ? C'est que… nous n'y sommes pas encore… Mais, nous en approchons !

– Pourrais-je suivre l'avance de vos troupes ?

– Je ne suis pas sûr que le ferry de l'Ase River fonctionne !

– Pour approcher Okpaï, vos hommes l'ont forcément emprunté ! Nous verrons bien…

Le ferry, halé à bras d'hommes le long d'un câble traversier, nous porte sur la rive opposée, dans le dos d'une ligne d'hommes tapie dans des fondrières.

– Où est l'ennemi ? demande la major.

– Là, tout près ! répond un jeune officier.

– Alors, faites donner l'assaut !

Faisant preuve d'un enthousiasme modéré, les hommes s'extirpent de leur trou et cassés en deux, la mitraillette à la hanche, s'élancent en tirant des rafales continues droit devant eux puis plongent dans la première dépression venue. Là, ils rechargent leur Kalach', bondissent de nouveau. Après trois bonds, des mains se lèvent.

– Terminé pour aujourd'hui ! fait mon major avec un bon sourire. Ils ont épuisé leurs munitions. Faut que j'aille en chercher à Kwale. Nous relancerons l'assaut demain.

La nuit est faite pour dormir, n'est-ce pas ?

Indifférent aux évènements du monde extérieur, le site de Matsogho bourdonne comme une ruche. Son patron est confiant : « Nous sommes blindés ! Un capitaine nigérian a offert de s'installer chez nous avec ses hommes. Bien sûr, nourris, abreuvés, avec une petite pièce à la clé. J'ai refusé. Un de mes gars a été enlevé, passé à tabac… par des inconnus. Depuis, les soldats font le forcing, se pointent sous le derrick le clope aux lèvres. Pas moyen de le leur faire éteindre. Mais, tant qu'ils sont là, les autres ne s'y risqueront pas, hein !

– Après les avoir vus à l'œuvre, je n'en suis pas sûr ! Par ailleurs, il suffit d'une bulle de gaz pour que vous partiez en fumée. En outre, dans moins d'un mois le fleuve sortira de son lit, ces quelques Feds se replieront, ceux d'en face aborderont au pied de votre derrick. Un autre point : nos assureurs ont classé la région « zone de guerre ». Ils rechigneront donc à

verser des pensions à vos veuves. En vertu de quoi, *Rachel* devra mettre la main à la poche ! Si tel est le cas, je préfère nourrir les taupes en votre compagnie que l'affronter… On ferme !

Je déchaîne une tempête de protestations dont les vagues atteignent notre siège. Célerier tient bon. Dix jours plus tard, après avoir consommé dix tonnes de cartouches, l'avant-garde du 97e bataillon « libère » Okpaï et déterre quatorze cadavres. Une grandiose messe de requiem célébrée en sa cathédrale par l'archevêque catholique draine le Tout-Lagos : ministres, chefs militaires, Obas – rois traditionnels – magistrats en robe, clergé de toutes confessions, corps diplomatique, capitaines d'industrie, pétroliers, et la colonie italienne tout entière. Pendant l'absoute, des jeunes filles distribuent des brochures. Le texte des psaumes ? Pas du tout ! Ces dépliants affichent la photo, prise à l'instant de leur exhumation, des quatorze corps putréfiés. Depuis le chœur où se serrent les veuves, les enfants des victimes, s'élèvent des hurlements d'horreur.

Peu après, Jacques Foccart me fait passer une note sous le sceau « ultrasecret » :

« Matsogho se trouve être l'un des sites qu'Ojukwu se propose d'attaquer afin de dissuader les pétroliers d'exploiter les ressources fédérales. »

Le Niger sort de son lit. Le 97e bataillon se replie devant la montée des eaux. Courant juin, je rends une dernière visite à la Super 7/11 dont la silhouette fantomatique et silencieuse se dresse au cœur d'une clairière déserte. Son gardien, élu en fonction de son âge canonique afin que, le jugeant inoffensif, les belligérants l'épargnent, me fait son rapport : « Les hommes avec le soleil sur les bras sont venus. Ils ont pris des sacs de ciment. » Du ciment ? Non, de la baryte qui, au lieu de durcir, tournera en soupe. Surprise, surprise.

– C'est le calme plat, constate Célerier. Profitez-en pour écorner votre capital de congés.

Jouant à saute-moutons au-dessus des collines, deux Mystère israéliens surgissent au ras des colonnes du forum romain de l'antique Jerash au pied desquelles nous nous sommes accroupis, et si bas que le sifflement de leur réacteur m'assourdit, que son souffle, semble-t-il, me caresse la joue. Suit le vacarme des explosions des bombes, des déflagrations des canons de DCA et du tac-tac-tac de tout ce que la zone d'ici à Amman compte d'armes

automatiques. Et Dieu sait si, entre celles des bédouins de la légion du roi Hussein et celles des combattants du Front de libération de la Palestine, elles fourmillent ! Catherine et moi nous trouvons au cœur de ce « différend » parce que Wael Karadji, ambassadeur de Jordanie à Lagos, avec lequel je me suis lié, nous a invités à rendre visite à sa patrie« le pays du lait et du miel, la vraie terre promise. »

– Chez nous, tu trouveras une rive de mer Morte, un bras de mer Rouge, un morceau de désert, m'a-t-il affirmé, mais aussi des vallons boisés, des verts pâturages, le Jourdain et des ruines inspirées, Petra, Jerash.

Il a omis d'évoquer les centaines de milliers de Palestiniens que les Juifs ont chassés de leurs terres. En Jordanie foisonnent les camps de réfugiés, en réalité des « combattants frères » pourvus d'armes de tous calibres qui, afin de rejeter les Juifs à la mer, projettent de renverser le roi Husseini, à leur sens, trop tiède envers Israël, et de faire de son royaume la base de départ d'une offensive victorieuse contre l'ennemi exécré. Soudain se montrent derrière les colonnes des têtes coiffées d'un châle à damier. Wael me souffle : « Les voici ! Cache ta caméra ! Ils détestent être filmés et ce raid les rend nerveux. On rentre ! » Sur la route du retour, nous croisons des camions chargés d'hommes brandissant des drapeaux palestiniens. À la nuit tombée, d'autres, patrouillent les rues de la capitale, contrôlent l'identité des passants, les fouillent même. La nuit, depuis la résidence des Karadji bâtie sur une éminence, on entend des coups de feu.

– Ça ne peut plus durer ! explose le père de Wael, patriarche de la tribu des Karadji.

Les notables de son clan, chrétien, propriétaires de grands domaines et chefs traditionnels de villages construits en meulière blanche, se dressent derrière lui et leur roi. Ils nous offrent le lait et les dattes de bienvenue en maugréant contre « les autres », les Libyens, Égyptiens, Syriens et consorts qui, après avoir été culbutés en 1948 par une nation juive encore dans les limbes, financent, arment, excitent les « frères » palestiniens en se gardant de monter au créneau, eux ! Nous apercevons des chars irakiens qui, ayant violé la frontière de Jordanie, rôdent sur la route de Shara en faisant virevolter leurs canons !

– Ce Nasser, gronde un vieux, a lancé ses MiG contre l'avion du roi. Il en aété pour ses frais. Qu'il crève !

Le frère de Wael, colonel attaché à la personne du souverain, grommelle derrière sa grosse moustache armée-des-Indes :

– Notre Hussein est un bédouin, donc un guerrier du désert, rusé. Il fait le mort, attend son heure qui ne sonnera sûrement pas pendant les grandes chaleurs mais… à l'automne peut-être ?

J'ajoute mon grain de sel :

– Chez nous aussi, les affaires reprennent à la rentrée de septembre !

Le colonel fronce les sourcils puis ébauche un mince sourire :

– C'est cela, comme vous dites… à la rentrée de septembre !

« Septembre Noir », la grande purge des Palestiniens, Hussein la déclenchera deux mois plus tard, si soudainement qu'elle prendra ces derniers totalement au dépourvu, les balaiera.

Entretemps, Catherine et moi avions rempli une formalité qui s'imposait… Jacques Foccart a sorti de son chapeau une dispense de publication de bans. Achille Peretti, maire de Neuilly et chef, en 1943, d'un réseau clandestin qui comptait mon frère parmi ses membres, a réduit à zéro les délais d'attente afin de nous marier dès notre arrivée en France, à la mi-août, et à la veille de la fermeture de la mairie pour le grand sommeil estival. Après la cérémonie, il me chuchote :« Et ne vous croyez pas obligé d'appliquer le jamais-deux-sans trois, hein ? » Seize ans auparavant, Nicole et moi nous étions présentés devant lui… Mon témoin est l'ami Daniel Camus, grand reporter de *Paris Match*, qui, fait rare, se délasse entre deux expéditions. Parachuté à Diên Biên Phu, il a été, une pleine année, pensionnaire d'un camp de redressement qui ne l'a redressé en rien. Depuis, il a couvert le Congo et ses « affreux », le Gabon et, récemment, le Nigeria en compagnie d'Huguette Bodard, l'épouse de l'écrivain Lucien Bodard, une amazone bottée qui enfonce les portes. Leur reportage, impartial, m'a valu à Lagos des marques de sympathie… Daniel ne me prête pas seulement son témoignage, mais également une adresse légale, la sienne, à Neuilly où ni Catherine, ni moi ne demeurions. Sans certificat de domicile, Achille aurait été bien en peine de nous marier ! Danièle, compagne de Daniel est le témoin de Catherine, et le lunch, je l'offre chez les Camus, bien entendu, à une poignée d'intimes dont les jumeaux Danton, Jean Ducroquet et Déodat du Puy-Montbrun, un « frère » para de la France libre qui vient de coucher ses souvenirs dans *Chemins sans Croix*, un pavé que j'ai dévoré en une nuit.

– Depuis, me dit-il, j'écris pour la gamelle. Je me suis lancé dans une série inspirée de James Bond. Mon héros s'appelle Camberra. C'est un goulu de scotch, de cigares, de fesses et de pruneaux de Colt.

Étonnant, car, comme Patou, atteint d'un accès de conceptualisme ésotérique, il a jeté aux orties alcool, tabac et viandes !

– Tu ne vas pas me faire croire que tu joues au vrai pétrolier au service des Fédéraux, du côté du manche, quoi ? poursuit-il. Allons donc, espion un jour, espion toujours !

Je le nie ; il ne me croit pas ; en revanche il écoute avec passion les anecdotes que Ducroquet rapporte du Biafra :

– Je chassais à Iguela, au Gabon, lorsque l'un des anciens élèves de la *grenouille* de Bob, Thadée Surma, qui supervisait la livraison « d'équipements spéciaux », pétoires et munitions sous emballages de *baby food* et de lait concentré, m'a proposé de faire un saut chez Ojukwu. On a décollé de Libreville, contourné le mont Cameroun dans la crasse. Le balisage de la piste d'Uli s'est allumé juste le temps d'atterrir, de tomber plutôt, sur un terrain mal pavé, bordé d'alvéoles taillées dans la brousse où les avions se réfugiaient pour se délester de leur cargaison. Eh bien, les douaniers s'y sont montrés plus emmerdants qu'à Moscou !

– Et dans le noir, dans le *blackout* absolu, ajoute Pierre Danton qui s'était joint à lui.

Un camion les a emmenés chez le général Ojukwu, le leader des Biafrais, un homme jeune, de haute taille, à la barbe entière, bien nourri et vêtu d'un uniforme rutilant, qui leur a asséné un laïus grandiose mettant en relief la noblesse de sa cause et sa foi dans la victoire puis les a, à regret, laisser partir à la rencontre de Steiner, le chef de son commando de mercenaires qui, comme Bob Dénard, lui avait offert ses services. Ancien sergent du 2e bataillon parachutiste de Légion étrangère, Steiner avait proposé à un ex-capitaine de cette unité, Yves Le Braz qu'il vénérait à l'égal d'un dieu, de prendre le commandement de sa harka des volontaires. Yves, qui m'avait succédé à la tête de la garde prétorienne de Léon M'Ba, avait décliné.

– J'ai opéré dans des hôpitaux de brousse, suédois, suisse, et celui de Caritas, l'ONG catholique, raconte Ducroquet. Dans l'un on survit, dans l'autre, on crève. Tout dépend dans quelles proportions sont pillés les colis de médicaments et d'équipements. Tout manque. Une fille se donne pour une savonnette. En revanche j'y ai vu des médecins du cru, bien nourris, attendre les blessés de pied ferme, à l'arrière en m'affirmant : « Ils sont si durs au mal qu'ils peuvent rejoindre à pied ! » « Et s'ils sont éventrés, vous

leur fournissez une brouette pour transporter leurs tripes ? » leur ai-je objecté.

Jean ne s'est jamais contenté de donner du bistouri, il lui faut de l'action. En 1940, déjà, nous avions « sauté », la ligne de Démarcation, des armes en poche. Il a du goût pour les coups de main, dont l'un s'est déroulé sur le Niger… un jour où Steiner s'était résolu à tâter les défenses des Feds, à Oguta. J'ai avancé :

– En face de Kwale, donc ! Pourquoi pas à l'instant même où je m'y trouvais ?

– Peut-être… Nous avons embarqué dans un cris-craft armé d'une mitrailleuse juste posée sur l'étrave. J'ai mis le pilote en garde : « Si vous virez sec ; elle va riper ! » Il a haussé les épaules. On a traversé le fleuve, longé la rive ennemie plein gaz. Au détour d'une crique on est tombés sur des Nigérians et des Blancs… au bain ! Quelqu'un a crié : « Des Russes ! Tirez ! » Le pilote a coupé brutalement les gaz, et, comme prévu, la mitrailleuse a fait le plongeon tandis que les Nigérians et les Russes se dispersaient en brousse pire qu'une volée de babouins !

– Tes Russes étaient tout simplement des foreurs italiens d'Opkaï !

– Tu crois ? … Quoi qu'il en soit, le canot qui nous suivait a manqué nous éventrer. Nous avons réquisitionné des filets de pêcheurs et avons passé l'après-midi à draguer le fond pour récupérer la mitrailleuse. On faisait une si belle cible ! Les autres auraient pu nous tirer comme des canards posés !

Steiner avait constitué une clique chamarrée qui, au retour de ses expéditions, le fêtait aux accents de l'hymne de la Légion. À la tête de son commando, il remportait des succès qui faisaient de l'ombre aux officiers biafrais qui commandaient depuis l'arrière, une tasse de thé au poing. Ojukwu a voulu débander sa troupe, disséminer ses mercenaires au sein d'unités « régulières »; ils ont refusé. Le général les a fait enchaîner puis charger à bord de son avion personnel, un DC-3 aménagé en boudoir qu'il avait acheté à la Môme Moineau, une minette de Ménilmuche qui s'était fait épouser par un milliardaire yankee. Fatalistes, Steiner et ses affreux étaient convaincus qu'ils allaient être largués au-dessus du golfe de Guinée… sans parachute mais chaîne aux pieds ! Ils n'avaient plus un poil de sec lorsque le « boudoir »a atterri à Libreville.

– Bah, conclut Jean, Steiner épousera une autre cause perdue !

Effectivement, celles des Anianias chrétiens du Sud-Soudan en rébellion contre les seigneurs musulmans du Nord. Il sera trahi, capturé, condamné à mort, gracié, invité à aller se faire pendre ailleurs. Ce qu'il ne manquera pas de faire.

– Et la famine, questionne Puy-Montbrun, elle est bien là ?

– Plus que jamais ! répond Ducroquet. Les enfants crèvent comme des mouches. Les adultes survivent en volant leur nourriture. Ayant surpris une mère dévorant la bouillie de son nourrisson, j'ai voulu intervenir. Un vieillard décharné s'est interposé :« Laisse, grand docteur ! Le *m'bwana*, là, il peut mourir. C'est la femme, le moule, qui doit survivre, car elle peut en faire d'autres, beaucoup d'autres ! » Atroce, hein, aux yeux de civilisés, cette loi, primaire, de la jungle ?

Le cabaret Don Camillo, rue des Saints-Pères, donne à déjeuner aux « Vieux de la Vieille », des anciens des services secrets réunis en une sorte de club sans statut fondé par Dominique Pontchardier qui, la guerre gagnée, a dirigé le service d'ordre du RPF, le parti gaulliste. Dominique a également publié un chapelet de romans policiers colorés dont le héros, *Le Gorille*, une *barbouze* – vocable inventé par l'auteur – lui ressemble comme un frère. Le cabaret appartient en partie à Kamouh, un riche Libanais qui s'est entremis dans les magouilles de vente d'avions de chasse anglais au roi Idris de Libye, assorties, comme il se doit, d'une juteuse commission… Kadhafi a pris le pouvoir ; les appareils n'ont pas été livrés. Néanmoins Kamouh a étouffé la commission… Par une belle matinée, rue Royale, il a humé l'atmosphère printanière, est descendu de sa Rolls, a dit à son chauffeur : « Il fait si beau ! Je me rendrai au bureau à pied. Vous m'y attendrez à 13 heures. » Le chauffeur l'a attendu longtemps ; sa famille l'attend toujours, lui, et… son héritage, lequel, faute de cadavre, évaporé, a été placé sous séquestre. Délais de prescription, vingt-cinq ans ! C'est long, très long…

Lorsque je me présente rue des Saints-Pères, Pioche m'accapare :

– Tu débarques à temps ! Nous sommes invités à commémorer, à Londres, le vingt-cinquième anniversaire de la victoire. La RAF met à notre disposition un bombardier Viscount… Réception chez le Prince Charles, *garden-party* chez la reine mère. Astique tes bananes, sans oublier le *Saint-Sépulcre*, hein ?

Le général Koenig prend la tête d'une cohorte de vétérans jouant les colonies de vacances. À Lancaster House, Bernard de Lippe, consort de la reine des Pays-Bas, et le Prince Charles se joignent à la bande de potaches que nous formons, mais sursautent lorsque s'élève derrière mon dos un rugissement à faire trembler les lustres :

– Mille charretées de ciboires ! Voilà-t-y pas ce grand sabreur d'andouilles de Bob ! Tuhantes donc encore ce bas-monde ?

– On peut dire que vous êtes populaire, vous ! me lance, les yeux ronds, Son Altesse royale.

– Excusez ce pendard de Québécois mal élevé, *Sir* ! … Je me permets de vous présenter le major Gabriel Chartrand du 22e fusiliers Mont-Royal. Parachuté derrière le mur de l'Atlantique en 1943, il y a fait un tel boucan que les Allemands ont supplié le SOE de le réexpédier à Londres. J'ai été appelé à le remplacer… Heureusement, sinon, nous aurions perdu la guerre.

Gaby m'assène de grandes bourrades dans le dos :

– Vains dieux, que je suis content de te revoir ! Te souvienstu de notre dernière virée à Reims, ou Épernay, peu avant Noël 1944 ? On s'est débrouillés pour parapher le livre d'or des champagnes Mercier entre les signatures de Goering et d'Eisenhower !

– *Good Lord*, commente Charles en riant, Goering n'y a pas survécu !

L'humour règne chez les *Royals* d'Angleterre. Sa grand-mère, la *Queen Mum*, dont le sourire radieux, les yeux bleu pervenche et le teint rose bonbon ferait le bonheur de bien des pucelles, lance à Catherine qui plie timidement le genou devant elle :

– Mon dieu, ne me dites pas que vous avez fait sauter des ponts il y a un quart de siècle ! Vous paraissez à peine vingt ans !

Les jeunes écuyers en spencer et bottes à éperons qui papillonnent autour de la Reine-Mère, pouffent tout en accablant ma très jeune femme de petits fours et d'orangeade.

– *No thank you !* leur répond-elle. Je ne bois que du champagne !

– Moi aussi ! s'esclaffe la reine. Mais le porto n'est pas dénué de qualités…

– Quelles bonnes vacances pleines de vie avons-nous passées ! s'exclame Catherine lorsque nous rejoignons Lagos.

Au Nigeria, la mort est monnaie courante. Un matin j'essaie de déloger un clochard vautré par le travers du porche d'entrée du siège de Shell-

BP :« Pousse-toi, mon vieux ! » Le « vieux » ne remue pas un cil. Je me penche vers lui. Une mouche verte qui picorait un œil vitreux s'envole en bourdonnant… Baxendell, le directeur du géant pétrolier, s'en étonne : « Comment, il est encore là ? J'ai fait alerter la morgue à plusieurs reprises, mais, que voulez-vous, elle est pleine ! » Elle refuse du monde, la morgue. Son préposé, un gnome baptisé Quasimodo, se vante d'entasser chaque jour trois cents cadavres « frais », dont une centaine de nouveau-nés jetés à la poubelle, dans une chambre froide qui ne l'est plus, la génératrice ayant, elle aussi, rendu l'âme. À Lagos on laisse les morts enterrer les morts. La France, elle, cherche du pétrole à tour de bras depuis que les ressources du Sahara appartiennent à une Algérie souveraine. On nous presse de mettre en production ASAP – *As Soon As Possible* – sinon Obagi, du moins Matzogho. Hélas ! l'État-Major fédéral nous fait savoir que :« à la suite d'aménagements tactiques le front est, temporairement, incontrôlable ». Ainsi, la guerre, elle aussi, n'en finit pas de mourir.

– Nous sommes partis pour une période de calme plat, me dit Célerier.

Il se trompe…

Chapitre 19

SPASIBA TOVARITCH KGB !

Ma secrétaire, miss Yerokun, est dite « Bip-Bip » car deux fois par mois, elle tresse sa chevelure afro-bouffante en pointes renforcées de fil poissé qui rappellent les antennes d'un spoutnik. Un matin, elle me dit : « Le *commissionner* Oladeyno souhaite vous voir le plus tôt possible, *Sir*. » Eddy Oladeyno, dont le cottage jouxte ma résidence, je le soigne particulièrement car, chef tout puissant de l'Immigration Department, il délivre les permis de séjour des étrangers. Son coup de pouce est souverain ; il peut agréer, rejeter une candidature, étirer ou réduire à zéro les délais de procédure. En bon musulman, il a le porc en horreur. En revanche, il accueille à bras ouverts les cartons de Chivas et de champagne qui me précèdent lorsque je lui rends des visites de bon voisinage. Je me présente à son bureau :

– Vous désirez me voir, Eddy ?

Douche froide : son visage est fermé, hostile. Il crache :

– Vous avez votre passeport sur vous, monsieur ? … Oui ? Remettez-le-moi !Au fait, vous n'auriez pas, par hasard fréquenté le Gabon dernièrement ?

Stupéfait, je m'écrie :

– Bien sûr que non, Eddy ! Membre actif de l'association France-Nigeria qui défend votre image devant l'opinion fran-çaise, je me suis toujours interdit de séjourner dans un pays qui a reconnu le Biafra, voyons !

– Pourtant, grogne-t-il en attirant à lui un dossier à sangle, il y a là-dedans de très graves accusations à votre encontre : atteinte à la sûreté de l'État, intelligence avec l'ennemi, dont vous allez devoir vous justifier. Je saisis votre passeport et je vous interdis de quitter le territoire. Pour l'instant aucune action judiciaire n'est engagée contre vous. Je déciderai si elle

s'impose… après enquête. J'entends que vous vous teniez désormais à la disposition des enquêteurs, jour et nuit. Je ne vous conseille pas de faire appel à des avocats ou aux hommes politiques de vos amis. Ces gens sont si brouillons ! Ils pourraient indisposer les fonctionnaires chargés de déposer des conclusions en haut lieu, et au premier chef… moi !

Lorsqu'il me congédie, je lui adresse un sourire confiant :

– Je me conformerai à vos instructions, Eddy, car je ne crains rien. Il s'agit d'un malentendu !

Une fois la porte franchie, mon sourire se fige. Je suis dans de beaux draps ! En proie à l'espionnite aigüe, le Nigeria n'est pas tendre avec les traîtres présumés ! Beaucoup finissent, sans autre forme de procès, dans un cul de basse fosse de la prison de haute sécurité de Kirikiri, une sinistre bâtisse frappée de miradors qui se dresse au milieu d'une lagune. Ne parlons pas des shows dominicaux donnés sur la plage de Bar Beach sur toile de fond de vagues déferlantes ébouriffées par le vent du large et envahie dès l'aube par les vendeurs de casse-croûtes, limonade, barbe-à-papa. À l'heure du pique-nique, lorsque la plage est noire de monde, les paniers-à-salade déversent les condamnés qu'on ligote à un poteau, dos à la mer. On leur bande les yeux, on les fusille posément, l'un après l'autre à intervalle convenable, pour faire durer le plaisir. Le peloton d'exécution pratique un *drill* à l'anglaise. Les ordres, « Épaulez ! Visez ! Feu ! » sont hurlés par un officier modèle qui administre le coup de grâce avec élégance. La foule l'ovationne, applaudit à tout rompre, et se promet de revenir dimanche prochain.

Par courrier secret, j'alerte Ponsaillé. La semaine suivante, Jean-Pierre Charles, cadre du département du Domaine minier qui gère de par le monde les acquisitions de permis de recherche – une activité exigeant un doigté hors du commun ! – arrive à Lagos, porteur d'un paquet de dollars et d'un passeport vierge. Je révise méticuleusement carène et moteur de mon hors-bord ; je le munis de réservoirs d'essence supplémentaires et d'un phare puissant. Ainsi suis-je paré à gagner, en dernier ressort, le Dahomey. « On » m'y accueillera. À plusieurs reprises, invité par son yacht club, son tennis club, j'ai navigué jusqu'à Cotonou, sa capitale, par la mer et le réseau de lagunes qui la borde. Une croisière de cent cinquante kilomètres. Principal écueil du parcours : obtenir du garde-frontière ronflant dans une paillotte au bord de l'eau qu'il timbre les passeports. À Lagos je suis interrogé par des agents « spéciaux » et courtois ; je leur décris ma vie *cristal clear*, claire

comme de l'eau de roche : officier irréprochable de Sa Majesté, Africain convaincu, coupeur de bois, cadre de Shell, puis engagé par la société nationale française. Je jette un voile pudique sur les trente mois passés au côté du président Léon M'Ba, et plus encore sur le fait que Catherine rend visite, à cet instant, à nos connaissances de Libreville ! Entendre prononcer le nom « Gabon » donne des boutons à mes interlocuteurs. De quoi suis-je accusé ? Lorsque je pose la question, je me heurte à un mur ponctué d'un « c'est grave, extrêmement grave ! » Comment m'extraire d'un pareil pétrin ? Il est hors de question de faire appel à mes fans, le commissionner l'a énoncé clairement. Que je m'adresse à H. O. Davis, il remuera ciel et terre, mobilisera son vieil ami le Chief Justice, président de la Cour suprême, qui dine parfois chez moi. Ce dernier ameutera toute une légion de confrères yoroubas et luthériens. Clash garanti avec les collègues aussi éminents mais haoussas et musulmans du commissionner ! Je me garde de divulguer quoi que ce soit à mes conseillers juridiques Awolowo et Enahoro, pas plus qu'à mes interlocuteurs privilégiés tels Usman Katsina, Hamzat Ahmadu, secrétaire particulier du chef de l'État, Ahmed Joda, Permsec du ministère de l'Éducation et surtout pas au Scorpion Noir dont la morgue et la popularité portent ombrage aux grands chefs du Nord et, dit-on, au général Gowon lui-même ! Je ne peux donc riposter que par les coulisses. Et encore, par le biais d'un machiniste sachant tirer les bonnes ficelles, et d'une discrétion à toute épreuve. À moi de le trouver. Je n'en néglige pas pour autant ma vie professionnelle et sociale ; sans omettre mes deux heures de tennis quotidien, j'abats ma tâche au bureau, je cours les déjeuners mensuels partagés par les cadres des compagnies pétrolières, les soirées se déroulant en mes clubs, les réceptions qu'offrent à l'occasion de leur fête nationale les ambassadeurs – Dieu sait qu'il y en a ! – en poste à Lagos, les cocktails donnés par les chefs d'entreprise, hommes d'affaires, et ces banquiers qui transmutent l'or noir en pétrodollars. Parmi eux, Georges Schneider, directeur de l'United Bank of Africa, une émanation de notre BNP, tiré à quatre épingles, chevelure argentée, moustache en virgule, se voulant plus anglais que son président, un Britannique. Est-ce du au fait que, jeune Alsacien, il a été de ces « malgré nous »enrôlés de force dans la Wehrmacht et envoyés à la boucherie du front russe ? Un soir il m'apostrophe :

– Je salue Bob Loubier, le Philby du Delta !

Les yeux ronds, je réplique :

– Àquoi rime ce charabia, Georges ? »

Avec un sourire complice, il ajoute :

– Ne jouez pas les simplets avec moi, Bob ! Allons, osez dire que vous ignorez qui est Bob Loubier, surtout si je vous en cite cette description que je garde en mémoire : « Un Français à long nez arborant une moustache de l'armée des Indes ; il a commencé à la porter lorsqu'il appartenait au service Action de l'Intelligence Service de Sa Majesté. Agent d'une entreprise pétrolière majeure, il habite Lagos où il espionne pour le compte du Biafra. Une jeune et pulpeuse Ibo aux yeux de biche l'aime à la folie. Entre deux parties de jambes en l'air – car elle est furieusement portée sur le zizi-panpan – elle traverse le Niger qui constitue le front entre les belligérants et transmet aux rebelles les comptes-rendus de son amant… qu'elle a dissimulé dans son slip ! » L'histoire s'achève dans un bain de sang…

Consterné, je m'écrie :

– Mais d'où sortez-vous cette salade, Georges ?

– Sérieusement, Bob, vous n'êtes pas au courant ? Vous ne suivez dons pas l'actualité littéraire, la parution des récents chefs-d'œuvre dont l'un conte les aventures rocambolesques d'un héros qui rivalise avec un autre soldat de fortune qui se nomme Cam-berra ?

– Canberra ? … Merde ! C'est le personnage imaginé par Puy-Montbrun ! Comment est-il venu à l'esprit de ce con de Déodat, sachant que je réside à Lagos, de monter une telle mayonnaise à partir d'anecdotes que je lui ai racontées le jour de mon mariage !

– Eh bien, si vous n'en connaissiez pas le héros, vous savez maintenant au moins le nom de l'auteur de ce roman que j'ai acheté dans une librairie d'aéroport et dont j'ai fait mon livre de chevet ! Seigneur, on n'est jamais mieux trahi que par les siens ! Rassurez-vous, je suis certain qu'il n'a pas été traduit en anglais, sinon… vous croupiriez à Kirikiri ou, qui sait, à six pieds sous terre !

Il affiche un sourire satisfait, Georges. Pétrifié, je m'efforce de faire le point. Se peut-il, qu'ayant lu le poulet de Déodat, un fonctionnaire francophone ait alerté les autorités ? Après mûre réflexion, j'opte pour la négative. Ce texte, les enquêteurs mel'auraient jeté au visage. Prendre la fuite n'est donc pas à l'ordre du jour. En fuyant, je mettrai en porte-à-faux Célerier, notre société, et la colonie française tout entière. Néanmoins, je n'en mène pas large. Dix fois en cours de journée et en particulier le soir, je

tâte au fond de ma poche le reçu faisant office de passeport qui me tient lieu de pièce d'identité. Dans les circonstances actuelles, mieux vaut ne pas être embastillé en tant que « sans-papiers » ! Minutieusement, je passe en revue le cercle de mes connaissances rapprochées parmi lesquelles je dois, impérativement, débusquer le « machiniste » sachant tirer les ficelles capable de me tirer du pétrin.

J'éprouve une grande de sympathie pour Bulan Beydoun, l'ambassadeur du Liban, et sa femme, libano-brésilienne bien en chair et pétulante. Bulan s'exprime avec humour aussi bien en arabe, en anglais qu'en français. Or, il m'a présenté Haydar Manar, un membre en vue de cette colonie libanaise enracinée au Nigeria depuis la nuit des temps, qui possède cinéma, restaurant, club de nuit : « Il ne paie pas de mine mais a ses entrées où il faut… » Petit, replet, l'œil particulièrement vif, Haydar est devenu un familier de mes réceptions mais me rend la politesse, fastueusement, dans l'un des ses établissements. Avec lui, pas de faux-fuyants : mon problème je le mets à plat. Il m'écoute sans dire mot puis se prend à réfléchir tout haut :

– Être accusé d'atteinte à la sûreté de l'État, d'intelligence avec l'ennemi, sans être jeté en prison ? Peu cohérent ! Hum, j'imagine qu'Eddy a placé la barre très haut pour t'inciter à une grande générosité à son égard. En toute logique, l'« Immigration » ne peut être saisie d'une telle enquête qui incombe d'office au Central Investigation Department, l'équivalent de votre DST, laquelle dépend de l'« Intérieur ». J'y ai des contacts, à très haut niveau, heureusement.

Trois jours plus tard Haydar me revient ; il affiche un optimisme prudent et un ton mystérieux :

– Tu es la victime d'une dénonciation sans fondement, de rumeurs qu'aucune preuve tangible ne vient étayer mais qui ont été artistement mis en musique par une longue chaîne d'intermédiaires décidés à te faire cracher au bassinet ! Pour en désarmer la plupart et limiter les frais, j'ai négocié au sommet. Nous nous sommes mis d'accord sur un montant… élevé, sous garantie que l'affaire sera rayée des rôles, définitivement.

– Combien ?

– Très, très cher… ma commission comprise.

Je déglutis en soupirant :

– Eh bien, *Rachel* va en faire une syncope !

– Qu'est-ce que tu racontes ? s'inquiète Haydar.

– Rien, si ce n'est que je dois obtenir l'accord de Paris qui plutôt que payer me verra, de bon cœur peut-être, finir ma chienne de vie sur la paille humide d'un cachot !

Sans doute pas, car peu après, le commissionner Oladeyno m'appelle et, d'un ton enjoué, me lance :

– Je tiens à être le premier à vous apporter la bonne nouvelle, mon cher Bob. J'ai déjoué les manœuvres de méprisables calomniateurs. Je vous ai rétabli dans vos droits.

Je me confonds en remerciements. Le soir même, nous scellons ma réhabilitation au *Chivas Regal*. Quelques jours plus tard, le Permsec des Internal Affairs me convoque. Il fait le tour de son bureau afin de me serrer chaudement la main et de me remettre cérémonieusement mon passeport en me déclarant :

– Ne me remerciez pas ! Il est de mon devoir de serviteur de l'État de faire barrage aux manipulations de personnages douteux et de m'assurer qu'ils n'égarent pas les fonctionnaires au moyen de fausses informations. Mon ministère se devait de faire en sorte que vous ne soyez pas indûment harcelé ! Il s'appuie sur d'honorables étrangers tels que vous pour faire savoir au monde que personne ici-bas n'a à verser un penny à qui que ce soit appartenant à ce ministère pour obtenir un traitement équitable !

Peu auparavant vingt-cinq mille dollars ont été portés au crédit d'un compte numéroté, anonyme, d'une Trading Bank gene-voise…

Tout est bien qui finit bien… à Paris, car le très haut person-nage auquel je dois de circuler à Lagos la tête haute manifeste le désir de visiter notre capitale. Sur la recommandation de Jacques Lods, les hôtesses du DC-8 d'UTA sont aux petits soins pour nous. Une limousine nous conduit du Bourget à l'hôtel *George V* d'où nous rayonnons vers les immortels monuments historiques de la plus belle ville du monde dont le Lido, le Moulin-Rouge et la prestigieuse maison de rendez-vous de la rue Paul-Valéry où, pendant la guerre, « Madame » Billie donnait asile à des suspects, dont Piaf qui tentait de gagner les États-Unis.

Semaine harassante.

Je rentre au Nigeria le jour où un blindé de la brigade du Scorpion Noir poussant, à tout hasard, une pointe dans le réduit biafrais, le traverse de part en part sans essuyer un coup de feu. À sa suite Benjy conquiert un mouchoir de poche peuplé d'enfants agonisants ou morts. Évaporé le Biafra ! Évaporé aussi le général Ojukwu qui, il y a peu, claironnait devant

Jean Ducroquet sa foi indéfectible dans la victoire. Un autre de mes amis de longue date, Raymond Bichelot, colonel détaché auprès d'Houphouët-Boigny, l'a hissé dans le DC-4 personnel de celui-ci, dernier appareil réussissant à décoller de la piste de fortune d'Uli, et sous le feu des Fédéraux. Les journalistes du monde entier se ruent au Nigeria. Thierry Desjardins, grand reporter du *Figaro*, et une équipe de la télévision française prennent pension chez moi. Interdits de séjour au Biafra conquis, les chasseurs de nouvelles français se contentent de hanter le terminal des lignes intérieures de l'aéroport de Lagos. Un matin, ils surprennent un groupe d'officiers d'état-major débarquant d'un Fokker F27.

– Mais, s'écrie le réalisateur, certains d'entre eux portent un soleil à l'épaule ! … Ce sont donc des Biafrais… et, pour sûr, des plénipotentiaires ! Ouvrez plein zoom sur eux et ne les lâchez pas !

Les militaires prennent place dans deux limousines, les Français sautent dans leur break – Peugeot, bien entendu – et démarrent à leur suite, cameras braquées derrière le pare-brise. Les limousines croisent à un train d'enfer dans les faubourgs puis franchissent le portail de Dodan Barracks, la caserne Dodan, résidence du chef de l'État et de sa garde. Collant à elles, la Peugeot se voit rendre les honneurs ! Les Biafrais mettent pied à terre. Le général Gowon apparaît sur le perron. Gaullien, il tend la main au colonel Effiong qui, vaincu, vient rendre les armes :

– *Welcome home, Philipp* ! (« Bienvenue à la maison, Philipp ! ») Sandhurst, le Saint-Cyr britannique dont ils sont, tous deux, diplômés, forme des gentlemen, pas des soudards, n'est-ce pas ? Dans la 404 les caméras ronronnent jusqu'à ce que, curieux, un major approche ce fourgon portant une plaque d'immatriculation civile. Lorsqu'il découvre la batterie d'objectifs, il glapit « Stop ! » Intrigué, le chef de la garde dresse l'oreille.

– Nous sommes foutus ! gémit le réalisateur. Ils vont saisir notre matériel… et nous avec !

À cet instant, depuis le perron où se tient la délégation, un colonel hèle le major. Ce dernier balance un instant puis pointe son stick vers le portail de la caserne en fulminant :

– *Out* ! Dehors !

Sans demander son reste, le chauffeur met en route, et passe le portail en trombe. Le team fait, triomphalement, irruption chez moi :

– Nous sommes les seuls àdétenir ce scoop !

Je confirme :

– Vous êtes effectivement les seuls au monde à avoir mis cet épisode dans la boite. La capitulation, la télévision d'État s'en réserve les droits exclusifs. Toutefois, si vous parvenez à la piquer, bien cadrée, ce soir sur mon poste à grand écran, la cérémonie officielle s'enchaînera, tout naturellement, à la séquence de l'arrivée des plénipotentiaires que vous avez filmée ce matin !

– Et moi, ajoute Jacques Lods, j'expédierai vos bobines par le long courrier Lagos-Paris décollant à minuit. La France sera fière de vous… et votre avancement assuré !

Au matin, seule la télévision française offrira au monde la séquence intégrale de la reddition du Biafra ! Les capitales du monde y compris le Vatican, pourtant gêné aux entournures, car Caritas, ONG catholique, est soupçonnée, d'avoir, parfois, fusion-né mitraillettes, layettes et des cargaisons « humanitaires », félicitent Gowon d'avoir mis un terme à la guerre. « Les frères ont retrouvés leurs frères ! Clémence ! Clémence ! » proclame le pape. En revanche à Paris, l'étendard sanglant est levé : Pompidou, Debré, Maurice Schumann clament : « Craignons le pire pour ce peuple martyr de la part d'une hydre assoiffée de sang qui, victorieuse, n'épargnera ni homme, ni femme, ni enfant. Génocide ! » L'*Observer* riposte en qualifiant la France d'« Ennemi n° 1 du Nigeria ». Simultanément, le président de notre société, administrateur, à la française, sans pour autant s'éloigner des quais de Seine, d'une demi-douzaine de filiales du groupe, nous presse de mettre Obagi en production, et d'obtenir une audience du général Gowon… dans les plus brefs délais :

– Je désire lui exposer en personne mon plan de reprise de nos opérations !

– Appuyés par des Machiavel de cet acabit, nous ne sommes pas sortis de l'auberge ! s'esclaffe Célerier. Si, après ça, vous décrochez une entrevue du chef de l'État, je vous tire mon chapeau ! Quant au plan de reprise… pas demain la veille, hein ?

Produit de l'*establishment* britannique, Hamzat Ahmadu, secrétaire particulier du général Gowon, manie à la perfection l'*understatement*, l'ironie légère d'usage en la Perfide Albion

– Hum ! La conjoncture ne me paraît pas outrageusement favorable, *dear Bob*, mais que ne ferais-je pas pour vous ? Amina – sa jeune et sculpturale épouse – adresse toutes ses amitiés à Catherine.

Mon boss et moi ne nous berçons pas d'illusions : l'audience du Président… bonne pour les calendes ! C'est dire si l'appel impromptu d'Hamzatfait l'effet d'une bombe :

– Le général attend votre *chairman*.

Ce dernier, Maurice Leblond, jeune et brillant polytechnicien, cheveux courts et lunettes rondes, type potache à prix d'excellence, débarque par le premier avion et nous donne la primeur, chiffres et diagrammes à l'appui, du laïus joliment brossé et optimiste qu'il adressera au général :

– J'offre à un pays que la guerre civile a saigné aux quatre veines la chance d'augmenter sensiblement sa production de pétrole, ergo, ses revenus. Il devrait m'en être reconnaissant, non ?

Célerier m'adresse un regard entendu et hasarde :

– Reconnaissant ? Hum, nous l'avons éreinté, le Nigeria ! Je ne serais pas surpris qu'il nous réserve un chien de sa chienne.

Notre président balaie l'argument d'une chiquenaude :

– Le Quai d'Orsay ne voit pas, du tout, les choses sous cet angle.

Un angle méticuleusement calculé par des énarques d'élite depuis le nombril du monde sis, comme chacun sait, entre le terminal Air France et la Chambre des députés, ne concorde pas, certes, avec celui ciblé au pif par un modeste ingénieur Arts et Métiers et un primaire mâtiné primate.

Le chef de l'État nous reçoit dans une pièce sans caractère de Dodan Barracks ; plus grand que je ne pensais, il est d'allure distinguée, séduisant, le regard direct. Maurice Leblond récite sa leçon d'un ton exemplaire :

– J'ai l'intention d'investir sur-le-champ trois millions de livres qui permettront d'accroître la production nationale de soixante mille barils/jour, bienvenus à l'heure où, etc.

La tête légèrement penchée, un sourire courtois aux lèvres et les mains croisées, le général écoute sans l'interrompre jusqu'à sa péroraison, toussote, puis lance d'un ton égal :

– Votre proposition, monsieur, me paraît hélas ! irrecevable. La France s'est engagée auprès des rebelles à un tel point qu'elle a ajouté la souffrance à la souffrance, les morts aux morts et contribué à prolonger une lutte fratricide. Il est à craindre que, désormais, les vaincus soient portés à mordre la main de ceux qui les ont si manifestement égarés. Face à une telle menace, je doute que je puisse assurer la sécurité des Français qui séjourneraient dans l'ex-Biafra. Je ne peux donc permettre aux vôtres de s'y rendre tant que les plaies ne sont pas cicatrisées.

Silence de mort. Hamzat est absorbé dans la contemplation des moulures du plafond. Pâle, Maurice Leblond reprend son souffle :

– Et… le délai de réflexion sera de quel ordre, *Sir* ?

– Nous en jugerons à la longue, monsieur. Il faut donner le temps au temps.

Notre délégation quitte Dodan Barracks la queue basse. Le président Leblond s'envole pour Paris le lendemain même, lugubre, non sans avoir houspillé mon boss :

– Il n'était pas sérieux, n'est-ce pas ? Ce délai, vous qui vivez dans le pays, à combien l'estimez vous ?

– Des semaines, des mois, peut-être des années, rétorque Célerier, impitoyable.

Les calendes grecques, on ne les jamais situées à une heure près, non ?

Peu après, Pierre emboite le pas à Maurice Leblond en me lançant : « Nous sommes partis pour un longue période de calme plat. J'en profite pour prendre un mois de congé. Je vous laisse la boutique ! »

Trois mois plus tard, nous voici réunis à Paris pour accueillir Leslie Harriman, l'ambassadeur du Nigeria nouvellement nommé. Cette nomination constitue un grand bond en avant. Jusqu'alors le *High Commissionner* auprès de Buckingham Palace assurait, quand il en avait le loisir, la représentation en France. Jacques Foccart que j'ai mis à contribution a fait taire bien de susceptibilités… Fils d'une riche famille du Bénin, Leslie et son frère Hope, un homme d'affaires bon vivant au rire communicatif, étaient des familiers des barbecues qui se donnaient chez moi. « Sache, me promet Leslie, que pour objectif numéro 1 de mon mandat, je me fixe d'obtenir la reprise de vos activités ! » Et il n'est pas le seul à vouloir nous tirer d'affaire. Mes amis italiens s'offrent à intercéder au nom de la solidarité latine, Nourredine Djoudi, le jeune ambassadeur d'Algérie, au nom de la fraternité méditerranéenne, la colonie libanaise tout entière au nom de liens ancestraux – sans préjudice d'un *dash* monumental – et mon vieux copain le commissaire politique des soviets Nicolaï Dvordziev, au nom de notre amitié : « Leur victoire, les Fédéraux nous la doivent. À ce jour nous pouvons tout leur demander. Tes grands patrons n'ont qu'un mot à dire, et je remets ta société sur rails ! »

– *Spasiba, tovaritch KGB* ! Je transmets ton offre à Paris. On arrose ça tout de suite.

J'adresse un message à Paris : « AGIP, Fiat, la République algérienne, les mafias levantines et le KGB offrent de nous remettre à flot. » Réponse : « Vous avez séjourné trop longtemps en Afrique. Vous commencez à y voir des éléphants roses. Venez prendre un peu de repos chez nous. »

Ambiance maussade rue Nélaton. Les grosses têtes dont les bureaux donnent sur la tour Eiffel, et non sur le golfe de Guinée, ne cachent pas leur irritation :

– M'enfin, ce conflit du Biafra est mort et enterré depuis six mois ! Ces Nigérians ont besoin d'argent pour réparer les dommages de guerre. Or, si nous produisons, nous générons des revenus ! Vous leur avez bien expliqué ?

Je hoche la tête :

– Nous le leur avons seriné, le président Leblond en premier ! Hélas, lorsqu'on persiste à jouer le mauvais cheval jusqu'à plus soif, on perd sa mise !

On m'oppose :

– Mais depuis, il en est passé de l'eau sous les ponts !

J'affiche un sourire candide :

– Sous le pont de Grenelle, peut-être, mais beaucoup moins sous le Carter Bridge !

– Trêve de plaisanteries ! Retournez à Lagos et agissez !

J'y retourne, sans Célerier qui, las de ses loisirs forcés, s'est fait affecter ailleurs. Son remplaçant n'est pas un inconnu ; c'est Jacques Longérinas. Le Nigeria n'est pas, pour lui une *terra incognita*. En 1962, il a négocié l'acquisition de ces concessions qui nous échappent aujourd'hui. Le siège espère que ses nombreuses relations l'aideront à résoudre la quadrature du cercle : la reprise de nos opérations. Jacques multiplie les visites à ceux qu'il a connus jeunes *civil servants* britanniques intègres voués autant au service de leur nouvelle patrie qu'ils l'avaient été un an auparavant à celui de l'Empire et qui aujourd'hui sont grands commis, voire ministres, et… *aficionados* des comptes à numéro. Bon gorille aux cheveux en brosse, fin cordon bleu, Jacques a foi en l'amitié gratuite. Au nom de cette dernière, il est convaincu que ses amis sauront amener les grands chefs à passer l'éponge. Dans cette attente, il améliore son handicap sur le 18 trous d'Ikoyi tandis que Paris piaffe et nous adresse télex sur télex. Le dernier en date nous laisse stupéfaits : il annonce l'arrivée imminente de R. H. Levy, le tout-puissant président d'Elf Exploration Production !

Le jour J à l'heure dite, Longé et moi nous présentons à l'aéroport d'Ikeja. Aucun avion en provenance de Paris ne figure à l'affiche ; il a atterri il y a deux heures déjà après avoir, tout simplement, sauté une escale ! Aucun président en perdition ne se signalant, nous regagnons Marina Building où tourne comme un lion en gage Rachel à l'état de cocotte-minute dont la soupape serait bloquée et qui, à notre vue, explose en imprécations modèle Don Diègue, Athalie, Macbeth. Il est humilié, blessé, trahi, certes, mais acide, cynique, cinglant, et sarcastique. La danse du feu, à grand spectacle, et sous les tropiques ! Ensuite il veut comprendre pour-quoi l'une de ses belles machines, Elf Nigeria, est au point mort. Il entend rencontrer ministres, fonctionnaires, businessmen, expatriés. Je bats le rappel ; nous donnons cocktails et dîners qui offrent l'occasion à ce major de l'X doté d'un cerveau IBM et champion de voltige intellectuelle, de faire son show :

– Elf est la société la plus démocratique du monde : entre un aéroport et la ville, sur un parcours de plus de vingt kilomètres, ses présidents empruntent les transports en commun ! Bientôt, on les fera cheminer à pied ! C'est tellement plus sain !

Après une semaine passée à l'écoute des uns et des autres, il me prend à part :

– En dépit de la foi de Longérinas dans les sentiments désintéressés, je doute que nous puissions nous en tirer sans graisser des pattes. À vous de choisir les bonnes. Elf a besoin de brut, coûte que coûte, souvenez-vous-en !

J'approche le ban et l'arrière-ban de mes « bénévoles », le dernier en date, Dan Ibekwe, ex-ministre des Travaux publics du Biafra rallié à la Fédération, qui me remet, en cachette, l'échantillon d'un affleurement « prometteur » de pétrole ayant jailli dans sa province natale. Verdict de notre laboratoire parisien auquel je l'ai adressé discrètement : c'est du gasoil… suintant, sans doute, de fûts enterrés jadis à titre de réserve de guerre ! Déçu, Dan, mais reconnaissant. Or, Attorney General, ministre de la Justice, et particulièrement courtisé parce que transfuge, il a l'oreille des hautes sphères.

– Bob, me dit-il un jour, le vent tourne ! La commission pétrolière qui arrête les grandes options en matière d'exploration-production semble bien disposée à votre égard. Il faut dire qu'à tous les niveaux, tes amis, et ils sont nombreux, se démènent. Gowon est prêt à lever la pénitence. Un hic : à

quelles conditions ? Des Japonais, je l'ai appris, seraient prêts, pour décrocher un permis, à « faire des sacrifices », sans doute, accepter une participation de l'État, pour l'instant, non majoritaire, c'est tout ce que je sais. Bien entendu, la totalité des investissements et des risques demeureront à la charge de l'associé étranger. L'État ne remboursera sa participation aux investissements que sur sa part de production… à venir. En cas de puits secs, le partenaire venu du froid en sera pour ses frais. Il épongera toutes les dépenses, c'est ce que j'ai cru comprendre.

Je fais battre le tambour dans les médias. Des éditoriaux, que je rédige, chantent les louanges de notre entreprise. L'affaire est dans le sac ! Hélas non ! un malencontreux remaniement ministériel fait valser ministres et permsecs ! Paris a beau trépigner, la donne est à refaire. Je m'y emploie.

8 décembre 1971 : jour sans antennes pour Bip-Bip. Elle arbore coiffure bouffante en montgolfière, àladernière mode afro préconisée par les revues *Ebony* et *New Breed* qui recommandent de la fortifier à l'aide de l'irremplaçable vaseline *Hair Tonic*.

– Sir, lance-t-elle, coup de fil de l'État-Major : le général Katsina aimerait vous voir dans les plus brefs délais !

Je laisse Ambali, mon chauffeur, un éternel endormi, prendre le volant. Mu par un ancestral instinct de conservation, je ne lui confie jamais ma vie – il a déjà eu quatre *Pidjottes* tuées sous lui – mais aujourd'hui l'enjeu est tel qu'il me faut affronter la mort en face. En fait garer, fût-ce un patin à roulettes, même en troisième file à moins d'un mille du quartier général tient de l'utopie. Là, après avoir passé d'un galonné à l'autre, je débouche dans l'antre du grand chef qui s'exclame :

– *My friend* ! Je tenais à être le premier à vous annoncer la bonne nouvelle ! J'ai tellement tanné Gowon qu'il a consenti à ce que vous résumiez vos opérations. Avant de s'absenter à l'étranger, il m'a même chargé de rédiger le document officiel ! Tenez… en voici le texte !

Je lis : « J'ai le plaisir de porter à votre connaissance que Son Excellence le général Yakubu Gowon, chef de l'État, m'a autorisé à vous informer qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que la société française Elf reprenne ses activités. Le ministère des Mines and Power est chargé de l'application de la présente disposition. »

Ce n'est qu'une demi-surprise pour moi, car l'avant-veille, Hamzat m'avait appelé :

– Je veux être le premier à vous confier un secret d'État, Bob… Mon petit doigt me dit que sous quarante-huit heures on vous donnera le feu vert. Mais gardez ceci pour vous !

Neuf longs mois se sont donc écoulés depuis le jour où le général a renvoyé notre président Leblond dans ses vingt-deux mètres. La rue Nélaton pavoise… jusqu'à ce que lui parvienne une note dudit ministère :

« Notre gouvernement accepte que vous repreniez vos opérations sous réserve que vous acceptiez le principe d'une participation de notre part. Les termes en seront exposés à la délégation qui viendra de Paris. Vous êtes autorisés à inspecter vos permis… Il n'est pas question que vous cédiez une partie de vos intérêts à des tiers. »

Paris hurle à la mort : « Nous sommes étranglés, rançonnés ! » J'avais bien relayé en haut lieu les réflexions de Dan Ibekwe, mais on avait refusé de s'y rallier… d'autant qu'on venait de négocier un juteux accord de participation d'Ashland, une entreprise pétrolière américaine. J'avais pris part, bien modestement, aux entrevues qui s'étaient déroulées à Lagos, Paris, Houston et New York. Adieu Ashland !

– Bof, il faut bien payer pour le Biafra ! décrète philosophiquement *Rachel*.

Arrive à Lagos une équipe de fins négociateurs menée par un vieux routier du souk de l'or noir, Claude Fabre, directeur du Domaine minier. Téléphones et télex sont portés au rouge. Séance après séance, les experts des deux bords se jettent au visage chiffres, diagrammes, arguments enflammés. Le cœur au bord des larmes, de crocodile, Fabre se résigne à se voir arracher 35 % de « son » patrimoine par un État vorace… La hauteur de ce pourcentage butoir, mes amis me l'avaient révélé sous le sceau du secret. Claude a joué le jeu, couru d'avance, en batteur d'es-trade consommé. Suit de près un directeur de production que je conduis à Obagi. Cet Henri Martial est un fonceur qui exige des tonnes d'équipement et un bataillon d'ingénieurs alors que, le Nigeria se relevant d'une guerre civile, les transports sont pris d'assaut, routes et ponts sont coupés. Cerise sur le gâteau, nos émetteurs radio, que nous avions omis de remettre aux autorités à l'ouverture des hostilités, nous ont été confisqués par une police de sécurité intérieure que je ne maîtrise pas. Lorsque je parviens à nous les faire restituer, entre Lagos et Port Harcourt les ondes résonnent à de jurons à faire rougir un régiment de légionnaires. En revanche, dans son fief, Henri me traite comme un prince. L'amour vache, quoi. Entre le chef des armées

Hassan Katsina et moi, c'est l'amour doux. Il manifeste le désir de visiter notre France. Je le guide : Champs-Élysées, Arc de Triomphe, École militaire, tombeau de l'Empereur, la Seine en bateau-mouche. Il veut tout voir, en compagnie de madame Katsina, une grande et belle femme du désert. De retour au pays, il me confie :

– À Paris, j'ai vu une Citroën qui me plaît bien. Je ne me souviens plus du sigle. Il y avait un M dedans, je crois.

Rue Nélaton, on blêmit :

– Un M ? Dieu, c'est la SM qui coûte les yeux de la tête !

Je décris au général la top-star du Quai de Grenelle. Il fait la moue :

– Non, ce n'est pas la bonne. Trop plate, pas assez carrée pour transporter mes lads !

Je lui soumets le catalogue des modèles. Elf respire ! L'objet de son désir est un break Ami 8, de prix modique. Jack Lods la lui livre vitesse grand V. De ce jour, madame Katsina survole à tombeau ouvert les fondrières de la route du Polo Club.

– Puisque nous allons sous peu adopter la circulation à droite, comme en France, cette voiture au volant à gauche me facilitera les choses, me dit-elle. Les Nigérians n'y verront pas grande différence, ils roulent au milieu de la route ! Mieux, la conversion de gauche à droite devait prendre effet le 1er avril ! Mes compatriotes, qui adorent les canulars, auraient cru à une farce. Imaginez la pagaille ! Heureusement l'un de nos cerveaux supérieurs a repoussé l'affaire au 2 !

La presse, en particulier le courrier des lecteurs, regorge de conseils, éclairés, dont l'un, aveuglant : « que les camionneurs, des professionnels expérimentés, commencent à rouler à droite deux semaines auparavant. En montrant la voie, ils faciliteront la transition. »

La Safrap remise sur rails, Longerinas s'en va. Lui succède Roger Duchange, ex-directeur d'Elf Iran, société phare du groupe car en plein essor et rapportant gros. À Téhéran, à l'exemple du Shah, il était nanti d'un budget de nabab, de quartiers somptueux, d'un personnel d'excellence. Il a suivi, il y a peu, un stage de management *up to date*, aux États-Unis. Là, des génies presseboutons lui ont démontré qu'aucun problème ne résiste à un ordinateur bien élevé. *Rachel* m'a chargé d'escorter les Duchange de Paris à Lagos afin d'atténuer les rigueurs de la transition d'une vie de grand style à la précarité. Dans l'avion, la très jolie Viviane Duchange s'inquiète :

– J'espère que la douane ne verra pas d'un mauvais œil mes quelques bijoux ?

Les bagues, colliers, bracelets, gourmettes qu'elle arbore représente un honnête tonnage. Je la rassure :

– Bah, tant que vous ne vous en séparez pas…

Elle ajoute :

– Oh, je n'avais pas ceux-ci en tête, mais ceux-là…

Elle ouvre un *vanity case* débordant de cinq bons kilos de pier-railles et d'or. À l'arrivée, je mets dans la confidence notre plan-tureuse Gretchen d'accueil qui fait passer cette chambre forte comme une lettre à la poste sous le nez des douaniers. À peine avons-nous gagné le parvis, la belle Viviane m'interroge :

– Mais, où est mon Phoebus ?

Ce cocker pansu au dos en pont de porte-avion, je l'ai recommandé à l'équipage : « Statut de VIP, pâtée du chef, cale de luxe, hein ! » Je vais aux nouvelles auprès d'Yves Saunier, qui, penché sur une boule de poil, fait pâle figure : « Catastrophe ! Ce clebs a été placé dans la mauvaise soute ! Je l'en a sorti… bleu et tout raide ! J'ai eu beau le frictionner au whisky et lui en faire avaler une lampée… je crains que… Mais peut-être pas ! Regarde, sa queue frémit ! Vite, dopons-le avec le reste du scotch ! » Une demi-heure plus tard, les yeux inondés de larmes, sa maîtresse peut, enfin, serrer sur son cœur un Phoebus titubant, le regard flou, mais en vie !

À Lagos, autant qu'à Washington pendant la dernière guerre, on s'arrache les logements, appartements, maisons, chambres d'hôtel. Les baux de cinq ans, loyer payable d'avance, sont monnaie courante. Le cottage que j'avais réservé aux Duchange ne leur convient pas. Quant au *Victoria Palace*, dont j'avais de haute lutte enlevé une suite, il refuse les chiens ! À moi de sortir de mon chapeau une résidence aux pièces assez vastes pour accueillir des tapis persans grand format. Me sont épargnées les vociférations de Martial – « Si je n'ai pas deux tonnes de boue sous deux jours, j'arrête le forage ! » – le constat de Parent, notre très placide gestionnaire – « Les virements sont bloqués, sous peu nous serons à cours de liquide pour payer les salaires. C'est la merde ! » – Les vieux routiers du Nigeria, savent que, lorsque tout semble perdu, un djinn-Zorro surgi du Sahel vient les sauver du désastre. Pas Duchange qui, en manque d'ordinateur de type Aladin, ne sait plus à quel saint se vouer. Chaque matin, l'œil sombre, il murmure :

– Jamais je ne pourrai diriger une entreprise dans de telles conditions, voyons !

Lui répéter que, d'après les calculs des plus doctes savants, le bourdon, balourd et mal ailé, ne peut « ma-thé-ma-ti-que-ment pas voler », mais que, ne le sachant pas, il s'élève dans l'air, et que nous tenons du bourdon, ne le fait même pas sourire. Catherine devant mettre au monde à Vichy, et sous peu, une fille, le siège m'a accordé une permission exceptionnelle. Mon directeur qui, de toutes ses forces, s'y était opposé, me rabâche : « Je compte sur vous pour rentrer dès le lendemain de la naissance, hein ? » La naissance se fait attendre…. Jour après jour, « Nélaton » me transmet les télex de mon boss : « Rentrez au plus vite ! » « Rentrez au plus tôt ! » « Rentrez immédiatement ! » Katia choisit de naître un dimanche à l'aube. Lundi, je saute dans le premier avion à destination de Lagos où je découvre mon boss prostré, l'œil fixe, et répétant à l'infini, comme un disque rayé :

– Ça ne peut plus continuer comme ça, nous courons à l'abime !

Hassan, le médecin, égyptien, de notre entreprise, qui, à la nigériane, affiche sur sa carte de visite un PCB parisien, une licence de géologie grecque et un doctorat en médecine d'Alexandrie, diagnostique : « Dépression profonde que je traite à grands coups de tranquillisants. À rapatrier d'urgence ! » En catimini, je lance un SOS à « Nélaton » qui peine à croire qu'un directeur général exemplaire puisse succomber à un dépaysement. Encore heureux qu'on n'ait pas consulté mon boss ! Il en aurait conclu que je briguais son fauteuil ! Enfin, dépêché aux nouvelles sous prétexte de « communication », le comte de Saint-Quentin, conseiller en relations internationales du groupe, vient faire le point. Peu après son départ, Roger Duchange est appelé en « consultations » qui se traduisent par un long arrêt d'activité dont il me tiendra, à cor et à cris, responsable. Dorénavant je porterai le chapeau de « celui qui a poussé Duchange à la déprime. » Notre nouveau chef, Michel Clément, qui arrive dare-dare du Cameroun, est mince, encombré de grands bras, le regard alerte et souriant derrière des verres ronds. Il joue les rocs en dépit d'une boulimie chronique qui masque une tension permanente. Plutôt porté sur l'ulcère que la dépression, Michel ? Eddy Oleydeno accorde des visas à lapelle. Notre société s'étoffe. Les contraintes de l'après-guerre s'assouplissent. Mer calmée, avenir rose…

Hystérique, la voix de Martial couvre soudain le crépitement des machines à écrire :

– *Blow out* sur Obagi 21 ! Le derrick a giclé à cent mètres de haut, le puits est en feu, l'incendie est incontrôlable ! Ni morts, ni blessés, un miracle, mais le brut vaporise à des kilomètres à la ronde ! Envoie-moi d'urgence Red Adair pour colmater l'incendie… et une armée d'avocats pour étouffer les plaintes de tous les paysans de la province qui hurlent que leur récolte est foutue et réclament des dommages et intérêts !

Je me rends sur place. Un gigantesque panache noir jaillit à trois cents mètres dans le ciel, la flamme d'une torche démesurée danse bien au-delà de la cime des arbres et chuinte autant que cent locomotives. À sa base mille tonnes de ferraille portée au rouge se tordent en style nouille. Le Boeing aménagé en camion de pompiers de Red Adair, le « pompier volant » que, des quatre coins de la planète, on appelle à tuer les puits en feu, se pose à Port Harcourt. Il en décharge des tambours de câbles et de tuyaux, des lances, des crocs, des poulies, des outils biscornus, des tours Eiffel petit modèle, des régiments de fûts, des combinaisons d'extraterrestres. Pilotant un bulldozer qu'il a équipé d'une flèche de grue munie d'un grappin, il harponne les volutes de métal en fusion, déblaie le terrain, fixe au grappin un baril d'explosif qu'il dépose délicatement au cœur du foyer, puis fait marche arrière à toute vapeur, se met hors de portée de l'onde de l'explosion qui – je n'en crois pas mes yeux – souffle les flammes ! Ensuite, il obture le puits à l'aide d'une pesante cloche d'acier. Le tour est joué en moins d'une semaine. Les deux ou trois millions de dollars qu'il empoche, le salaire de la peur, il l'a gagné honnêtement… et à la sueur de son front ! Henri enchaîne par Obagi 22. Àmoi de mobiliser une armée de juristes pour éplucher les milliers de dossiers de plaintes qui atterrissent sur mon bureau, certains provenant de chicaneurs établis à trente kilomètres de la zone polluée. Chaque matin, je désespère d'en voir la fin !

Mes amis russes s'en sont allés. Sacha, le premier, escorté jusqu'à Ikeja avec les honneurs dus au meilleur ami du Nigeria, par le corps diplomatique dont il était le doyen, les chefs de guerre, les ministres, les hauts fonctionnaires, le général Gowon, lui-même… et moi. Galina et lui m'ont embrassé à pleine bouche. Son pro-chain poste, les Pays-Bas. Pour y vendre des canons ? Peu après, Nicolaï et Tonia me disent : « On s'en va ! » Adieux noyés dans la vodka. Avant de passer ma porte pour la dernière fois Tonia se pend à mon cou, s'assure que personne ne l'entend et chuchote :

– J'ai un secret que je ne peux partager avec aucun des miens et que j'ai besoin pourtant de confier à quelqu'un… Si tu me jures de ne le répéter à

personne, je te le livre !

Quel secret d'État va-t-elle trahir ? Sur des charbons ardents, dans un souffle je lui en fais le serment.

– Ehbien, murmure-t-elle… je crois en Dieu !

Comme les premiers chrétiens, elle garde son dieu bouclé dans sa tête. À la longue il s'est révélé trop lourd à porter ! Mina, la Moscovite aux yeux turquoise, casquée de blond et à la peau veloutée fondant sous les doigts, qui dirige l'agence Aeroflot, se montre plus prosaïque :

– Sais-tu que le Parti m'avait mise en garde contre les ogres capitalistes tels que toi ! Jamais je n'aurais imaginé alors que je ferais l'amour avec l'un d'eux ! Et… tu ne m'as même pas mordu ! Viens me voir à Moscou, mais surtout pas à bord de l'un de nos Iliouchine poussifs, inconfortables, dont les hôtesses mal embouchées servent de la nourriture infecte. Prends Air France !

Tonia, Mina, j'aurais aimé qu'elles m'accompagnent à la cérémonie d'intronisation en la grande église de briques rouges d'Abeokuta, en pays yoruba, du jeune évêque Ebuené, dont Safrap employait le brave homme de père. La nef est pleine à refus ; agglutinés aux embrasures, des centaines de fidèles balancent en battant des mains aux accords des tambours, des banjos, des accordéons. Dans le chœur, le clergé, assortiment de prêtres noirs et de pères blancs irlandais roux aux yeux bleus, scandent les psaumes que l'assistance, mamas en boubous et turbans bariolés à faire pâlir un paon, notables en robes et toques chatoyantes, entonne à trois voix. Parfois un solo de contralto s'élève droit au ciel. À croire que Mahalia Jackson… À l'heure de la communion, les fidèles chaloupent dans les travées et cueillent l'hostie en swinguant.

En cinq longues années, le Nigeria m'en a fait voir de toutes les couleurs… sous quatre directeurs. « Satrap n'est plus ostracisé, constate le dernier en date, Michel Clément. La normalité a repris le dessus, nous entretenons désormais des relations confiantes avec tout un chacun. Finis les temps héroïques. *Ergo*, Paris juge que vous avez fait votre temps. »

15 novembre 1972. Grande soirée d'adieu au Metropolitan Club à l'occasion du départ du directeur général adjoint d'Elf Nigeria qui a œuvré pendant cinq ans et a réussi à donner de son entreprise une image flatteuse. Tout au moins, c'est ce qu'affirme la presse. On y croise personnalités politiques, militaires de haut rang, hauts fonctionnaires, ambassadeurs et membres éminents de la société nigériane dont, bien sûr, Hassan Katsina,

Dan Ibekwe, Benjy Adekunle, des ministres, des permsecs, les directeurs de compagnies pétrolières, un bataillon d'hommes d'affaires et de membres des clubs auxquels j'appartiens.

Valises bouclées. Adieu Nigeria !

Je m'enterre en Bourbonnais. Un matin, le téléphone sonne. Mon correspondant, Haydar Manar, passablement exalté ! qui m'affirme ne pouvoir déballer au téléphone les spécificités de « l'affaire du siècle » qui le tient ancré à Lagos et me demande de l'y rejoindre ! Perplexe, je m'en remets à Claude Fabre qui m'auto-rise à « aller sentir le vent »… Sacré Haydar ! « L'affaire du siècle » ne concerne pas Elf mais Technip, le bras ingénierie de l'Institut français des pétroles, un holding d'État, certes, mais autonome, qui, assure-t-il, se serait montré le moins disant des entrepreneurs venant de répondre à l'appel d'offres de construction de la grande raffinerie de Port Harcourt.

– Tu te rends compte, exulte mon Libanais, au dernier écrémage Technip est en tête, suivi de Snam Projetti, filiale d'ENI, la société nationale italienne, et de Heurtey, l'entreprise industrielle française qui, entre nous, n'a aucune chance ! Snam offre les facilités de paiement les plus attrayantes. Que Technip se mette au diapason et graisse les bons rouages ! Comme j'ai le nouveau ministre dans ma poche, nous emporterons l'affaire… cinq cents millions de dollars !

Ses petits yeux luisent, il salive presque. Je lui réponds :

– Cen'est pas de mon ressort.

Il se fait implorant :

– Accepte au moins de voir le ministre ! Çan'engage àrien.

Depuis l'aéroport, il suffit de trois heures, pare-choc contre pare-choc, pour gagner le centre-ville. Le ministre est chaleureux, affable ; nous n'évoquons que des banalités, chacun sachant que les affaires sérieuses ne se traitent que par la bande. De retour au bercail, rue Nélaton, je décris l'entrevue à Fabre qui m'intime : « Vous suivez ! Entre sociétés nationales on se doit d'être solidaires. » Le grand chef du projet Technip consent à me recevoir. C'est un super polytechnicien, austère, dont le regard, derrière des lunettes d'écaille, croit savoir percer, j'en suis persuadé, les noirs desseins de l'âme humaine, autant que la science des machines. Il lâche :

– Ce genre de manipulation me paraît tenir plus de la science-fiction que de l'approche rationnelle d'un problème. Notre représentant local, un jeune ingénieur de grande valeur, ne me l'a pas exposé. Ne l'avez-vous pas

rencontré ? Il réside à Lagos depuis six mois déjà ! Je propose que vous lui présentiez votre entremetteur qui l'introduira auprès du ministre qu'il saura convaincre que notre technologie l'emporte sur toutes les autres.

– Je crains que des relations de ce genre ne se nouent qu'à l'issue de longues années passées dans le sérail. Toutefois, votre agent dispose peut-être d'informateurs qui valent les miens.

– Probablement, cependant, si vous pouviez me communiquer copie de la soumission de la Snam, par exemple…

Je crois rêver : imaginer qu'on puisse soustraire au coffre d'un ministre un document « à brûler avant de lire »tiré à de rares exemplaires numérotés. Arsène Lupin lui-même… Je signifie à Haydar, au bord des larmes : « *No go* ! Rien ne va plus ! » et je me retire dans mes terres. Trois semaines après, l'inimaginable survient : il convoie, à ses frais, une photocopie, atroce, il faut le dire, mais conforme, de la soumission italienne. Je la remets au phoenix, en mettant les points sur les i :

– Étant moins disant que Snam, Technip dispose d'une marge de manœuvre. Convertissez-la en bakchich… Et vous gagnez !

– Soit, je vais y réfléchir.

Mûre réflexion, si longue que… Snam a enlevé l'affaire.

Chapitre 20

DU QUAI DES ORFÈVRES À LA CORNE D'OR

Georges Fully, un ami de toujours, m'offre l'hospitalité lorsque je suis convoqué rue Nélaton. Frère-espion des années quarante, capturé, il a survécu à la déportation, poursuivi ses études de médecine, et gravi les échelons. Inspecteur général des prisons – pardon, de l'administration pénitentiaire – il occupe, place Vendôme, un somptueux bureau à lambris dans l'immeuble haussmannien du ministère de la Justice, et, quai Voltaire un grand appartement bourgeois qui domine la Seine et a vue, au-delà, sur le Quai des Orfèvres. Nous y vivons en bonne intelligence entre Maria, la dévouée concierge espagnole qui fait le ménage, et Scipion, un cortal fou qui saccage les coussins de ma DS lorsque je l'emmène au vert. Soir après soir, petites amies et copains viennent goûter la langue sauce poivrade et la paella de Maria. Défilent des compagnons d'armes, des magistrats, des médecins, ses collaboratrices telles Solange Croisier, une ancienne de la France libre, ex-député et maîtresse femme, et Nelly Azerad, une cardiologue qu'il a formée à la médecine carcérale. À l'occasion, nous jouons au tennis – « pianissimo », me supplie-t-il – pour ne pas éprouver « ses éponges mitées » par la déportation. Je lui oppose : « Si tu fumais moins ! » Autant s'adresser à un mur. Georges est un incorrigible suceur de pipe qui évolue dans un nuage bleu parmi une invraisemblable collection de râteliers, de brûle-gueule, d'attirails à curer, racler, bourrer. En« vieux de la vieille », il déjeune la plupart du temps au *Don Camillo*. Il échange des confidences avec Jean Ducroquet qui, entre autres occupations dont la menuiserie, le tir, les croisières au bout du monde, est chirurgien des prisons. À les entendre, j'apprends beaucoup sur les trafics d'influence de

mise derrière les hauts murs, sur les as de la simulation, les pots de vin offerts par le Milieu et les politiciens contre régimes de faveur, certificats de complaisance, hospitalisations non justifiées, élargissements.

– Il faut se blinder, répète Georges. S'en tenir aveuglément aux conclusions des comptes-rendus médicaux, résister aux pressions quelles qu'elles soient, refuser la mise en liberté d'un meurtrier irrécupérable, tout en permettant à un incurable au bout du rouleau de crever en paix…

– Àce sujet, je compte, à Fresnes, l'un de ces incurables parmi mes patients, coupe Jean. Cancer de la gorge au dernier stade. Pas étonnant, il grillait cent Gitanes par jour ! Je le nourris à la bouillie insufflée direct dans l'œsophage. Lorsque je lui ai confié que j'étais un de tes amis, Bob, il s'est écrié : « Ah, ce grand connard qui flinguait si bien, je l'avais à la bonne ! Il grattait pour la France, autrement dit pour nib, alors qu'il avait de l'or dans les paluches ! Dis-lui, toubib, que dès que je me serais fait la belle, je lui paie une rouille ! » Tu le reconnais ?

– Bien sûr, c'est le Grand ! C'est Jo Attia ! Mais j'y songe… à son retour de Tétouan, il y a dix-sept ans, il s'était rangé. J'en déduis qu'il a repiqué au mitan, non ?

– Eh oui ! En 1959 il a échappé à un règlement de compte au *Gavroche*. De l'affaire Ben Barka, il m'a dit : « J'ai juste filé un coup de paluche à des hommes qui, dans le temps, m'avaient fait une bonne manière…

– Du beau linge ! Le Ny, Dubail, Palisse, Boucheseiche, Nottini, Figon…

– En 1963, il a pris un an pour extorsion de fonds et deux autres, pour le même motif, en 1966. En 1968, incarcéré pour trafic de drogue, il a arraché un non-lieu. En 1969, pendant son absence, un petit voyou rançonne le *Gavroche*, abat barman et serveuse, enlève sa fille et la viole ; on l'arrête avant que le Tatoué l'étripe… À l'écouter, ce bon Jo a été, toute sa vie, l'innocente victime d'une succession d'erreurs judiciaires !

– En fait, le seul coup où il ne s'est pas mouillé, c'est le double meurtre de Montfort-l'Amaury ! Va, transmets-lui le salut du grand connard !

Jean lui a transmis mon salut peu avant qu'il ne tire sa révérence… dans des circonstances floues. Des inconnus l'auraient enlevé à la barbe des gardiens de la chambre de haute sécurité où il agonisait. Il aurait rendu l'âme, chez lui, dans les bras de « sa Reine » ! Par quel sortilège ? On l'ignore, sa mort ayant rendu toute enquête – pour autant qu'une enquête aie été « diligentée » – sans objet.

Chaque jour, à l'heure du petit déjeuner, la fidèle Maria monte le courrier du docteur Fully. Scipion à ses genoux, il le décachète tout en sirotant son café et en fumant sa pipe. Un matin, elle lui remet un paquet, contenant des livres, sans doute… La déflagration qui suit souffle les fenêtres de l'appartement et fait trembler les vitres du Quai des Orfèvres ! Georges, Scipion sont déchiquetés ;Maria est mutilée. En juin 1973, le terrorisme urbain en est à ses balbutiements, les colis piégés ne sont pas monnaie courante. En revanche, une rumeur laisse entendre que, pensionnaire, pour un bail, de la prison des Baumettes à Marseille, Mémé Guérini aurait versé vingt millions à un intermédiaire se faisant fort de lui faire délivrer une grâce médicale par l'inspecteur général en personne ! La grâce s'étant fait attendre, Mémé aurait frappé. Mais qui donc était cet intermédiaire faisandé ? Le Quai des Orfèvres remue la boue… et découvre que Nelly Azerad y trempe jusqu'au cou ! C'est elle qui, avec l'aide de Pierre de Varga, le commanditaire du meurtre de l'homme politique Jean de Broglie, aurait combiné l'arnaque Guérini. Intime de Georges Fully, elle occupait une position clé ! À l'heure des comptes, elle aurait tenté de liquider Varga. La loi du silence s'exerce et, faute de preuves substantielles, on ne lui inflige qu'une peine légère ! Le docteur Solange Troisier qui a succédé à Georges Fully sera condamnée en correctionnelle, puis relaxée en appel. L'assassinat de Georges, suivi de celui du « petit juge Michel » qui s'était impliqué dans la recherche de la vérité, sont les premiers pavés lâchés dans la mare des grâces médicales qui, pendant dix ans, feront les beaux jours des prétoires. Il faut dire qu'aux yeux de praticiens opérant dans l'univers carcéral, ou psychiatrique, la marge entre le sain et le fétide est si floue qu'ils la sautent sans s'en rendre compte.

La justice y perdra son latin. J'y ai perdu un ami. La terre ne s'arrête pas de tourner pour autant.

– Beyrouth, énonce Claude Fabre, mon nouveau patron, est la place financière du Moyen-Orient. Or, l'argent véhicule nouvelles et rumeurs sur tout ce qui se trame dans une région dont le pétrole dicte l'économie et dont les convulsions exercent une influence universelle. Pour orienter ma politique d'acquisition de permis dans le monde, tous les tuyaux sont bons ! Si je vous affecte au Liban, c'est pour que vous m'en fournissiez, et à la pelle !

L'hôtel *Saint-Georges* de Beyrouth, palace des palaces planté en proue de navire sur la Grande Bleue, est le rendez-vous d'émirs, milliardaires, politiciens, affairistes, escrocs, demi-sel, ramassemiettes et croqueuses allant de pair. À toute heure du jour et de la nuit, on y dresse en faveur d'un millier d'intimes des buffets fastueux croulant sous le caviar et le champagne, et déballés pour la galerie car, comme on y grappille sans faim, au petit matin, on en fait don aux hôpitaux. Les snobissimes bourgeoises y sont talonnées par leur photographe privé sachant saisir leur meilleur profil. Demain, le *Beyrouthi*, le *Monday Morning*, magazines *fashion*, exhiberont sur papier glacé les visages liftés, au nez retaillé façon Martine Carol, et les inaltérables bourrelets cellulitiques de Jamila, Leila, Samira. Leurs robes, Dior, Givenchy, Lanvin, n'ont pas été bradées par une boutique de Hamra, le faubourg Saint-Honoré du coin, précisera l'échotier. Ce sont des modèles exclusifs livrés en droite ligne de Paris ! Le parcours du porche de l'hôtel aux salons est jalonné de monuments floraux, gerbes, plantes rares. Farid, le voiturier, me souffle : « Je vous ai réservé deux belles brassées d'orchidées ! » Je lui glisse dans la main vingt livres, le dixième du prix des fleurs… son salaire de deux jours. C'est un privilégié, Farid; les planteurs de tabac de la vallée de la Beka sont loin de gagner autant ! Ces orchidées décoreront l'appartement dans lequel je viens d'emménager après avoir résidé deux mois au *Saint-Georges*. Situé sur la corniche des Sables d'Or entre la Grotte aux Pigeons et le Coral Beach, il donne sur le grand large. Fabre avait vu juste : « Beyrouth est un havre de paix, de luxe, de volupté ! Après cinq ans de guerre du Biafra, à vous la *dolce vita*, veinard ! »

Lorsque, ce soir de mai 1973 je dispose les orchidées sur ma terrasse, le ciel s'embrase sous un clair de lune serein. Des coups de feu claquent, puis des mitrailleuses crépitent, des canons tonnent. Je saute dans ma voiture et me dirige, prudemment, vers la source de la fusillade. À un carrefour se dresse l'ambassade du Koweït dont la façade est tapissée de beaux carreaux de céramique qui, ce soir, éclatent l'un après l'autre ! Devant, est planté un blindé apparemment pris pour cible et qui riposte à des tirs. Des traçantes multicolores volent en tous sens. Le canonnier du tank me fait signe de m'éloigner tout en faisant virer sa tourelle, et le canon allant avec, vers ma R16. Je fais demi-tour presto. À l'origine de l'échauffourée, un échange de balles entre deux bandes armées, l'une libanaise, l'autre palestinienne, qui circulaient à proximité du camp de réfugiés de Chatila situé à la périphérie de la ville. Des médiateurs s'interposent ; les tirs n'en cessent pas pour

autant. On canarde jusqu'au centre-ville. Le couvre-feu est décrété ; des rondes de police et de milices de quartiers veillent à ce qu'on le respecte. Il faut plus que la mitraille pour interdire à un Beyrouthin de dîner en ville c'est un sport, qu'il a dans le sang ! On se passe de bristols ; on s'invite par téléphone : « Buffet froid, sans cérémonie, ni veste, ni cravate, à trois pâtés de maisons de chez toi. Un garçon viendra te prendre. Il te guidera par les terrains vagues entre les patrouilles. » Mes hôtes profitent de l'occasion pour exhiber, aussi fièrement qu'un Bourguignon ses crus vénérables, leur arsenal : revolvers, fusils à pompe, kalach', voire lance-roquettes, mitrailleuses, canons sans recul. « La Suisse de l'Orient – c'est ainsi que les Libanais nomment leur mouchoir de poche – est un havre de paix », m'a certifié Fabre. Le port, l'aéroport, la frontière, ferment. Claude va devoir réviser sa copie.

– Ce n'est que l'un de ces innombrables coups de chiens que nous, Phéniciens, avons l'habitude de mâter depuis cinq mille ans. Quantité négligeable ! affirment mes hôtes.

« L'escarmouche » m'interdit de me rendre dans mon théâtre d'opérations qui s'étend de la Turquie à la Libye, de la Méditerranée à l'océan Indien, sous la conduite de mon prédécesseur, Alain de Taillac, qui en poste depuis plusieurs années, a cédé à la surenchère alléchante d'une banque d'affaires. La quarantaine – de dix ans mon cadet – il est épanoui, gourmet, toujours de belle humeur, cravaté en toutes circonstances, cadet de Gascogne et comte nanti d'un château dans le Gers. Or, rien de tel qu'un blason pour faire fluber la *high society* levantine ! Moi, j'ai pour mission, entre autres, de me mettre en quête de pétrole brut et d'« huiles de base » à partir desquelles s'élaborent les lubrifiants. Bloqué à Beyrouth, je n'ai d'autre choix que de tâter le marché local. Séance tenante, des avocats, plusieurs professeurs, trois médecins, d'innombrables politiciens et un régiment de jolies femmes, m'assurent qu'ils se frottent intimement à la marraine de la cousine du beau-frère de l'oncle de la concubine favorite d'un cheikh baignant dans un lac d'or noir dont il rêve de se séparer ! Le marché, assorti d'une modeste commission, proposé par le courtier est alléchant :

– Je vous offre, mon cher, cent mille barils par jour disponibles sous trois mois. Livraison garantie par accord écrit. Vous et moi déposons chacun une caution d'un million de dollars dans la banque du cheikh. Si, au

bout du trimestre, la livraison n'a pas été honorée, eh bien, nous recouvrons chacun notre dépôt et nous nous quittons bons amis !

Transaction irréprochable… si ce n'est que le vendeur, qui n'a pas accès au moindre baril de pétrole et n'a pas un sou vaillant, partagera en fin de trimestre avec son complice le banquier les intérêts – trente mille dollars environ – générés par mon million judicieusement placé… Ceci n'étant qu'une *combinazione* primaire au regard du chapelet de carambouilles de haut vol qui se pratiquent sous ces cieux. Les achats de brut, d'huiles de base, j'irai les conclure auprès des pays producteurs ! Je confie la représentation des lubrifiants Elf au Liban à un gros négociant d'accessoires automobiles à l'instant où les Beyrouthins se reprennent, comme par enchantement, à circuler sans être mitraillés à chaque coin de rue. Aux abords des camps-taudis de Sabra et Chatila, qui abritent trois cent mille déshérités, les miliciens palestiniens règlent le trafic, contrôlent l'identité des passants, fouillent les véhicules. Remake du prélude de *Septembre noir* d'Amman, deux ans auparavant ? À ceci près que les Libanais sont en manque d'un roi guerrier et astucieux ! Lorsque, en 1948, l'ONU a offert une prime d'un dollar par jour et par tête aux États qui accueilleraient les réfugiés de Palestine, le Liban leur a ouvert les bras et leur a assigné des espaces loin de la capitale… qui s'est développée, au point qu'aujourd'hui, les camps mordent dans Beyrouth ! On a permis aux « personnes déplacées » de conserver leurs armes « légères ». De nos jours on leur voit mitrailleuses, canons, blindés, lance-missiles. Frontières terrestres, et côtes étant gardées, d'où sortent donc ces armes, d'origine tchèque ou russe pour la plupart ? Ces Palestiniens sont-ils des magiciens nous jouant une version moderne du miracle de Cana, en multipliant, non des pains, mais des tanks ? À moins que les gardes-frontière, libanais, mais de rite sunnite, chiite, maronite, orthodoxe, arménien, druze, ne concluent des marchés du genre : « Je laisse transiter ces trois kalach' vers la milice, chrétienne, de Franjieh – le président en exercice –, si tu fermes les yeux sur ce canon sans recul destiné au camp de Sabra ! »

L'air est pur. Ma R16TX négocie les épingles à cheveux de la route de Damas, enneigée et brouillasseuse, sillonnant les flancs abrupts de l'Anti-Liban truffés de casemates, de tranchées, d'obstacles anti-char. Des files de camions Molotova charrient vers le « front » des soldats syriens transis dans leur uniforme de toile. Israël vient de bombarder Damas, la raffinerie de Homs et le port pétrolier de Banias. Je vais à Damas régler un litige qui

oppose Elf et le ministère du Pétrole syrien qui lui a livré naguère une cargaison de « *Karachok* », un brut très lourd, imbibé d'eau salée ! « De ce fait, nous avons bloqué les paiements, m'a notifié le « père » Martin, l'un des fondateurs de notre groupe. Mais ce pauvre pays a subi tant se misères dernièrement que nous sommes résolus à lui témoigner notre sympathie… Allez à Damas remettre au ministre des Pétroles un chèque de cent mille dollars, un geste de seigneur. Tenez, pour marquer le coup, je me joindrai à vous. »

À Damas, à la vue de notre chèque, le directeur Raffinage du ministère, Zouhair Kassabally, un ingénieur formé par notre Institut du Pétrole, et qui manie l'argot mieux qu'un titi parisien, nous pousse chez le ministre. Après nous avoir remerciés avec effusion, celui-ci intime à son collaborateur : « Allez me chercher le dossier concerné. Que ces messieurs vous accompagnent ! » Nous escortons Kassabally à la direction financière « qui n'a pas souvenir de ce document », à la direction commerciale « qui l'a transmis à qui de droit », puis au département Transit, « qui n'a fait que le viser », à celui des Produits « qui n'est pas concerné », enfin, aux Archives, « qui n'en n'ont jamais vu la couleur ! » En fin de journée, Kassabally nous convie à dîner dans un restaurant de Boukhaïn dont la terrasse est taillée à flanc de montagne et où l'on rafraîchit son gobelet d'arak sous un filet d'eau jaillissant de la roche. Le narguilé rend la digestion béate.

Le lendemain, le laissant poursuivre sa quête, nous parcourons le vieux souk fleurant les épices et la mosquée des Ommayades bâtie sur la basilique chrétienne qui a squatté le temple de Jupiter Damascène. Stations devant la tête de Jean-Baptiste, et le tombeau de Saladin. Je rentre à l'hôtel chargé de tapis de tribus et d'opulents samovars qui, semés sur son passage par l'Orient-Express, se bradent à prix honnêtes. Par la suite, nous visitons Hama et ses moulins à eau aux roues gigantesques puis les décombres de la raffinerie de Homs. J'affirme à son directeur que, bien entendu, notre groupe est le plus qualifié pour la remettre en état. Le ministre, lui, songe plus à nous adjuger l'une de ses concession pétrolières contre lesquelles Fabre m'a mis en garde : « Ne vous laissez, en aucun cas, refiler un permis de recherche ! Nos raffineries ne sont pas adaptées au brut syrien visqueux et sulfureux ! » Je décline avec subtilité une offre « exceptionnelle ». Les adieux se font dans les meilleurs termes. Nous le quittons, le ministre… en emportant le chèque de cent mille dollars qui a motivé notre visite, car, en

dépit de ses efforts, Kassabally n'a pas trouvé la moindre trace du contrat de vente en litige !

À l'occasion du grand pardon du Yom Kippour au cours duquel les juifs bien nés chôment, ne touchent pas un billet de banque, ne font pas œuvre de chair et mettent les armes en sommeil, le successeur de Nasser, Anouar el-Sadate, a lancé les forces égyptiennes à l'assaut du Sinaï. Elles ont même franchi le canal de Suez. Le commandant Cousquer, un nageur de combat de deuxième génération –que, personnellement, je n'ai pas formé –alors observateur de l'ONU, m'a raconté comment l'attaque l'avait pris par surprise :

– Ce jour-là, quatre d'entre nous jouaient aux cartes dans une cagna plantée au bord du canal dans une zone déclarée *no man's land*. La première vague d'assaut nous est tombée dessus par surprise ! Les foudres de guerre qui la composaient étaient tellement excités qu'ils n'ont pas réalisé que nous n'étions pas armés et coiffés de casques bleus ! Ils nous ont tabassés, ligotés, jetés dans un canot. Heureusement, un officier est intervenu !

L'Égypte fête ce premier succès avec autant de panache que la France la libération de Paris. Les émirs du pétrole expriment leur joie en mettant la main à la poche. Notre ministre du Commerce extérieur Norbert Ségard estime l'instant venu de lancer une délégation de chefs d'entreprise français à la conquête du Moyen-Orient. Je suis invité à leur emboiter le pas. Au Caire, les membres du cabinet de Sadate nous écoutent à tour de rôle. Le speech du ministre du Pétrole Hilal intéressera, je n'en doute pas, Claude Fabre :

– Chaque année, sur une mince langue de terre fertile prise entre deux immenses étendues de sable aride, naît… un million de nouvelles bouches à nourrir. Hélas ! le Nil, notre père nourricier, je ne peux l'étirer, ni en longueur, ni en largeur. Et le barrage d'Assouan, alors, à quoi sert-il, la question vous brûle les lèvres, hein ? Eh bien, s'il a régularisé les crues du fleuve, il semble provoquer aujourd'hui des résurgences de sel qui à la longue stériliseront les cultures ! Exercez donc un contrôle des naissances, me direz-vous ! Eh bien, la pilule est distribuée, à titre gratuit. Hélas ! chez nous, les mâles, dont le nombre de rejetons atteste la virilité… la jette à la poubelle ! Pour survivre, il nous reste une solution : exporter des cerveaux et produire du pétrole ! Les producteurs dumonde entier s'offrent à prospecter notre sous-sol, tous… sauf Elf, bras d'une nation qui, pourtant,

soutient la juste cause des Arabes ! Pourquoi, je vous le demande ! … Je veux Elf ! Qu'on le dise à Paris !

Les têtes se tournent vers moi. Je m'éclaircis la gorge :

– Votre message sera transmis, monsieur le ministre.

À court terme, notre siège dépêche au Caire des négociateurs qui, eux, tremblent de voir le marché leur filer entre les doigts en dépit du fait que je leur ai révélé la fourchette des termes acceptables que des collaborateurs, étourdis, du ministre ont laissé échapper. Termes en symbiose avec le permis offshore grand fond dont le nom ne flatte pas, de loin ! l'ego de Marianne : Aboukir !

Le Mystère 20 du président d'Elf Aquitaine, Pierre Guillaumat, ancien ministre et ex-général, se pose au Caire. Berger, le directeur du *Méridien*, sa brigade au garde-à-vous, et moi, accueillons le grand chef sous le porche d'entrée de l'hôtel. Berger a un sens de l'humour et une maîtrise de soi hors pair. Il ne s'en est pas départi lorsque, peu auparavant, une jeune femme à la chevelure flamboyante suivie d'une cour de secrétaires, habilleuses, maquilleurs, accompagnateurs, librettistes et admirateurs, a réclamé deux suites et une demi-douzaine de chambres, « avec vue sur le Nil » alors que les hôtels du Caire – c'est de notoriété de Tokyo à New-York – font le plein de réservation six mois à l'avance. Les glapissements, les menaces qui ont suivi n'ont pas fait sortir Berger de ses gonds ; il a gardé le sourire, a escorté jusqu'à sa voiture, puis a salué courtoisement celle qui, tout en le vouant aux flammes de l'enfer, hurlait : « Je suis Cairote et j'ai le bras long ! »… l'incomparable Dalida !

Notre président, lui, fait preuve, en toutes circonstances, d'une impassibilité et d'une civilité à toute épreuve. C'est en outre un lève-tôt invétéré. Le lendemain de son arrivée, dès 8 heures du matin, d'un pas leste, il arpente le hall où j'erre, l'œil chassieux, après m'être arraché à grand-peine à mon lit. Il m'interpelle :

– Ah, Maloubier ! Aussi matinal que moi ? Bravo ! Nous signons à 11 heures, n'est-ce pas ? Nous avons donc le temps de faire le tour du Caire ! Vous connaissez le pays, accompagnez-moi.

Nous sillonnons sa vieille ville, contournons la mosquée Mehmet Ali et la grande nécropole dont les maisons mortuaires sont hérissées d'antennes de télévision car, la cité étant surpeuplée, les vivants l'ont envahie, mettons le cap sur les pyramides. Là, notre grand patron s'abime dans la

contemplation d'une barque solaire… contemplation qui s'éternise. Je toussote :

– Les embouteillages du Caire, j'en sais quelque chose, valent ceux de la place de l'Opéra un vendredi soir !

Je prends à témoin le chauffeur qui opine du bonnet. Pierre Guillaumat réplique :

– Nous avons encore une bonne heure devant nous ! Enfin, soit…

Lorsque, sur le pont de Guizèh, nous nous heurtons à une masse compacte de tacots cloués à la chaussée, avertisseurs beuglant, il m'adresse un mince sourire :

– Vous aviez raison… Si nous arrivons en retard, quel crime de lèse-protocole commettrons-nous !

L'heure d'ouverture de la cérémonie est passée de dix minutes lorsque nous entrons en catastrophe dans le salon d'honneur. Je fouille du regard la foule des pontes, des journalistes. Pas de ministre ! Si, blessé dans sa dignité, il a pris la tangente… c'est l'incident diplomatique garanti ! Mon grand patron me dédie un sourire crispé. À cet instant, Hilal franchit la porte au pas de charge, se précipite vers lui en se confondant en excuses :

Je suis impardonnable, président, mais nos embouteillages valent ceux de votre place de l'Opéra un vendredi soir !

Magnanime, Pierre Guillaumat :

Vous êtes tout excusé, mon cher. Ceci peut arriver à tout le monde. Nous mêmes, si nous n'avions pas pris nos précautions…

Plus tard, en sablant le champagne, il me lancera :

– Cette barque solaire, elle méritait le coup d'œil, non ?

Le bras de mer étroit et peu profond qui court sur huit cents kilomètres de la basse Mésopotamie à l'océan Indien et sépare l'Iran de la péninsule arabique, « sur sa rive sud, ne s'appelle pas golfe Persique » ! Alain de Taillac me l'a charitablement fait savoir, lorsque nous nous sommes envolés vers une île fichée au large de Qatar, dans le… golfe arabe : Bahreïn, première étape du tour de mon théâtre d'activité. Hier escale de la RAF sur la route des Indes, l'aéroport a conservé un air désuet. Douaniers et policiers sont souriants. Dans les rues étroites de Manama, sa capitale, filles en *abaya*, en minijupe, se promènent bras dessus bras dessous. Les « touristes » saoudiens qui, après un quart d'heure de vol depuis leur côte « sèche », se posent au *Gulf Hotel*, s'ancrent à son bar, qui sert tous les

alcools possibles, jusqu'à en tomber comme des feuilles mortes. Avant de les rapatrier, on les dégrise. On pourrait tout aussi bien les plonger dans la piscine naturelle alimentée par une nappe souterraine dans laquelle une foule de gamins s'ébat. Elle a contribué à la fortune de Dilmun, nom de Bahreïn il y a cinq mille ans ; ses douaniers taxaient, déjà ! les felouques qui, croisant entre les ports de l'Indus et ceux de Sumer, le Bas-Irak d'aujourd'hui, venaient y faire le plein d'eau douce. Je noue des relations avec Hassan Fakro, le président de la Bahrain National Oil Company et son épouse Olivia, britannique, blonde, et charmante. L'Émirat de Qatar, à une encablure de Bahreïn, est plus austère. Munif Barghooti, notre représentant, dont le cheval de bataille est la concession, sous le *sponsorship* du ministre des Finances, cousin de l'émir, des automobiles Mercedes Benz, est un Palestinien, bouillonnant, au rire sonore qui, observant scrupuleusement les commandements du Prophète, ne fréquente pas la chambre 502 du *Gulf Hotel*, lieu qui dissimule un bar n'ayant de clandestin que le nom car il est couru par expatriés, hommes d'affaires, hauts fonctionnaires et ministres. De temps à autre un cheikh tient *majlis*, une audience au cours de laquelle ses sujets, quels qu'ils soient, grand seigneurs, ou bédouins aussi crasseux qu'arrogants, la baguette de chamelier brandie, viennent exposer leurs doléances. Je suis admis à celui du cousin de l'émir, qui se déroule dans une salle des pas perdus aux murs garnis de cent fauteuils rococo dans lesquels patientent les quémandeurs. Le café circule sans désemparer ; on papote en attendant d'être appelé auprès du maître des lieux trônant sur un siège dominant.

À Riyad, capitale, et cœur de l'Arabie, le trafic, aussi démentiel qu'à Lagos, stagne dans un nimbo-stratus de poussière sèche portée à cinquante degré ; on y crève. Port de la mer Rouge, Djeddah figure un éden caressé par la brise du large. À Ali, fils du patriarche Bin Laden, leader des entrepreneurs de travaux publics du royaume, je confie la représentation des lubrifiants Elf. À bord de son coupé Lamborghini surcompressé, il m'offre une virée sur les chaussées caillouteuses, dégradées, ou en chantier de l'agglomération. Comme la garde au sol de son bolide se limite à quelques centimètres, nous patinons, plus que nous ne roulons, en soulevant des gerbes d'étincelles. Terminus de ma tournée d'initiation : Abu Dhabi, capitale de cette fédération des Émirats unis qui regroupe les communautés d'écumeurs qui jadis donnèrent leur nom à la Côte des Pirates avant que la reine Victoria ne leur dépêche ses bâtisseurs d'empire qui les ont réduits à

l'état de contrebandiers plus ou moins pacifiques qui prospèrent de nos jours ur une côte dite « de la Trêve » !

Le village de pêcheurs de trois mille âmes serré autour du bordj de l'émir a mué, diablement. Sous une forêt de grues, des pâtés d'immeubles atteignant dix étages poussent comme blé au printemps. Tracées par anticipation, aboutissant à des carrefours qui ne mènent nulle part, des artères zèbrent le désert. On creuse un port. Le sous-sol regorge de pétrole, liquide, ou en gaz. Au bout d'une corniche sans fin se dresse le *Hilton*, seul hôtel moderne, et pris d'assaut, on s'en doute. Là, nous affrétons un taxi en espérant que ses pneus usés jusqu'à la corde survivront, *inch'Allah !* jusqu'à Dubaï, distant de plus de cent quarante kilomètres de piste ensablée. Allah nous entend. À mi-chemin, des gardes frontière bons enfants timbrent nos passeports et nous servent le café. Ils ont rarement l'occasion de bavarder avec des *Faransi*, qui sont si peu dans la région ! La fièvre de l'or noir n'a pas gangréné Dubaï qui se prélasse le long des rives de sa creek, un bras de mer s'enfonçant de plusieurs milles dans les sables. Non pas que son port soit endormi ! Des centaines de boutres aux coques de teck qui se livrent à la contrebande de l'or jaune vers l'Inde, le Pakistan, et au cabotage vers l'Iran accostent ou appareillent. Des embarcations de tous genres font la navette d'une rive à l'autre. Une armée de coolies déchargent et chargent les navires. Pourtant, seule une zone industrielle, où sont implantées des sociétés de services pétroliers et un grand hôtel, portent témoignage d'un intérêt mitigé envers ce qui enflamme l'Émirat voisin. Son souk fleure autant les épices que celui de Damas ; partout se dressent des tours à vent. Dubaï, j'en suis convaincu, ne cédera jamais à l'attrait du gigantisme.

Arrive à Beyrouth Roger Cléret, directeur du département Lubrifiants de notre groupe. Il a gagné au rugby une carrure avantageuse et un sourire en toc éblouissant car il y a laissé la plupart de ses vraies dents. Il possède un stock inépuisable d'histoires belges et se voue corps et âme à répandre nos huiles sur les cinq continents. Son objectif du jour, la Turquie.

En deux heures de vol nous atteignons l'aéroport d'Ankara, d'où nous affrontons la descente aux enfers vers la ville à bord d'un mastodonte américain datant des années folles, bardé de chromes, dansant sur des amortisseurs défunts et des pneus aussi diaphanes qu'un voile de marié. Àson volant un cascadeur se prétendant chauffeur de taxi chantonne en aquaplanant d'une mare de boue à l'autre. Du vingtième étage du *Büyük*

Otel, le « Grand » hôtel, nous surplombons l'édredon de brouillard gris sale déployé sur la capitale la plus polluée du monde que domine le mausolée grandiose de Kemal Atatürk, « le père des Turcs », qui les a propulsés dans le 20e siècle sans digression après avoir infligé aux Alliés la mémorable pâtée des Dardanelles. De là nous gagnons le siège de Petro Ofisi la branche « commerce des produits » du ministère du Pétrole, un cube de béton brut encrassé respirant autant la joie de vivre qu'un immeuble communautaire stalinien.

Sur le trottoir, deux longues queues d'employés mènent à deux minuscules ascenseurs. Aucun signe d'impatience dans les rangs. Les derniers en ligne, c'est certain, n'atteindront pas leur bureau dans la limite des heures ouvrables… à l'exception du directeur général qui, jouissant de la priorité, est solide au poste lorsque nous frappons à sa porte… après avoir gravi huit étages à pied ! Roger lui expose sa stratégie :

– Vous manquez de technologie pour manufacturer des huiles. Je vous l'apporte ainsi que notre sigle qui garantira la qualité de vos produits. Ceci en échange d'une royalty, minime.

Le directeur se déclare conquis :

– Jemeréjouis de voir la société nationale d'un État libéral nous offrir son assistance. Le chef de l'État (Bülent Ecevit, portant à gauche) se méfie des majors, tous anglo-saxons, et capitalistes, qui ne songent qu'à nous exploiter. Nous admirons votre de Gaulle qui a tant de points communs avec notre Atatürk ! Ouvrons une ère de la coopération franco-turque. Voyons plus loin encore…

Plus loin… se dresse un immeuble jumeau, siège de TPAO, direction Exploitation-Production-Raffinage du groupe pétrolier turc, où nous attendent Ataman, patron de la raffinerie d'Izmir et le directeur des projets, Fikret Öncü, un colosse au rire communicatif qui adoptent notre offre de construire un *blending plant* – usine de brassage d'huiles – en aval de l'établissement d'Izmir, puis convoquent le chef du département Exploration. Si Cléret m'a entraîné dans cette affaire, c'est en prévision de son intervention ! Devant une avalanche de cartes, Fikret fait miroiter une mosaïque de concessions de l'offshore « peu profond » – en fait plongeant à plus de six cents mètres ! – du golfe d'Alexandrette et de l'onshore « très accessible » – en vérité accidenté et couvert de neige huit mois par an ! – de l'Anatolie orientale, au pied du mont Ararat. Pierre Célerier, qui a exploré la contrée il y a vingt ans, en a gardé un arrière-goût polaire : « Il y faisait si

froid que le gasoil figeait et que le métal se soudait aux doigts. Pourtant nous préférions nos tentes prises par les glaces aux isbas chauffées à la bouse mais qui fourmillaient de puces et de punaises résistant au zéro absolu ! » Le soir Öncü nous traite dans un petit restaurant. Exdiscobole d'Olympiades taillée en *sumotori*, son épouse engloutit esturgeon après esturgeon, rôtis, marinés, fumés, en brochettes, entonne raki sur raki, porte toast sur toast qui rendent son mari euphorique au point de nous confier :

– Officier de marine, formé aux États-Unis, j'exècre ce marxiste d'Ecevit. Qu'Allah l'emporte ! Et il l'emportera puisque Süleyman Demirel, le candidat des libéraux, nous, sera bientôt élu haut la main ! À moi qui l'ai appuyé, il ne saura rien refuser. Nous ferons de grandes choses ensemble, mes amis !

Adieux déchirants. La *sumotori* manque m'étouffer. Elf Lubrifiants nous tient désormais, Roger et moi, pour des héros. Pas Claude Fabre qui – c'était écrit – oppose un « Niet ! » aux offres de concessions. Qu'importe, les mois suivants, où que je sois, Beyrouth, Damas, Baghdad, Tripoli, je m'informe des résultats des scrutins qui se succèdent en Turquie. Éclatante victoire de Demirel ! Je m'envole aussitôt vers Ankara et me présente sans m'annoncer au bureau d'Öncü. Sa secrétaire m'accueille avec un sourire contraint :

– Fikret bey n'est pas là aujourd'hui… Enfin… n'est plus là.

Je souris :

– Il aurait été promu ?

Elle pique du nez sur son buvard :

– Non, il ne fait plus partie de notre personnel…

Abattue, la pauvre fille m'avoue que peu après l'avènement du nouveau Premier ministre, l'état-major de la société nationale a été décapité. Grâce à un sénateur qui arrondit ses fins de mois en faisant briller notre image de marque dans les hautes sphères, je retrouve trace de l'infortuné Öncü, impavide dans l'adversité, quoique amer :

– À la suite de quelle erreur d'aiguillage avons-nous été virés ? Ceci reste un secret d'État.

Il ne s'en porte pas plus mal. Engagé par le consortium chimique numéro un du pays, il touche le double de son traitement antérieur et, mieux encore, s'est allégé de sa discobole boulimique au profit d'un Tanagra à l'œil de gazelle style Loti, une femme liane exquise, souriante, qui picore gracieusement dans les plats et confectionne le plus délicieux café turc qui

soit. En revanche, la TPAO me fait languir plusieurs semaines avant de me signifier qu'elle ne se commettrait dans un *blending plant* que si nous investissions dans la recherche. Ainsi s'achève notre aventure au pays des odalisques. Ironie du sort, l'ascension de Demirel tournera tout aussi court : un quarteron de hauts gradés mené par un général Euren le mettra tout simplement aux arrêts ainsi que son rival, gauchiste, Ecevit, puis prendra le pouvoir !

Quelques mois plus tard, Serge Naville, l'un de nos stratèges « gaz naturel » me fait savoir : « Nous nous apprêtons à mettre en production en Iran un important gisement de gaz destiné à alimenter l'Europe. La trajectoire la plus courte d'un gazoduc aboutissant en Méditerranée coupe l'Anatolie dans toute sa longueur. Va donc sonder les Ottomans… » Le projet les enthousiasme ; ils esquissent les grandes lignes d'un accord : Elf Aquitaine assurera, bien entendu, le financement des travaux et s'engagera à acquitter les taxes d'usage. Par ailleurs, en fonction de leurs besoins, les municipalités de Mersin, Ankara, Istanbul, se serviront au passage et à leur discrétion. Privé d'un million de mètres cubes par-ci, un autre par là… à son terminal, notre gazoduc ne crachera plus que du vent ! Elf en est resté là. Sans regret car, le gisement iranien, peu après, Khomeiny l'a nationalisé !

Le royaume du sultan d'Oman, qui jadis régnait sur Zanzibar, s'étend le long de l'océan Indien jusqu'au détroit d'Hormuz qui verrouille le golfe Persique… pardon, arabe. Mascate, sa capitale, dort derrière de hautes murailles. Il y a peu, on en fermait les portes à la tombée du jour ; passée l'heure du couvre-feu, seuls des vigiles balançant une lanterne sourde parcouraient ses ruelles. En 1973, Qabous, le jeune souverain, qui a congédié son vieux père, a ouvert son fief à la modernité : aéroport neuf, grand hôtel, avenues à trois voies se perdant dans le désert dont les oasis, les tours de guet, les bédouins sont tels qu'il y a dix siècles. La Royal Navy, la RAF, disposent de bases ; Shell exploite un gisement. Deux frères, ex-conseillers du roi Ydriss de Libye détrôné par Khadhafi, ont certifié pouvoir faire allouer à Elf des concessions pétrolières en Oman. Sylvia B., une amie proche, hôtesse à bord de leur Lear Jet, m'a confirmé que leurs connexions étaient de qualité. Chef de cabine de Swissair, elle a navigué dans le monde entier ; elle est cultivée, intelligente, et crédible. De fait, un matin, Ponsaillé m'appelle :

– L'affaire est dans le sac ! Pour le cadeau d'usage, le président Guillaumat m'a dit : « Demandez conseil à Maloubier ! »… Qu'en penses-tu ?

Je suggère qu'une paire de très beaux pistolets damasquinés, décoré d'armoiries…

– Excellente idée, répond mon ami, je vais sonder l'homme de confiance du sultan.

Une semaine plus tard, il s'étrangle de rire au téléphone :

– Lorsque j'ai transmis ta proposition, géniale, à qui de droit, il m'a répondu que cette offre aurait été hautement appréciée si le monarque ne s'était pas entiché d'une Citroën qui l'avait conduit au Bourget ! Pas une Ami 8 cette fois, ni une SM, rien qu'une DS 23. Il a émis le souhait qu'on lui en livre… une demi-douzaine !

Lorsque la première DS est livrée à Mascate, le sultan s'écrie :

– Mais, qu'en ferai-je ici où, en fait de voitures, j'ai tout ce qu'il me faut ? Ces Citroën, je n'en ai besoin qu'à Paris pour me transporter, moi et ma suite, voyons !

La première, et par bonheur, unique DS expédiée, sera retournée par le premier avion cargo venu. Frais à charge de l'envoyeur, bien sûr.

En contrepartie, les signataires du *covenant* rentreront de Mascate, le poignet paré d'une Rolex Oyster. Celle du président Guillaumat est constellée de diamants, celle de Ponsaillé est en platine, celle de Claude Fabre est d'or massif.

Passer Noël 1974 à Téhéran chez André Ghyselen, secrétaire général d'Elf Iran, la société phare de notre groupe, pourquoi pas ? À cent kilomètres au nord nous skions sur les pentes d'une station aussi snob que Courchevel ; les pistes résonnent de petits cris d'effroi poussés, en français, par les élégantes. Nous visitons Isphahan, sa mosquée bleue, ses tours branlantes, Shiraz et ses roses, et, en gardant profil bas, Qom, haut-lieu de l'islam chiite. Le souk aux tapis de Téhéran, j'y consacrerais bien le restant de mes jours, à l'exception de ceux vécus en extase dans la salle des trésors de la Couronne, devant le trône du Paon – du Shah – etde sa tiare, faits intégralement, semble-t-il, de pierres précieuses, sans oublier un coffret à cigarettes constitué de baguettes d'émeraude d'un seul tenant ! À l'Intercontinental où Farah Diba, l'impératrice, et ses amis, dinent sans façon à une table voisine de la nôtre, le caviar, du Beluga à gros grain gris,

bien plus délicat que celui de Sacha, se sert à la louche. À pérégriner entre Irak, Syrie, Jordanie Turquie, Golfe, péninsule arabique, corne de l'Afrique, et à faire acte de présence aux surabondants déjeuners, thés, cocktails, dîners, soupers, du Tout-Beyrouth, snob, *posh* et chic, l'année file à la vitesse de l'éclair.

« En route vers Extrême-Orient, escalerai Beyrouth, dimanche 6 h. À cette occasion, heureux appréhender perspectives Liban Moyen-Orient. » Ce télex est à l'image de son expéditeur, Fran-çois Didier, directeur général adjoint, sous *Rachel*, de la branche Exploration Production du groupe, un super X, un feu-follet au cerveau-turbine qui fut l'un des artisans de ce monument gaullien qu'est l'aéroport d'Orly. Au tournant de mars 1975, il est le prévisionniste politico-économique d'Elf ayant pour mandat, en fonction d'indices qu'il récolte ici et là, d'esquisser à moyen et long terme les grandes lignes de l'évolution du groupe et de son environnement. De ce redoutable fouille-merde qui exige de ses victimes des réponses mesurées en secondes… et qu'il donne souvent avant qu'elles n'ouvrent la bouche, j'ai tout à craindre. Je révise les bulletins hebdomadaires d'information que j'adresse à Claude Fabre qui en diffuse la quintessence au président, à R. H. L., Ponsaillé, Maurice Robert, Foccart. Aux pâles aurores, Didier me prend à froid :

– Pour m'expliquer le Liban, que me proposez-vous ?

J'ai réponse à la question :

– Le tour du pays… Vous jugerez sur pièces.

Je démarre ; il lance tout à trac :

– Où va l'Iran ?

– Le Shah vient de proclamer que son armée se hisserait sous peu au quatrième rang dans le monde. Jusqu'à présent il n'a conquis que trois ilots inhabités du Golfe appartenant à Bahreïn. Mégalo, il a la mémoire courte : si les Anglais n'avaient pas viré Mossadegh, il ne vaudrait pas plus cher que Zog d'Albanie. L'Iran est une enclave chiite et indo-européenne environnée d'États arabes et sunnites qui réagiront s'il roule trop des mécaniques. S'il perd la face, gare à lui : les Perses sont fluides, imprévisibles.

– Autour, en Irak, Syrie, Arabie et dans le Golfe, quelles perspectives, disons… à vingt ans ?

– Dans le Golfe, c'est l'euphorie… l'or noir, vous connaissez ? En Syrie, en Irak, Hafez el-Assad et Saddam Hussein ont les choses en main, de fer ! Eux, leurs fils, des parents, des fidèles grassement payés contrôlent

forces armées, haute et basse police, sans compter les milices à tout faire qui gèrent les règlements de compte. Ils sont inamovibles.

Nous parcourons une route bordant le camp de Sabra, celui de Chatila, des bidons-villes hérissés de chevaux de frise, étroitement gardés. Derrière les lunettes d'intellectuel, le regard de Didier saute des miliciens aux tubes de canons qui se devinent entre deux gourbis. Je lui lance :

– Voici une menace à court terme.

– Allons donc ! Aucune des personnalités libanaises, et pas des moindres je vous assure, qui fréquentent Nélaton, ne manifestent la moindre inquiétude.

– Vous n'avez à faire qu'à des chrétiens nantis, les banquiers Traad ou Audi, Khalil el-Koury, fils du premier président du Liban, Raymond Eddé, aspirant président lui-même, et cætera… je suppose. Ils me rappellent nos politiciens de la III^{e} qui se battaient à coups d'éventail alors qu'Hitler massait ses Panzer à la frontière. Si ça pète sérieusement ici, le château de cartes s'écroulera.

– Vous êtes sûr de vos sources ?

– Quelles sources ? Elles sont toutes polluées ! Je me base sur mon instinct de primate, du Laos, du Gabon, du Nigeria. Mais je peux me tromper.

– Et si vous ne vous trompez pas, y aura-t-il embrasement général amenant une déstabilisation de la région ou simplement un conflit limité ?

– Un conflit limité. Assad qui poursuit le vieux rêve de Laurence d'Arabie… souvenez-vous, la Grande Syrie ! … tentera d'annexer le Liban. Du coup, Israël montrera les dents, mais ça n'ira pas plus loin. Nous n'en sommes plus au temps de la vapeur, des accords Sykes-Picot ou de l'Orient-Express, mais du pétrole, qui coule à l'est, et des dollars qui vont avec !

Nous roulons bon train jusqu'à Baabda, l'ancienne Byblos phénicienne ;retour via Tripoli. À 13 h 30, je freine devant l'aéroport. À jeun depuis l'aube, j'ai l'estomac dans les talons ; Didier ayant refusé de « perdre son temps à déjeuner ». En guise d'au revoir, ironique, il me lance :

– Nous verrons à l'usage si votre cataclysme se déclenche !

Deux semaines plus tard, un plein camion de Palestiniens vient narguer, au saint des saints du quartier chrétien, les sentinelles postées devant un bastion de la phalange du pratriarche Gemayel. Celles-ci, leur honneur bafoué, font feu ; les autres ripostent. Beyrouth s'embrase. Mon bureau de

Kantari, quartier du centre-ville, est situé au pied de la tour Murr, un gratte-ciel tenant son nom d'un ministre ayant fait fortune au Nigeria, qui a été investi par les Mirabitouns et les Partisans du Croissant. De ce mirador, ils ajustent les Gardiens des Cèdres, et ceux de la Vraie Croix, embusqués en contrebas dans l'hôtel *Saint-Georges*, le *Phoenicia*, l'*Hollyday Inn*… qui leur répondent du tac au tac. Des balles perdues fracassent mes fenêtres. Au rez-de-chaussée, le magasin Aziz, le « Fauchon » de Beyrouth, saute. J'affrète une camionnette ; Samira, ma secrétaire palestinienne, et moi, déménageons notre bureau dans mon appartement de la corniche des Sables-Blancs, loin de l'œil du cyclone. Cette fois les dîners en ville ne sont plus à l'ordre du jour ; Beyrouth s'est vidé comme par enchantement de ses bons vivants. J'ai évacué femme et enfants sur la France. Parfois j'offre le dernier verre sur ma terrasse face à la mer à un voisin banquier, Charles Debbas, un Libanais sans illusions :

– Notre législature est en porte-à-faux. Le prorata qui, en 1920, a réglé le partage du pouvoir, soit la présidence aux chrétiens majoritaires, le portefeuille de Premier ministre aux sunnites et le perchoir de l'assemblée aux chiites, n'est plus valable ! Aujourd'hui, les musulmans sont largement majoritaires. La présidence leur revient de droit, c'est une affaire de bon sens ! Lorsqu'il assiste à une réunion de chefs d'État arabes, tous musulmans, le nôtre fait figure de mouton à cinq pattes. Si les chrétiens ne passent pas la main, eh bien, Allah sauve le Liban !

Claude Fabre, mon boss, partage ce point de vue et me le fait savoir :

– Vous êtes marié, trois enfants, cadre de haut niveau ? Si on vous tue, la pension à verser à votre veuve nous coûtera une fortune ! Or François Didier, l'oracle du groupe, a déposé des conclusions formelles : le Liban, c'est foutu ! … Choisissez un autre poste d'observation quelque part au Moyen-Orient, où vous voulez. Je vous laisse carte blanche.

Chapitre 21

LES MULTILINGUES DE MADAME CLAUDE

Du Hilton aux gourbis de dernier ordre, les hôtels d'Abu Dhabi sont bourrés comme des malles arabes. Un cousin de Barghooty, notre agent de Qatar, me prête son lit, couche sur le sofa ; son frère se contente de la baignoire. Jour et nuit, dans un fracas d'enfer, les marteaux-piqueurs défoncent le sol, les grues virevoltent, les bâtisses poussent. Le chantier baigne dans un nuage de poussière qui prend à la gorge. Ici, pas d'agences immobilières. Je cours les constructions inachevées, j'escalade les gravats, j'interroge contremaîtres, ingénieurs, si j'en trouve et s'il comprend une autre langue que l'urdu : « Quel cheikh, ou quelle banque, finance le projet ? » Je me précipite à l'adresse donnée, je piétine pour m'entendre dire :« Tout est loué »ou« Ce bâtiment ne se débite pas par appartements ! » Me tire d'affaire Tony Akrawi, un chrétien de rite syriaque que j'ai croisé au Liban. Il m'introduit auprès de son *partner*, doyen d'une tribu bédouine de grande tente, Abu Ghanem al-Mazrooi, qui me propose et ses services d'agence, et un étage de l'immeuble qu'il élève au centre-ville. Me reste à sauver mes biens laissés à Beyrouth en proie à une guerre civile apparemment sans fin mais coupée de trêves inopinées, définitives… l'espace d'un matin. Elles se succèdent à un rythme d'enfer : on en comptera quatre cents et quelque au long d'un conflit qui agonisera pendant… plus de quinze ans ! Un chauffeur malin, muni d'un laissez-passer libanais et d'un sauf-conduit palestinien, me loue ses services. Lorsque le « temps le permet », c'est-à-dire à l'occasion d'une trêve évanescente, il m'attend devant l'aéroport et m'annonce : « Aujourd'hui, les abords de Chatila sont malsains ! Nous prendrons par le bord de mer » ou

« Sur la côte, les chiites tirent à vue ! Mieux vaut se glisser par l'intérieur. » En route, je rentre la tête dans les épaules ; une rafale est si vite arrivée ! À destination, j'entasse ce que je peux de bureautique et de classeurs dans des malles, puis nous faisons demi-tour. Je regagne Abu Dhabi à bord du vol suivant. Parfois, mon avion efface l'escale : l'aérodrome est sous le feu. Parfois mon chauffeur est absent. Parfois, le chef d'escale qui arbore une barbe de bagnard gémit : « En ville, c'est l'enfer. Bloqués ici depuis huit jours, voilà ce qu'on est ! »

Février 1976. Les factions libanaises se promettent une paix éternelle. Réconciliation nationale euphorique. J'accours. Ma secrétaire émerge de la place forte chrétienne d'Ashrafié où elle réside, traverse un *no man's land* muet, me rejoint sur la corniche. Nous chargeons tout ce que contient encore mon appartement dans deux camions qui entrent en Syrie juste avant que la dernière des paix éternelles expire et que les frontières ferment. À mon grand étonnement, les camions parviendront sains et saufs à Abu Dhabi. J'y ai conquis de haute lutte un *penthouse*, appartement sur terrasse, d'où j'ai vue, au-delà du port, jusqu'à l'île de Saadiyat, une étendue de sable où divaguent des chameaux. Abu Ghanem, mon sponsor, me recommande auprès du cheikh Tahnoon, président d'ADNOC, la Société nationale des pétroles, gouverneur de la province orientale, et neveu de l'émir. Un très haut person-nage renommé pour son sens politique. Il m'accorde audience en son palais d'Al-Aïn, « la Source », l'ancienne capitale, une oasis efflorescente de palmes, d'hibiscus, de flamboyants, où jeux d'eau et jeux de lumière se mêlent. Bienveillant, le cheikh :

– À tous ceux qui désirent participer à notre développement, je dis : « Soyez les bienvenus ! » Aux Français particulièrement, car nous admirons le général de Gaulle autant que Winston Churchill !

L'appel que j'adresse à Claude Fabre est entendu ;il m'expédie deux géologues qui, après avoir consulté cartes et relevés, font la fine bouche : « Dans l'offshore occidental, on note des pendages de quelque intérêt mais qui ne justifient pas que nous nous engagions plus avant. »Ah, ces géologues ! Leur corporation est la bête noire de Lévy. Il l'avait prise pour cible à Lagos lors d'un dîner réunissant ses collègues directeurs de compagnies pétrolières. Brillant, caustique, l'œil allumé il avait fait son numéro :

– Un jour, devant une grande carte de la mer du Nord, mes géologues entreprennent de me révéler où se cache son pétrole. Ils me plongent dans

synclinaux, anticlinaux, pendages, dômes, pièges et cætera puis collent le doigt sur un point en s'écriant triomphalement : « Il est ici ! »… Une question me vient soudain aux lèvres :« Au fait, où avez-vous déposé nos permis ? »…Eh bien, messieurs, ils les avaient collés partout… sauf là !

Des concessions, les Émirats en ont à revendre. L'émir de Sharjah me fait les honneurs de la grande maquette de la cité du futur qui occupe la majeure partie de son salon :

– Baissez-vous ! Le nez au niveau de la chaussée vous saisirez mieux la perspective !

Je désigne une large artère qui épouse la courbe d'une *creek* :

– C'est votre Promenade des Anglais, j'imagine ?

Il m'adresse un sourire espiègle :

– Non, la Promenade des Français, voyons !

Il me fait remettre les données d'un permis dont le bail vient à expiration :

– Il est prometteur, je vous le certifie.

Nélaton ne répondra jamais à l'offre. Un groupuscule améri-cain, Pinacle –un nom de pacotille –, en tirera des revenus confor-tables…

Le ministère des Pétroles du Soudan niche dans une modeste villa de Khartoum qui se mire dans le Nil. Son personnel se réduit à cinq filles-fleurs au profil de déesse qui roucoulent à n'en plus finir. Le ministre me propose des milliers d'arpents d'un soussol enfoui sous un désert immense, théâtre d'un conflit nord-sud en puissance qui rivalisera un jour, je présume, avec la guerre de sécession américaine. Mais, survivrai-je jusque-là ? À l'aéroportde Khartoum, un géant en blouse blanche s'était avisé que des passagers, dont moi, n'étaient pas vaccinés contre la fièvre jaune. Il a planté dans nos triceps une grosse aiguille au bout d'une grosse seringue… une aiguille unique pour tous ! Consolation : je ne mourrai pas de fièvre jaune… Du sida, peut-être ?

Je ne manque aucun des séminaires, symposiums, conférences, traitant d'économie pétrolière qui se déroulent à Koweït, Manama, Doha, Londres, ou à l'université d'Exeter. Je me lie avec ministres, dirigeants, Hassan Fakro de Bahreïn, Abdul Razzah Hussein de Koweït, ou Ali Jaidah, le très jeune directeur des Pétroles de Qatar, petit, sec, grinçant, qui effarouche les visiteurs. J'ai noué avec lui des relations suffisamment confiantes pour qu'un jour, il me fasse une proposition inattendue :

– Vous connaissez, bien sûr, le champ de gaz du North Dome que nous venons de découvrir ? Il est peut-être, à l'heure actuelle, le plus riche du monde. Toutefois, pour l'évaluer, je ne dispose que des informations que me procurent ses opérateurs, des multinationales dont les intérêts ne concordent pas toujours avec les miens… L'avis d'un expert appartenant à un groupe national, comme Elf, qui n'est pas engagé dans la région, donc impartial, me serait diablement précieux ! En auriez-vous un sous la manche ? Frais à notre charge, cela va de soi.

En nous donnant accès au trésor d'informations confidentielles, inestimables, collectées sur ce gisement hors du commun, Ali fait entrer, à proprement parler, le loup Elf dans la bergerie !Plus d'un major se prostituerait pour disposer d'un espion chez un rival ! Je me réjouis d'avance du tabac que je vais faire à Nélaton… Quel bide ! Le siège – le cartel de ses géologues peut-être ? – a des états d'âme : « Conjoncturelle, nébuleuse, cette intervention ! En tout état de cause nous sommes à court d'ingénieurs. Alors, en détacher un dans le Golfe pendant des mois… vous n'y songez pas ! »

Elf Aquitaine possède, en aval de sa branche chimie fine, tout ou partie de firmes telle Sanofi qui traite de pharmacologie, cosmétologie, parfums, Siplast, de matériaux d'isolation, Seigneurie qui peint et repeint le pont de Tancarville et la tour Eiffel.

Faute de driver un espion dans le North Dome, je me fais commis-voyageur. Je convaincs mes amis algériens qui gèrent l'Abu Dhabi National Oil Company que la raffinerie d'Umm al-Nar et sa cité méritent d'être ravalées ; Seigneurie enlève l'appel d'offres. J'en profite pour vanter les mérites du procédé Elf de désulfurisation de gaz naturel ;ils l'adoptent. Le bureau d'études de l'aéroport de Paris a conçu le nouvel aéroport international d'Abu Dhabi ; il va être mis en chantier. Siplast couvrira en partie son immense toiture. Accessoirement je collabore avec les commerciaux itiné-rants de Roger et Gallet, Yves Rocher, Stendhal, marques phares de Sanofi. Je rends visite faubourg Saint-Honoré au siège de Roger et Gallet, face à l'Élysée. Je me lie avec Jacques Arpels, qui amodie le label Van Cleef et Arpels à un prestigieux parfum que les nez de Sanofi élaborent. Il y a loin des relents âcres du *blow out* d'Obagi 21 aux arômes divins de *First de Van Cleef* ! J'ai ouvert un bureau à un jeune commercial d'Elf Lubrifiants que Roger Cléret m'a dépêché. Je lui ouvre des portes ;il chasse des contrats. Craquelés par les impitoyables rayons du

soleil, meulés par les vents de sable, les murs des gratte-ciel de la ville champignon – deux cents mille habitants déjà, un demi-million un jour prochain – réclament déjà un badigeon. La première « usine de mélanges »d'enduits qui verra le jour s'adjugera un marché pharamineux ! La municipalité, les Travaux publics, le ministère des Finances accordent leur béné-diction à mon sponsor, Abu Ghanem ; des banques proposent un prêt couvrant la quasi-totalité de la mise de fonds. Le président de Seigneurie, Haguenauer, est comblé.

Peu après on m'adresse un questionnaire, fouillé, portant sur « les conditions de chauffage du restaurant d'entreprise » et « l'emplacement du plus proche embranchement de voies ferrées ». Avant de prendre une quelconque initiative, il serait judicieux, ajoute-ton, de financer une étude détaillée, tirée sur deux mois, effectuée par deux experts venus de France, etc. Lesquels, à l'image de ceux que m'ont expédié Seigneurie et Siplast, ne baragouineront pas un mot d'anglais ? Je réplique diplomatiquement que l'embranchement de chemin de fer le plus proche, le terminus de l'Orient-Express, meurt de rouille à deux mille kilomètres. En revanche, aux Émirats unis, « *Time is money* »! Pas en France, apparemment. Les jours, les semaines s'égrènent… Aucune réaction. Je relance. Seigneurie se réveille :

– Nous avons oublié de vous aviser que « les autorités supérieures » ont accordé la priorité à l'installation d'une usine de mélange en Guadeloupe… Orientation politique visant à créer des emplois aux DOM-TOM. Nous n'avons pas eu voix au chapitre.

En France, la raison d'État, et de l'électorat, primera toujours sur la raison tout court… Sur les ondes, notre nouveau ministre de l'Économie reprend la litanie de son prédécesseur : leprixélevé du baril de pétrole plombe les chiffres de notre commerce extérieur ! Moi, je me confonds en excuses auprès des autorités, des banquiers, d'Abu Ghanem. « *Malesh*, qu'importe, répliquent-ils, tu as fait de ton mieux. La prochaine fois sera la bonne, *Inch Allah*, si Dieu le veut ! » Un groupe helvétique s'engouffre dans le créneau vacant et inonde l'Émirat de tonnes de barbouille… payables en or noir.

Raymond Camus, frère de l'un de mes compagnons de guerre, est le président de l'entreprise de travaux publics du Havre la plus dynamique, et pour cause : elle a, sous l'organisation Todt, contribué à édifier le Mur de l'Atlantique… puis a relevé la cité et son port libérés par les Alliés ! Dans cette affaire florissante, Elf a pris une participation. Raymond a conçu un

procédé de préfabrication si révolutionnaire qu'en un temps record il a fait renaître de ses ruines Tachkent rasée par un tremblement de terre. Khrouchtchev en personne l'a décoré, l'a baisé sur la bouche, l'a fait citoyen d'honneur de la ville, et de l'URSS. Un beau matin, un *baron* libanais offre à Raymond de monter en Irak quatre usines de construction industrielle lourde. Sa chevalière, sa gourmette, sa Rolls blanche font tiquer le Normand mâtiné picard qu'est Camus. À sa demande, je mène une enquête ; conclusion : son *condé* frime. En revanche, Kalid, un ingénieur palestinien de mes amis, a ses entrées au ministère de l'Industrie d'Irak. À nous Baghdad, où nous multiplions démarches officielles et rencontres sous le manteau dignes d'un roman du *Masque*. Fausses promesses, reniements, marchandages de foire aux bestiaux ! En comparaison, mon équipée de Damas fleure l'eau de rose. Mieux, lorsque, au petit matin, je réintègre l'hôtel vieillot qui se prétend « Palace », au fond d'un couloir, dans un recoin d'escalier, est tapi le gnome borgne chargé d'espionner les étrangers que j'ai surnommé « l'œil de Saddam ». Je le débusque, et l'index sur les lèvres, je lui tends un demi-dinar en lui faisant : « Chut ! » Il cligne de son œil unique, sourit de ses trois dents. C'est un rite.

Trois fois le marché achoppe ; trois fois Kalid le remet sur rails. Raymond Camus nous invite à fêter la victoire, gagnée à couteaux tirés au prix de pelletées de dollars, chez Maxim's. Le portier, le décor 1900, le Tout-Paris n'en imposent pas à Kalid qui, de loin, aurait préféré déguster le mezze arrosé de raki d'un troquet libanais. Peu après, Bahreïn envisage de s'équiper d'une usine de préfabriqués lourds. Adjudication moins alambiquée qu'en Irak ; Camus remporte le marché au prix d'une gratte raisonnable. Coflexip, une autre filiale de notre groupe, manufacture non loin du pont de Tancarville un produit innovant, un pipeline souple ! Je mets ses représentants en rapport avec ADNOC et ses sous-traitants ; ils signent un contrat de neuf millions de dollars. La firme Thomson-Brandt qui exporte plus de sulfateuses que de lave-vaisselle a engagé des experts en la matière comme Paul Aussaresses, général en retraite et ex-attaché militaire à Brazilia. Cadre de la direction Espagne-Sud-Amérique de Thomson-Brandt, il occupe un bureau avec vue sur les Champs-Élysées. Son compère Jean-Pierre Roselli, un ancien du BCRA et de la Force 136, est conseiller du président de l'établissement ;il fait appel à moi pour prendre pied dans le Golfe.

Je ne compte plus les rencontres, les conciliabules, les réunions, les tractations qui me projettent de Paris au Golfe, ni les visites guidées que je mène rue Nélaton, dans nos raffineries, nos terminaux pétroliers, le complexe soufrier de Lacq, nos centres de dispatching, l'Institut des Pétroles, la tour Eiffel, l'Arc de Triomphe, Notre-Dame, le Sacré-Cœur, et… le Crazy Horse ! En Afrique, en Orient, il était d'usage de mettre à la disposition des hôtes de marque une concubine, voire une épouse, usagée. Lors des cènes romaines, des musiciennes, des danseuses égayaient les invités avant de rassasier leur libido. De nos jours, en Occident, il est courant d'offrir l'équivalent aux mandarins d'influence. Elf est un holding d'État, respectable ; on n'y trouve ni service d'hôtessesgeishas, ni centre de formation *ad hoc*. Le « Démerde-toi ! » est donc de rigueur !Chaque fille de bar de nuit du 8^{e} arrondissement que je recrute pèche par analphabétisme ; ne lui vient aux lèvres aucun de ces mots d'esprit, et en anglais, qui doivent meubler les silences avant qu'elle ne saute au… cou du personnage auquel je l'ai présentée comme une « une amie, libre justement ce soir ! » une bourgeoise cultivée, pas une pute haut-le-pied ! Madame Claude que je contacte tardivement se fait fort d'aplanir les obstacles :« Mes filles, monsieur Martin, savent se conduire en grandes dames autant à table que dans les salons. Certaines sont multi-lingues. » Elles sont loin d'être, toutes, des duchesses et, souvent leur anglais « parlé couramment » vole au ras de *My taylor is rich*, mais étant pour la plupart « occasionnelles », leur vernis donne le change. Lorsque mon invité pèse un tel poids que des cadres de notre établissement jugent utile de l'honorer de leur présence, je congédie les demoiselles. La virtuosité des maestros de *Ledoyen*, *Laurent* ou la *Tour d'Argent* laissent mes amis africains et arabes qui se suffisent d'un ragoût, indifférents, à moins qu'en dépit de mes recommandations, on ne leur serve pour morceau de bravoure… un rôti de porc ! Alors on frise le coup d'éventail. Moi, j'ai affûté ma stratégie ; je ne convie pas mes amis de passage chez *les Grandes Toques* mais au *Paradis latin*, au *Bataclan*, au *Lido*, à Montmartre, et entouré de mes « nièces », d'un côté les pensionnaires de Claude, de l'autre des secrétaires ou hôtesses d'accueil de notre société, qui ravies de passer une bonne soirée, meublent la conversation… sous condition : « Si jamais tes amis nous trouvent à leur goût, tu défendras notre vertu jusqu'à la mort, promis ? » Je n'aurais pas à le faire :à l'heure de moucher la chandelle, les *Claudines* ne toléreraient pas que des rosières lèvent leurs gagne-pain !

Est-ce le sacrifice de mes « nièces » qu'on couronne en m'élevant à la dignité de conseiller du commerce extérieur de la République, moi qu'Elf paie pour écouter aux portes ? Ce titre ronflant et purement honorifique me donne accès aux conseillers commerciaux des ambassades de la région que je salue déjà régulièrement, et aux congrès, séminaires, assemblées, de chefs d'entreprise qui se tiennent au Centre du commerce extérieur sis dans un coquet hôtel particulier place d'Iéna. Scénario immuable : un ministre, un délégué, un sous-fifre, exhorte, vivement, nos industriels à se lancer à la conquête des marchés du monde. Réponse, en choeur : « Prendre un tel risque ? Jamais ! À moins que… vous n'envisagiez de nous subventionner ? » Le conférencier noie le poisson… puis les petits fours payés par la République font une entrée triomphale. Je regagne ma voiture dont le poste de radio donne de la voix :« Le déficit de notre commerce extérieur… » ergote un ministre. Je coupe ! Dans les capitales du Golfe, comme au Nigeria, la colonie française pointe au cinquième ou sixième rang derrière celles des États-Unis, de Grande-Bretagne, d'Allemagne, du Japon, d'Italie, parfois des Pays-Bas. Seuls savent s'imposer les holdings majeurs et des artisans audacieux, industrieux, travailleurs, malins, mais si peu nombreux. Nélaton me sonne : « L'association des petites et moyennes entreprises compte sur nous pour aider ses membres à s'établir dans le Golfe. Vous êtes en mesure de leur faciliter les démarches administratives, de les introduire sur le marché, de leur recommander un sponsor, n'est-ce pas ? » Un jeu d'enfant, au prix d'une seconde secrétaire, d'une machine à écrire, d'un télex. Mon appartement-bureau est suffisamment vaste. Budget mensuel : une vingtaine de milliers de francs par mois, à répartir entre vingt bénéficiaires, peut-être ? « *Chicken feed* ! Des clopinettes ! » dirait mon frère. Confiant, j'attends le feu vert… « Trop cher ! » me lance d'une voix navrée mon correspondant parisien. Vingt mille francs, trop cher payer pour prendre pied dans un pays roulant sur l'or, jaune et noir, et dont le taux de développement atteint 36% cette année-là ? Arpagon lui-même aurait risqué cent louis !

Paul Carton, notre ambassadeur à Koweït, n'est pas de cette race. J'ai la plus grande estime pour ce Franco-Libanais à profil grec, boucles grises disciplinées, impeccablement vêtu demideuil, secondé par une épouse britannique *high society*, et qui roule Jaguar, possède piscine et, la raquette en main, bondit si bien qu'on le surnomme le « Borotra du Golfe ». Plein d'esprit, anglophone, arabophone, il flaire les combinaisons politico-

économiques, les alliances, les désalliances, les intrigues de palais. Marcel, son frère, est l'inamovible chef de protocole de notre ambassade à Beyrouth. Inamovible, enfin… jusqu'au jour où il sera pris en otage par des extrémistes palestiniens. Jusqu'alors, Paul régnait sur quatre chargés d'affaires établis à Qatar, Bahreïn, Abu Dhabi, Oman. Depuis peu le Quai les a remplacés par des ambassadeurs de plein droit dont, à Abu Dhabi, Jean-Claude Guisset, auquel mes t-shirts, mes blousons, ma dégaine, ma réputation d'ancien agent secret, sulfureuse à son goût, déplaisent. À l'occasion de la première – et dernière, je le crains – audience privée qu'il m'accorde, il lâche d'un ton sec : « Je suis ambassadeur de la France, monsieur, pas ambassadeur des Français ! Vos "affaires" ne me concernent pas. Le conseiller commercial, le consul, sont là pour cela. »

Élisabeth, reine d'Angleterre, chef du Commonwealth honore la fédération des Émirats arabes unis de sa visite. Sont conviés au déjeuner officiel qui se déroule à l'hôtel *Méridien* les hautes personnalités locales, la colonie britannique, le corps diplomatique uniquement. Sur la liste ne figure aucun étranger à l'exception du directeur d'ADMA, entreprise de production offshore, qui escorte son épouse anglaise… et moi auquel le High Commissioner a adressé, DSO oblige, un bristol. Lorsqu'il m'aperçoit, J.C. Guisset me lance un regard réprobateur. Le repas se déroule néanmoins au mieux. Flanquée de cheikh Zayed d'Abu Dhabi, président de la Fédération, et de cheikh Rashid de Dubaï, vice-Président et Premier ministre, entourée des autres émirs des États fédérés, la reine règne en majesté sur une longue table dominant la salle de bal. Le banquet expédié, les convives sont invités à saluer la souveraine assise, digne, sur un siège surélevé. Protocole oblige, on s'incline, on effleure les deux doigts, gantés, qu'elle présente. Ouvrir la bouche avant qu'elle ne vous adresse la parole constitue une entorse au protocole ! Notre ambassadeur qui lui rend hommage dans les règles de l'art, m'adresse un regard condescendant. Le hasard faisant mal les choses, Catherine, ma femme, lui succède et, d'une voix claire qui perce un silence régalien, s'exclame :

– Madame, j'ai eu le plaisir de bavarder avec votre maman !

Le prince Philip, debout au côté de la reine, se mord les lèvres et se prend à compter les mouches au plafond. Il ne se souvient certes pas d'avoir croisé il y a quelques années cette Madame Sans-Gêne à Lancaster House.

– *Really*, répond Sa Majesté, dont le sourire éclatant est le reflet de celui de la reine-mère. J'en suis enchantée !

Je prends Catherine à part :

– Tu aurais au moins pu dire « Madame votre mère !

– Bof, nous sommes des mamans qui aimons nos mamans. On se comprend !

L'air profondément offensé, l'ambassadeur « de France »vient à moi et me susurre :

– Je croyais que seuls les sujets britanniques étaient admis à saluer Sa Majesté. À quel titre vous trouvez-vous ici ?

– Àtitre secret, Excellence.

De ce jour, je goûterai rarement aux petits fours de l'ambassadeur qui donne des dîners habillés, entre hommes exclusivement, mais présidés par une femme, sa « gouvernante » – c'est ainsi qu'il l'a présentée –et qui vit sous son toit ! De quoi attiser la fureur des « légitimes » qui la dépècent. « Elle se dit de sang bleu… Pas plus que moi ! » grince Thérèse Tisserand, la langue la plus vipérine de la Côte des Pirates. Lorsque l'une de nos flottilles de prestige fait escale à Abu Dhabi, l'attaché militaire à labotte de Son Excellence, un jeune cavalier qui prétend avoir réglé à mains nues la majorité des conflits internationaux depuis la guerre des Gaules, omet de m'inviter. Le commandant de l'un des navires, Fréville, que j'ai connu midship au Gabon, il y a bientôt vingt ans, s'en charge. Lors de la réception offerte sur la plage arrière du navire amiral, jouant à ravir son rôle d'hôtesse, la « gouvernante »papillonne. Elle m'ignore, et pourtant… Je me plante devant elle ; interdite, elle me toise de haut ; son « patron » l'a mise en garde. Sous les paupières lourdes de khôl, les yeux mordorés sont encore beaux et le visage dont le fard adoucit les arêtes n'accuse pas ses… – je calcule brièvement – soixante printemps ? Il y a trente ans, je me souviens, Dieu qu'elle était séduisante ! Elle jouait à merveille de sa longue chevelure qui voletait jusqu'à voiler son regard ! Je m'incline, très vieille France, sur son poignet :

– Mes hommages, madame ! N'avez-vous pas, par hasard, habité un temps… un manoir près de Clamecy ?

Son regard s'aiguise. Je poursuis :

– Dans ce temps-là, votre prénom était… Barbara, je crois ?

Une lueur d'inquiétude au fond de ses yeux, elle hésite puis lâche :

– Oui, il fut un temps où « on » m'appelait Barbara. Mais… comment le savez-vous ?

Je souris :

– Parce qu'un jour, vous êtes venue me prendre chez moi, à Neuilly et m'avez conduit dans ce manoir, parce que lorsque j'ai eu un accès de paludisme, vous m'avez apporté quinine et petit déjeuner au lit…

Elle me coupe sèchement :

– Je ne me souviens pas, monsieur, que vous ayez jamais été mon …

– Jamais, madame, jamais ! Je respectais trop votre ami du moment, mon père spirituel, qui m'accueillait chez lui, enfin, chez vous, à mon retour d'Extrême-Orient. Mon nom ne vous rappelle rien, mais le sien peut-être… Philippe Liewer ?

– Ah, Philippe ! Oui, je me souviens… Il était intelligent, cultivé, brillant…

– Ex-grand reporter, il avait du talent. Je vous ai entendue lui dire : « Tu écris aussi bien que Guy ! » À Clamecy, il m'a donné à lire ses mémoires, rédigées en anglais sous le titre *Moonstruck Wanderers*, soit, en français, Les Vagabonds du coup de Lune, une histoire bien tournée, sous un bon titre. Marie-Louise, sa sœur, m'a dit vous avoir réclamé à plusieurs reprises ce manuscrit qu'elle voulait faire publier. Vous l'avez toujours ?

– Oh, c'est si loin !… Il est sans doute au fond d'une vieille malle.

– Et, vous pourriez le retrouver ?

– Je ne sais pas… Pardonnez-moi, on m'appelle !

J.C.G.pointe un index vers elle. Celle qui, à Clamecy, s'affichait « Comtesse Barbara des Cars » m'adresse un regard pathétique. Le message est clair : « Laissez ces souvenirs dormir en paix. J'ai d'autres préoccupations aujourd'hui. » Dont celle de ne pas ternir l'image sereine qu'elle a servie à son protecteur du moment, peutêtre ? Enfoui au fond d'une malle, le manuscrit qu'elle ne déterrera jamais est aussi défraîchi que ses souvenirs ! Ce ne sont ni Marie-Louise, disparue depuis longtemps, ni Philippe qui repose depuis des lustres sous une colonne tronquée du cimetière Mont-parnasse, qui s'en inquiéteront.

Menardo, « boueux » (en boues de forage) – il approvisionnait la Super 7/11 de Matsogho – et cordon-bleu renommé, est particulièrement populaire à Abu Dhabi. Aussi, lorsqu'un infarctus l'emporte, la communauté française entoure sa famille et s'entasse dans la petite église Saint-Joseph. Lorsque l'un de ses administrés décède, l'ambassadeur de France, c'est de tradition, patronne le service funèbre. Cette fois, le prie-Dieu réservé à Son Excellence reste vacant. Une première ! Répandre trois gouttes d'eau bénite sur le cercueil de l'un des siens n'entre pas dans le cadre de ses hautes

fonctions ; il n'est pas l'ambassadeur des « des Français », ne l'oublions pas ! En revanche il vient égrener un chapelet d'ambre aux messes dites en arabe par un prêtre syrien. Bien peu le regrettent lorsque, affecté dans les Andes, il nous quitte. Barbara est à ses côtés, flanquée d'un jeune éphèbe blond. Les langues de vipère distillent leur venin : elle l'aurait eu d'un Lord. Comtesse, Lady… *quo non ascendat* ? Au sommet des Andes, dénichera-t-elle un Grand Inca esseulé ?

Elle n'est pas la seule à quitter la scène. Pierre Guillaumat, notre président, réunit les cadres expatriés d'Elf au restaurant du Pont-d'Orly, leur livre un brillant exposé sur l'avenir du groupe et leur annonce tout à trac son départ prochain à la retraite. Consternation dans les rangs en vertu du principe « on sait ce qu'on perd, on ne sait pas ce qu'on va retrouver ». Celui qui s'en va est un aventurier d'une espèce disparue. Frais émoulu de l'X, il a fait ses premières armes aux mines de bauxite de Boneng, non loin de la rizière de poche sur laquelle j'ai été largué peu avant la reddition japonaise. Dans les années trente, on touchait Saigon après deux mois de traversée puis, en quinze jours, à bord d'une chaloupe bâchée, on remontait le Mékong jusqu'à destination. Au long d'un séjour « colonial » – trois ans à l'époque – le blanc-bec maîtrise la mine, ses mineurs et l'exotisme de la chaîne Annamitique. En novembre 1942, tandis que je m'échappe de Bizerte, directeur des mines de Tunisie et membre d'un réseau de l'IS, il est surpris par l'invasion allemande. Il espionne si bien l'ennemi que de Gaulle le remarque, lui en sait gré. Il fera de lui un général, un gouverneur, un ministre, enfin le *deus ex-machina* des hydrocarbures de la France.

– Ma succession est assurée au mieux, lance Pierre Guillaumat d'un ton confidentiel, tout en désignant d'un clin d'œil Raymond Levy assis à sa droite et qui rougit, presque.

L'auditoire se détend : le pétrole, *Rachel* le connaît sur le bout des ongles !

À Abu Dhabi débarquent un jour Quilès, Fabius, Jean de Lipkowski, séparé de ma sœur d'armes Brigitte Friang, et Pierre Joxe, dont Louis, le père, gaulliste convaincu, fut l'un des artisans, dans l'ombre, du succès de l'opération Torch. Deux fois l'an Total invite des députés de toutes couleurs à rendre visite à ses établissements les plus prestigieux, dont celui du Golfe est le fleuron. Fabius est victime d'une attaque en règle de la part d'épouses d'expatriés qui mettent en doute l'authenticité de sa foi rose en porte-à-faux

avec sa fortune, celle de sa femme, ses Porsche, etc. J'admire le brio avec lequel, tout en faisant honneur au champagne et au foie gras, il se tire d'un marais dans lequel je me serais englué. Il est énarque, moi pas !

Un beau matin, coup de blues rue Nélaton : Guillaumat s'en est allé et… *Rachel* l'a suivi ! Les assurances distillées au Pont-d'Orly, Valéry Giscard d'Estaing les a mouchées ! À voir la fascination qu'Elf, gigantesque machine à sous dotée d'un pouvoir supranational, exerce sur les politiciens, c'est miracle qu'elle n'ait pas été braquée plus tôt ! De Gaulle avait veillé à ce que, entreprise industrielle, elle soit gérée par des ingénieurs; mais il est mort il y a neuf ans déjà. Son nouveau boss, Albin Chalandon, un proche de Giscard, est banquier de métier converti à la politique. À l'occasion, un condottiere ; capitaine FFI dans la forêt d'Orléans, blessé, il a participé à la libération de Paris, a rencontré Leclerc, s'est lié avec Chaban-Delmas, inspecteur des finances, comme lui. Il a épousé le gaullisme. Député, ministre du Logement, il a été effleuré par la fétide affaire Aranda, du nom de l'un de ses affidés qui a dévoilé un maelstrom de demandes d'interventions dans des appels d'offres de contrats juteux ; sa garde rapprochée en a été éclaboussée. Rue Nélaton, le règne des X est aboli. Place à des énarques, discursifs, pragmatiques, opportunistes, explorateurs d'antichambres ministérielles plus que de concessions en milieu désertique. Menu fretin jouant un *one man show* dans un Golfe lointain, je m'estime hors de portée des balles perdues du combat des chefs qui, je le pressens, va s'engager à proximité du pont Bir Hakeim. Dorénavant je suis à la fois aux ordres de Claude Fabre et de Gilbert Portal, directeur « géographique » Orient-Maghreb dont le territoire s'étire du Maroc à la mer de Chine. Ingénieur des Mines, svelte, flegmatique, Gilbert est terriblement compétent. Comme il court sans désemparer de Beyrouth à Pékin, il me donne rendez-vous au hasard de ses escales, Dubaï, Koweït, Riyad ou Nélaton.

En 1980 Valéry Giscard d'Estaing se rend en visite officielle – la première de l'un de nos chefs d'État – aux Émirats arabes unis. À l'aéroport d'Abu Dhabi, le long du tapis rouge, les personnalités françaises sont alignées par rang de préséance, d'abord notre nouvel ambassadeur, ex-chargé d'affaires au Canada, bougon mais bon enfant, puis le délégué régional de Total, Jean de La Motte, ensuite moi… Entre V.G.E. et de La

Motte, le contact est chaleureux : ils ont usé leur fond de pantalon ensemble en classe préparatoire de Polytechnique. À moi qui n'ai pas partagé un tel honneur, poignée de main et sourire de commande. Dans l'ombre du Président s'avance André Giraud, son ministre de l'Industrie, X autant que lui, massif et sourcilleux. Après avoir échangé des amabilités avec mon voisin, il se tourne vers moi. Je me présente. Son visage se ferme : « Quoi, vous êtes Elf ?… Je ne veux pas que vous marchiez sur les pieds de Total, ici ! » Incrédule, je le regarde sous le nez puis j'apostrophe de La Motte : « Jean, as-tu l'impression que je t'écrase les arpions ? » Pris entre deux feux, il réplique par un « Non ! » courageux. Giraud me lance un regard noir et s'éloigne. Ce que j'ignore, c'est que Chalandon est sa bête noire ! Au cocktail traditionnel, Valéry – aurait-il un faible pour les jolies femmes ? – accorde à Catherine plus de minutes que le protocole n'exige. Bon prince, il pose les sempiternelles questions :« Et vous vous plaisez ici ? Et, comment occupez-vous vos loisirs ? Et vos enfants, et vos week-ends ? Ah, vous possédez un bateau ? Vous naviguez dans les îles ? » Conclusion moins primesautière : « Vous ne ferez pas de vieux os ici, madame. J'en suis désolé ! »

– Quel crime de lèse-majesté as-tu commis pour que je sois renvoyée comme une malpropre, et par le Président de la République, en personne ? me jette-t-elle dès qu'elle peut se libérer.

La petite idée que j'ai à ce sujet, je la creuse en prenant Claude Fabre entre quatre-z-yeux. J'ai vu juste ; il me le confirme : « Souvenez-vous… les Indes occidentales découvertes par Christophe Colomb, le pape les a partagées entre l'Espagne et le Portugal. Eh bien ! nos Présidents s'en sont inspirés : si la côte ouest de l'Afrique est revenue à Elf, entreprise d'État, celle du Golfe a été attribuée à Total, consortium privé…

– Consortium « privé » dont le président ne peut être nommé sans un « amen »officiel !

– Je vous le concède… En territoire neutre, non producteur, à Beyrouth, par exemple, on vous a toléré. Dans le Golfe, c'était une autre histoire. Pire, en vous agitant comme vous l'avez fait, en décrochant des contrats, en vous liant avec ministres et personnalités de premier plan, vous avez prêté le flanc au soupçon : les gens d'Elf ne jouent pas le jeu ! Leur taupe, ce Maloubier, un espion de métier, va nous griller ! Les notes d'ambassade ont touché très haut. Le couperet est donc tombé de très haut, vous l'avez remarqué, je pense ?

– Que d'occasions perdues ! Contrats, concessions, le North Dome… j'en rêve encore… des millions de dollars à glaner ! Total et Elf auraient pu jouer, d'un commun accord, les frères ennemis. À ce petit jeu on gagne à tout coup : les parties adverses aiment concéder à l'un ce qu'elles refusent à l'autre ! Dans ce genre d'exercice, les Anglais, leur Intelligence Service particulièrement, sont de première force !

– J'y ai pensé. On m'a répondu : ce n'est pas français !

– Ça ne m'étonne pas. Plutôt mourir empanaché que vaincre en sous-main, n'est-ce pas ? Passons… Pourquoi, au départ, ne m'avez-vous pas mis en garde ?

– Je craignais que si je vous offrais un rôle de potiche, vous refuseriez. La page est tournée… Votre prochain point de chute : un pays pourri d'opportunités où Total n'est pas implanté : l'Arabie Saoudite…

Je m'écrie en levant les bras au ciel :

– J'oppose mon veto ! Les femmes, même occidentales, y vivent couvertes des pieds à la tête, ne conduisent pas, ne sortent pas seules. La mienne a trop de sang russe pour se soumettre à la Charia. Je la perdrai… lapidée !

En excursion à Nizwa, dans l'Oman profond, je lui avais recommandé, en vain, de porter robe longue et foulard… Peu après, en jupe courte, elle avait détalé comme une gazelle par les ruelles de la médina, poursuivie par deux vieux chameliers, leur canne de jonc fouettant l'air !

– Calmez-vous, Bob ! Nous dénicherons bien au Moyen-Orient un coin moins puritain que Nizwa ! Nous avons tout notre temps.

Mon ami Bernard Sébillote, directeur local de l'une de nos entreprises de travaux publics, s'en va. Il laisse vacant le poste de représentant des français de l'Étranger, un titre ronflant couvrant une fonction nébuleuse : faire entendre la voix d'expatriés, conservateurs, via « nos » sénateurs, au Parlement. Bernard bat le rappel des postulants à sa succession. Bide affligeant. C'est que tout candidat doit consacrer temps, et argent, à imprimer des affiches, des professions de foi, à les répandre aux quatre coins d'une circonscription couvrant des milliers de kilomètres, et à y faire campagne ! Bernard s'en prend à moi : « Je te nomme volontaire d'office ! » Sans le dévouement de Françoise Harris, qui fut ma première secrétaire aux Émirats avant de fonder sa propre société, je jetterais l'éponge ! Mais, rondelette, blondinette, suave, sur ce territoire voué aux expatriés mâles, notre Guisset en tête, qui la tiennent à distance, elle en

remontrerait à une ministre de la Condition féminine ! Elle gère notre « permanence », une table et un téléphone, tandis que je cours à Oman, à Riyad, à Koweït, au Yémen. Le conseil d'Étatrejette une plainte pour propagande illé-gale déposée par mon rival de gauche : c'est qu'il afait pire !

Lorsque je reprends souffle, Gérard de Villiers, qui a pris pension au bar de la piscine du *Méridien* d'Abu Dhabi, me consulte afin de mieux ourdir les péripéties d'un roman éclaboussé d'or noir, de sang, de sexe et peuplé de sultanes aux yeux de braise. Dans ses pages, des terroristes-grenouilles feront sauter des plateformes offshore et massacreront des cheikhs. On y reconnaîtra Catherine, sous les traits d'une croqueuse de diamants russe qui séduit SAS et le cadenasse à une mallette explosive. Il s'en sortira, à la dernière minute… elle aussi ! Merci à Gérard : j'ai besoin d'elle pour faire les malles… car nous plions bagage en vertu du « Ici, vous ne ferez pas de vieux os ! » de Giscard d'Estaing

Chapitre 22

TERMINUS KOWEÏT

Carrure de paysan et pas placide, petite moustache à la Clark Gable, humeur égale, urbanité à toute épreuve, diplômes britannique et américain, le cheikh Ali al-Khalifa al-Sabah, neveu de l'émir, est ministre du Pétrole du Koweït, un territoire qui se nourrit d'hydrocarbures depuis quarante ans. Le puits de Burgan, premier d'une longue série, a craché noir en 1938. De riches gisements ont fait de cet arpent de désert coincé entre Arabie et Irak l'un des États les plus prospères du Moyen-Orient. L'œil étincelant d'intelligence et de malice, cheikh Ali aime me surprendre d'une claque dans le dos quand je flâne dans la galerie marchande qui occupe le rez-de-chaussée de l'immeuble du ministère : « *Hey, my friend ! How's life today* ? Salut, l'ami ! Aujourd'hui, comment va la vie ? » Un tourbillon, la sienne : entretiens au Diwan de l'émir, interventions au Conseil des ministres, exposés devant le Parlement où cinquante députés le cuisinent sans complaisance, réunions de l'OPEC, séminaires de grosses têtes. Il vit à 200 àl'heure, l'allure à laquelle il mène son Audi 200 Turbo. Toutefois, il a toujours quelques minutes à consacrer à un solliciteur pour lequel il éprouve de la sympathie.

Lorsque je l'ai approché, il m'a lancé :

– Je serais heureux de me lier avec Elf …encore que, lorsqu'on se fiance, chacun met un cadeau dans la corbeille. Moi, je peux vous offrir mon parrainage, sans lequel, vous le savez, vous ne pouvez ni obtenir de visa de résidence, ni établir un bureau. Et vous ?

J'ai cité notre expertise en exploration-production, désulfuration des bruts et application variées du soufre, pétrochimie et industries en aval, jusqu'à pharmacologie, cosmétologie. Sur ce, je lui ai tendu

cérémonieusement le plus prestigieux des flacons, en cristal de roche, de *First* dans son présentoir de luxe :

– Pour une fiancée !

Il en est resté muet puis a éclaté de rire. :

– Si je m'attendais !… Maintenant soyons sérieux. Elf sait-il propulser des véhicules au gaz naturel ?

Je lui affirme que oui alors que, s'il est un domaine dont mon groupe est absent, c'est bien celui-ci !Ali al-Khalifa hoche la tête :

– Eh bien ! prenez contact avec Bader al-Rifai qui est chargé de concevoir ce qui me tient à cœur.

Àcedernier, on ne fait pas avaler de couleuvres :

– Hum, jamais entendu parler d'une quelconque avancée des Français là-dedans. Des Japonais, Italiens, Néerlandais, oui !… Vous avez bluffé le ministre, hein ? Eh bien, si vous ne faites pas le poids, vous le paierez cher, car Ali est féroce avec ceux qui le déçoivent ! Débrouillez-vous pour mettre vos ingénieurs à niveau au pas de course, car j'ai pour ordre de lancer une flotte de véhicules équipés gaz… avant trois mois !

Gilbert Portal aime relever les défis :

– Un carburateur n'est pas une navette spatiale ! Ça se modifie d'un coup de tournevis ! Les obstacles, très français, aux progrès de la carburation au gaz sont législation, fiscalité d'un autre âge et les fonctionnaires qui vont avec ! On va tourner ça. Allez vous mettre au courant à Solaize ! Jem'occupe du reste.

Sis au sud de Lyon, Solaize, le centre de recherches sophistiqué du groupe, se prête à bien des jongleries technologiques. Sous l'impulsion de Gilbert, ses ingénieurs accouchent d'un projet fiable et, à l'heure dite, établissent à Koweït une station-service, un atelier de maintenance, convertissent au GPL les moteurs de vingt-deux véhicules qu'ils font ronfler sur les routes du désert. Les fiançailles ont pris corps ! Fin négociateur, Portal séduit le ministre. Des *joint ventures*, projets en commun, s'ébauchent en Oman, en Tunisie, en Chine. Abdullah Baroun, le jeune chef du Département Exploration de la KPC, vient s'entretenir avec son homologue français installé à Pau. C'est un toqué de football américain ; je le convertis au rugby et au jurançon. Safwat, le patron Énergie solaire de l'Émirat, vient juger des performances de la station PTT alimentée par éolienne et cellules photovoltaïques plantée sur l'éperon de la Turbie fouetté pas les vents. Il sepenche ensuite sur le circuit de chauffage

solaire de l'hôpital de Mont-pellier. Nous poussons jusqu'au four d'Odeillo à deux pas de Mont-Louis, berceau de la Bagheera de Dupas. Enfin, il se fige, béat d'admiration, devant Thémis, centrale extraterrestre nourrie par une forêt de miroirs géants fichés sur les flancs d'un cirque de montagne et dont les rayons se concentrent sur un récepteur juché à la cime d'un derrick de cent mètres de haut. Bluffé, Safwat, par les innovations de ces Français ! Il passe commande de pompes et d'émetteurs radio tout aussi solaires, qui lui seront livrés, *Inch Allah !*, lorsque le soleil pâlira, car lorsqu'il brille, les vacances battent leur plein mais… nos usines dorment ! Quand, enfin, les composants lui parviennent, prises et fiches ne s'emboitent pas ! Honte à nous, Gaulois, qui nous proclamons rois des accouplements ! Entre temps, Hassan Fakro nous donne à aménager « tout-solaire » une station-service du centre de Manama, la capitale de Bahreïn. Il se propose de l'inaugurer en grande pompe le jour de la fête nationale. Il en sera pour ses frais : les éléments seront approvisionnés avec quatre mois de retard. C'est qu'aux vacances succède la « rentrée d'octobre »et… les grèves –aux dires des Anglais, avant la pétanque, le sport de prédilection des Fran-çais –qui vont avec !

Les hydrocarbures à haute teneur en soufre courants au Canada, en France, en Irak, sont une plaie car, tels quels, se vendent mal. Ce maudit soufre qu'on extrait de ces bruts, on le stocke en pyramides autour des raffineries. Nauséabond et polluant, il ne demande qu'à voler au vent pour mieux empoisonner l'environnement. S'en débarrasser, comment ? Les allumettes sont passées de mode ! Suivant un procédé Elf, mêlé à l'asphalte, il consolide les revêtements routiers. Une aubaine pour l'Irak où un caravansérail de spécialistes, et d'observateurs, dont moi, se livrent à une éclatante démonstration. Lune de miel entre Bagdad et Elf qui se voit attribuer un permis de recherches ! Grandiose cérémonie de signature. Par un sourire radieux, le Quasimodo du Palace manifeste la joie de me revoir tout en empochant le demi-dinar rituel.

Au bord de l'esplanade de la Défense se construit un gratteciel qui surplombera tous les autres : la tour Elf, d'acier, de béton, de verre. Trônant au dernier étage, son concepteur, le président Chalandon, balaiera du regard, sur 360 degrés, Paris et l'Île-de-France. Il s'est penché de très près sur son concept, son implantation, sa réalisation. N'a-t-il pas été un ministre

du Logement à l'origine des grands lotissements ? Les jeunes cadres dynamiques constituant sa force de frappe dont le parler flûté heurte le jargon grossier des fouilleurs de brut, s'y sentent chez eux. Ils s'insinuent, délogent insidieusement les ingénieurs austères formés à l'école Guillaumat, prennent leur place. Gilbert Portal, qui n'était pour-tant pas sans malice, sera poussé à l'écart. À un jeune et élégant énarque à particule, et aux hanches particulièrement rebondies, possédant un hôtel particulier dans l'ilot BCBG du quartier Saint-Germain, reviennent les Relations internationales. Il s'arrogera les contacts humains avec nos correspondants du Golfe. Qui l'a affublé du surnom TGV, on ne sait pas. Son épouse est l'héritière d'un riche filateur du Nord en mal d'un titre de noblesse. Les mauvaises langues brodent que dans la corbeille de mariage babillait l'objet d'un *package deal*, un poupon que lui aurait légué, par erreur, un chroniqueur très *people.* Il n'y a sans doute pas une once de vérité dans cette calomnie. *Le Figaro* publie les chroniques de TGV ; vient de paraître l'un de ses ouvrages traitant d'économie politique. Il me téléphone de la Défense :

– Dites donc, mon cher ! J'aimerais faire connaissance du ministre des Pétroles et du directeur de sa société nationale. J'arriverai demain vendredi. J'aurai deux jours à leur consacrer. Arrangez-moi les rendez-vous !

Vendredi est le jour d'Allah… En me battant comme un beau diable, j'arrache un entretien. Lorsque je lui en précise l'heure, il me coupe :

– Je n'en attendais pas moins de vous… Au fait, ma conne de secrétaire a omis de me prendre un visa. Pouvez arranger ça à l'arrivée, bien sûr ?

Un visa… à pêcher où ? Les bureaux sont fermés, cadenassés ! Je me prostitue, je l'obtiens, pour du beurre :

– Désolé ! s'excuse TGV. Un empêchement… Pouvez reporter ces rencontres ?

Il n'est pas inconscient, je le devine, il me teste… pour mieux me descendre en flammes. Imaginant savoir creuser l'âme bédouine jusqu'à ses tréfonds, il m'adresse un dépliant accompagné d'une note : « À diffuser largement auprès de nos amis afin qu'ils appréhendent mieux notre groupe. » Rédigé dans la langue du Prophète, le prospectus décrit l'environnement familial, les études, les diplômes, la croisière dans les ministères de l'inimitable cadre supérieur qui vient de prendre les rênes de l'une des directions essentielles de l'entreprise nationale. Hagiographie tonitruante, à compte d'auteur. Il yacollé sa photo, meilleur profil, mais

menton empâté. Tout pour déplaire à une communauté qui juge que la vie privée se garde sous le coude et qui… réprouve la représentation humaine. Mon ami Abdul Razzak Hussein, patron de la KPC, un sourire ironique aux lèvres, m'apostrophe : « Très jeune premier ton nouveau boss. Pas très pétrolier… rien à voir avec Gilbert ! »Pétrolier ou non, mon « patron » vole de ses propres ailes. Il surgit, sans m'en aviser – un oubli de sa « conne » de secrétaire, sans doute ?– à Abu Dhabi, Bahreïn ou Qatar, accompagné d'un « ami » libanais qui a juré être en mesure de lui ouvrir « toutes » les portes… en échange d'une poignée de dollars. Un autre de ces faisans dont je tiens la liste à jour. Je le surprends même un matin sur une plage tenant la main d'une femme en bikini… son épouse légitime l'accompagnant en… voyage d'affaires ? Rien de répréhensible puisque Albin Chalandon a emmené sa maîtresse en titre, Catherine Nay, journaliste célèbre –« attachée de presse »pour l'occasion – réveillonner en amoureux au siège de notre filiale d'Oman. Le jet affrété pour les fêtes a fait escale à Dubaï ; des bruits ont couru que, faute d'être épouse légitime, madame Nay qui désirait visiter la ville, n'a pu quitter l'aéroport. Pourtant son nom aurait figuré à titre « officiel » sur l'ordre de mission du Président ? Des cancans, bien sûr, s'ils ne m'étaient rapportés, assaisonnés d'un sourire en coin, par Abdallah al-Mazrooi, le neveu de mon sponsor, dirigeant de la National Bank of Abu Dhabi, l'un des coffres forts de l'Émirat, un garçon plein de ressources, d'« oreilles » propres aux banquiers, et d'humour. Ils'esclaffe :

– Ah, vous les Français ! … Ces histoires de bonnes femmes qui éclatent au grand jour et qui vaudraient le *sack* à un dirigeant anglo-saxon, on vous les pardonne ! En revanche, pourquoi ton Président a-t-il pris une participation dans une société de forage artisanale, sans envergure, de Singapour ? Les pétroliers, tout le monde sait ça, répugnent à gérer des sondes qui, en fonction des aléas de la recherche, se trouvent un jour en surnombre à un bout du monde et manquent à l'autre. Désistements et transports coûtent des fortunes ! Ils préfèrent de loin s'adresser à des soustraitants. Çaleur revient moins cher !

Je tombe des nues :

– Une société d'État entrant au capital d'un *contractor* mineur appelé à traiter avec la concurrence ? Ilyarisque de conflit d'intérêt. Tu dois te tromper, Abdallah !

Avec un regard apitoyé, il lâche :

– Je sais de quoi je parle ! La firme en question a même approché ma banque avec,à l'appui, un dossier de demande d'emprunt bien ficelé citant des perspectives riantes de développement, des marchés prometteurs, particulièrement sur des gisements appartenant à Elf qui s'est engagé à financer la construction de quatre plateformes de forage, à hauteur de cent soixante millions de dollars. La *joint venture* a été enregistrée aux Bahamas, un paradis fiscal. Son nom, Drilling Investment Co, filiale de Techfor International, une société dont le président est Hubert Perrodo, le gentleman qui, à Singapour, a séduit ton grand boss ! Tu n'es pas au courant ? Ilest temps que tu t'informes, mon garçon !

Je m'informe. À Paris, l'affaire a fait grand bruit, mais derrière des portes closes sur un comité directeur du groupe qui ruait contre la combinaison, et des quatre fers encore ! Chalandon et son directeur des projets, Henri Leca, un fidèle entre les fidèles, n'ont pas cédé d'une ligne. À Singapour, en fait d'informateur, j'ai ce qu'il faut : André Miens, patron résident de Forex-Schlumberger, multinationale de services et de forages pétroliers. Il exerçait la même fonction à Lagos. Le magma de poutrelles en fusion se tordant sur le carreau d'Obagi était le cadavre de l'une de ses Super 7/11. Nous nous sommes liés d'amitié. Il m'accueille dans son studio au pied de Notre-Dame ; je le reçois dans nos terres du Bourbonnais. L'un et l'autre nous avons abouti dans le Golfe, puis il a été appelé à Singapour. Aucourant de tout, André :

– Le jour où ton grand chef a rendu visite à Singapour, chacun des « grands » du forage qui, comme tu le sais, y font construire leurs plateformes à meilleur prix, a imaginé qu'il venait prospecter leurs capacités. Des clous ! Il était attendu par un obscur, Hubert Perrodo, qui lui a joué le grand jeu type Las Vegas doublé des Mille et Une Nuits : soupers somptueux assortis d'odalisques comme seul l'Orient sait en produire, bains de champagne, massages thaïlandais, délices à la clé. Ton super boss est reparti sur les genoux… et conquis. Jen'en sais pas plus.

Dans le Golfe, TGV, *missus dominici* du super boss, pour-suit voyages exploratoires en compagnie de son mentor libanais. Comme il ne s'annonce pas plus à moi qu'à notre ambassadeur dans les Émirats, ce dernier, bourru de nature, grogne :

– Vous auriez pu, en tant que représentant de votre groupe, m'informer de la venue de ce monsieur qui, par l'intermédiaire d'individus douteux, sollicite des entrevues auprès de personnalités officielles !

Je n'ose lui avouer que je n'en sais pas plus que lui sur les transhumances du « monsieur ». Depuis que, balayé par François Mitterrand, Giscard d'Estaing « ne fait plus de vieux os » à l'Élysée, je suis un représentant des Français de l'étranger « de l'opposition ». Une opposition dont TGV n'est plus, loin de là ! Ses chroniques figurent désormais dans *Le Matin*, rose, et il se vante de collaborer à la rédaction des discours du nouveau Président ! Il aurait dit de moi : « J'espère que ce garçon saura garder la mesure ! » Révolues, ses appréciations élogieuses : « Votre note sur la situation politique au Moyen-Orient est la plus intelligente que j'ai lue depuis long-temps. » Je ne suis plus, à ses yeux, que le survivant d'une vieille garde vaincue, une planche pourrie bonne pour la déchetterie. Je n'en poursuis pas moins ma tâche, la routine : écouter aux portes, cultiver mes relations…

Établi depuis longtemps à Koweït, Talal Abu-Ghazaleh est un homme d'affaires palestinien enjoué, cultivé, pianiste à ses moments perdus et passionné de Wagner au point d'assister chaque année, entouré de sa famille, au festival de Bayreuth. Par ailleurs, il bichonne des crus exceptionnels dans une cave climatisée qu'on lui a livrée en pièces détachées. Elle n'est pas seule de son espèce ; enville, on en compte cent vingt ! L'alcool est hors-laloi au Koweït qui figure parmi les tout premiers importateurs d'un jus de raisin australien hyper concentré… qui donne un moût dont on tire un vin de table acceptable ! Les réceptions privées sont arrosées ; onyrencontre même des aspirants œnologues. Talal est converti aux mœurs françaises, et pour cause : le siège de la filiale de son holding londonien de *business consultancy*, conseil en communication, trône au 116 Champs-Élysées ! Gourmet averti, il apprécie la cuisine de Catherine et ne craint pas de mettre la main à la pâte. Chez moi il a croisé Portal et… TGV. Je suis néanmoins surpris lorsque je reçois copie d'un projet de *joint venture* entre Middle East Projects d'Elf, un nouveau-né de l'équipe dirigeante, et Talal Abu-Ghazaleh & Associates… Une *joint venture* sous forme de « Société intermédiaire et conseil qui assurerait l'interface entre les filiales du groupe Elf, les filiales petites et moyennes entreprises françaises et les pays arabes, à travers la TAGA et ses filiales locales. » Mon ami Talal propose ses bons offices en matière de relations publiques, contacts avec clients, sponsors et agents, études de marché, élaboration de soumissions, contrats, assistance juridique, etc. soit une interprétation large des prestations qu'on m'avait demandé de fournir, il y a quelques années, à

moindre prix, à des PME, qui les avaient jugées inabordables ! Une lettre d'une direction des projets avait évoqué des objectifs « Pays du Golfe » il y a six mois, je m'en souviens. Tout en se montrant résolue à assister les filiales souhaitant développer des activités commerciales, cette D. P. avouait que « le groupe a manqué, sciemment, des occasions de s'implanter dans des États du Golfe – champs de Saaja à Sarjah, concessions à Abu Dhabi, participation à la venture North Dome à Qatar – estimant le risque trop grand et l'intérêt trop mince. » On jette un voile pudique sur le fait que le Golfe est chasse gardée de Total, bien sûr. Toutefois, en conclusion, « le groupe maintient et affirme sa présence par des opérations d'assistance technique à Koweït, Bahreïn, Abu Dhabi et poursuit sa coopération avec la KPC. » De quoi me faire dresser sur mes ergots ! Je suis l'artisan de ces opérations ! M'est adressée également copie des minutes d'idées échangées en dégustant un déjeuner que l'ami Talal a offert chez Taillevent, le trois-étoiles de la Rive gauche, au nouveau ministre du Commerce extérieur, Michel Jobert, à des pontes et à Paul Carton. Cette fois, Talal voit plus grand ; il offre ses services « aux exportateurs français » en général. Il invite banques et chambres de commerce à participer. L'hôte d'honneur de la réception qu'il donne dans son chez-lui de Saint-Nom-la-Bretèche, une superbe villa à vue imprenable plantée à la lisière du golf, est, encore, Michel Jobert, escorté de la cour que tout ministre traîne à ses basques. Le gratin des relations internationales et des projets Moyen-Orient du groupe se presse au buffet. Moi je suis venu en ami, et en dilettante. Les miens m'on jeté des regards étonnés ; les rapports entre TGV et moi sont si lâches… Sous Portal, en *one man show*, j'étais sur la brèche, aujourd'hui, l'heure est aux « Conseils » et « Consulting » externes en relations, communication, *business and markets research*. Un holding multinational comme le nôtre serait inapte à prospecter les marchés ? La réponse est ailleurs… Talal et ses semblables sont des philanthropes qui offrent leurs services, gratis, tout simplement !

Du temps, j'en ai. À consacrer, par exemple, à Riffaud qui m'est arrivé à Abu Dhabi à bord du vol inaugural d'un Airbus dernierné afin que nous mettions à exécution le projet qu'il a concocté et que l'Élysée soutient. Il a fait son chemin, Claude, depuis qu'en 1956, il a pris la tête du commando Hubert regroupant les nageurs de combat que nous avions formés, a entrepris alors de parachuter des kayaks depuis un transport de troupes Nord 2500 ; l'un d'eux a pulvérisé la dérive du bimoteur, qui s'est abattu !

Claude en a sauté à temps. Il a commandé en second le porte-avion *Foch*. Il a embrassé les nouvelles technologies de plongée profonde en engins pilotés, est devenu un expert mondialement reconnu. Il est vice-président d'Ifremer, notre Institut national de recherches. Nous ne nous sommes jamais perdus de vue. Il nous arrivait de partager un repas à Paris ou ailleurs. Il m'a traité princièrement au Centre océanique de Bretagne qu'il dirigeait, sur une île au large de Brest dont les compétences couvrent aussi bien travaux sousmarins que pisciculture… Impériaux, les homards grillés du chef, flambés pastis !

C'est là qu'il a ébauché le projet que je lui avais soufflé : sous prétexte d'un litige territorial vieux comme le monde, Saddam avait déclaré à l'Iran de Khomeiny une guerre qui, à mon sens, s'éterniserait autant que celle du Liban, mais que des ayatollahs fanatiques pourraient bien porter chez les alliés, arabes et sunnites, du Fou de Bagdad : les émirs du Golfe. Or, leurs plateformes de production offshore se trouvent à portée d'un raid de vedettes ou d'un binôme de nageurs de combat ! Claude a ficelé un projet multiforme. Forces spéciales françaises, ou sous-traitants civils, organiseraient la défense des installations pétrolières *offshore* mais également *onshore*. En annexe, on proposerait de développer l'industrie piscicole ; le chapelet de lagunes jalonnant la côte s'y prête.

J'ai sondé les mandarins propres à faire aboutir le projet. Ils ont insisté sur un point : « Que la proposition émane de votre Défense nationale et qu'elle soit adressée à la nôtre, qui gèrera l'ensemble du programme. Sinon, vous connaissez le pays… chacun va tirer la couverture à soi ! Et surtout que l'ADNOC ne soit pas concernée ! Les Algériens qui la pilotent, et à tous les échelons, même s'ils éprouvent de la sympathie pour vous, s'opposeront à ce que leurs anciens maîtres garantissent leur sécurité ! Ils étoufferont le projet, tenez-vous-le pour dit ! »

Claude et moi avons reconnu le terrain. Nous nous sommes répartis les tâches. Je prendrai la direction des opérations sur place ; il assurera la logistique depuis la France.

– Imagine, conclut-il, alors que la soixantaine nous guette et que la retraite nous pend au nez, l'occasion nous est offerte de démarrer une start-up ! Allez, je rentre à Paris, j'arrache à l'Élysée un protocole d'accord taillé sur mesure et nous repartons, non pas comme en 14, mais comme en 52. Souviens-toi… Arzew ! Tu vas rechausser le masque et les palmes, mon gars !

Son enthousiasme, je le partage. La direction des projets peut être fière de moi. Grâce à cette opération d'assistance technique, j'affirme et je maintiens, comme elle le recommande, la présence du groupe dans le Golfe, non ?

Claude me revient, un pli amer aux lèvres :

– Rien eu à faire ! On m'a opposé que la France s'est déclarée neutre dans le conflit Iran-Irak. Donc, pas question de fournir un appui tactique ou stratégique à l'un ou l'autre belligérant ! Le terme « aide militaire »est donc banni d'un texte qui propose pudiquement une assistance technique dans le cadre de l'industrie pétrolière des Émirats et de ses annexes.

Je mobilise mes mandarins… Peine perdue : le document est soumis « pour étude » à l'ADNOC. Il s'y engloutit. Jamais il ne refera surface ! Claude s'incline avec fatalisme :

– Après tout, l'enveloppe budgétaire de notre projet ne se montait qu'à quatre cents millions de dollars… Une vétille pour une grande nation comme la nôtre…

– Qui n'en finit pas de pleurer le déficit de son commerce extérieur… Quoi qu'il en soit, je sens que bientôt je vais être invité à rentrer au bercail. À titre de consolation, nous nous verrons plus souvent !

La résidence des Émiriens, les naturels du Golfe, souvent un pâté de grandes villas dans un vaste parc floral derrière un haut mur d'enceinte, est dédié à la famille ; leurs invités, mâles en majorité, ils les reçoivent dans leur garçonnière, un *penthouse*, pied-à-terre en terrasse au sommet d'un gratte-ciel, sous les étoiles. Seules femmes conviées à ces *parties* portes ouvertes, des étrangères, épouses d'expatriés et hôtesses de l'air en escale. On ne danse pas. Les uns jouent aux dés, d'autres tirent sur la pipe à eau. Surtout, on bavarde ! Des habitués entrent, sortent, reviennent. Whisky et champagne coulent. Tard dans la nuit on dépose au centre du tapis un plat immense ; un agneau grillé y trône sur une montagne de riz. Par politesse, on grignote trois grains et une parcelle de peau croustillante. L'hôte présente cérémonieusement à l'invité d'honneur le morceau du roi qu'il a extirpé de la bête… l'œil, globuleux, coriace, qui patine sur la langue pire qu'un glaçon. Que de fois, menacé d'étouffement, l'ai-je roulé d'une joue à l'autre sans parvenir à y planter les dents ! Mais un gage d'amitié, ça se mérite ! Au cours de ces soirées, on lie connaissance, on entretient des relations.

Un soir j'ai bavardé longuement avec le cadet, éduqué, l'esprit ouvert, de l'une de ces familles qui dominent le monde des affaires d'Abu Dhabi. Des points d'intérêt commun nous rapprochaient. En me quittant, il m'a glissé :

– Nous pourrons faire des choses ensemble, Bob, quand nous nous connaîtrons mieux.

Cette leçon de savoir-vivre, à l'orientale qui a échappé à TGV, a été retenue par un Français atypique, Xavier Maniguet, que j'ai croisé un soir.

– Je suis médecin, occasionnel, de Total, me déclare-t-il. Je n'ai pas de cabinet fixe en France. Je loue mes services à des compagnies pétrolières et minières qui font campagne dans le monde. Médecin de réserve de la marine, j'embarque au hasard d'expéditions océanographiques. Pas de fil à la patte ! Je fais ce qu'il me plaît. Médecin de l'aéronautique, spécialiste hyperbare et de la survie, moniteur de vol en montagne, je collabore à des revues scientifiques. Et puis, j'ai un violon d'Ingres… la « Boite », la « Boutique » dont je suis honorable correspondant. Ça vous dit quelque chose ?

Il me fixe de son regard gris, un sourire sarcastique aux lèvres. C'est un Normand, de la race de ces Cauchois qui composaient mon équipe de sabotage dans la clandestinité. Épaules musculeuses, visage triangulaire, œil clair enfoncé sous l'orbite, front dégagé car ses cheveux qu'il « ramène » de son mieux, battent en retraite. Je ne sourcille pas. Il poursuit :

– J'appartiens à un service où vous avez laissé des traces… Si vous ne me connaissez pas, moi, je vous connais.

Ma villa de Koweït, certains l'ont surnommée la « Maison de France » car sa piscine est assez vaste pour que s'y baignent les enfants de notre modeste communauté. Son bar est le lieu de rencontre d'amis koweïtiens qui ne crachent pas sur mon champagne, mes whiskies et mes vins faits main. Non que je sois porté sur la bouteille. À l'approche du troisième âge, je joue au tennis avec autant de constance qu'à Lagos du temps où j'épaulais ce tricheur de Sacha Romanoff, et surtout j'ai renoué avec un sport qui m'était pratiquement sorti de la tête…

Koweït possédant une patinoire, un jour, j'ai rechaussé de vieilles lames et j'ai entraîné mes enfants sur la glace. Un grand escogriffe canadien m'a interpelé :

– Dites donc, dans vos jeunes années, vous avez dû hockeyeur, vous ? Notre équipe est à courtd'un joueur, vous tombez à pic !

Je lui ai ri au nez :

– Repiquer au *stick*, à 59 ans ? Vous croyez au père Noël ? Et de quelle équipe s'agit-il ?

Il m'a répondu avec le plus grand sérieux :

– Ici, il y trois équipes en lice, celle des *Shaheens* ou Faucons, composée de jeunes Koweïtiens qui pratiquent depuis des années maintenant et ne sont pas manchots, celle des *Vikings*, des Scan-dinaves qui se sont acoquinés, et celle des laissés-pour-compte, d'autres nationalités, autrement dit, nous, les *Diplomates* ! Vous ne serez pas le senior, notre goal a 60 ans !

J'ai réendossé la coquille, les épaulettes, le casque, les protections tous azimuts ; j'ai repris contact, brutalement, avec la glace, les balustrades, les cornières des buts et des adversaires plus carrés que moi. J'y ai gagné des bleus, des bosses, des suées diluviennes me vidant de trois kilos de ma substance à chaque séance. Un jeudi soir, à la veille d'une rencontre, cruciale – comme toutes les rencontres – message laconique de TGV : « Arriverai demain matin ». J'abandonne mon équipe en désarroi. Le surlendemain, j'essaie de forcer la porte de ceux que mon boss prétendait toucher sur l'heure, mais sans succès. Il reprend l'avion désenchanté, la bouche amère.

Peu après un « envoyé spécial » survient : « Mon ami, vous avez servi longtemps, très longtemps. L'heure de la retraite a sonné. Je sais, c'est dur mais, vieux militaire, vous savez vous plier aux ordres, n'est-ce pas ! » Je me plie à ma façon ; j'entreprends une longue, très longue, tournée d'adieux. Son but : épargner à mes enfants le transfert, en pleine année scolaire, d'une école amarrée aux tropiques vers un bahut parisien. TGV s'impatiente, trépigne. Je lui oppose un argument péremptoire : « Depuis une dizaine d'années je représente le groupe dans le Golfe, avec honneur, vous l'avez vous-même souligné. Il serait malvenu que je quitte nos amis arabes sans les saluer ainsi qu'il est d'usage. Un départ en coup de vent serait mal interprété. Mon successeur en subirait les conséquences. » Et je prends mon temps… à Koweït, Qatar, Bahreïn, Abu Dhabi où je cours les *penthouse parties*. Au cours de l'une d'elles, la dernière, je crois, mon vieil ami Saïd, très haut gradé d'État-Major, me tire à l'écart :

– jusqu'à présent, c'était dans l'ordre des choses, nous avons été tributaires des Britanniques, nos anciens tuteurs. Cependant, le temps est venu de diversifier nos approvisionnements, de ne plus mettre nos œufs dans le même panier, comme on dit chez toi. Vous fabriquez de bons avions, vous les Français, le Mirage 2000, par exemple, et notre armée de l'air le préfère à ses concurrents anglo-saxons. Cependant, tu te doutes que, si nous nous manifestons par la voie officielle, le monde entier sera mis au courant et nous serons pris à partie par nos amis britanniques, américains, allemands, etc. Je sais que tu es en mesure de faire connaître notre sentiment, pratiquement une promesse d'achat, au producteur de l'avion, et dans le secret le plus absolu.

Ce secret, nous l'avons scellé, en nous serrant la main, tout simplement.

Les fauteurs de paix de l'Élysée ou d'ailleurs ont-ils été pris de court ? Les négociations s'engagent à la vitesse du son. L'accord de vente est paraphé avant même que je ne quitte la scène. Dixhuit Mirage dans le ciel des Émirats ? British Aircraft n'en revient pas ! Et cen'est qu'un début…

Chapitre 23

CI-GÎT LE *RAINBOWWARRIOR*

J'ai beau me défiler de haut en bas de la tour de la Défense, les faiseurs de vieux – après tout, il existe bien des faiseuses d'anges – qui m'ont pris en chasse, finissent par me mettre la main au collet : « Vous rendez-vous compte, âgé de 63 ans, donc engagé, largement, dans le troisième âge, vous osez travailler encore ! » J'objecte que je manie toujours correctement raquette de tennis et crosse de hockey, que je voltige passablement en avion, que la plongée demeure pour moi une seconde nature, que je fais mouche au pistolet et que les fuseaux horaires me laissent froid ; ils me confondent : « De par la loi, vous êtes inapte au travail ! » Le travail, que je vis comme un passe-temps agréable, est, hélas ! à leurs yeux, la manifestation la plus sordide de l'esclavage. *Duralex, sed lex*, aurait ajouté mon papa qui ne manquait jamais une occasion de ne pas perdre son latin. Dure, la loi qui renvoie dans leur foyer, et au repos forcé, télé et belote, des hommes dans la force de l'âge.

– La loi est la même pour tous ! m'assène le chef du commando de chasse.

– Pourtant, notre président…

– Ah, lui, c'est différent !

Agé de 66 ans, Albin Chalandon est ministre de la Justice après avoir été élu député du Nord. Si les politiciens ne sont pas soumis à limite d'âge, serait-ce parce qu'ils ne font rien ? J'en doute ! Après s'être démis de son siège d'Elf Aquitaine, au chômage, donc, il a eu la chance inespérée de se voir offrir la présidence d'une société de services pétroliers traitant, entre autres, de récupération de gaz de torchères, Petrol Engineering, contrôlée par… Hubert Perrodo ! Coïncidence : Paul Leca, son homme-lige, a été nommé président de Drilling Investment Ltd, cette filiale d'Elf siègeant à

Nassau, Bahamas, dans le même immeuble que la Techfor de Perrodo ! Heureux hasard : Leca est aussi administrateur de la Gabofor de Perrodo auquel le président Bongo a concédé l'exclusivité des campagnes de forages au Gabon et il a été bombardé directeur général de Petrol Engineering présidée désormais par… Albin Chalandon. Ce n'est que la partie immergée de l'iceberg, mais saturée, prétendent certains. Peut-être autant que la population carcérale auquel le ministre de la Justice veut remédier en privatisant les prisons. Le Président Mitterrand, le Conseil d'État, les syndicats et, dans la foulée, le Premier Chirac enterrent le projet. Ce revers ébranle le ministre peu avant qu'un magistrat n'inculpe les dirigeants de Chaumet, la vénérable joaillerie, membre de la guilde hors classe de la place Vendôme –Van Cleef, Mauboussin, Boucheron, Chaumet – de « banqueroute et escroquerie. » Ils four-nissaient un service occulte, et illégal, de comptes courants rémunérés, sans se soucier de la couleur et de l'odeur de l'argent déposé, à des clients privilégiés dont… le ministre de la Justice en personne ! La justice peut-elle s'exercer contre son propre ministre ? Aveugle, comme il se doit, elle fait bon poids, bonne mesure… en ne poursuivant aucun client de la « banque »Chaumet, ministre ou pas ! Après avoir opposé « un visage de marbre » aux accusations, Albin Chalandon reste soudé à son fauteuil, tout simplement, jusqu'à ce que, en 1988, François Mitterrand soit réélu. De ce jour, il se retirera de la vie politique, tout en encourageant l'ascension d'une jeune personne, Rachida Dati, qu'il juge digne d'intérêt ; il use de son influence pour qu'elle obtienne un emploi à Elf.

Par un autre heureux concours de circonstance, les échos toni-truants d'un flop d'une amplitude nucléaire relèguent le scandale Chaumet au rang de présentation de mode. Avant même que la presse ne le plaque en gras et en première page, que la Télé ne le chante en *prime time*, le « téléphone grenouille » des anciens nageurs, aussi performant que le téléphone arabe, m'a mis au parfum :

– Ce *Rainbow Warrior*, ilaurait dû couler ni vu ni connu comme le *Proserpina* ou l'*Atlas* mais, dès le début, un *makoui* (mauvais génie vietnamien) s'est glissé dans la mécanique. Et pftt, tout a merdé !

Xavier Maniguet, pour lequel je me suis pris d'amitié et qui essaie, sans grand succès, de faire de moi un pilote de montagne, a tenu un rôle de premier plan dans le show burlesque d'Aukland. Il n'en décolère pas :

– Au départ, la Piscine avait pour mission de couler, à titre d'avertissement, le *Rainbow Warrior* de *Greenpeace* fondé par le Canadien David Mc Taggart, qui nous pompait l'air sur le site de Mururoa et déchaînait la presse du tiers-monde et de l'Est contre les essais nucléaires français. Étonnant, on n'a jamais vu *Green-peace* s'en prendre à des essais russes, ou chinois ! Une organisation « verte », *Greenpeace*, mais ayant la rougeole ! La « Boite » a situé à Moscou, Pékin, Cuba, et en Libye, l'origine d'une partie des dons qui lui permettent de vivre et de bien vivre ! Une écolo gauchisante un rien hippy, éprise d'archéologie et de zoologie marine, Dominique Bonlieu, qui avait embarqué à Rotterdam, avait fait son trou à bord. Cette Mère Teresa des bébés coraux, en réalité, la capitaine Christine Cabon de la DGSE, était idéalement placée pour glisser une cuillerée de potée émeri dans le carter des machines, de détergent dans le carburant, de lave-vaisselle dans le circuit de refroidissement !

Le ministre de la Défense, Charles Hernu, ne veut pas que le rafiot coule discrètement mais qu'il saute à grand fracas, à quai cependant, car il ne souhaite pas la mort du prochain. Il veut qu'on mitonne un crime parfait dans lequel on reconnaîtra sa patte, sans qu'un soupçon de preuve permette de le mettre en cause. « Le coup de Hernu », génial, ferait date dans l'histoire des services secrets du monde, au même titre que les coups de Churchill ! La gloire, pour ce fils de gendarme, et gendarme, lui-même, si brièvement, du 15 décembre 1944, jour de sa sortie de prison, au 1er mars 1945 ! Un repris de justice admis dans la gendarmerie, est-ce possible ? Charles Hernu ne s'est jamais étendu sur ce point. Pourtant, sa légende, il la faisait mousser si glorieusement : un arrière-grand-père communard en 1970… un homonyme sans plus. Études brillantes, brevet supérieur, instituteur diplômé. En vérité, aussi cancre que moi, il n'a pas décroché la moindre de ces peaux d'âne. Exode vers le sud depuis Lyon sous les attaques des bombardiers italiens ? Sans fondement ! Mobilisé dans un camp de jeunesse, il ravitaille le maquis et s'en évade ? Autre phantasme. Afin de s'engager dans un maquis proche, sans doute ? Non. Il rallie le ministère de l'Information du Maréchal, est bientôt promu délégué pour le département de l'Isère. A-t-il montré trop de zèle au service de Vichy, a-t-il vraiment dénoncé un malheureux tail-leur juif qui, déporté, est mort en camp ? Toujours est-il que, le 12 octobre 1944, il est jeté dans une cellule de la prison de Grenoble libéré qui héberge 354 collabos. S'il est élargi, le 15 décembre suivant, il le doit sans doute à son brave gendarme de père,

grognard deVerdun, membre de la Légion des Combattants de Vichy, dévot inconditionnel du Maréchal en dépit du fait que ce dernier a aboli la franc-maçonnerie dont papa Hernu était un vieux routier. Trois mois après la Libération, les Frères se serrent de nouveau les coudes, dans la gendarmerie comme ailleurs. Un Grand Maître dira plus tard : « Il y a eu "inadvertance" de la part de Charles, momentanément, et dans l'adolescence… »Dans l'adolescence ? … Il était alors âgé de 21 ans – majorité légale en ces temps – et… marié ! Attardé, donc… Charles n'est pas épuré par Max Berla, le secrétaire à l'épuration de la région lyonnaise qui œuvre à reconstituer les Loges ; aucontraire, celui-ci vient, en personne, l'extraire de sa cellule contre un engagement volontaire chez les pandores. Élargi, miraculeusement, il va, pense-t-on, se racheter, prendre les armes, libérer la dernière parcelle de la patrie aux mains de l'ennemi ! Pas du tout ! Il préfère le stylo à l'escopette ; dès septembre, sa signature apparaît – sans rire – dans le *Patriote*, issu de la résistance, alors qu'il sert sous l'uniforme d'un gendarme soumis au devoir de réserve ! Gendarme, éphémère, mais à l'intégrité garantie, rendu à la vie civile fin novembre 1945, pris d'une ambition politique dévorante, il choisit de se pousser dans l'ombre d'un fossile ringard à la frange du gâtisme, mais dieu vivant vénéré par nombre de Français, Édouard Herriot, l'inamovible député maire de Lyon. Infiltré en zone libre en 1941, mon collègue André Simon, de la French Section du SOE, l'avait invité au nom de Roosevelt et de Churchill à rallier Londres. Le fossile qui vivait en entente cordiale avec Pétain, s'est défilé. Ultérieurement il a été interné, dans des conditions supportables, jusqu'à ce jour d'août 1944 où l'ambassadeur d'Allemagne Otto Abetz et Pierre Laval, l'âme damnée du nazisme, l'ont convié à un plantureux repas et lui ont offert sur un plateau… le gouvernement de la France :

« La constitution de la III^{e} République stipule qu'en cas de vacance du pouvoir, le président du Sénat remplace le chef de gouvernement. Dernier président du sénat, limogé par Pétain en 1940, vous allez lui succéder en toute légitimité car… incessamment, nous allons le débarquer ! Une fois en place, vous constituez la légalité républicaine à laquelle de Gaulle n'osera pas s'attaquer. Vous garderez les rênes et… vous nous renverrez l'ascenseur ! »

Le « Gros » qui a toujours cédé à la flagornerie, et à la bonne chère, opine du bonnet… et signe son arrêt de mort : traître porté au pouvoir par l'ennemi, sa peau ne vaudra pas un liard si les commnunistes le débusquent

les premiers ! Mais le bon Dieu l'a à la bonne : le Führer renie Abetz et Laval, le déporte en Allemagne, et fait ainsi du traître putatif un martyr. Le 22 mai 1945, sous le regard attendri d'une foule en liesse assemblée sur l'aérodrome de Lyon-Bron, débarque de l'avion privé du général de Gaulle qui est allé le quérir à Moscou où il était l'hôte de Staline, Herriot, héros national. Il recouvre dans l'heure son trône à la mairie. En 1946, il présente sa candidature à l'Académie française ; il est élu haut la main. Ce vieux cheval de retour, une valeur sûre, Hernu l'enfourche jusqu'à ce qu'il soit totalement amorti, puis l'échange contre Mendès France, ensuite Guy Mollet, enfin François Mitterrand. Député de Saint-Denis, 18 juin 1956, quelle idée bêtasse le prend d'aller faire le paon à la fête de la France libre au mont Valérien ? Un briscard gaulliste l'aperçoit, lui administre une paire de claques ; ilprend la fuite, la queue entre les jambes.

Mai 1958. Alger entré en dissidence, Pascal Arrighi et mon ami Ignace Mantéi enlèvent la préfecture d'Ajaccio. Panique à Paris : les paras rebelles vont débarquer ! Hernu, qui n'a jamais porté les armes, se procure un pistolet et demande asile, incognito, à un frère de Loge, Pierre Marion, cadre supérieur d'Air France, que lui a présenté son ami Antoine Lopez, dit « Savonnette » qui, sous peu, va déclencher l'affaire Ben Barka. En 1961 lors du putsch des généraux d'Alger, il s'enfièvre. En uniforme et casque lourd en tête, il entreprend de former une milice de défense ; onlerenvoie à ses chères études. Quand il se porte candidat à la mairie de Lyon, il est financé par « Le Bon Sucre » et les apéritifs Berger, firmes gérées par la belle-famille de François Durand, dit de Grossouvre, conseiller en affaires occultes de François Mitterrand. Il a l'occasion d'évoquer « ses premières activités dans la résistance, à Lyon »!

En 1966 il est compromis dans la gigantesque escroquerie à l'immobilier ourdie par Lipszky qui le rétribue au titre de conseiller technique de l'une de ses sociétés ; Chaban-Delmas – un autre « frère » ? – qui tutoie François Mitterrand, le sauve du naufrage. En 1972, il se prend d'une telle passion pour les questions de défense nationale, qu'il sera sacré un jour expert des experts du parti socialiste.

En 1977, il est élu, enfin, maire de Villeurbanne. Dans son prestigieux bureau, une mitraillette Sten de collection en main, il décrit comment il a libéré Lyon, ou, brandissant un coupe-papier, comment, en combat singulier il a étripé un *Feldgrau* qui avait fait front sur un pont : « Un combat

d'hommes ! » Pour preuve, une cicatrice au flanc ! Vestige de l'ablation de sa vésicule biliaire malmenée par des coups… de rouge et de blanc.

Mai 1981, François Mitterrand remporte les élections contre Giscard empêtré dans les brochettes de diamants de Bokassa. Le ministère de la Défense revient de droit à Hernu. L'ex-collabo succède à Galley, Français libre, compagnon de la Libération. Il nomme, pour service rendu, Pierre Marion, à la tête de la DGSE tout en épousant la « Grande Muette » qu'il cajole, couve, favorise, passe en revue encore et encore, en tenue appropriée à chaque arme, la marine en costume marin, l'aviation en bleu nuit, la « biffe » en tenue camouflée « façon para ». Il n'oublie pas la gendarmerie : il octroie une quatrième étoile à son chef et a l'idée de la cellule élyséenne de gendarmerie qui protègera son Président. Jeannou Lacaze, général en chef de nos armées après avoir commandé le 11e Choc, puis le service Action, occulte, au même titre que tant de personnages du régime, le passé litigieux du patron. Il me confie :

– Il est si populaire auprès des troupes, tu sais !

Jeannou est maçon également, je crois. Hernu est Bonaparte, flanqué de sa Joséphine, Dominique, qui ne figure pas à l'organigramme du ministère, mais siège à ses côtés, filtre les visiteurs, répond au courrier en signant parfois en son nom. Elle est sa quatrième femme épousée par-devant le maire de Château-Chinon, François Mitterrand. Aussi éphémère que les précédentes, elle sera répudiée en 1984. Impérial, Charles, seul dans son Mystère 20 au cours de navettes Lyon-Paris, jette par-dessus son épaule ses os de côtelettres à Stan, un berger allemand croulant mais sadique, nazi à n'en pas douter, qui mord les aides de camp. Promu Napoléon, il pince la joue de ses grognards et crée « sa » Légion d'honneur, une médaille de la Défense nationale surnommée la « Hernu Cross » – rien à voir avec la Victoria Cross ! – accordée pratiquement à tous. Ses grognards l'adorent… au point que lorsqu'il dictera à « ses » nageurs de combat les étapes d'une mission absurde, ils lui obéiront comme un seul homme !

– Hernu refusant de faire dans la dentelle, on retient le bras de Christine Cabon, me raconte Xavier Maniguet. Un binôme chargé de mines déboule à Rotterdam où est mouillé le *Rainbow Warrior*. Trop tard, il a pris la mer à destination de la Nouvelle-Zélande ! qu'à cela ne tienne, on le coulera là-bas ! Dans ce but, on monte une opération tellement biscornue, tu vas voir, qu'une méduse s'emmêlerait les filaments ! « À vous, me commande la Boite d'infiltrer scaphandres et mines, secrètement, au nouveau port

d'attache de la "cible", Auckland. Devine le point de départ… la Nouvelle-Calédonie, à une sacrée paie de la Nouvelle-Zélande ! À Nouméa, je rejoins Vergé, Andriès, Barcelo, des navigateurs éprouvés, je loue, incognito, *L'Ouvéa*, un First 38 de Bénéteau, cotre de dix mètres, et vogue la galère ! … par une mer pourrie, démontée, de force 6 à 7, car notre été correspond, dans ce coin-là, à l'hiver austral ! Personne n'y a pensé… Après dix jours de bran pilé et une escale à Norfolk, un tas de cailloux australien planté au milieu de nulle part et hanté par des survivants des naufragés du *Bounty*, on s'est plantés sur les hauts-fonds d'une crique quasi déserte, à la pointe sud de la Nouvelle-Zélande où jamais un yacht n'avait mis à l'ancre, même par grand beau. Alors, en pleine tempête de solstice… Les quatre pelés du trou se sont jetés sur le téléphone et la radio pour encenser l'exploit des trois aventuriers français. Une infiltration discrète, quoi…

Par bonheur, à Auckland, pas plus qu'à Norfolk, les douaniers ne songent à fouiller le canot de sauvetage dans lequel sont serrés les Oxygers, les charges explosives, le Zodiac et l'équipement annexe. Xavier loue un 4×4 qu'il pilote vers le parc très touristique où une équipe relais des opérateurs prendra livraison de l'équipement. Ils se noieront dans la foule de vacanciers absorbés à charger et décharger, tout comme eux, sacs, ballots, caisses de matériel de camping, barbecues… En plein hiver, hélas ! les vacanciers, ne mettent pas le nez dehors : désertes, les frondaisons ! Mieux, le camping-car annoncé est, lui aussi, absent : erreur sur l'heure de rendez-vous. Le lendemain, un garde-champêtre est trop heureux de tailler une bavette avec ces touristes, uniques en leur genre, qui honorent son parc en dépit des frimas. Pas moyen de s'en défaire. Le troisième essai est couronné de succès.

Par une belle nuit, Pierre le Marin pilote le Zodiac qui amène les poseurs de bombes, Tonnel et Camurier, à pied d'œuvre. Ils naviguent en plongée jusqu'au *Warrior*, fixent leur charge, l'une sur l'arbre porte-hélice, l'autre sur une quille de roulis, rejoignent l'embarcation, sautent à terre, se changent, abandonnent au pilote leur attirail de plongée et, récupérés par le commandant Dillais, se perdent dans la nature. Pierre reprend la mer… pour, pensezvous, couler au large le matériel compromettant lesté de bonnes gueuses de fonte ? Pas du tout ! Il met le cap vers le yacht-club d'Auckland ! C'est qu'il a ordre de remettre Zodiac et équipement à un tiers qui s'en défera, quelque part à terre ! Temps de curé ; lune d'argent. Tirant parti d'un ciel de cristal, perchés sur une jetée, cent pêcheurs lancent à qui

mieux mieux leurs lignes dans lesquelles manque se prendre ce minuscule pneumatique noir comme l'enfer soudain vomi par les ténèbres, et à minuit ! Il aborde la plage du club nautique. Un pick up Toyota fait aussitôt marche arrière vers lui… à l'instant où surgit un veilleur de nuit. Le véhicule démarre alors en trombe et disparaît en laissant sur place l'embarcation et son contenu ! Pierre le Marin a le réflexe de s'évanouir dans l'inconnu. Ironie du sort : le veilleur, qui d'ordinaire somnolait, est cette nuit-là sur les dents. Des voleurs ont récemment fait une razzia sur les *surfboards* !

Dans la nuit, le *Rainbow Warrior* saute et sombre le long du quai ainsi que Charles Hernu l'avait souhaité… à peu de chose près : en explosant, la charge placée à la poupe fait se précipiter à terre les passagers. Éventré, le navire se stabilise sur le fond du bassin. Fernando Pereira, un photographe portugais, s'exclame : « J'ai le temps de sauver mes appareils laissés dans ma cabine ! » Il monte à bord. Pour son malheur, la seconde mine, placée au centre du bateau détonne à cet instant, et le tue ! Le double bang réveille, bien entendu, les habitants d'Auckland… et leur police qui se lance, sans tarder, à la chasse aux indices.

Au matin, un couple de touristes suisses, les Turenge, viennent restituer à l'agence *Newman's Car Rental*, le véhicule qu'ils ont loué il y a peu, un pick up Toyota… dont le gardien du yacht-club a relevé le numéro ! Ils sont aussitôt bouclés. Qu'ont-ils à voir avec ces équipements de plongée humides traînant dans un Zodiac, d'origine anglaise, bien sûr, car achetés à Londres, mais par des migrants parlant un franglais tel que le vendeur a signalé aux auto-rités ces Français qui se sont imposé de franchir la Manche pour acheter français en Grande-Bretagne ! Non moins étrange : les deux Suisses ont appelé un numéro de téléphone attribué – secret de polichinelle – aux services secrets français ? Trente ans auparavant, j'avais découvert que les sièges de sociétés bidon, lieux de rendez-vous entre « traitants » et agents, figuraient à l'inventaire des biens de la Présidence du Conseil publié dans le Journal officiel, au même titre que le numéro d'appel secret de la Boutique : Nord 00-90. Rien de nouveau sous le soleil !

Méticuleux, et réfléchi, comme tout Cauchois qui se respecte, Xavier Maniguet, douché pas ses mésaventures dans le parc touristique d'Auckland, a sollicité l'autorisation d'abandonner *L'Ouvéa* sur place. « Une clause du contrat d'assurance couvre le rapatriement du cotre à titre gracieux », a-t-il précisé. La Piscine ne l'entend pas de cette oreille. Xavier

s'entête puis se rend aux prières de Vergé : « Ne nous laisse pas tomber, toubib ! Dans les coups de tabac qui nous attendent, à quatre, nous ne serons pas de trop pour manœuvrer le rafiot ! »

Ils prennent la mer sans que la police, sur les dents pourtant, s'interpose. L'océan est enragé, pire qu'à l'aller. Norfolk, où ils mouillent l'ancre après quatre jours et quatre nuits de combat contre des montagnes d'eau, leur apparaît comme un coin de paradis… jusqu'à ce qu'une escouade de policiers australiens les cuisinent et fouillent le bateau de la quille à la pomme du mât, en vain. Cette fois Xavier quitte le bord. Lorsqu'il change d'avion à Sidney, une meute de détectives néo-zélandais affranchis par leurs collègues de Norfolk, l'interceptent, le passent au grill. Ces enquêteurs se montrent particulièrement virulents, car ils sont convaincus que les mousquetaires de l'*Ouvéa* sont les membres du *team* de *frogmen* qui a envoyé le *Rainbow Warrior* par le fond, les Turinge constituant leur équipe de soutien à terre. Comment pourraientils imaginer que pour poser une « crotte » sur un bateau-lavoir amarré à un quai, un état-major ayant toute sa tête a expédié à quatorze mille kilomètres de leur base, par un temps à ne pas mettre une grenouille dehors, onze officiers et sous-officiers de forces subversives en situation d'activité et un médecin réserviste de la marine ? On ne lance donc aucun avis de recherche contre l'équipe de poseurs d ebombes, Tonnel, Camurier, Pierre le Marin et Dillais. La saison de sports d'hiver bat son plein. Pourquoi n'iraient-ils pas skier à Victoria ? Quant à la capitaine Dominique Bonlieu – Christine Cabon –, à l'instant où le *Warrior* a donné de la bande, une campagne de fouilles au Moyen-Orient a réclamé ses lumières. « *Home, sweet home* »! soupire Xavier lorsqu'il se retire, au calme, dans sa confortable maison normande de la vallée de la Saâne au sud de Dieppe. Il est loin de se douter qu'il n'est pas sorti du guêpier ; ses équipiers non plus ! Après avoir vaincu les éléments, ils touchaient, presque, à Nouméa ;unmessage radio les a fait mettre en panne : « Une horde de journalistes vous attendent ! Un bâtiment de la Royale va vous prendre à son bord. Il vous déposera – motus ! – à Tahiti. » Et *L'Ouvéa* ? … On le coule par grands fonds. L'économie dirigée n'est décidément pas le fort de la Piscine !

En revanche, le compte à rebours d'un scandale planétaire est amorcé. L'amiral Lacoste, patron de la DGSE, assiège son ministre :

« Aux mains de la Special Branch d'Auckland, les Turinge, qui sont le commandant Maffard, chef de nos nageurs de combat, et la capitaine Prieur,

également de “chez nous”, n’ont aucune marge de manœuvre ! Ils vont devoir lâcher du lest ! Achetons le silence des Néo-Zélandais à n’importe quel prix avant qu’une “indiscrétion” ne mette la presse sur les dents ! »

Successeur d’un Marion qui n’a jamais « accroché » avec le président, Lacoste, l’un de ces rares marins qui, à l’heure de Vichy, ont opté pour de Gaulle, a eu brièvement pour compagnon de route Claude Riffaud. C’est un marin de tradition qui a« Honneur et Fidélité », la devise de la marine, à cœur. Hernu qui, mégalo, imagine que sa position de « grand ministre » lui assure l’invulnérabilité, se réfugie dans le mensonge à tout va. Après tout, n’a-til pas menti tout au long de sa vie… avec succès ! À Pierre Joxe, frère maçon et ministre de l’Intérieur, à Laurent Fabius, Premier ministre, au Président lui-même, il affirme péremptoirement et les yeux dans les yeux : « Je n’ai jamais donné l’ordre de faire sauter ce bateau ! » Pourtant il n’a pas affaire à des oies blanches : l’ouverture de la ligne de crédits « spéciaux » sur fonds secrets, deux millions environ, a été autorisée et validée par le Président qui, voulant être informé de tout, a certainement exigé des éclaircissements de son agent de liaison auprès de la Piscine, François Durand de Grossouvre. Le document a ensuite été soumis à Laurent Fabius pour visa. Les Canadiens diraient de ces deux-là : « Ils patinent sur de la glace fine ! » Hernu est formel : les saboteurs du *Rainbow Warrior* ont agi de leur propre chef ! Il s’agit donc de mutins, insoumis, rebelles, passibles de poursuites au pénal et en conseil de guerre. Pierre Joxe donne donc suite aux demandes d’enquête et aux mandats internationaux de recherche émis par la police néo-zélandaise. Les acteurs du drame sont pourchassés… enfin ceux que leurs supérieurs n’ont pas mis au vert. Moi-même, dans le temps… Le premier pigeon posé est le docteur Maniguet qu’aucune hiérarchie ne couvre. Des flics néo-zélandais escortés par leurs homologues français forcent sa porte et le cuisinent. Il restera muet.

Le 17 septembre 1985, *Le Monde*, *L’Express, Le Canard* sonnent le cor. La presse du globe enchaîne. Sans remords ni honte, Hernu abandonne à son sort sa troupe sous le feu, la voue aux justiciers : « S’il s’avérait, ce que rien ne permet de croire, que des fautes ont été commises, c’est-à-dire qu’on aurait contrevenu à mes ordres, qu’on m’aurait menti, je serais impitoyable dans mes sanctions… »Existe-t-il plus menteur que lui ?

François Mitterrand ordonne qu’on fasse le ménage. Limogé, l’amiral Lacoste sombre, mais pavillon haut, sans mot dire, même au Premier

ministre Laurent Fabius qui le somme de lui rendre compte ; son argument : « J'ai conscience qu'il s'agit d'une voie étroite vis-à-vis des personnes qui m'ont fait confiance ». Chapeau, amiral ! Hernu est congédié, avec ménagement. Le nouveau ministre de la Défense Paul Quilès dissout l'unité de nageurs de combat qui a semé le vent et réhabilite le 11e Choc que le président de Gaulle avait débaptisé car il avait penché vers l'Algérie française lors du putsch de 1961. Un clou chasse l'autre. Le nouveau boss de la Piscine, un général de la Légion au crâne rasé au carré, en uniforme et décorations au vent, crève le petit écran et ravit les chaumières en déclamant : « La DGSE, j'ai verrouillé ! » Pas plus secret que lui ! Enfoncé, Bigeard !

Ensuite, l'inimaginable se produit : alorsqu'il s'attend àêtre hué, voici que Charles Hernu est accueilli chaudement sur les quais, dans le train Paris-Lyon qu'il emprunte souvent. « Ses » militaires le saluent ;des légionnaires lui font la haie. ÀVilleurbanne, à Lyon, bon prince, il se plie aux ovations. Il a trahi les siens, qu'importe. « Il a tant fait de bien à l'armée », m'a confirmé Jeannou Lacaze. L'armée : « Grande Muette » ou grande bêbête ? On n'a pas eu le cœur de le priver de ses gardes du corps du GIGN. Onsurnomme « Rambo-Hernu » le surhomme qui a osé s'en prendre au cuirassé des écologistes anglo-saxons ! Ilannonce sa candidature à la présidence de la République en 1988. Sa mairie de Villeurbanne prend des allures de sérail, si ce n'est de harem. Emplois fictifs pour copains et copines. Sa nouvelle femme occupe un bureau mitoyen, traite de tout, houspille le personnel. Mégalo, il se fait plus gros qu'un bœuf, ce qui lui vaut des ennemis mais autant de nouveaux clients ! À chaque suffrage, il est réélu triomphalement. Lorsque le blanc, le rouge, la bonne chère ont raison de lui, il a droit, à Villeurbanne, à des obsèques quasi nationales présidées par François Mitterrand, le gratin de la politique et de la maçonnerie, toutes loges confondues, car s'il a sautillé avec élégances des unes aux autres, ses frères s'accordent à proclamer qu'il a rejoint « l'Orient éternel ».

Le 23 juillet 1985, une limousine noire franchit le poste frontière peu fréquenté de Verrières-de-Joux sur la frontière suisse, au cœur du Jura. Ses passagers, deux messieurs en complet sombre, François Mitterrand et Roland Dumas, sont accueillis par le Président de la Confédération à bord d'un yacht d'eau douce amarré à la rive du lac de Neufchatel. Il appareille aussitôt, décrit des ronds dans l'eau, loin des regards. Des mauvaises langues affirmeront que des hommes-grenouilles vaudois ont passé la coque

en revue ;une galéjade ! Àbord, on négocie ferme pour que la Confédération ajourne la protestation qu'elle s'est promise d'élever à l'ONU contre la France qui a doté les faux Turinge de faux passeports suisses. En contrepartie de « facilités » bancaires, dit-on ? Ces faux Turinge ne moisiront pas longtemps dans une geôle néozélandaise ;au prix de sacs de dollars, de quelques milliers de carcasses de moutons et d'un bon tonnage de beurre exportés *duty free* en France, on les rendra aux leurs, à condition qu'ils purgent leur peine dans un îlot du Pacifique. Par malheur, l'un tombera malade, l'autre enceinte. Rapatriement sanitaire, et au trot ! Tout est bien qui finit bien ; au prix d'une addition saumâtre dont on se gardera, c'est d'usage, de révéler le montant au contribuable fran-çais, cochon de payant sourd et aveugle.

Le temps fera son œuvre, apportera l'oubli jusqu'à la prochaine éruption septique que nos vizirs ne manqueront de provoquer…

The End

ELF : ON LIQUIDE ET ON S'EN VA !

Xavier et moi volons souvent ensemble. Je me consacre également au tennis, au roller, aux voyages. Je visite mes amis de par le monde, mon frère en Caroline du Nord, Jean-Claude Brouillet à Tahiti où il a lancé la culture des perles noires qui lui vaudront sa, seconde, fortune. Je collabore avec Eric Dere à un documentaire sur le bataillon du Pacifique, constitué de farouches guerriers des îles qui ont rallié de Gaulle. Dans leur faré, la mandoline au cou, la canette de bière Hinano à portée de main, ils racontent avec fougue et humour El-Alamein et Bir-Hakeim. Je villégiature parfois sur la Côte des Pirates, parfois au Gabon. Je barbote parfois dans la belle piscine bleue qui occupe le sous-sol de la tour Elf ouverte à ses retraités. Un jour je croise l'une de ces hôtesses d'accueil charmantes, efficaces, qui me débrouillaient une place d'avion lorsque tous les appareils étaient surbookés. Désenchantée, la pauvre :

– Sivous saviez, monsieur, comme les choses ont changé ! Vous ne trouverez au bureau d'accueil aucune de celles que vous avez connues. Trop vieilles, trop décaties ! a estimé Fatima Belaïd, la femme de Loïc Le Floch-Prigent, notre président. Elle est le gardechiourme de la Tour. Elle nous a remplacées par des pin-up. Des plantons, voici ce que nous sommes aujourd'hui. Nous portons des papiers d'un étage à l'autre. Elle, elle mène tout le monde à la baguette ! Le Loïc lui est soumis comme un petit chien.

– Mais… quelle fonction exerce-t-elle ?

– Aucune. Un jour, en 1990, Le Floch a réuni en soirée les cadres du groupe au théâtre des Champs-Élysées, et leur a dit « J'ai créé une fondation, l'Association pour la Participation et le Développement. Mon épouse en est la présidente. » Point ! Estomaqués, les cadres ! Jamais on n'avait vu ça ! Même Chalandon… Catherine Nay ne se montrait pas ici

tous les jours ! Car, si la fondation a un siège en ville, payé par Elf, bien sûr, Fatima est souvent de passage et dispose d'un bureau près du président. Mon mari s'est renseigné sur elle : une divorcée, artiste marginale qui a juste suivi des cours aux Beaux-Arts de Bordeaux. Pas jolie, mais capricieuse, « explosive », elle se prend pour la reine d'Angleterre. Elle dispose de la carte de crédit professionnelle de son mari, alors c'est Hermès, Dior et la suite… Quant à sa fondation, dotée d'un capital de cinquante millions payés par Elf, personne ne sait à quoi elle sert. C'est inquiétant, monsieur, je vous jure. Vous dont on dit que vous avez des entrées où il faut, vous devriez vous renseigner !

J'ai réprimé un sourire. Combien de fois, il y a près de cinquante ans, les instructeurs du Special Operations Executive m'avaient-ils seriné : « Souvenez vous toujours que, n'ayant pas été formé par l'Intelligence Service, vous n'êtes pas un agent de renseignement, capitaine Mortier. Tenez-vous à votre rôle de saboteur. Ne vous prenez jamais pour un espion *proper* capable de tirer les vers du nez. Mélangez les deux rôles et… vous y laisserez votre peau ! » Bon élève, n'ayant pas mélangé les rôles, je suis sorti indemne des guerres, chaude, tiède et froide. Aujourd'hui, au crépuscule de ma vie, goûter au fruit défendu est tentant. Dans cette tour, je compte encore des connaissances, certaines parmi les successeurs de mes amis de la Cellule Sécurité d'autrefois, Maurice Robert, Guy Ponsaillé, Tropel qui, je n'en doute pas, ont encore une « oreille » dans la place. L'aéroclub Elf compte une poignée de pilotes amateurs. Aux commandes de mon Cessna, une bête de somme surmotorisée de trente ans d'âge buvant comme un trou, je me mêle à des rallyes bon enfant. Aux dîners d'escale dans des restaurants de gourmets, les aviateurs pétroliers jasent plus sur le 44^{e} étage de la Tour où le torchon brûle que sur leurs raids de pères de famille. De-ci, de-là, sans penser à mal, on évoque l'homme à tout faire du président, un certain Alfred Sirven, qui sentirait le faisandé, quoique honorable baroudeur couvert de citations. Il aurait appartenu à un maquis – brièvement, car il avait 17 ans en 1944 – puis au bataillon de Corée, une unité de poche dont tous les membres se connaissaient. En faisaient partie mes amis Lebeurrier et Jean Lartéguy. Jean et moi rédigeons, justement, la biographie d'un autre faisan dont j'ai été très proche : Henri Déricourt, le plus époustouflant agent triple de la guerre et, cocorico, un Français ! Jean se souvient de Sirven, fonceur réputé sur le compte duquel ont couru des bruits étranges : lors d'un congé à Tokyo, en 1952, il se serait abouché avec

des *jakusa* japonais et aurait cassé une banque ou deux. Après un mois de prison sur place, il aurait été remis aux autorités françaises. On ne sait quelle peine il a purgée à Saigon. Peut-être a-t-il été affecté à une unité disciplinaire allant au feu ? Robert-André Vivien, député UNR et ancien de Corée, avec lequel je déjeune un jour en compagnie de Lartéguy chez Alexandre de Marenches, s'esclaffe : « Sirven ? Un sergent-chef dingue, trompe-la-mort, ingouvernable ! »

En 1956, voici Alfred membre du service de protection de raffineries Mobil. À l'époque les entreprises recrutaient volontiers des paras pour assurer leur sécurité ; des paras qui ouvraient les portes à leurs copains. De la protection, il passe aux relations sociales, un exercice qui lui va comme un gant. De Mobil il transite aux cosmétiques Avon, à l'électroménager Bendix, à Moulinex, puis, en qualité de directeur des relations humaines, à Rhône-Poulenc dirigé alors par… Le Floch-Prigent. Fouineur et hyperactif – autant qu'Hernu – Sirven est un homme-orchestre qui entretient des relations privilégiées avec les syndicats, apaise les conflits sociaux. De ce collaborateur en or, Le Floch fait son confident. L'autodidacte est reçu dans le cercle fermé des cadres supérieurs de la firme, déjeune avec les uns, dîne chez les autres, le couple Joncour, par exemple, dont Christine, la très jolie femme, fait rêver les hommes mûrs. Lorsque, mis à la porte de Rhône-Poulenc, Le Floch se trouve à la côte, Sirven s'avise que Christine est la maîtresse du ministre Roland Dumas, l'intime de François Mitterrand lequel, Président de la République, place qui lui plaît aux leviers de commande des entreprises d'État. Il faut croire que l'entrecuisse de la jeune femme a fidèlement relayé le message : en juin 1989, Le Floch, issu d'une école d'ingénieurs de niveau moyen, succède à la tête d'Elf à des super X et à un inspecteur des Finances. Il appelle aussitôt à ses côtés à titre de « conseiller » son inséparable Alfred Sirven qui va se partager entre Paris et Genève où il réside puisqu'il préside Elf Aquitaine International, filiale suisse du holding qui gère ses opérations de commerce hors de France. Salariée d'Elf à hauteur de 50 000 francs par mois, logée dans un magnifique hôtel particulier de 320 mètres carrés, Christine Joncour jongle avec une carte de crédit Elf à plafond illimité, perçoit frais de bouche et indemnités de représentation. On sait qu'à l'occasion de soirées au sommet elle papote avec Fatima, dont Alfred est, un peu, le majordome. Deux dames de la haute, quoi de plus naturel ?

Ainsi, en suis-je à dénouer au hasard des fils de cette pelote d'embrouilles lorsque, au printemps 1993, je vais déjeuner avec Jean Salis qui veille sur les quelque soixante-dix avions de collection qu'abrite son aérodrome de Cerny-La-Ferté-Alais. Soudain, une crampe me noue l'estomac. Dès que je peux, je regagne Paris. Le soir, au cours d'un cocktail, cette crampe, je la traite par le mépris et le champagne. Un médecin de mes relations qui se trouve là m'observe, m'ausculte, m'immobilise. Le véhicule du SAMU, feux tournant et sirène hurlante, me jette à l'hôpital du Kremlin-Bicêtre, le plus proche. Infarctus, défibrillation, perfusions de toutes sortes, et repos-télé qui aurait ravi les faiseurs de vieux qui me poursuivaient sept ans auparavant. Je végète six mois durant au cours desquels la faculté débat : triple pontage, ou pas ? Verdict : opération à l'hôpital Mondor de Créteil, fine fleur de chirurgie cardio-vasculaire. Je me relève de l'intervention frais comme une truite dans un torrent de montagne. On me débarrasse des sutures. Une amie me rend visite ; j'esquisse avec elle deux tours de valse. Mon départ à destination de Lariboisière, hôpital de convalescence, est planifié. Dieu sait pourquoi, mon cœur tout neuf se met à battre la chamade ; la fièvre me prend. Je m'en plains à la jeune doctoresse de service. « Tss, tss, faitelle. Des petits troubles postopératoires. Ça passera. Je ne peux pas vous garder. Vous comprenez, les papiers sont signés ! » Ces « papiers », les documents administratifs commandant le transfert d'un hôpital à l'autre : des oukases qu'on ne transgresse pas ! Ce vendredi, à la veille d'un week-end, Lariboisière ne m'offre qu'une infirmière et un jeune interne qui consent à m'échographier : « Je constate un épanchement autour du cœur. Un dépôt de lymphe sans doute. » La nuit, je divague. Au matin, alerté par une bonne âme passée prendre de mes nouvelles, le chef du service des urgences me confie à l'unité de soins intensifs. Là on me garde en vie, je ne sais trop comment. Lundi au petit matin, on me charge, naviguant entre conscience et inconscience, dans une ambulance qui piétine dans les embouteillages. Un instant j'ouvre les yeux : la façade austère de la Morgue dominant le quai de la Rapée me nargue ! Je préfère sombrer dans le néant.

Je reviens à moi dans une grande chambre blanche, veillé par des infirmières et relié au mur par une batterie de tuyaux qui plongent dans ma cage thoracique ouverte comme un livre. « Vous avez cueilli, on ne sait où, un staphylocoque doré, chuchote un chirurgien dans mon oreille. L'épanchement de lymphe… c'était du pus. Nous pratiquons un balayage

du péricarde aux antibiotiques, vous voyez ? » J'entrevois un cœur qui palpite, un poumon qui gargouille, puis je retombe en pamoison. Je n'en meurs pas pour autant ; je reprends conscience. À contempler mon péritoine, le temps passe lentement et les kilos, vingt bientôt, s'envolent. Diversions : l'infirmière bourrue qui, matin et soir, à coups précis de scalpel, cure les bords de la plaie qui, faute de « bourgeonner », risque de nécroser. Intermède : ce jeune visiteur médical qui, un jour, présente à l'infirmière-chef une mallette contenant un mécanisme robotisé de balayage cardiaque propre à me libérer du lacis de tubes qui m'enchaîne à la tête de mon lit. Il jongle avec clapets, tirettes, commutateurs. « Un jeu d'enfant, commente-t-il. Seule précaution à prendre, mais d'importance, brancher ce *bye pass* dès que le liquide affleure ce niveau. Sinon, catastrophe : lecircuit s'inverseet réinjecte les bactéries dans le cœur ! »

On me délie du mur ; on m'installe dans un fauteuil. Vive la liberté ! Vient le week-end ; l'une des infirmières débutantes assurant un service minimum s'exclame : « Tiens, c'est drôle, le bocal est presque plein ! Comment ça marche ce truc-là ? » Personne ne sait. Par ailleurs, le jeune placier est aux champs et la « chef » aux abonnés absents. Le niveau monte ; réduit à l'état de zombie, avec équanimité, j'attends ma fin. On repêche la « chef »; elle surgit au galop, actionne la clavette salvatrice. Le staphylocoque doré, l'arme absolue à l'aide de laquelle, par deux fois, Mondor s'est efforcé de m'éliminer, est pris de vitesse. On m'administre l'un après l'autre les derniers antibiotiques parus. Léger mieux ; on me referme. Par un drain, le pus suinte. La chambre aseptisée, presque aveugle, dans laquelle je végète, je la prends en horreur. Xavier Maniguet me fait expédier à Bligny, hôpital conçu pour l'US Army en 1914 près de Dourdan : un semis de pavillons rococo sur un vaste parc planté d'essences exotiques où gambadent des lapins et des chevreuils, et un étang à canards où sont piqués des hérons. Là, un chirurgien engage avec mon infection un duel à mort dont il sort vainqueur après bien des récidives. Un jour, le pus cesse de souiller la gaze qui voile une grande balafre. Noël me voit ankylosé, les articulations bloquées par huit mois de grabat, mais libre ! « Natation à tout va ! me recommandent les médecins. Sous réserve d'être pourvu d'une cicatrice étanche à l'eau, hein ! »

À l'issue d'un an de repos, la balafre ne bulle plus. À moi la piscine Elf dont je me propose de dévorer des longueurs de bassin, en m'aidant de palmes pour me donner l'illusion d'avancer. De là, espion aux pieds

palmés, en filtrant astucieusement les potins, je saurai bien dénouer les intrigues de Loïc, Alfred, Fatima, Christine. La presse m'épargne cette peine : soudain « l'affaire Elf » éclate à la télé, la radio, dans les quotidiens, les périodiques ! Le nouveau président du groupe pétrolier, Philippe Jaffré, un inspecteur des finances, a mis à jour des magouilles de Le Floch, de Sirven, son exécuteur des basses œuvres et… d'André Tarallo, entre autres. Huit cents millions de dollars crédités en 1993 par Elf au compte de Maurice Bidermann, prince des textiles, frère de Régine, la reine des nuits de Paris, lui ont mis la puce à l'oreille. Elf n'avait rien à faire de textiles ! … Si ce n'est que Maurice blanchissait les commissions que son ami Loïc levait sur tout ce qui lui passait par les mains. Investissement hasardeux aux États-Unis… Maurice a appelé Loïc à l'aide. Eva Joly, Laurence Vichnievski, des juges chichement équipées, à l'âge de l'informatique, de moyens du xixe siècle et de deux malheureux enquêteurs, mais têtues, teignes, et incorruptibles, donc de race inconnue en France, sont commises à l'instruction.

Avec quels sous, Sirven, Le Floch se sont-ils offerts leurs châteaux ? Le premier, Detilly, sauna, piscine, et neuf salles de bain, le second, les Genettes, dans l'Orne, sur un domaine de cinquante hectares, 19 pièces sur 800 mètres carrés, payés 4,5 millions de francs, partie en lingots d'or, et entièrement rénovés aux frais du contribuable puisque le décorateur suisse a perçu un chèque de 2,5 millions de francs signé Sirven qui, par ailleurs, en a signé un autre, de 10 millions, à Fatima, lorsqu'excédé par ses caprices, Le Floch, régalien, l'a répudiée. C'est équitable puisqu'elle perd son hôtel de la rue de la Faisanderie acheté 9 millions de dollars, des dollars Elf, s'entend, par Bidermann ! Les demeures du « bon » André Tarallo, surnommé le « Tonton Corse », à Paris, Genève et sur l'île de Beauté ne lui ont coûté que 214 millions ; le tiers des quelque 600 millions dont son compte a été crédité, à bon escient, certes, puisque Jacques Chirac s'est opposé à son incarcération. Autant que des emplois fictifs, le financement de partis politiques par des cousins africains gênerait donc aux entournures ?

Un honnête intermédiaire est pris à partie par les « petites » juges et les médias, l'incontournable « Dédé la Sardine », André Guelfi, mon copain de Saigon libéré. Il est courtier en prospection de permis pétroliers en Russie et Asie centrale, tout en négociant la reprise de l'hôtel *Intourist* de Moscou dont il veut faire un cinqétoiles. Ilœuvre sous contrat Elf de *lobbying* à la

commission. Ainsi pour ses travaux d'approche dans l'achat par Elf de la raffinerie de Leuna, en Allemagne, une com' de 256 millions est versée à l'une de ses sociétés Albin Chalandon la juge sévèrement : « Le marché se traitant d'État à État, quel besoin d'un intermédiaire ? Par ailleurs, la France vivant en surcapacité de production, quel besoin d'une nouvelle raffinerie ? »

Manquaient à l'appel les frégates de Taïwan dont Édith Cresson, Premier ministre, a débloqué la vente, en 1991, à la joie de l'association France-Taïwan, fondée par Jacques, son mari, présidée par Pierre Bergé qui l'invite chez *Yves Saint-Laurent* dont il est actionnaire en compagnie de Sirven et Christine Joncour qui a poussé Roland Dumas à donner son feu vert à la transaction. Christine a mis sa « société de communication » à la disposition de Thomson ; ils constructeur des frégates ; ils se partageront un bonus de 160 millions. Alfred, lui, consent une avance de plus de 8 millions de dollars/Elf.

Elle n'en perdra pas pour autant les 50 000 francs de salaire Elf, sa carte de crédit illimité Elf, et les bénéfices de sa société Kairos – capital : 2 millions/Elf –qui édite *La Lettre du Quai de Bourbon*, des plaquettes sur le Quai d'Orsay, le Gabon, etc. Bénéfices de misère, 350 000 francs d'un côté, 600 000 francs par-ci, un million par-là. « Papa m'a dit », Jean Christophe Mitterrand, fils du Président, et son « Monsieur Afrique » qui, au nom du père, a remplacé Jacques Foccard, est rémunéré par un centre de recherche Entreprises et Sociétés (Cres), financé par Elf. Il a instamment recommandé à Elf International de se confier à Sissie, un nom d'impératrice à faire rêver, pour *Société Industries Stratégies Investissements Environnement*, présidée par… Édith Cresson, laquelle sera mise au banc du Parlement européen pour avoir employé un « fictif »! Un seul, imaginez ! La France politique a cru à une farce ! Elf International a accordé un prêt de 15 millions plus 5 millions d'apport en compte courant au périodique *Globe Hebdo* mitterrandien. Ghebali, un ancien de SOS Racisme, a émargé à *Globe* puis à bénéficié d'un bureau à la Tour qui lui laisse assez de loisirs pour lancer la feuille *Vu de Gauche* de Poperen. Pierre Bergé est éditorialiste et actionnaire de *Globe.* Sur suggestion du pouvoir, Elf-Sanofi accepte l'offre de fusion-absorption d'Yves Saint-Laurent ; contrepartie : 3 milliards de francs ! Bergé avoue dans sa barbe avoir réalisé une très bonne affaire ! C'est l'opinion de *La Tribune*, expert en la matière : « cette prise de pouvoir… est très cher payée. » D'autres experts renchérissent : « Oui ! Du

simple au double ! » Sont salariés d'Elf International de vieux amis de François Mitterrand : Magnus, 81 ans, 75 000 francs mensuels ; Raillard, un cardiologue très retraité – 50 000 francs – dont Elf, acquiert contre 18 millions la villa, isolée, de Louveciennes afin que le Président puisse recevoir en douce ses invités de l'opposition, pour n'en citer que quelques-uns : Chaban, Pasqua, Léotard…

« Dans la vie, il n'y a pas que l'argent qui compte ! » disait mon papa. Il y a les honneurs… dont la croix de la Légion d'honneur, dignement gagnée pour services rendus à la France, qu'au nom du Président de la République, André Magnus épingle sur la noble poitrine d'Alfred Sirven… côté portefeuille, peut-être ? Sur proposition de Strauss-Kahn pour son dévouement sans faille à la cause de la patrie, Le Floch est fait officier de cet ordre « prestigieux ». François Mitterrand tient à lui remettre en personne sa rosette. Les mânes de Wilson, gendre de Grévy, qui jadis avait monté un marché lucratif de rubans rouges, ont applaudi des deux mains. Quel bonheur de voir respecter une tradition populaire !

Quant aux « petites » juges, peu françaises à en croire leur nom et leur origine, qui se permettent de questionner, de malmener des gens respectables, et de perquisitionner leurs demeures, on cambriole leur bureau, on les menace de mort. Lorsqu'elles mettent à l'ombre des prévenus préjugés innocents, Le Floch, Bidermann, Christine et comparses, *Le Nouvel Obs* s'insurge ! Eva est « la juge des glaces », inhumaine, bestiale même, elle terrorise ses patients, les prive de médicaments. On ne serait pas surpris d'apprendre qu'elle a fait son apprentissage comme Kapo à Ravensbrück. Dédé la Sardine qui a purgé trente jours, ne s'est pas plaint ; il en a vu d'autres ! En France les peines de prison sont compressibles. L'infortuné Loïc est dans un tel état de délabrement qu'il ne supporte plus les horreurs de la détention. En conséquence, on l'élargit sans qu'il soit apparemment assigné à résidence car, engagé par des roitelets africains au titre de conseiller pétrolier, il sillonne sans cesse le globe en jet. Miraculeusement rétablie, sa santé lui permet d'affronter sans sourciller les variations extrêmes de pression, de température, de fuseaux horaires, les nuits sans sommeil, les repas décalés, et de gagner sa vie, non ? Bien sûr, pas à hauteur des émoluments de son bourreau, Philippe Jaffré, qui après avoir récuré Elf à blanc, s'est apprêté à absorber Total. A-t-il commis un fausse manœuvre ? C'est Total qui a croqué Elf, puis a largué Jaffré sous un parachute doré de 100 millions de francs et lesté de 200 millions de stock

options, afin qu'il ne se pose pas démuni sur la *dropping zone* du business international ! À se demander si cette enchère manquée…

Chez Elf, rien d'impossible ! L'addition de ses « dysfonctionnements » ne se limite pas aux quelque dizaines de millions de dollars coulés avec le *Warrior*, mais se monte à des milliards ! Qui sait mieux pardonner que notre Marianne ? Elle n'a infligé que des peines brèves aux uns et aux autres, des délinquants mineurs auxquels on se doit d'épargner la fréquentation des voyous qui peuplent les prisons et pourraient les entraîner sur la voie du crime et de la récidive ! Qu'on leur accorde plutôt le temps d'écrire leurs mémoires. En décembre 2010, un juge place Albin Chalandon en garde à vue, mais à domicile sous prétexte qu'il aurait usé de son influence pour soutirer un clearing frauduleux permettant à son fils d'organiser un réseau de paris en ligne illicites ! Le ministre de la Justice en exercice en décide autrement et fait clore les investigations judiciaires ! Il se nomme… Rachida Dati. Un hasard, sans doute ? Chalandon est Grand Croix de la Légion d'honneur, et non modeste officier de l'ordre comme Le Floch qui, à séjourner trop longtemps en cellule – la preuve est là ! – s'est vu corrompre par les truands… En septembre 2012, la presse révèle : « un homme de santé fragile qui n'a jamais perdu le sens des affaires ni le goût des périples à l'étranger. Quinze jours par mois à Brazzaville, Addis-Abeba et Dubaï, les quinze autres à Paris avec des voyages en Italie et dans les pays de l'Est », sans oublier la Côte d'Ivoire où il vient d'être mis à l'ombre dans le cadre d'une « présumée » escroquerie portant sur 36,5 millions d'euros. Un homme d'affaires de Dubaï qui lui versait 20 000 euros par mois à titre de conseiller en affaires africaines, l'accuse. Le Floch se dit blanc comme neige. En Afrique Noire, ça se remarque !

L'est-il vraiment auprès de l'autre « Monsieur Afrique », le vrai, Jacques Foccart, qui me confiait : « J'ai refusé toutes les sinécures qu'on m'a proposées, tu sais, je sers à titre temporaire ! Ainsi je suis libre de tirer ma révérence du jour au lendemain. La Safiex, ma société, m'assure la matérielle. » Je songe avec respect à cet homme à abattre, hué, dénigré, qui n'a jamais confondu le service de la France et son ambition personnelle, la caisse commune et sa poche. Je songe avec respect aux autres « hommes de l'ombre » auxquels on assigne une cible, qui rampent, frappent, même dans le dos, par devoir et non pour la gloire.

En vérité, Lionel Crabb, Jo Attia, le Scorpion Noir, Nicolaï du KGB et mes espions de l'Est n'étaient, auprès de nos ministres intègres… que des

enfants de chœur, des espions de cinéma.

À propos de cinéma…

En 1991 Michel Droit m'appelle : « Gérard Oury a besoin de toi. »

-Tu plaisantes ! J'ai adoré ses films et surtout sa *Grande Vadrouille*, que j'ai vue trois fois, mais qu'ai-je à voir avec son cinéma ?

-Valevoir. Il te le dira.

Bureaux fonctionnels sur les Champs-Elysées. Gérard Oury m'attend, tout sourire, l'œil pétillant d'esprit derrière d'épaisses lunettes, chaleureux jusqu'à la démesure. Un homme qui, d'emblée, force la sympathie :

-Mon dernier film comporte une action clandestine d'hommes grenouilles de la DGSE… un pastiche, plutôt. C'est à ce sujet que j'ai besoin d'un conseiller technique. L'équipe de tournage est à Rome, je la rejoins demain. Vous êtes libre ?

À Rome, si les *pasti* sont *al dente*, les techniciens ne mordent pas à mes conceptions de puriste : des agents secrets sousmarins n'ont recours qu'à des scaphandres « sans bulles » et des propulseurs dernier cri… qui ne peuvent être confiés qu'à des professionnels. Lebas blesse le comptable : engager des pros, louer des équipements coûteux, souscrire des assurances se traduit par des extras qui plombent ses comptes. Gérard balance entre « faire vrai » et déséquilibrer le budget de la production. À Collioure où Pierre Giraudeau, l'un de mes premiers élèves, a établi un centre de plongée équipé d'un recycleur léger de dernière génération et d'un mini propulseur, j'effectue des mises à l'eau acrobatiques dans l'esprit du scénario. Pierre prend des vues… qui ne convaincront pas les cinéastes. Ils se satisferont de petites mains équipées d'un scaphandre Cousteau. *Vanille-Fraise*, la farce de Gérard Oury, n'en sera pas moins un succès. Mieux, elle me vaudra son amitié et des déjeuners au sommet de la butte Montmartre dans son nid d'aigle d'où l'on domine Paris au sud, et Saint-Denis au nord. Il est tapissé d'exubérantes toiles de Dufy : « Ma mère était très proche de Raoul. À sa mort, il lui en a laissé un bon nombre. Rien qu'à Paris, j'en possède plus d'une trentaine, tu sais. » Incomparable Gérard Oury, puits de culture, chaleureux, fidèle et indulgent.

Ce contact fugitif avec le septième art, je n'y pensais plus lorsque, des années plus tard alors que je roulais sur une route d'Auvergne, j'ai reçu un appel téléphonique haché, grésillant. Il m'a semblé qu'il provenait du fils de mon vieil ami Lucien Bodard auquel j'ai demandé : « Que me veux-tu ? » La voix a répliqué : « Ce n'est pas Bodard, mais Godard, Jean-Luc

Godard ! ». Le mandarin de la *Nouvelle Vague* ? Un canular, sans doute. J'allais couper lorsque la voix s'est faite insistante : « Il veut vous voir… » J'escomptais avoir à faire à un soixante-huitard ombrageux. Pas du tout : patientait au *Congrès*, la brasserie de la Porte Maillot, un monsieur de quatrevingt ans, placide, mâchonnant un cigare tout en m'adressant un large sourire : « J'aime que les personnages de mes films soient interprétés par des gens ayant joué ce rôle dans la vie. Or, dans *Socialisme*, que je tourne en ce moment, gravitent de vieux agents secrets russe, allemand… britannique. Vos livres m'ont renseigné sur votre passé, je connais votre moustache. *You are the right man*… »

Sur un quai du port de Gènes, à l'ombre de l'un de ces monstrueux *Costa* hauts de vingt étages, plus long que la Tour Eiffel et ingurgitant 2 500 touristes, l'équipe de tournage et le casting de *Socialisme* se rassemble un beau jour… sans s'adresser la parole et avec des ruses de Sioux, car Jean-Luc désire filmer en caméra discrète, sinon cachée, au sein de la foule, sans être détecté. Son second, Jean-Paul Battaglia, me souffle « Tu comprends l'enjeu : si le bruit court que Godard tourne à bord, nous serons traqués. Le film ne se fera pas. » Il s'est fait, le film, le long d'une croisière de deux semaines par la Grèce, la Turquie, et sous l'Etna et le Stromboli que j'avais gravi les pieds dans la cendre soixante ans auparavant. Elle est bon enfant, l'équipe. On s'interpelle en français, anglais, allemand, russe, arabe, entre ex espions de services secrets syrien, nazi, soviétique et britannique. Les milliers de passagers se passionnent plus pour les mangeailles de la demi douzaine de restaurants « typiques », les attractions gratuites, les shows, les machines à sous que pour les petits groupes d'anonymes qui se prennent, semble-t-il, en photos à l'aide d'appareils guère plus gros que la moyenne. Godard sautille des uns aux autres, improvise, change scènes et répliques à la dernière minute. On ne s'ennuie jamais. La croisière m'offre l'occasion de visiter le champ de bataille d'El-Alamein, sa nécropole, et de me ramener soixante ans en arrière. Hélas, sur la route du retour, un câble m'abasourdit : au cours d'un vol de routine, Xavier Maniguet, mon « fils spirituel » s'est écrasé sur un glacier des Alpes. Je débarque à Rome, je saute dans un avion. J'arrive à temps pour lui dire un dernier adieu.

Voici *Socialisme* présenté au festival de Cannes dont Godard et Woody Allen sont les stars ; partout des affiches les mettent en vedette. C'est mal connaître Godard-le-facétieux : à la dernière minute, il se désiste ! Néanmoins, sans lui, nous, le casting de son film, aveuglés par les sunlights

et les flashes, descendons bras dessus bras dessous les marches à tapis rouge du Palais des Festivals.

« Discret, pour un agent secret ! » aurait rugi Morlane…

Plus discrets que moi, recordman des opérations manquées surnommée « La faiseuse d'anges » du Service 29, des « collègues » d'alors, où je n'avais récolté que des bides, ont obtenu des succès : les naufrages de la *Bruja Roja – La Sorcière Rouge*– ou de l'*Atlas*, et la disparition du Señor X ou de Herr Y, par exemple. De nos jours, au long d'une guerre larvée, patiente, impitoyable, des terroristes portant la mort ficelée au ventre n'en dédaignent pas pour autant d'engranger des otages bons à tuer et que, s'ils estiment leur honneur égratigné, ils achèvent après un long calvaire. Pour ne citer que l'un d'eux, Denis, l'un de ces tous jeunes héros de la dernière génération de ces bons-à-tout d'une *Boutique* qui, comme leurs ancêtres de la « Quatrième Arme » de Churchill, mènent dans l'ombre un combat de voyous mais en patriotes ayant la France au cœur. Deux autres sont morts en tentant de le sauver.

Chez nous, on fait tout pour ramener les siens à la maison…

Glossaire

11e Choc :	11e régiment (ou bataillon, selon l'époque) parachutiste de choc
BCRA :	Bureau central de renseignement et d'action
DGER :	Direction générale des études et recherches
DGSE :	Direction générale de la sécurité extérieure
DST :	Direction de la surveillance du territoire
ENC :	école des nageurs de combat
FLN :	Front de libération nationale
GIGN :	Groupement d'intervention de la gendarmerie nationale
GRU :	service de renseignements militaire de l'Union soviétique
KGB :	Comité de la sécurité de l'État de l'Union soviétique
IS :	Intelligence service
MI6 :	Military Intelligence, department 6
NKVD :	Commissariat du peuple pour les Affaires intérieurs (URSS)
OSO :	Office of Special Operations
OSS :	Office of Special Services
RAF :	Royal Air Force
SA :	Service action
SAS :	Special Air Service
SBS :	Special Boat Service
SDECE :	Service de documentation, extérieure et de contre-espionnage
SOE :	Special Operations Executive

Achevé d'imprimer en octobre 2015
sur les presses de la **N**ouvelle **I**mprimerie **L**aballery
58500 Clamecy

Dépôt légal :
Numéro d’impression : 510066

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim’Vert®